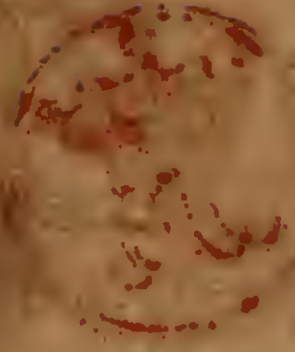
BIBLIOTECA NAZ.
Vittorio Emanuele III
XLIII
C
45
NAPOLI

15



PENSEES INGENIEUSES DES ANCIENS ET DES MODERNES.

Recueillies par le P. BOUHOURS.

Nouvelle Edition augmentée.

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE
NAPOLI

A PARIS,

Chez la Veuve de SEBASTIEN MABRE-CRAMOISY, Ruë Saint Jaques.

M. DC. LXXXXIII.

AVEC PRIVILEGE,

AVERTISSEMENT.

CES Penſées ne ſont la plûpart que les reſtes de celles que j'ai miſes en œuvre dans *la Maniere de bien Penſer*. Elles avoient été deſtinées les unes & les autres au même Ouvrage ; mais le tour que les Dialogues ont pris, & les ſujets auſquels Eudoxe & Philante ſe ſont attachez, ont fait que certaines Penſées n'y ont pas eu place. Comme je les avois recueillies avec ſoin, & que la dépenſe en étoit faite, pour parler ainſi, je n'ai pas voulu les perdre ; & j'ai crû que le Public ne ſeroit pas fâché de les voir dans leur ſimplicité naturelle, c'eſt à dire, ſans les ornemens du Dialogue, & même ſans les liaiſons du diſcours. Ce ſont des diamans qui ont leur prix, mais qu'on n'a point enchaſſez ; de riches marbres qui ne ſont ni taillez ni em-

ployez dans l'Architecture ; de belles ſtatuës qui ne ſont point placées, ou qui ſont ſeules, & qui ne font aucune ſuite.

Je ne prétens pas néanmoins par-là que toutes les Penſées qu'on trouvera ici dans le genre noble, dans le genre agréable, & dans le genre délicat, ſoient toutes excellentes, réguliéres & ſans nulle tâche. Il n'y en a point où il n'y ait de l'eſprit ; mais il y en a quelques-unes qui péchent ou par trop d'élévation, ou par trop d'agrément, ou par trop de délicateſſe, ſelon les principes que j'ai établis, & les remarques que j'ai faites dans *la Maniére de bien Penſer*: & c'eſt ſuivant ces principes & ces remarques, que le Lecteur éclairé en pourra juger de lui-même.

C'eſt pour cela que je ne fais quelquefois que propoſer les Penſées, ſans faire nulle réflexion qui en marque la beauté ou le défaut ; & ſi j'y en fais quelqu'une, ce n'eſt qu'en paſſant & en deux mots, afin de mettre le Lecteur ſur les voyes, & de lui donner lieu de diſtinguer un diamant d'une hapelourde, ou même un diamant de trés-grand prix d'un autre qui n'eſt pas ſi beau, & qui vaut moins.

J'ai mêlé les penſées qui ſont juſtes & correctes avec celles qui ne le

ſont pas, quelque brillantes ou délicates qu'elles ſoient ; & je me ſuis imaginé que ce mêlange ne feroit pas un mauvais effet. Les unes ſerviront à faire ſentir davantage les autres ; & du moins, la diverſité fera une eſpéce d'agrément qui remplacera peut-être ce qui manque du côté de la liaiſon & de la ſuite du diſcours. Il y a, pour me ſervir des termes de Vaugelas, & pour appliquer ici ce qu'il dit de ſes Remarques ; il y a, dis-je, une certaine confuſion qui a ſes charmes, auſſi bien que l'ordre : & je me flâte que ſi de ſimples Remarques ſur la Langue détachées les unes des autres, ont eu le bonheur de plaire ; des Penſées Ingénieuſes qui renferment d'ordinaire beaucoup de ſens en peu de paroles, ne déplairont pas.

D'ailleurs, je ſuis aſſuré que les gens qui aiment les belles Lettres, ſeront bien-aiſes de voir les Modernes en parallele avec les Anciens, & la différence ou le rapport qu'il y a entre les penſées des uns & celle des autres. Mais comme j'ay déclaré d'abord que cet Ouvrage n'étoit qu'un recueil, & que des reſtes de Penſées priſes de toutes parts, je ne ſçai ſi le Public me comptera cela pour un Livre : auſſi eſt-ce plûtôt l'Ouvrage d'autrui que le mien ;

& je ne doute pas que plus d'un Critique ne dise qu'il est aisé de faire des Livres à ce prix-là. Je tombe d'accord que dans celui-ci il n'y a rien de moi que le choix des Pensées, la traduction des Auteurs, & les petites réflexions que je fais quand le sujet & l'occasion le demandent. J'avoüe néanmoins en même temps, que si peu de chose n'a pas laissé de me coûter quelque soin & quelque peine.

J'aurois pû mêler de mes Pensées avec celles que je rapporte, & par-là me donner un peu plus de part à l'Ouvrage : mais je ne l'ai pas jugé à propos ; & j'ai crû qu'il y auroit de l'affectation à dire du bien ou du mal de moi, en approuvant ou en condamnant ce que je dirois de mon chef. Le parti que j'ai pris m'a parû le plus raisonnable & le plus commode.

J'ai traduit à ma maniére, comme je viens de dire, les passages que jai tirez des Auteurs qui ont écrit en une Langue différente de la nôtre hors un endroit d'Anacréon, que j'ai mis tel que je l'ai trouvé dans une Traduction nouvelle, & quelques endroits de Quinte-Curce que j'ai prix de Vaugelas, ne pouvant les traduire mieux.

Je dis quelques endroits, car il y en a que j'ai changez; ayant fait réflexion que Vaugelas n'avoit pas rendu fidélement le ſens de ſon Auteur, ou en avoit affoibli un peu la penſée.

Je ne nomme point les Auteurs vivans hors un ſeul, qui étant diſgracié & hors du Royaume depuis pluſieurs années, peut en quelque ſorte être compté parmi les morts; quoi que les nouvelles choſes que nous voyons de lui tous les jours, nous répondent bien qu'il vit encore, & ne nous laiſſe pas même croire qu'il ait vieilli.

Je ne nomme pas pourtant tous les Modernes qui ſont morts; quelquefois pour ne les pas confondre avec les vivans qui portent le même nom qu'eux; quelquefois pour d'autres raiſons.

Mais comme les Lecteurs ſont bien-aiſes de connoître ceux dont il eſt fait mention dans un Livre; j'ai mis à la fin les noms, non ſeulement des Auteurs que je cite, mais auſſi des perſonnes dont les Auteurs parlent, ou dont je parle moi-même ſans les nommer, à la réſerve de deux ou trois dont les noms me ſont inconnus.

Que ſi je donne à quelqu'un des Penſées & des Piéces qui ne lui appartiennent point, je le fais ſur le bruit commun, & je ne prétens pas dérober aux

veritables Auteurs la gloire qui leur eſt dûë : je leur ferai reſtitution dés qu'ils voudront ſe faire connoître.

NOMS

NOMS

Des Perſonnes que l'on cite, ou dont l'on parle ſans les nommer.

M. *de Segrais*, Page 2
M. de Ceriziers, 3
M. le Comte d'Avaux, 4
M. de la Fontaine, *M. l'Abbé de la Chambre*, 7
M. Boſſuet, Evêque de Meaux, *M. Courtin Conſeiller d'Etat*, 10
Le Pere de la Baune Jeſuite, 13
M. le Comte de Buſſy Rabutin, 16
M. l'Abbé de Bellegarde, *M. Despreaux*, 17
M. de la Bruyére, 21
M. l'Abbé de Vertot, *M. Racine*, 25
M. Merigot, 26
M. l'Abbé de la Chambre, 27
M. le Comte de Buſſy Rabutin, *Madame de Maintenon*, *Madame de Sevigne*, *Mademoiſelle de Scudery*, 31
M. de Saint-Evremont, 34
Le Pere Commire, Jeſuite, 35
M. le Comte de Buſſy Rabutin, 39
M. Deſpreaux, 42
Mademoiſelle de Scudery, 43
M. Des-Reaux, 46
M. l'Abbé Anſelme, *M. le Comte de Buſſy Rabutin*, 47
Mademoiſelle de Scudery, 50
M. le Chevalier de Cailly, dont d'Aceilly eſt l'anagramme.

Noms des Auteurs

Le Pere Bourdaloûe, Jeſuite, 53
M. Deſpreaux,
M. de l'Amoignon Avocat Général, 57
Madame le Camus Melſon,
M. le Comte de Buſſy Rabutin, 58
M. Flèchier Evêque de Nîmes, 63
M Deſpreaux, 65
M. de Fontenelle, 66
M. le Comte de Buſſy Rabutin, 68
M. l'Abbé du Jarry, 71
M. Dacier,
M. le Févre, 75
Madame Dacier,
Mademoiſelle de Scudery, 76
M. de Coulanges, 77
Madame de Bourdonné, Dame de Remiremont, 79
M. le Comte de Buſſy Rabutin, 83
M. Fouquet Surintendant des Finances, 94
M. Peliſſon, 94
M. le Comte de Buſſy Rabutin, 97
Le même, 104
M. de la Bruyére, 106
Madame Dacier, 107
M. le Comte de Buſſy Rabutin, 109
M. de la Bruyére, 115
M. l'Abbé du Jarry, 116
M. de Benſerade, 117
M. le Comte de Buſſy Rabutin,
M. de Fontenelle, 119
M. Deſpreaux. 121
M. Maſcaron Evêque d'Agen, 123
M. Huet Evêque de Soiſſons, 124
Le Pere Bourdaloûe Jeſuite, 125
M. le Comte de Buſſy Rabutin, 128
M. de la Chambre, le Pere,
M. l'Abbé de la Chambre, 129
M. l'Abbé Regnier Deſmarais, 131
M. Ménage, 133
M. le Comte de Buſſy Rabutin,
M. de la Bruyére, 134

Noms des Auteurs

M. Bergeret Secrétaire du Cabinet, 135
M. le Comte de Buſſy Rabutin, 136
Le Pere Beſnier Jeſuite, 138
Mademoiſelle de Scudery, 141
M. de la Chambre le Pere,
M. Deſpreaux, } 142
M. Racine,
M. le Comte de Buſſy Rabutin, 142
M. Flèchier Evêque de Nîmes, } 143
M. Corneille de l'Iſle,
M. de Benſerade, 146
M. Boſſuet Evêque de Meaux, 147
Le Pere de la Baune Jeſuite,
M. le Duc de la Rochefoucault, } 149
M. Deſpreaux,
M. le Chevalier de Meré, } 150
M. de la Bruyére,
Le Pére de la Ruë Jeſuite, 152
M. de Santeul de Saint Victor, 153
M. Deſpreaux, 155
M. de Santeul de Saint Victor,
Le Pere Commire Jeſuite, } 160
Le Pere Lucas Jeſuite,
M. l'Abbé Regnier Deſmarais, 161
Mademoiſelle de Scudery, 163
M. le Comte de Buſſy Rabutin, 168
M. l'Abbé de Choiſy, 169
M. Racine. } 171
M. de la Fontaine,
M. de la Bruyére, 172
M. de Benſerade, 173
M. Racine, 175
M. le Comte de Buſſy Rabutin, 177
M. Corneille de l'Iſle,
M. l'Abbé de Bellegarde,
Mademoiſelle de Scudery, } 179
M. le Duc de la Rochefoucault,
M. Dacier. 181
Le Pere Commire Jeſuite, 182

Noms des Auteurs

M. de Fieubet Conseiller d'Etat, 183
M. l'Abbé du Mas, 184
M. Racine, 187
Le Pere Commire Jesuite, 188
M. Flêchier Evêque de Nimes, 192
M. de la Bruyére, 192
M. Ménage, 194
M. le Comte de Bussy Rabutin, 196
M. de la Chambre le Pere, 200
M. de Santeul de Saint Victor, 204
M. Corbinelli, 205
M. de Saint Martin, 205
M. Pelisson, 207
Le Pere de la Baune Jesuite, 208
M. de la Monnoye, 208
M. le Comte de Bussy Rabutin, 210
M. Despreaux, 210
Le Pere Menestrier Jesuite, 211
M. le Camus Premier Présidentde la Cour des Aides, 213
M. de la Bruyére, 213
M. Ménage, 213
M. l'Abbé de Bellegarde, 215
M. de la Fontaine, 215
M. Bossuet Evêque de Meaux, 216
Le Pere Tarteron Jesuite, 216
Madame Deshouliérés, 218
M. le Comte de Bussy Rabutin, 219
M. l'Abbé Regnier Desmarais, 221
M. de Lamoignon Avocat Général, 223
Mademoiselle de Scudery, 223
Le Pere Commire Jesuite, 224
M. le Comte de Bussy Rabutin, 224
M. de la Bruyére, 225
M. de la Monnoye, 226
Madame Deshouliéres, 227
M. l'Abbé Regnier Desmarais, 228
Le Pere Commire Jesuite, 228
M. Ménage, 229
M. Rose Secrétaire du Cabinet, 232

citez dans cet Ouvrage.

M. de Santeul de Saint Victor, 234
M. Perrault,
Le Pere Commire Jesuite, 235
M. l'Abbé du Jarry, 236
M. de Cosnac Archevêque d'Aix, 247
M. de la Bruyére, 249
M. de Fontenelle, 250
M. Corneille de l'Isle, 253
Mademoiselle de Scudery, 255
M. l'Abbé Regnier Desmarais,
M. le Duc de la Rochefoucault, 256
M. l'Abbé de la Chambre, 258
M. de Robin, 259
M. d'Aubusson Archevêque d'Ambrun, Evêque de Mets, 261
M. Genest, 267
Madame Deshoulières,
M. Ménage, 271
M. l'Abbé Regnier Desmarais,
Le Pere de la Rue Jesuite,
M. Despreaux, 276
Le Pere Tarteron Jesuite,
M. Genest, 277
M. Perrault, 279
M. Fremont,
M. de Rancé Abbé de la Trape, 280
Madame Deshoulières,
M. Felibien,
M. Perrault,
Madame Eleonor de Roban Abbesse de Malnoüe, 281
M. Pelisson,
M. Felibien,
M. l'Abbé Pic, 282
Mademoiselle Descartes, 284
Mademoiselle de Scudery, 285
Le Pere d'Orleans Jesuite, 286
Le Pere Menestrier Jesuite,
M. Perrault, 287
M. de la Fontaine, 288

TABLE
DES MATIERES.

A

ABDOLOMINE. Belle réponſe d'Abdolomine à Alexandre qui l'avoit élévé au Trône. 209
Affectation. *Voyez Penſées affectées.*
Alexandre. Combien il fut redevable à la Fortune. 6
Ses ſentimens ſur ſes conquêtes. 18
Sur la renommée de ſes actions. 57
Ce que l'Ecriture Sainte a dit de lui. 125
Il eſt comparé au Grand Guſtave, & comment. 156
Il étoit trop habile en muſique, & pourquoi. 179
Paroles d'Alexandre malade. 213
Anciens. En quoi les Anciens & les Modernes ſe reſſemblent. 65. 66
Ce qu'ils ont dit ſur la Fortune. 117. 118
On enchérit quelquefois ſur les Anciens. 124
Ce qui a été dit ſur les choſes anciennes. 209. 279. *&c.*
Antitheſe. Elle eſt une ſource de jolies penſées. 179. 180.
Ariſtote. Ce qu'on a dit de lui. 167
Ce qu'il dit de la ſolitude. 187
Avare. Triſteſſe d'un Avare ſur quoi fondée. 52
Le ridicule d'un Avare. 77

B

BACON. Il eſt plein de belles penſées. 83
Ce qu'il dit de la Fortune. 118

Son jugement sur la solitude. 187
Sur la nouveauté. 270
Balzac. Son jugement sur les Romains. 2. 3
Ce qu'il dit d'une piéce sçavante. 79
Il copie Ovide. 112
Ce qu'il dit de l'amitié. 137
Pensée jolie de Balzac. 166
Ce qu'il dit de la solitude. 187
Ce qu'il dit en parlant de l'attachement & de la soûmission des Soldats Romains au regard de leur Général. 191
Sa pensée sur la vraye éloquence. 195
Quelle différence il y a entre lui & Voiture. 237
Son caractére, & à qui il ressemble. 250
Il se fait honneur de n'être point naturel. 272
Bartoli. Ce qu'il dit des voyageurs. 137
Ce qu'il dit de la Philosophie de Zenon. 138
Il copie le Tasse dans une Devise. 154
Belliévre. Pompone de Belliévre Premier Président du Parlement de Paris, son éloge. 13
Bienséance. En quoi elle consiste. 282
Boëce. En quoi il fait consister le comble de l'infortune. 8
Ce qu'il pense sur la mort. 264
Borromée. Le Cardinal Charles Borromée: Ce qu'un Panégyriste a dit de lui. 27
Son Panégyrique critiqué par un malhonnête homme. 28

C

CADRANS. En quoi consiste la beauté des inscriptions des Cadrans. 182
Diverses inscriptions de Cadrans. 183. 184. *&c.*
Catilina. Son portrait. 11
Caton. Portrait de Caton. 12
Comparé avec Cesar. 13
Ce qu'on a pensé de sa mort. 120

Caton a donné lieu à de belles penſées. 167
Catulle. Ce qu'il dit de la victoire. 84
Il ſe moque agréablement de ceux qui rient ſans ceſſe. 150
Céſar. Son portrait. 12
Il eſt comparé avec Caton. 13
Belle deſcription du régne d'Auguſte par rapport à celui de Céſar. 64
Ce que Ciceron lui dit en le comparant à Pompée. 67
Ce qu'il dit en voyant la tête ſanglante de Pompée. 81
En quoi il étoit ſemblable à Alexandre. 124
Mot fameux de Céſar. 135
Chriſtine Reine de Suéde. Ce qu'elle écrit au Roi de Pologne ſur la levée du Siége de Vienne. 19. 164.
Ciceron. Ce qu'il dit ſur des Soldats qui périrent en combattant. 107
Sur l'embraſement du Capitole. 144
Les reproches qu'il fait à Piſon. 155
Sa penſée ſur le ſentiment des grandes afflictions. 174
Ce qu'il dit à des Juges pour les toucher. 219
Son éloge. 269
Comparaiſon. Ce qui reléve les comparaiſons. 106
Comparaiſons ingénieuſes. 116
Les comparaiſons juſtes fondent de belles penſées. 131
Comparaiſons juſtes. 138
En quoi une ſeule comparaiſon vaut mieux qu'un long diſcours. 235
Corneille. Poëte François: Ce qu'il dit de l'Académie Françoiſe. 79
Son éloge. 176
Coſtar. Ce qu'il dit de Malherbe. 15

Il eſt heureux en comparaiſons. 41. 257
Ce qu'il dit à un grand Miniſtre. 70
Belles comparaiſons de Coſtar ſur l'eſprit. 130. 270
Sa penſée ſur l'amitié. 137
Jolie réflexion de Coſtar ſur les Abeilles. 188
Il flâte agréablement le Cardinal Mazarin. 214
Ce qu'il veut dans l'éloquence. 257
Son ſentiment ſur l'Hiſtoire d'Alcidalis & de Zelide. 272
Cour. Deſcription de la Cour. 7. 19. 21. 56
Cromwel. Son portrait. 9
Il eſt comparé avec Catilina. 11

D

DEMOSTHENE. Ce qu'il dit des Soldats tuez en combattant vaillamment. 108
Ce qu'il penſe de la Fortune. 117
Deviſe. Sur la mort de Guſtave Roi de Suéde. 157
Sur un païs fertile & agréable. 214
Sur un Prince redoutable. 280
Sur une belle vieilleſſe. *ibid.*
Dialogue. Dialogue d'Acanthe & de Pegaſe. 207

E

ECRITURE. Mot de l'Ecriture Sainte ſur Alexandre. 125
Eloquence. Il ne faut pas exprimer tout dans les diſcours d'éloquence. 4
Il ne faut pas commencer par un endroit fort brillant. 20
Ce que c'eſt que l'Eloquence ne peut exprimer. 63. 253
Elle eſt comparée aux ſoldats de J. Ceſar. 195
Elle aime la ſimplicité. 257
Envie. Ce qui excite nôtre envie. 3
Epigrammes. En quoi les Epigrammes ſont heureuſes. 73

Epigramme de Marot. 74
Epigramme adreſſée au Roi. 142
Epigramme ſur la vie heureuſe. 177
Epigramme ſur la priſe de Maſtric. 220
Epîtres. Belles Epîtres Dédicatoires. 200. *&c.*
Epitaphe de M. d'Ablancourt. 46
De M. Patru. *ibid.*
De Mad^lle de Conti Marie de Bourbon. 193
Du Duc d'Orleans. 194
D'un Gentilhomme âgé de cent ans. 263
De Moliére. 264
De Henri VIII. 265
D'un illuſtre Solitaire. 280
Equivoque. Les penſées qui ne roulent que ſur des équivoques, ſont fades. 139. 140
Eſpérance. Ce que c'eſt que l'Eſpérance. 141. 142
Eſpérance, reſſource des malheureux. 103
Eſprit. Combien il étoit précieux autrefois. 172
Quel avantage il donne aux malheureux. 195
Ce qui plaît en matiére d'eſprit. 244
Quel eſt le langage de l'eſprit par rapport à celui du cœur. 258
L'eſprit eſt comparé à des fruits fort délicats, & comment. 270

F

FLORUS. Sa penſée ſur Rome brûlée par les Gaulois. 144
Fortune. La bonne fortune tient lieu de vertu à quelques-uns. 34
Différente peinture de la Fortune. 117. *&c.*

G

GERMANICUS. Sous ſa conduite l'Orient & l'Occident ſont devenus Romains. 2
Il eſt loüé de ſa vertu. 16
De ſon talent pour la Poëſie. 162
Gloire. Quels ſont ceux qui aiment la gloire. 41

Discours de la Gloire plein de pensées justes & agréables. 43. 44
La Gloire à quel prix mise du régne de Louïs le Grand. 58. 59
Quelle gloire peuvent avoir les vaincus. 71. 72
Gongora. Ce qu'il imagine d'un Rossignol qui varie son chant. 23
Il est plein de métaphores monstrueuses. 49
Ce qu'il dit d'une jeune personne. 151
Gracian Auteur Espagnol: Ce qu'il dit de la civilité des Princes. 134
Caractére de Gracian & à qui il ressemble. 250
Grandeur. Grands. Ce que les Grands ont le moins à craindre. 21. 22
La fausse grandeur est farouche & inaccessible. *ibid.*
Ce que c'est que la veritable grandeur. *ib.* & 24
Les Grands ne sont point à couvert des infirmitez du corps & de l'esprit. 44
Ce qu'ils doivent faire pour se faire aimer. 134
172

H

HENRIETTE-ANNE d'Angleterre Duchesse d'Orleans: Son portrait & son éloge. 147 148. 149
Histoire. Historien. Quel caractére a l'Histoire de Louïs le Grand comparée aux autres Histoires. 169. 170
Histoire d'Alcidalis & de Zelide pleine d'affectation. 272, *&c.*
Quel doit être un Historien François. 275
Homere. Ce qu'Ovide dit de lui. 82
En quoi on a enchéri sur lui. 144
Combien de Villes se disputérent la Patrie d'Homére. 271
Horace. Ce qu'il dit de la Fortune. 118

Il raille les Divinitez Payennes. 18
Ce qu'il dit de la ſageſſe d'un homme qui vivoit à la campagne & qui n'étoit pas Philoſophe. 217
Horloge. Ce qu'on a imaginé ſur une horloge de ſable. 265

I

INSCRIPTION. Belle Inſcription à la gloire du Roi. 47. 160. 204
A la gloire des Chevaliers de Malthe. 138
La Langue Latine eſt plus propre aux Inſcriptions que la Langue Françoiſe, & pourquoi. 160. 161
Diverſes Inſcriptions pour les cadrans. 182. *&c.*
Inſcription miſe au deſſous d'une Eſtampe qui repreſente l'Auguſte Famille de Monſeigneur le Dauphin. 234

L

LAMOIGNON. Guillaume de Lamoignon Premier Préſident au Parlement de Paris: Son portrait & ſon éloge. 13. 14
Lope de Vegue. Ce qu'il dit au ſujet d'une Bergére affligée. 23
Ce qu'il dit à Henri VIII. Roi d'Anglet. 264
Loüange. Loüanges fines & délicates. 16. 57. 68. 115. 125. *&c.* 142. 149. 161. 168. 207. 213. 214. 219. 223. *&c.* 232. 256. En quoi elles conſiſtent. 213
Loüanges flâteuſes. 67. 68. 260
Comment les loüanges ne ſont pas ſuſpectes. 68
Loüanges ingénieuſes. 123. 124
Loüanges ſolides. 149
Saint Loüis Roi de France. Ce que diſent de lui ſes Panégyriſtes. 46. 47. 258
Loüis le Grand Roi de France. Son portrait & ſon

éloge. 39. 40. 41. 47. 48. 58. *&c.* 65. 66. 69. 70. 77. 79. 103. 104. 131. *&c.* 142. 143. 144. 160. 169. 170. 204. 205. *&c.* 213. 214. 220. 223. 224. 226. 227. 228. 253. 254. 261. 262. 268. 286. *&c.*
Il eſt comparé à David & à Salomon, & comment. 169. 190
Quelle différence il y a entre l'Hiſtoire de Louïs le Grand, & la plûpart des Hiſtoires modernes. 171
Maniére d'écrire éloquente de Louïs le Grand. 230. 231.
Louïs de Bourbon Prince de Condé. Ce qu'on a dit ſur des fleurs qu'il cultivoit lui-même. 31
Son éloge. 53. *&c.* 125. 126. 216. 235. 236.
Ce qu'on a dit ſur ſon intrépidité. 88. 89
Requête du Rhin au Prince de Condé. 235
Lucain. Il excelle quelquefois en penſées fort naturelles. 80. 81.
Ce qu'il dit au ſujet de deux freres qui ſe reſſembloient. *ibid.*
Ce qu'il fait dire à Céſar en voyant la tête de Pompée. 81
Ce qu'il dit de la Fortune. 118
Caractére de Lucain, & à qui il reſſemble. 250
Il paraphraſe ſur le mot fameux de Céſar. 135
Sa penſée ſur les gens heureux. 270
Lucien. Ce qu'il dit des belles actions. 178
Ce qu'il dit des grands Sculpteurs. 283
Lucrece. Belle imagination d'un de nos Poëtes ſur Lucrece. 215
Ce qu'on lui fait dire en mourant. *ibid.*

M

MADRIGAL. Sur la mort de M. le Duc de Saint Aignan. 58.
Sur la priſe de Luxembourg. 77.

Sur la paix que le Roi donna à l'Europe. 77
Sur la Nobleſſe. *ibi d*
Sur les Avares. 78
Sur une Comette. 117
Sur un Poëte chagrin. 139
Sur une Chambre de Juſtice. 140
Sur un Procés de deux millions, que le Roi jugea contre lui-même. 179
Sur Monſeigneur le Dauphin. 232
Sur une Fauvette. 284
Les Madrigaux reſſemblent aux Epigrammes, & comment. 76. 77
Malherbe. Sa penſée ſur un Livre de fleurs. 16
Il loüe finement le Cardinal de Richelieu. 61
Il fait la peinture d'un ſiécle heureux. 65
Ce qu'il dit de la Fortune. 118
Il eſt bien critiqué dans un Sonnet. 128
Il choque les régles du bon ſens dans une métaphore. 133
Il eſt quelquefois outré & peu naturel. 140 152. 193.
Il penſe délicatement ſur l'avanture d'Eurydice. 212
Sa penſée ſur Marie de Médicis Reine de France. 226
Sur la Pucelle d'Orleans. 229
Sur Louïs le Juſte allant châtier les Rochelois. 243
Sur un Prince faineant. 268
Malvezzi Auteur Italien: la raiſon qu'il donne pourquoi la nouveauté plaît. 209
Marin Poëte Italien: Plaiſante imagination du Cavalier Marin ſur les Abeilles. 188
Marot Il démande plaiſamment de l'argent à François Premier. 28. 29. 30
Il imite Martial. 74

On a tâché d'imiter Marot, & comment. 215
Martial. Il est heureux en Epigrammes, & pourquoi. 73
Sa pensée sur un Athlete fameux qui mourut jeune. 78. 79
Ce qu'il dit de Mucius. 113
Son sentiment sur ce qui fait les Dieux. 142
Ce qu'il pense sur la santé. 180
Il a copié Sénéque. 251
Mecenas. Son portrait. 14
Meré. Le Chevalier de Meré. Ce qu'il dit en parlant de l'Eloquence. 20
Il condamne les faiseurs de portraits qui affectent de faire connoître les gens à fonds. *ibid.*
Il a copié Horace en disant que les chagrins volent autour des lambris dorez. 45
Ce qu'il demande en matiére de langage. 174. 258
En matiére d'esprit. 244
Métaphores. En quoi elles sont vicieuses. 15
Elles doivent être continuées dans le même genre. 133
Montaigne. Ce qu'il dit des infirmitez des Grands. 44
Ce qu'il dit de la solitude. 187

O

OVIDE. Sa pensée sur la grandeur du Peuple Romain. 2
Il compare Rome sous le régne d'Auguste avec les commencemens de Rome naissante. *ibid.*
Ce qu'il dit de Germanicus. 2. 168
Ce qu'il dit au même. 16. 162
Il ne pense pas toûjours naturellement. 42
Ce qu'il dit de l'envie que les femmes ont de causer. 49
Ce qu'il dit allant en exil. 81

Ce qu'il dit d'un de ſes Livres. 82. 83
Ce qu'il dit de lui-même. *ibid.*
Ce qu'il dit à un de ſes amis qui lui avoit envoyé trois Médailles. 84. *&c.*
Il fait la peinture de ſon malheur. 87. 195
Il déploye tout ſon eſprit pour fléchir Auguſte. 89. *&c.* 102. *&c.* 108. 260.
Ce qu'il dit d'un Diſcours. 112. 138
Sa penſée ſur la mort de ſon pere & de ſa mere. 115.
Sur le but qu'il ſe propoſoit en étudiant dans ſon exil. 116
Ce qu'il écrit à un de ſes amis pendant ſon exil. 131.
A un Courtiſan peu touché de ſon malheur. *ibid.* & 151.
Ce qu'il penſe des maux extrêmes. 136
Ce qu'il dit de Niobe. 174
Ce qu'il dit à ſes amis pour les engager à trouver bons les vers qu'il leur envoye. 177
Ce qu'il dit de la Vieilleſſe. 209
Sa penſée ſur l'avanture d'Euridice. 211
Quelle difference il met entre les malheureux & les coupables. 258
Outré. Voyez Penſées outrées.

P

PACAT. Ce qu'il dit ſur les victoires remportées par Théodoſe avant qu'il fût Empereur. 22
Ce qu'il dit de la ſévérité des peres envers leurs enfans. 23
Il décrit le malheur des temps ſous des Empereurs injuſtes. 154
Sa penſée ſur ce que les Peintres & les Poëtes donnent des aîles à la Victoire. 204
Maniére éloquente de Pacat pour loüer Théo-

doſe. 230. 252. 279
Ce qu'il dit ſur un combat ſanglant. 283
Panégyrique. Panégyrique de Conſtantin. 9. 26. 44. 70. 71. 134. 190. 232. 257.
De Trajan. 21. 24. 32. 36. *&c.* 115. 125. 260
De Théodoſe. 22. 26. 36. 154. 172. 198. 230. *&c.* 252. 279.
De Saint Charles Borromée. 27
Panégyrique de Louïs XIV. *Voyez Louïs le Grand.*
Panégyrique de Saint Louïs. 46. 258
Panégyrique de Louïs XIII. 51. 78
Panégyrique de Louïs de Bourbon Prince de Condé. *Voyez Louïs de Bourbon.*
Panégyrique de Julien. 78. 234. 244. *&c.*
Peintre. Peinture. Ce que font les excellens Peintres. 20
Ce qu'on a dit d'un Peintre. 155
Les Peintres ont donné des aîles à la Victoire, & pourquoi. 204
Les Peintres du temps d'Alexandre comparez avec les Peintres du temps de Louïs le Grand. 211
Bel endroit des *Entretiens ſur les excellens Peintres anciens & modernes*, loüé. 281
Penſées. Penſées affectées. 7. 79. 80.
Penſées nobles. 7. 17. 19. 32. 33. 34. 54. 55. 57. *&c.* 72. 73. 106. *&c.* 114. 160. 164. 165. 166. *&c.* 172. 191. 194. 211. 213. 231. 234. 243. 262. *&c.* 278. 279. 282. 283
Penſées naturelles. 16. 17. 52. 56. 80. 81. 115. 116. 122. 131. 174. 195. 196. 212. 225. 246. 259. 265. 283. 284
Penſées agréables. 16. 26. 28. 31. 33. 43. 58. 63. 115. 117. *&c.* 143. 195. 214. 215. 225. 234. 243. 277.

Penſées outrées. 18. 35. 51. 62. 133. 140. 167
Penſées enflées & hardies. 8. 26. 47. 78. 119. 135. 200
Penſées jolies. 5. 20. 32. 82. 84. &c. 154. 155. 166. 188. 234. 261. 283. 284
Penſées heureuſes. 6. 8. 69. 228. 277
Penſées fauſſes. 151. 183. 252
Penſées juſtes. 20. 43. 64. 89. &c. 149. 200. &c. 228. 231
Penſées vrayes. 3. 8. 67. 80. &c. 89. 152. 178. 196. 206. 243. 246. 247.
Penſées baſſes. 80
Penſées fortes. 7. 9. 53. 70. 87. 108. 133
Penſées délicates. 9. 25. 31. 55. 57. 81. 97. &c. 115. 125. 126. 131. &c. 136. 147. &c. 161. 164. 174
Penſées rafinées. 22. 23. 51. 52. 72. 209. 246
Penſées badines & frivoles. 36. &c.
Penſées hautes & magnifiques. 6. 7. 282
Penſées vives. 17. 53. 87. 104. &c. 152. 259
Penſées bizarres. 22. 23. 67. 183. 263
Penſées fines. 30. 32. 56. 71. 79. 97. &c. 116. 124. 142. 160. 182. 189. 206. 212. 220. 225. 232. 282.
Penſées ingénieuſes. 36. 44. 47. 83. 84. 88. 89. &c. 97. &c. 103. &c. 116. 153. 161. 175. 178. 192. 198. 202. &c. 209. 214. 216. 217. 218. 228. 231. 236. 237. &c. 242. 244. &c. 248. 249. 274. 276.
Penſées nouvelles. 122. 125. 136.
Penſées uſées. 143. &c.
Petrarque. Sa penſée ſur un jeune homme fort ſage. 152
En quoi il met le comble de la miſére. 264
Placet. Deux Placets preſentez au Roi en faveur d'un Miniſtre diſgracié. 95. &c.

Placet au Roi en vers sur la taxe des Isles. 259
Platon. Ce qu'il imagine sur Aristophane. 238
Pline l'Historien. Ce qu'il dit en parlant des vases de cryſtal. 22
Son sentiment sur la Fortune. 118
Sa réflexion sur les parfums. 163
Sur les lieux sombres & solitaires. 261
Sur les meres-perles. 266
Pline le Jeune. Ce qu'il dit de la bonté de Trajan. 21. 260.
Son sentiment sur un homme de bien. 22.
Il a des pensées justes & délicates en loüant Trajan. 23. 24. 32. 125
Il s'égaye quelquefois jusqu'à badiner. 36. *&c.*
Ce qu'il dit de ceux qui aiment la gloire. 41
Sa pensée sur deux grands Hommes, dont l'un recherchoit & l'autre mépriſoit les honneurs. 42
Sa réflexion sur les divers mouvemens de la vie humaine. 56
Sur la reconnoissance d'un ami. 62
Sur les Courtisans. 115
Sur un Sçavant dangereusement malade. 122
Sur un enfant parfaitement beau. *ibid.*
Sur la funeste destinée de son Oncle. 141
Sur la mort de Metellus. 145
Sur la difficulté qu'il y a de copier un portrait. 155.
Sur le luxe des tables de Rome. 197
Sur la lecture qu'il fait des Ouvrages d'un des beaux Esprits de son temps. 248
Poëte. Poëſie. Poëme. Pensée d'un Poëte, fort estimé du temps de François Premier, & ce qui en arriva. 50
Les Poëtes ont des licences que les Orateurs n'ont pas. 140.

En quoi consiste le mérite des Poëtes. 175
Pourquoi les Poëtes ont donné des ailes à la Victoire. 204
La Poësie dit noblement les choses les plus communes. 215
Les Abeilles aiment les Poëtes, & pourquoi. 261
Les Poëtes Grecs ont des pensées jolies & bizarres. 283
Pointes. Les gens de bon goût s'accommodent peu de pointes. 52
Discours rempli de pointes. 172
Politesse. Elle n'est pas incompatible dans le stile avec la force. 195
Ce qu'on a dit de la politesse d'Aristophane. 238
Pucelle d'Orleans. La Pucelle d'Orleans : comparée avec Hercule, & comment. 228

Q

QUATRAIN Sur des pots de fleurs cultivez par le Prince de Condé. 31
Sur l'ancienne & la nouvelle Rome. 182
Sur le Roi. 220
Sur l'Auguste Famille de Monseigneur le Dauphin. 234
Quevedo Poëte Espagnol : Sa pensée sur les guerres des François en Italie. 252
Quinte-Curce. Ce qu'il dit d'Alexandre. 6
Ce qu'il fait dire à Perdiccas sur la mort d'Alexandre. 7
A Darius avant la Bataille d'Arbelles. 17
A Alexandre sur ses conquêtes. 18. 87. 139
Au même sur la renommée de ses actions. 57
A un Grec pour ôter à ses compagnons la pensée de retourner en Gréce. 60
A un Courtisan d'Alexandre contre les flâ-

teurs. 63
Ce qu'il dit de la gloire. 72
Ce qu'il fait dire à Darius vaincu & fugitif. 74
Beau mot de Quinte-Curce sur les Soldats d'Alexandre. 75
Ce qu'il fait dire à un Persan, pour empêcher Darius de se jetter en un péril évident. 214
A Carideme pour avoir dit la verité à Darius. 224.
Quintilien. Ce qu'il demande dans les Discours d'Eloquence. 4
Selon lui lors qu'on plaisante, les pensées les plus fausses ont un sens vrai en quelque façon. 15
Ce qu'il pense sur la Fortune. 118
Selon lui les malheurs extrêmes ont leurs avantages. 136
Il loüe Germanicus. 162
Son jugement sur l'imitation des Auteurs. 190
Belle pensée de Quintilien sur Sénéque. 195
Il compare les Esprits extrêmes aux Chymistes, & pourquoi. 250
Ce qu'il pense du Poëte Ennius. 261
Réflexion de Quintilien sur la robe de Césartoute sanglante. 265
Quelle idée il donne de Ciceron. 269

R

REGNE. Peinture d'un régne heureux. 64.65.
Ressemblance. Ce qu'on a dit sur la ressemblance de deux freres. 80
Richelieu. Ce qu'on a dit de sa constance & de sa magnanimité. 32. &c.
Le Cardinal de Richelieu comparé avec Ciceron & Césat, & pourquoi. 169
Son éloge. 232.
Romains. Leur puissance & leur caractére. 1. 2. 3.

Beau mot sur la probité & la modestie d'un Romain. 25
Ce que Mithridate disoit des Romains. 50
Portrait des premiers Romains. 126
Grande soûmission des Soldats Romains au regard de leur Général. 191
Grande différence entre les mœurs des premiers Romains & celles de Rome corrompuë. 197. 198

S

SALLUSTE. Beau mot de Salluste sur Carthage. 4
Ce qu'il dit de Catilina. 11
Il compare Caton avec César. 12
Sa pensée sur la Fortune. 117
Il donne une belle idée des premiers Romains. 126. *&c.*
Ce qu'il fait dire à Marius. 64. 65. 66
Selon lui le Métier d'Ecrivain est trés-difficile, & pourquoi. 176
Ce qu'il dit de Sempronia. 179
La différence qu'il met entre les mœurs des premiers temps de la République & celles de Rome corrompuë. 197. 198
Il fait la peinture du luxe de Rome. *ibid.*
Science. Elles ont toutes leurs chimères, & comment. 350
Sejan. Son portrait. 14
Sénéque le Tragique. Sa pensée sur les maux extrêmes. 136
Ce qu'il fait dire à Andromaque. 155
A Helene au sujet d'Andromaque. 164
Sénéque le Philosophe. Ce qu'il pense des malheureux. 8
Ce qu'il dit sur les bienfaits. 53
Ce qu'il dit de la constance de César. 76
Sa pensée sur l'action de Mucius. 113

Ce qu'il rapporte au ſujet de la mort de Caton. 119
Il excelle en comparaiſons. 137
Ce qu'il dit aux gens de ſon temps. 180
Epîtres de Sénéque pleines de penſées morales. 206
Son caractére, & à qui il eſt ſemblable. 250
Sa penſée ſur la triſteſſe. 251
Sonnet. Sur la Cour. 18. 19. 205
Sur Henri le Grand. 127
Sur le grand Guſtave. 156
Sur l'Embraſement de Londres. 173

T

TACITE. Il fait le portrait de Sejan. 14
Sa penſée ſur la fauſſe modeſtie de Tibere qui faiſoit ſemblant de ne vouloir point accepter l'Empire. 25
Ce qu'il dit de la probité & de la modeſtie d'un Romain. *ibid.*
Ce qu'il dit de Piſon qui fut nommé Empereur par Galba. *ibid.*
Ce qu'il dit de la Fortune. 34
Ce qu'il dit des bienfaits. 52
Ce qu'il dit de la Renommée. 57
Ce qu'il fait dire à Tibere qui ne voulut pas ſouffrir qu'on lui bâtit des Temples. 62
Sa réflexion ſur la conſtance de Tibere. 76
Sur celle d'Agricola. *ibid.*
Sur la diſſimulation de Tibere. 86
Ce qu'il dit en faiſant le portrait d'Agricola. 138. 200. 220. 241. *&c.*
Ce qu'il dit de l'éloquence d'Auguſte. 168
Il fait parler Sénéque à Neron. 173
Ce qu'il rapporte de Germanicus qui ſe déguiſoit quelquefois. 175
Ce qu'il dit d'un certain Hiſpon. 187

La différence qu'il met entre Neron & Domitien. 193
Il fait le portrait du Fils de Germanicus. 223
Sa penſée ſur les Favoris. 228
Beau mot de Tacite ſur les Princes. 238
Ce qu'il dit au ſujet de Vitellius. 254
Ce qu'il dit en décrivant les mœurs des Allemans. 276
En décrivant un combat. 284
Le Taſſe. Ce qu'il dit ſur les épées de deux combattans. 6
En quoi il a manqué en faiſant le portrait d'Armide. 20
Ce qu'il dit ſur la valeur que fit paroître Renaud dans une bataille. 35
Ce qu'il fait dire à un Sarrazin. 71
Ce qu'il dit de la folle paſſion d'une de ſes Héroïnes. 79
Sa penſée ſur une fille Chrêtienne également belle & modeſte. 123
Il copie Tacite. 138
Ce qu'il dit ſur une roſe qui n'eſt pas encore épanouïe. 154
Ce qu'il imagine au ſujet d'Antoine qui fuyoit. 181
Il a volé Petrarque, & comment. 264
Ce qu'il dit ſur la vigueur d'un de ſes Héros qui avoit les cheveux blancs. 280
Teſauro. Auteur Italien : ce qu'il dit des amis. 271
Tite-Live. Ce qu'il rapporte de Mucius. 114
Ce qu'il dit en faiſant le portrait d'Annibal. 222
Turenne. M. de Turenne : Son éloge. 123. 192. 215.

V

VALSTEIN. Son portrait. 11. *&c.*
Velleius Paterculus. Ce qu'il dit des choſes

preſentes par rapport aux choſes paſſées. 3
Il fait la peinture de Mecenas. 14
De Sejan. *ibid.*
De Livie Mere de Tibere. 31
Du régne d'Auguſte. 64
Il compare Céſar à Alexandre. 124
Sa penſée ſur ce qu'Antoine abandonna ſes gens dans la bataille d'Actium pour courir aprés Cléopatre. 181
Sur Maroboduus Chef des Marcomans. 217
Virgile. Ce qu'il dit des Romains. 2
Ce qu'il fait dire à Enée en tuant Lauſus. 71
Il eſt quelquefois affecté. 80
Ce qu'il dit du jeune Aſcagne. 152
Il eſt mal critiqué par Sénéque, & comment. 243
Voiture. Les reproches qu'il fait à M. d'Avaux ſur ſon ſilence, & la reconnoiſſance qu'il lui marque. 4. 5. 6
Ce qu'il dit de la conſtance & de la magnanimité du Cardinal de Richelieu. 32
Ce qu'il écrit au Cardinal de la Valette ſur la priſe de Verceil. 56
Au même ſur ce qu'il ſe plaignoit de lui. 189
A Balzac. 70
Ce qu'il dit du Comte d'Olivares. 76. 220
Ce qu'il dit de la gloire. 84
Ce qu'il dit au Marquis de Piſani. 88
A M. le Prince. 89
Son ſentiment ſur les caprices de la Fortune. 118.
Il loüe ingénieuſement une lettre écrite en ſa faveur. 123
Il compare le grand Guſtave à Alexandre. 156
Il ſort quelquefois de ſon caractére & ſemble imiter Balzac. 198. *&c.*

Il fait une belle description de l'Andalousie. 214
Ce qu'il dit au Comte de Guiche sur sa valeur. 233
A M. Godeau sur ce qu'il lui avoit mandé qu'il étoit un petit homme. 236
Quelle différence il y a entre lui & Balzac. 237 *&c.* 248
Il donne une idée plaisante d'un homme malcontent de la Fortune. 268
Il se pique d'être naturel, & comment. 272
Il a quelquefois de l'affectation. *ibid.*

Z

ZENON. Sa Philosophie changeoit les hommes en pierres, & comment. 138
Réformateur de la doctrine de Zenon. 269

FIN.

PENSÉES INGENIEUSES DES ANCIENS ET DES MODERNES.

LEs Anciens & les Modernes ont des penſées fort nobles ſur la grandeur du Peuple Romain. En voici quelques-unes qu'on n'a point employées dans les Dialogues d'Eudoxe & de Philanthe.

Jupiter en jettant les yeux du haut de l'Olympe ſur toute la Terre, ne voit rien qui ne ſoit ſoûmis à la Puiſſance des Romains.

Jupiter arce ſua totum cum ſpectet in orbem; Nil niſi Romanum quod tueatur, habet. Faſt. l. 1.

Les autres Nations ont eu en partage certaines portions de la Terre qui les bornent: Rome a les mêmes limites que le Monde.

Ceſar poſſéde tout ce qui eſt ſous l'Empire de Jupiter;

Quodcunque eſt alto ſub Jove, Cæſar habet.

Gentibus eſt aliis tellus data limite certo: Romanæ ſpatium eſt urbis, & orbis idem. Ibid.

Ovide dit cela en comparant la grandeur Romaine ſous le régne d'Auguſte avec les commencemens de Rome naiſſante, & aprés avoir dit à Romulus, qu'il n'avoit qu'un petit eſpace de terre dont il s'étoit rendu Maître.

Le Poëte dit au même endroit, que ſous la conduite de Germanicus, & par ſes Armes victorieuſes, l'Orient & l'Occident ſont devenus Romains;

Hoc duce, Romanum eſt ſolis utrumqne latus.

Selon Virgile les autres Peuples ſont plus habiles à faire des Statuës, à plaider des Cauſes, à obſerver les changemens du Ciel & le cours des Aſtres. Pour les Romains, leur veritable Métier eſt de gouverner toutes les Nations du Monde, d'être les Arbitres de la Paix & de la Guerre, de pardonner aux Vaincus qui ſe rendent, & d'abattre les Orgueilleux qui réſiſtent.

Tu regere imperio populos Romane, memento; Hæ tibi erunt artes, pacique imponere morem, Parcere ſubjectis, & debellare ſuperbos. Æneid. lib. 6.

Un de nos Poëtes François, qui a traduit l'Eneïde en Vers, rend ainſi la penſée du Poëte Latin.

D'autres Peuples ſçauront l'Art d'animer le Cuivre;
Leurs Marbres ſembleront & reſpirer & vivre:
D'autres de l'Eloquence emporteront le prix,
Ou décriront l'Olympe & ſon riche Lambris.
Ton Art, Peuple Romain, ton illuſtre Science
Sera d'aſſervir tout à ta vaſte Puiſſance,
De te rendre en tous lieux dans la Guerre & la Paix
L'effroi des ennemis & l'amour des Sujets.

Selon Balzac les Gaulois étoient plus forts & en plus grand nombre: les Grecs plus polis

& plus adroits aux Exercices de la Lutte & de la Courſe ; mais les Romains étoient plus adroits au Commandement, étoient mieux diſciplinez, & plus entendus à la Guerre ; & avec cette diſcipline, que quelqu'un a nommé le fondement de l'Empire & la ſource des Triomphes, ils ont aſſujetti la force, le nombre, les richeſſes, la politeſſe, & la vertu même des autres Peuples.

Enfin, ſi on en croit Saint Evremont, un Peuple ſi magnanime aimoit autant périr que de choir, & tenoit pour une choſe indifférente de n'être plus, quand il ne ſeroit pas le Maître des autres.

Ce tour là eſt digne de la généroſité des Romains, & du genie de Saint Evremont.

LA penſée d'un Ancien eſt bien vraye ; naturellement nous loüons plus volontiers les choſes dont nous n'avons qu'entendu parler, que celles que nous avons vûës : les preſéntes excitent nôtre envie, les paſſées attirent nôtre véneration. Nous ne croyons pas que celles-ci nous offuſquent, & nous croyons que celles-là nous font des leçons & des reproches.

Naturaliter audita viſis laudamus libentius ; & præſentia invidia, præterita veneratione proſequimur : & his non obrui, illis inſtrui credimus. Vell. Paterc. l. 2.

Un Auteur moderne penſe le même d'une autre maniére dans ſes *Reflexions ſur la vie des Rois de France.*

Ce qui paroît autour de nous nous fait ombre ; ce qui s'éléve ſur nos têtes nous opprime : les grands mérites qui ſont éloignez de nous ne découvrent pas nôtre petiteſſe ; celui qui nous joint, la meſure & la montre.

Quid non in oratione operienda ſunt quædam? Sive oſtendi non debent, ſive exprimi pro dignitate non poſſunt, &c. Lib. 2. cap. 13.

DAns les diſcours d'éloquence il y a des choſes, ſelon Quintilien, qu'il faut envéloper & même cacher, ſoit qu'elles ne doivent pas être découvertes, ſoit qu'elles ne puiſſent être exprimées d'une maniére aſſez forte. C'eſt ainſi que Timanthe ayant peint Calchas triſte, & Ulyſſe plus triſte encore dans le Sacrifice d'Iphigenie, ayant de plus donné à Menelas la plus grande douleur que l'Art puiſſe peindre, & ne ſçachant comment repreſenter le viſage du Pere d'Iphigenie, aprés avoir épuiſé toutes les idées & tous les ſentimens de triſteſſe, il lui couvrit la tête d'un voile, & laiſſa à chacun la liberté de s'imaginer qu'elle pouvoit être ſa douleur.

Nonne huic ſimile eſt illud Salluſtianum? Nam de Carthagine tacere ſatius puto quam parum dicere. Ibid.

Le mot de Salluſte ſur l'Ennemie & la Rivale de Rome revient à cela.

Je juge plus à propos de ne rien dire de Carthage que d'en dire peu de choſe.

VOiture avoit un commerce de lettres familier & agréable avec l'Illuſtre M. d'Avaux qui étoit Plénipotentiaire à Munſter, & que nous voyons revivre en celui qui a été Ambaſſadeur à la Haye. Les reproches qu'il lui fait ſur ſon ſilence ont quelque choſe de plaiſant & de flâteur.

Si vous prétendez que la Dignité de Plénipotentiaire vous diſpenſe de répondre, Papinien avoit à ſa charge toutes les affaires de l'Empire Romain, & je vous montrerai en cent lieux dans des gros Livres, *Papinianus reſpondit, & reſpondit Papinianus.* Les plus ſages & les plus prudens étoient ceux qui

avoient accoûtumé de répondre; & de là, *Reſponſa Sapientum, & Prudentum Reſponſa.* Les Oracles mêmes, quand vous en ſeriez un, répondoient ; & il n'eſt pas juſqu'aux choſes inanimées qui ne ſe mettent quelquefois en devoir de répondre.

Les eaux, & les rochers, & les bois lui répondent.

Ce qu'il ajoûte eſt fort délicat, & marque un cœur bien reconnoiſſant.

Si vos Lettres ſe pouvoient acheter à prix d'argent, il y auroit long-temps qu'il ne me reſteroit plus rien de vos quatre mille francs, & que je vous aurois rendu tout ce que vous m'avez donné.

Ce qu'il imagine encore ſur le même ſujet eſt fort joli.

Comme on dit que qui répond paye, je croi auſſi que qui paye répond, & que c'eſt à moi de quelque façon que ce ſoit à trouver moyen de vous entretenir, puis que je ſuis payé pour cela. Vous feriez pourtant une grande libéralité, vous qui aimez à en faire, ſi au bien que vous m'avez déja fait, vous vouliez ajoûter celui de m'écrire quelquefois: car je vous avouë qu'il n'y a que vous qui me puiſſiez donner de l'eſprit, & il me ſemble que j'en manque plus que jamais depuis que je n'ai plus l'honneur de vous voir & de vous entendre.

Cela fait alluſion à la penſion que M d'Avaux donnoit à Voiture comme à un veritable bel Eſprit; & Voiture lui avoit dit auparavant:

Quoi que je ne reçoive point de vos Lettres, c'eſt aſſez que je reçoive de vos bien-

faits pour être obligé à vous écrire, & il me ſemble que le moins que je puiſſe faire, eſt, de vous rendre des paroles pour de l'argent. S'il étoit à mon choix, je connois ſi bien le prix des choſes, que j'aimerois mieux vous donner de l'argent pour avoir de vos paroles.

Je ne croi pas qu'on puiſſe penſer plus heureuſement ni plus ſpirituellement ſur une matiére auſſi commune que celle-là.

IL y a de l'affectation dans la penſée du Taſſe ſur les épées de deux Combattans.

Lampo nel ſiammeggiar, nel romor tuono,
Fulmini nel ferir le ſpade ſono.

C'eſt à dire, qu'elles brillent comme l'éclair, qu'elles font du bruit comme le tonnerre, & qu'elles frappent comme la foudre.

L'éclair, le tonnerre, & la foudre ou le carreau raſſemblez dans une épée ne ſe preſentent point naturellement, & je ſuis ſeur que Virgile n'auroit jamais eu l'eſprit de joindre tout cela enſemble.

Quum plurimum virtuti debuerit, plus debuiſſe fortunæ quam ſolus omnium mortalium in poteſtate habuit.

UN des Hiſtoriens d'Alexandre dit, que ſi ce Conquérant fut redevable à la Vertu, il le fut encore davantage à la Fortune que lui ſeul de tous les hommes eut en ſon pouvoir.

Le même Ecrivain ajoûte que les deſtinées avoient attendu à borner la vie de ſon Héros, qu'ayant dompté l'Orient, & porté ſes Armes juſques ſur l'Ocean, il eût fait tout ce que peut faire un homme mortel.

Quint. Curt. l. 10. *Expectavere eum fata dum Oriente perdomito aditoque Oceano quidquid mortalitas capiebat, impleret.* Ibid.

Ces penſées ſont hautes & magnifiques; mais celles qui ſuivent ne le ſont pas moins, & je ne ſçai même ſi elles ne le ſont point un peu trop.

Je ne penſe pas, fait dire l'Hiſtorien à Perdiccas ſur la mort d'Alexandre, que le Ciel en ſa plus grande colére nous puiſſe affliger d'une calamité égale à la perte que nous venons de faire; mais à conſidérer les actions d'un ſi grand Homme, il faut croire que les Dieux, dont il tiroit ſon origine, l'avoient ſeulement prêté au Monde, pour le retirer à eux dés qu'il auroit accompli les choſes merveilleuſes pour leſquelles ils l'avoient fait naître. *Quamquàm nulla clades huic quæ affecti ſumus, par ab iratis Diis excogitari poteſt; tamen magnitudinem rerum quas egit, intuentibus credere licet, tantum virum Deos accommodaſſe rebus humanis, quarum ſorte completa cito repeterent eum ſuæ ſtirpi.* Ibid.

ENtre les penſées de nos beaux Eſprits, je n'en voi guéres qui ſurpaſſent celle d'un Académicien en qui l'Académie reconnoît un génie aiſé, facile, plein de délicateſſe & de naiveté, quelque choſe d'original, & qui dans ſa ſimplicité apparente, & ſous un air négligé, renferme de grandes beautez & de grands treſors. Pour ne point parler de ſes Fables où tout eſt ſi naturel & ſi moral, ni de ſes Fragmens du ſonge de Vaux qui brillent d'eſprit depuis le commencement juſqu'à la fin; ſon Elégie ſur la diſgrace d'un grand Miniſtre eſt pleine de traits délicats. Il dit d'abord du Miniſtre même:

Les deſtins ſont contens, Oronte eſt malheureux.

Il dit en parlant de la Cour:

On n'y connoit que trop les jeux de la Fortune.
Ses trompeuſes faveurs, ſes appas inconſtans;
Mais on ne les connoit que quand il n'eſt plus temps.

Ce qu'il ajoûte eſt fort vrai, & exprimé fort heureuſement.

Lors que ſur cette mer on vogue à pleines voiles,
Qu'on croit avoir pour ſoi les vents & les étoilles,
Il eſt bien mal-aiſé de regler ſes deſirs;
Le plus ſage s'endort ſur la foi des Zephirs.

La penſée par laquelle l'Elégie finit, a quelque hardieſſe; mais le vrai ne laiſſe pas de s'y rencontrer.

Oronte eſt à preſent un objet de clémence:
S'il a crû les conſeils d'une aveugle Puiſſance,
Il eſt aſſez puni par ſon ſort rigoureux,
Et c'eſt être innocent que d'être malheureux.

In omni adverſitate fortunæ infœliciſſimum genus eſt infortunii fuiſſe fœlicem. Boët. lib. 2. de conſolat.

DAns toutes les diſgraces, c'eſt le comble de l'infortune, ſelon Boëce, que d'avoir été heureux.

La penſée eſt vraie, & l'expérience apprend tous les jours que le ſouvenir d'un bonheur paſſé rend plus vif le ſentiment d'une diſgrace préſente.

Cependant Senéque ſemble dire tout le contraire, en diſant avec un Philoſophe qu'il cite, que rien n'eſt plus malheureux que celui à qui il n'eſt jamais arrivé de malheur; & en diſant auſſi de ſon chef, Je vous eſtime malheureux de ce que vous ne l'avez jamais été.

Nihil mihi videtur infœlicius eo cui nihil unquam evenit adverſi. Senec. de Provident.

Cela a ſon ſens, & il eſt vrai que ceux qui

Miſerum te judico quod nunquam fuiſti miſer. Ibid.

ont été toûjours heureux sont bien plus sensibles à la mauvaise fortune quand ils viennent à l'éprouver ; sans compter qu'une prospérité continuelle les rend plus fiers & moins sages.

Ces différentes pensées font voir que les choses ont plus d'une face, & qu'il y a un point de vûë dans lequel il faut toûjours les regarder.

UN des Panégyristes de Constantin, pour faire valoir la bonne mine & la beauté majestueuse de ce Prince, dit que c'est l'opinion des plus sçavans hommes, que la Nature prépare elle-même aux grandes ames des corps dignes d'elles, & qu'on peut juger par le visage de l'homme, par un extérieur beau & auguste, de la noblesse & de la grandeur du céleste esprit qui y vient habiter.

Naturam ipsam magnis mentibus domicilia corporum digna metari ; & ex vultu hominis ac decore membrorum colligi posse, quantus cœlestis spiritus intrarit habitator. Eumen. Panegyr.

La pensée n'est pas vraye absolument. Comme il y a des esprits malfaits dans de trés-beaux corps, on voit tous les jours dans de vilains corps de trés-belles ames ; & ce qu'on a dit de Galba que son esprit étoit mal logé, se peut dire de plusieurs personnes.

Ingenium Galbæ male habitat.

LEs pensées qui composent le caractére de Cromwel dans l'Oraison Funebre de la Reine d'Angleterre Henriette Marie de France, sont également fortes & délicates.

Un homme s'est rencontré d'une profondeur d'esprit incroyable, hypocrite rafiné autant qu'habile Politique, capable de tout entreprendre & de tout cacher, également actif & infatigable dans la paix & dans la guer-

re, qui ne laiſſoit rien à la Fortune de ce qu'il pouvoit lui ôter par conſeil & par prévoyance; mais au reſte ſi vigilant & ſi preſt à tout, qu'il n'a jamais manqué les occaſions qu'elle lui a preſentées; enfin un de ces eſprits remuans & audacieux qui ſemblent être nez pour changer le monde.

On peut ajoûter à cette peinture cinq ou ſix traits de la façon d'un bel Eſprit & d'un habile Miniſtre, qui dans la Relation de ſon Ambaſſade d'Angleterre a peint le même Homme.

Il étoit doux & cruel quand il le falloit être pour ſes intérêts. Il n'avoit de foi dans la Religion, de ſeureté dans ſes paroles, de fidélité pour ſes Amis, qu'autant que l'apparence de ces vertus pouvoit ſervir à ſon agrandiſſement. Il ſçavoit mettre en uſage mieux qu'homme du monde, toutes les grimaces & les adreſſes des faux dévots, & cacher ſous des maniéres humbles & populaires une ambition démeſurée. Enfin il avoit au ſouverain degré toutes les qualitez d'un grand Politique, & il ne manqua rien à ſa fortune que de l'aquérir par de meilleures voyes, de vivre plus long-temps, & d'avoir des Enfans dignes de lui ſuccéder.

La peinture que fait Saraſin d'un autre fameux Scélérat de la même eſpéce, eſt un ouvrage accompli en ſon genre.

Albert Valſtein eut l'eſprit grand & hardi, mais inquiet & ennemi du repos, le corps vigoureux & haut, le viſage plus majeſtueux qu'agréable. Il fut naturellement fort ſobre, ne dormant preſque point, travaillant toûjours, ſupportant aiſément le froid & la faim,

fuyant les délices, & surmontant les incommoditez de la goute & de l'âge par la tempérance & par l'exercice, parlant peu, pensant beaucoup, écrivant lui-même toutes ses affaires, vaillant & judicieux à la Guerre, admirable à lever & à faire subsister les Armées, sévére à punir les Soldats, prodigue à les récompenser pourtant avec choix & dessein, toûjours ferme contre le malheur, civil dans le besoin, ailleurs orgueilleux & fier, ambitieux sans mesure, envieux de la gloire d'autrui, jaloux de la sienne, implacable dans la haine, cruel dans la vengeance, prompt à la colére, ami de la magnificence, de l'ostentation & de la nouveauté, extravagant en apparence, mais ne faisant rien sans dessein & ne manquant jamais du prétexte du bien public, quoi qu'il rapportât tout à l'accroissement de sa fortune, mépriſant la Religion qu'il faisoit servir à la politique, artificieux au possible, & principalement à paroître desintéressé; au reste trés-curieux & trés-clairvoyant dans les desseins des autres, trés-avisé à conduire les siens, sur tout adroit à les cacher, & d'autant plus impénétrable qu'il affectoit en public la candeur & la liberté, & blâmoit en autrui la dissimulation dont il se servoit en toutes choses.

Ces deux illustres Scélérats Valstein & Cromwel, ressemblent en quelque chose à un autre plus ancien & plus malheureux: c'est Catilina que Sallustе peint ainsi.

Il avoit l'ame forte & le corps robuste, mais l'esprit méchant & malfait. Tout jeune qu'il étoit il aimoit les troubles, les seditions & les Guerres civiles. Il se plaisoit aux meurtres & *Fuit magna vi animi & corporis, sed*

ingenio malo pravoque, &c. Bell. Catilin.

au pillage; & ce fut dans ces déréglemens qu'il passa les premiéres années de sa vie. Il supportoit la faim, le froid, les veilles au delà de tout ce qu'on peut s'imaginer. C'étoit un homme hardi, entreprenant, fourbe, grand imposteur, & capable dans toutes les affaires d'une profonde dissimulation; avide du bien d'autrui, prodigue du sien, violent & emporté dans ses passions, ayant assez d'éloquence, peu de bon sens, n'ayant que de vastes desseins, & ne se portant qu'à des choses extrémes, presque impossibles, au dessus de l'ambition & de la fortune d'un particulier.

Vastus animus immodesta, incredibilia, nimis alta semper cupiebat.

LE parallele de deux Héros qui ne sont pas tout à fait dans le même genre, est quelque chose de délicat, & Salluste a bien réüssi dans celui de Caton & de Cesar.

His genus, ætas, eloquentia æqualia fuere, magnitudo animi par, item gloria, sed alia alii &c. Salust. Bell. Catilin.

Tout sembloit égal en l'un & en l'autre; la naissance, l'âge, l'éloquence & la grandeur d'ame, même la réputation: mais chacun d'eux avoit la sienne d'une maniére différente. Cesar s'étoit rendu considérable par ses bienfaits & par sa magnificence; Caton par l'intégrité de sa vie. L'un s'attira de l'estime par sa bonté & par sa douceur; l'autre s'attira du respect par sa sévérité. Cesar aquit de la gloire en faisant du bien, en soulageant les misérables, en pardonnant les injures; Caton en ne faisant grace à personne. L'un étoit le refuge des malheureux; l'autre le fleau des méchans. On loüoit la facilité du premier, & la fermeté du second. Enfin Cesar étoit laborieux, vigilant, appliqué aux affaires de ses amis, négligeant les siennes, ne refusant rien qui méritât d'être donné: il aspiroit aux

grands Emplois, au commandement des Armées; il ſouhaitoit une Guerre nouvelle où il pût ſignaler ſa valeur. Caton au contraire faiſoit profeſſion de modeſtie & de probité, & étoit ſur tout attaché à l'auſtérité de ſes maximes: il ne prétendoit pas le diſputer aux riches en opulence, ni aux factieux en intrigues & en cabales; mais il diſputoit de valeur avec les plus braves, de retenuë avec les plus modeſtes, d'intégrité avec les plus gens de bien: ſur tout il aimoit mieux être vertueux que de le paroître; de ſorte que moins il cherchoit de gloire, plus il en aquéroit.

Eſſe, quam videri bonus malebat; ita quo minus gloriam petebat, eo magis adſequebatur.

La comparaiſon qu'un de nos Orateurs Latins fait de deux grands Magiſtrats dans le Panégyrique du Parlement de Paris, ne vaut guéres moins que le parallele de Caton & de Ceſar.

Pomponne de Belliévre avoit une hauteur & une fermeté d'ame, que rien ne pouvoit faire ployer, & qui reſiſtoit à tout. Guillaume de Lamoignon avoit je ne ſçai quoi de doux & d'honnête accompagné de dignité, & d'une certaine autorité naturelle qui pouvoit tout, & à laquelle rien ne réſiſtoit. Celui-là étoit recommandable par de glorieuſes Ambaſſades; celui-ci par une grande intégrité, & par une attache conſtante à tous ſes devoirs. Dans les choſes d'éclat l'un aimoit la ſomptuoſité; l'autre la politeſſe. Le premier étoit vif & fier, de cette noble fierté qui ſied bien à la vertu; le ſecond étoit tranquille & modeſte de cette modeſtie qui a ſa fierté, & qui rend le mérite aimable. Au jugement de tout le monde, l'un étoit digne des Emplois qu'il avoit eus; l'autre l'étoit même des Em-

Bellevræus infracta quadam & flecti neſciamentis celſitate: Lamonius plena dignitatis & auctoritatis comitate, &c.

plois qu'il n'avoit point eus. Celui-là préféroit les affaires aux plaisirs & aux divertissemens; celui-ci faisoit ses plaisirs & ses divertissemens des affaires mêmes. Tous deux excelloient dans l'art de parler, entendoient parfaitement les belles Lettres, aimoient l'ordre & la discipline, & n'avoient en vûë que le bien public, & que la gloire de leur Prince.

LE portrait qu'un Historien Latin fait de Mecenas en deux mots, est de ces peintures qui laissent beaucoup à penser.

Vir ubi res vigiliam exigeret sane exsomni providens atque agendi sciens: simul vero aliquid ex negotio remitti posset, otio ac molliti is pene ultra fœminam fluens. Vellei. Paterc. lib. 2.

C'étoit un homme qui dés que les affaires demandoient de la vigilance & de l'action, travailloit nuit & jour, songeoit à tout, & sçavoit mettre tout en œuvre; mais aussi qui s'abandonnoit à l'oisiveté & aux plaisirs, presque plus qu'une femme, dés que les affaires ne pressoient point trop.

Le même Historien peint Sejan comme un homme d'une sévérité agréable, & d'une gayeté des premiers temps; agissant sans empressement, & dans l'action même semblable à ceux qui sont oisifs; ne s'attribuant le succés de rien, & par là venant à bout de tout; ayant le visage tranquille, & l'esprit toûjours inquiet.

Tacite ajoûte au caractére de Sejan un esprit audacieux, dissimulé, mal-faisant jusqu'à supposer des crimes aux autres, flateur & superbe; au dehors une modestie affectée, & dans le fonds une extrême ambition.

Virum severitatis lætissimæ, hilaritatis priscæ, actu otiosis simillimum, nihil sibi vindicantem eoque assequentem omnia; vultu vitaque tranquillum, animo exsomnem. Ib.

Animus audax, sui obtegens, in alios criminator; juxta adulatio & superbia, palam compositus pudor, intus summa adipiscendi libido. Annal. lib. 4.

ON a remarqué dans les Dialogues d'Eudoxe & de Philanthe que les métaphores ne doivent pas être pouſſées trop loin, & qu'elles dégénérent en ce qui s'appelle froid dés qu'on n'y garde point de meſures. Les deux exemples ſuivans feront entendre ce que je veux dire.

Un Italien au retour de Pologne, diſoit que les perſonnes de ce Païs-là étoient auſſi blanches que leurs neiges, mais qu'elles étoient encore plus froides qu'elles n'étoient blanches; & que ſouvent leur converſation l'avoit enrhumé.

Coſtar dit que les diſcours de Malherbe étoient ſoulans & raſſaſians juſqu'au point de faire perdre l'appétit à ceux qui les entendoient, & de leur épargner la dépenſe d'un grand repas.

La froideur ou le froid dans le figuré eſt une métaphore établie: mais que cette froideur ou ce froid enrhume, c'eſt ce qui paſſe les bornes auſſi bien que ces diſcours qui ſouloient juſqu'à faire perdre l'appétit, & à épargner la dépenſe d'un repas.

C'étoit bien aſſez qu'ils fuſſent dégoûtans & ſoulans ſans ajoûter le reſte qui va trop loin, & qui n'eſt pas vrai-ſemblable. Cela s'entend ſi on parle ſérieuſement & dans un genre grave, comme on fait ici: car ſi on le prenoit ſur un autre ton, & qu'on voulût badiner, la choſe ne choqueroit point, par la raiſon que tout ſe peut dire en riant, & que lors qu'on plaiſante, les penſées les plus fauſſes ont un ſens vrai en quelque façon, ſelon les principes d'Ariſtote & de Quintilien. Je

laisse à juger sur ce pied-là de la pensée d'un Ancien & de celle d'un Moderne. Le premier dit que si on veut tempérer un Bain trop chaud, on n'a qu'à y faire entrer un certain Rhéteur qui étoit fort froid dans tous ses discours. L'autre dit qu'il s'est morfondu en lisant je ne sçai quelle Ode d'un méchant Poëte, & que le froid de Norwegue n'approche point de celui-là.

LA pensée de Malherbe sur un Livre de Fleurs est agréable & naturelle.

L'Art y surmonte la Nature;
Et si mon jugement n'est vain,
Flore lui conduisoit la main,
Quand il faisoit cette peinture.

C'est du Peintre dont le Poëte parle, & rien n'est plus joliment imaginé que Flore qui conduit la main de celui qui peint des Fleurs. Cela fait juger que ces Fleurs sont parfaitement belles & fort ressemblantes.

Dii tibi dent annos: à te nam cætera sumes; Sint modo virtuti tempora longa tuæ. de Pont. lib. 2. Epist. 2.

OVide louë finement Germanicus en ne lui souhaitant que de vivre. Que les Dieux, dit-il, vous donnent des années; car vous tirerez de vôtre propre fonds tout le reste, pourvû qu'une longue vie ne manque pas à vôtre vertu.

UN des Hommes du Royaume qui a le plus d'esprit & qui compose les Mémoires de sa vie, dit, qu'il ne se voit point de Mémoires où l'on parle de soi comme l'on parle d'autrui; que les plus honnêtes gens qui

en ont fait, n'ont pas augmenté leurs bonnes actions, mais qu'ils ont teu leurs mauvaiſes ; que pour lui qui a un amour naturel pour la verité, il ne la peut cacher quand même elle eſt contre lui, & qu'il trouve ceux qui ſe veulent faire connoître à la poſtérité autrement qu'ils ne ſont, auſſi ridicules qu'un borgne qui ſe feroit peindre avec deux bons yeux.

Cette derniére penſée eſt fort naturelle, & fait bien ſentir ce qu'on veut dire. Celle de l'Auteur des *Reflexions ſur ce qui peut plaire ou deplaire dans le commerce du monde*, y revient en quelque façon.

Un homme à qui on reproche quelque choſe qu'il n'a pas fait, ne doit non plus s'en affliger que ſi on lui diſoit qu'il eſt malade quand il ſe porte bien.

L'Auteur d'une belle *Epître* en vers ſur les loüanges avoit dit auparavant.

Le cœur noble eſt content de ce qu'il trouve en lui,
Et ne s'applaudit point des qualitez d'autrui.
Que me ſert en effet qu'un admirateur fade
Vante mon embonpoint, ſi je me ſens malade ;
Si dans cet inſtant même un feu ſéditieux
Fait boüillonner mon ſang, & petiller mes yeux ?

LA fin de la Harangue que fait Darius à ſes Troupes avant la Bataille d'Arbelles, eſt vive & ingénieuſe.

Allez au combat pleins d'allegreſſe & de confiance afin que vous laiſſiez à vos deſcendans la gloire que vous avez reçûë de vos ancêtres. Vous avez aujourd'hui entre vos mains vôtre liberté, vôtre fortune, & toutes les eſpérances de l'avenir. La mort pourſuit

Ite alacres & ſpei pleni, ut quam gloriam accepiſtis à majoribus veſtris, poſteris relinquatis, &c. Quint. Curt. l.

toûjours les plus lâches ; on l'évite en la mépriſant : je veux bien au reſte que vous m'imitiez, ſoit que je vous donne des exemples de valeur ou de lâcheté.

LEs ſentimens d'Alexandre au ſujet des nouvelles conquêtes qu'il méditoit aprés celle de l'Aſie, ſont bien héroïques, & ont beaucoup de ſublime.

Victor utriuſque regionis, videorne vobis in excolenda gloria cui me uni devovi, poſſe ceſſare, &c. Lib. 9.

Vous ſemble-t-il, lui fait dire Quinte-Curce à ſes Soldats, que m'étant rendu Maître par les Armes des deux parties de l'Univers, je puiſſe ceſſer de travailler pour la gloire à laquelle je me ſuis uniquement dévoüé? Non, non, en quelque lieu que je combatte, je croirai être ſur le Theatre du Monde ; je rendrai célébres les lieux les plus obſcurs : je ferai connoître à tous les Peuples des régions que la Nature avoit éloignées d'eux & dérobées même à leur connoiſſance. Que s'il faut que je laiſſe la vie dans ces entrepriſes, ma deſtinée ne ſçauroit être que glorieuſe. Auſſi ſuis-je de race à moins ſouhaiter une longue vie qu'une grande renommée. Souvenez-vous, je vous prie, ajoûte-t-il, que nous voici arrivez en un Païs que les exploits d'une Femme ont rendu fameux. Quelles Villes Semiramis n'a-t-elle point bâties ? quels Peuples n'a-t-elle point réduits ſous ſon obéïſſance ? quels ſuperbes ouvrages n'a-t-elle point achevez ? Nous n'avons pas encore aquis autant de gloire qu'une Femme, & nous ſommes déja las d'en aquérir.

Nondum fœminam æquavimus gloria, & jam nos laudis ſatietas cepit. Ibid.

C'Eſt du ſublime bien outré pour les ſentimens & pour les penſées, que le Sonnet

de je ne ſçai quel Poëte, fort Philoſophe & apparemment Gaſcon, du moins dans ſon ſtile.

Je me ris des honneurs que tout le monde envie,
Je mépriſe des Grands le plus charmant accueil,
J'évite les Palais comme on fait un écueil,
Où pour un de ſauvé, mille perdent la vie.

Je fuis la Cour des Grands autant qu'elle eſt ſuivie;
Le Louvre me paroît un ſuperbe cercueil;
La pompe qui le ſuit une pompe de deüil,
Où chacun doit pleurer ſa liberté ravie.

Loin de ce grand écueil, loin de ce grand tombeau,
Je renferme en moi-même un empire plus beau.
Rois, Cours, honneurs, Palais, tout eſt en ma puiſſance.

Pouvant ce que je veux, voulant ce que je puis,
Et vivant ſous les loix de mon indépendance:
Enfin les Rois ſont Rois, je ſuis ce que je ſuis.

La Reine de Suéde parle plus noblement & plus juſte dans la Lettre qu'Elle écrivit en Italien au Roi de Pologne ſur la levée du Siége de Vienne.

Elle le loüe d'avoir conſervé en quelque façon aux autres Princes Chrétiens leur Couronne & leurs Etats, par la Victoire mémorable qu'il a remportée ſur les Infidéles, & dit en ſuite: Pour moi qui n'ai plus de Royaume, je dois à Vôtre Majeſté la conſervation de mon indépendance & de mon repos que j'eſtime plus que tous les Royaumes de la terre. *Io che regni più non hò, le' devo la conſervatione della mia independenza è della quiete, che io più ſtimo che tutti li regni del mondo.*

LE Chevalier de Meré dit dans ſes *Converſations* en parlant de l'éloquence.

Je ne voudrois pas commencer par un endroit fort brillant. Il eſt bien à ſouhaiter que tout ce qu'on dit, ſoit bon & même beau, ſelon que le ſujet le mérite; mais il faut aller par degrez : la Nature en cela comme en tout le reſte, eſt une Maîtreſſe bien ſçavante. Voyez comme elle marche inſenſiblement, & que le plus beau jour qui ne commence qu'à paroître, a ſi peu d'éclat que l'on doute ſi c'eſt le jour ou la nuit.

La penſée eſt également ſolide & jolie.

LE même Ecrivain pour condamner ces faiſeurs de portraits en proſe ou en vers, qui affectoient de faire connoître les gens à fonds, & qui les repreſentoient ſi curieuſement, dit de trés bon ſens, au même endroit.

Les excellens Peintres ne peignent pas tout; ils donnent de l'exercice à l'imagination, & en laiſſent plus à penſer qu'ils n'en découvrent. Ce Grec ſi célébre par ſon génie & par ſes inventions ne s'amuſe pas à décrire Helene : il ne dit preſque rien de ſon viſage ni de ſa taille. Cependant il a perſuadé à toute la terre que c'étoit la plus grande beauté qu'on eût jamais vûë.

Le Taſſe qui d'ailleurs touchoit en Maître, eût bien fait de l'imiter : & quand Armide parût dans le Camp des Chrétiens, & qu'on l'eût ouïe; s'il n'eût dit que deux ou trois mots, que l'on vouloit tout abandonner pour la ſuivre, & que même le Général qui devoit être plus retenu & moins ſenſible en fut ten-

té, nous la trouverions ſans doute plus aimable. Tout ce qu'il aſſemble des charmes de la Nature & de l'artifice, ne donne pas une ſi belle idée que celle que l'on ſe ſçait faire à ſoi-même, & l'on n'y manque jamais.

LE Panégyriſte de Trajan dit ſur la bonté de ſon Prince qui ſe familiariſoit avec ceux qui l'approchoient juſques à leur faire des careſſes, que celui qui tient la premiére place, & qui ne peut monter plus haut, n'a qu'une voye pour s'élever, c'eſt de s'abaiſſer lui-même, ſeur de ſa grandeur; parce que les Grands n'ont rien moins à craindre que de ſe ravaler en s'abaiſſant de la ſorte.

Cui nihil ad augendum faſtigium ſupereſt, hic uno modo creſcere poteſt, ſi ſe ipſe ſubmittat, ſecurus magnitudinis ſuæ: neque enim ab ullo periculo fortuna Principum longius abeſt quam humilitatis.

L'Auteur des *Caractéres de ce Siecle* a preſque la même penſée: mais il l'étend & la dévelope davantage, en diſant que la fauſſe grandeur eſt farouche & inacceſſible, que comme elle ſent ſon foible elle ſe cache, ou du moins ne ſe montre pas de front, & ne ſe fait voir qu'autant qu'il faut pour impoſer & ne paroître point ce qu'elle eſt, c'eſt à dire une vraye petiteſſe.

Il ajoûte, que la veritable grandeur eſt libre, douce, familiére, populaire; qu'elle ſe laiſſe toucher & manier; qu'elle ne perd rien à être vûë de prés; que plus on la connoît, plus on l'admire; qu'elle ſe courbe par bonté vers ſes inférieurs, & revient ſans effort dans ſon naturel; qu'elle s'abandonne quelquefois, ſe néglige, ſe relâche de ſes avantages, toûjours en pouvoir de les reprendre & de les faire valoir; qu'elle rit, jouë, & badine, mais avec dignité; qu'on l'approche tout enſemble avec liberté & avec retenuë; que

ſon caractére eſt noble & facile, inſpire le reſpect & la confiance, & fait que les Princes nous paroiſſent grands & tres-grands, ſans nons faire ſentir que nous ſommes petits.

Tous ces traits ſont beaux, & marquent bien ce qui diſtingue proprement la veritable grandeur de la fauſſe.

Chryſtallina quibus pretium faceret ipſa fragilitas.

L'Ancien Pline qui a ſi bien étudié la Nature, dit en parlant des vaſes de cryſtal; que leur fragilité même leur donne du prix, & qu'on a mis la gloire du luxe à avoir des choſes qui puſſent tout d'un coup périr entiérement.

Hæc vera luxuriæ gloria exiſtimata eſt, habere quod poſſet ſtatim totum perire. Lib. 33. Proëm.

Ego optimum & emendatiſſimum exiſtimo qui cæteris ita ignoſcit, tanquam ipſe quotidie peccet: ita peccatis abſtinet, tanquam nemini ignoſcat. Lib. 9. Ep. 22.

AU jugement de Pline le Jeune, celui-là eſt tres-homme de bien & tres-régulier dans ſes mœurs, qui pardonne tout aux autres, comme s'il faiſoit lui-même tous les jours des fautes; qui s'abſtient d'en faire, comme s'il ne pardonnoit rien à perſonne.

LA penſée d'un ancien Panégyriſte ſur les victoires remportées par Théodoſe avant qu'il fut Empereur, a quelque choſe de beau & de bizarre.

Cui hoc nomine ſuccenſeri poteſt, quod quem ſceptro

Bien loin d'attribuer à la Fortune la gloire que vous avez aquiſe dans les Armes, & qui vous a coûté ſi cher, on peut ſe fâcher contre elle, de ce qu'elle n'a jamais eu d'indulgence pour celui qu'elle deſtinoit à l'Empire. Il ſemble que comme les Peres ſont plus ſévé-

res envers les Enfans qu'ils chériſſent davantage, elle vous a traité durement en pluſieurs rencontres dans les temps les plus fâcheux de la République, tandis qu'elle vous préparoit à être Empereur.

& ſolio deſtinarat, nunquam indulgenter habuit; ſed ut ſeveri patres his quos diligunt, triſtiores ſunt; ita illa te plurimis & difficillimis Reipublicæ temporibus exercuit, dum aptat Imperio. Pacat. Panegyr.

LEs Poëtes Eſpagnols ont des imaginations extraordinaires où il y a de l'eſprit ; mais qui ne ſont point de nôtre goût. Gongora imagine qu'un roſſignol qui varie ſon chant de tant de maniéres, & qui prend des tons ſi différens, a cent mille autres roſſignols dans ſon goſier.

Con diferencia tal, con gracia tanta
Aquel ruyſeñor llora, que ſoſpecho
Que tiene otros cien mil dentro del pecho,
Que alterna ſu dolor por ſu garganta.

Lope de Vegue au ſujet d'une Bergére affligée qui pleure au bord de la Mer, dit que la Mer s'avance pour recueillir ſes larmes, & que les ayant renfermées dans des coquilles elle en fait des perles.

Y el mar como imbidioſo
A tierra por las lagrimas ſalia,
Y alegre de coger las
Las guarda en conchas y convierte en perlas.

Nous voulons juſques dans les inventions Poëtiques quelque choſe de plus réel & de plus plauſible. L'eſprit François ne ſe repaît point de pures chiméres.

PLine le Jeune dit pour louër la modeſtie de ſon Prince : Il eſt d'autant plus élevé au

Unum ille se ex nobis & hoc magis excellit atque emi-net; quod unum ex nobis putat, nec minus hominem se, quam hominibus præsse meminit.

dessus de nous, qu'il se croit un de nous, & que se souvenant qu'il commande à des hommes, il oublie encore moins qu'il est homme.

Le même Panégyriste ajoûte que Nerva en mettant Trajan sur le Trône, a prévenu les Suffrages de tous les Peuples, & a fait le premier par son droit de Maître, ce qu'ils n'auroient pas manqué de faire.

Aprés avoir dit que la postérité aura peine à croire que Trajan n'ait rien fait pour être Empereur, que de le mériter & l'obéïr, il l'apostrophe de la sorte: Vous avez obéï, Cesar, & vous étes parvenu à l'Empire par l'obéïssance; vous n'avez rien fait qui marque plus de soûmission, que de ce que vous avez commencé à prendre le gouvernement du monde.

Ille tantum jure Principis occupavit, primusque fecit quod omnes facturi erant.

Vous étiez Cesar, Empereur, Germanique, étant encore absent & ne sçachant pas ce que vous étiez; même avec des Titres si augustes, vous étiez un homme privé autant qu'il étoit en vous.

Ce seroit beaucoup si je disois, vous n'avez pas sçû que vous dûssiez être Empereur; vous étiez même Empereur sans le sçavoir.

Paruisti, Cæsar, & ad principatum obsequio perveni-sti, nihilque magis à te subjecti animi factum est, quàm quod imperare cœpisti.

Le Panégyriste lui dit enfin: que la providence des Dieux l'avoit élevé à la premiére place de l'Univers; mais qu'il souhaitoit de demeurer & de vieillir dans la seconde, jusqu'à se regarder comme un homme privé tandis que Nerva vivroit, & qu'il y auroit un Empereur pour les autres. La

Post tanta nomina quantum ad te pertinet privatus.

Magnum videretur, si dicerem, Nesciisti te Imperatorem futurum: eras Imperator & esse te nesciebas.

Privatus tibi videbaris quandiu Imperator & aliis esset.

LA penſée de Tacite ſur la fauſſe modeſtie de Tibére qui faiſoit ſemblant de ne vouloir point accepter l'Empire, eſt délicate.

Fatigué des cris de tous en général & des priéres de chacun en particulier, il tourna peu à peu de leur côté, non pour avoüer qu'il acceptoit l'Empire; mais pour ceſſer enfin de le refuſer, & pour n'être plus prié de le recevoir.

Flexit paulatim non ut fateretur, à ſe ſuſcipi Imperium. ſed ut negare & rogari deſineret. Ann. l. 1.

Tacite dit encore délicatement d'un autre Romain, dont la probité & la modeſtie égaloient la nobleſſe & la fortune: C'étoit un homme qui bien loin de ſouhaiter de nouveaux honneurs, & ſur tout la premiére place, craignoit preſque qu'on ne l'en crût digne. *Nullius repentini honoris, adeo non principatus appetens; ut parum effugeret ne dignus crederetur.* Hiſt. lib. 2.

SElon le même Hiſtorien, Piſon étant nommé Empereur par Galba, ne fit paroître aucun mouvement ni de ſurpriſe, ni de joie; on ne vit nul changement ſur ſon viſage, ni en toute ſa perſonne, comme s'il eût eu plus de talent que de paſſion pour régner.

Nullum turbati aut exultantis animi motum prodidiſſe: nihil in vultu habituque mutatum, quaſi imperare poſſet magis quam vellet. Hiſt. l. 1.

Le nouvel Auteur qui a écrit ſi poliment *l'Hiſtoire de la Conjuration de Portugal*, dit de la Ducheſſe de Bragance, lors qu'elle fut reçûë à Lisbonne par le Prince ſon Mari qui venoit d'être proclamé Roi.

On remarqua que dans ce changement de fortune, le perſonnage de Reine ne lui coûta rien, & qu'elle ſoûtint ſa nouvelle Dignité avec tant de grace & de majeſté, qu'elle ſembloit être née ſur le Trône.

UN de nos Poëtes dramatiques marque

bien la foibleſſe d'un Prince Ottoman Frere de Bajazet.

Indigne également de vivre & de mourir
L'imbécille Ibrahim ſans craindre ſa naiſſance
Traine exempt de péril une éternelle enfance.

Rien n'eſt plus beau ni plus juſte.

Un homme d'eſprit dit dans la Lettre de conſolation qu'il écrivit au Cardinal Mazarin ſur la mort de ſon Pere qui étoit extrêmement vieux, mais qui avoit une belle vieilleſſe; que cet illuſtre Vieillard étoit d'un âge que l'on peut dire de l'autre vie, & comme l'enfance de l'immortelle.

Cela eſt imaginé hardiment & agréablement tout enſemble.

AU ſujet de la mort du vieux Maximien, qui avoit fait une entrepriſe contre le Grand Conſtantin ſon Gendre, & qui s'étrangla lui-même, un ancien Panégyriſte dit délicatement à Conſtantin.

Sibi imputes quiſquis uti noluit beneficio tuo, nec ſe dignum vita judicavit cum per te liceret ut viveret. Tu quod ſufficit conſcientiæ tuæ, etiam non merentibus peperciſti, ſed ignoſce dicto, Non omnia potes: Dii te vindicant & invitum. Eumen. Panegyr. Conſtantin. Auguſt.

Quiconque n'a pas voulu joüir du pardon que vous avez accordé aux Rebelles, s'en prenne à lui-même s'il ne s'eſt pas jugé digne de la vie dont vous lui permettiez l'uſage. Vous avez fait grace même à ceux qui ne le méritoient pas; ce qui ſuffit pour le repos de vôtre conſcience; mais pardonnez-moi ce que je vas dire: Vous ne pouvez pas tout; les Dieux vous vengent même malgré vous.

Pacat a employé cette derniere penſée dans le Panégyrique de Théodoſe, & l'a ex-

primée de la même ſorte. C'eſt au ſujet du Tyran Maxime, qui ayant été pris & mené devant Théodoſe, auroit obtenu peut-être ſa grace, ſi on ne l'avoit fait mourir preſque malgré l'Empereur.

C'eſt une choſe avantageuſe, dit le Panégyriſte, de ce que vous ne pouvez pas tout; vos ſujets vous vangent même malgré vous. On l'ôte de devant vos yeux, ajoûte-t-il, & on le traîne au ſupplice. Je voi, Grand Prince, que vous détournez le viſage, & que vous avez peine à entendre la relation de la mort du Tyran. Soyez en ſeureté, j'aurai égard à vôtre clémence; vous n'entendrez point ce que vous n'avez pas voulu voir.

Ces derniéres penſées ſont délicates, & marquent bien la clémence de Théodoſe.

Sed bene eſt quod non omnia potes. Tui te vindicant & invitum. Panegyric. *Jam jam eſto ſecurus; geram clementiæ tuæ morem: quod noluſti videre, non audies.* Ibid.

UN Panégyriſte de S. Charles Borromée, pour faire entendre que la réputation de ce grand Saint quelque grande qu'elle ſoit en France, l'eſt encore plus en Italie; dit ſpirituellement qu'il n'en eſt pas de ſon mérite comme de celui de tant de perſonnes ſi fort vantées, dont les qualitez tiennent de ces perſpectives ingénieuſes qui ne paroiſſent belles que par l'éloignement, & dans une certaine diſtance ou point de vûë. Il ajoûte, que c'eſt un Soleil dont les rayons s'affoibliſſent à meſure qu'ils partent & s'éloignent du centre de la lumiére; que plus on s'en approche, plus il échauffe, plus il brille, plus il éblouït.

Le même Orateur applique heureuſement à la Ville de Milan ce qu'un Ancien diſoit autresfois de celle d'Athenes. Quelque part

Quacumque ingredimur in aliquam historiam vestigium ponimus.

où l'on aille dans cette Ville, on met le pied sur quelque Histoire; on rencontre à chaque pas quelque Antiquité.

Tanaquillus Faber. Criticen advocavi invocavi, sed acrem illam dico, difficilem ac morosam, fastidiosam denique illam criticen cui nihil solet esse jucundius quàm vel dente, vel ungue lædere. Illa quidem vocanti adfuit; sed nihil non probavit, nihil non amavit, nihil non mirata est: quin & hos versiculos dum abit canere visa est.

Ce Panégyrique est plein de piété, de doctrine & d'éloquence; jusques-là qu'un sçavant Critique, quoi que d'une Communion différente de la nôtre, ne pût le lire sans l'admirer, aprés avoir invoqué en vain la critique la plus chagrine, la plus dégoûtée & la plus piquante, comme il dit lui-même agréablement en adressant à l'Auteur de fort jolis Vers sur son Ouvrage. Il n'y a eu qu'un je ne sçai quel malhonnête homme qui ait osé depuis peu y trouver à redire, sous prétexte de faire valoir la pudeur de nôtre Langue, & en donnant un mauvais sens à des expressions innocentes; sans avoir égard, ni à la charité Chrétienne, ni à l'honnêteté civile qui défendent de blesser tant soit peu la réputation d'un homme considérable par la qualité de son ministére & par la pureté de ses mœurs, autant que par la bonté de son cœur & par les agrémens de son esprit.

MArot qui excelle en pensées agréables & délicates, demande plaisamment & finement de l'argent à François Premier, dans l'Epître qui a pour titre, *Au Roi, pour avoir été dérobé*, & qui commence ainsi,

On dict bien vray, la mauvaise fortune
Ne vient jamais qu'elle n'en apporte une,
Ou deux ou trois avecques elle Syre;

Voſtre cœur noble en ſçauroit bien que dire ;
Et moy chetif, qui ne ſuis Roy, ne rien,
L'ai éprouvé.

Aprés avoir peint le Valet qui le vola,

Gourmant, yvrogne, & aſſeuré menteur,
Pipeur, larron, jureur, blaſphémateur,
Sentant la hart de cent pas à la ronde,
Au demeurant le meilleur filz du monde :

Il décrit comment il fut volé : il conte la maladie qui lui ſurvint & qui acheva de le ruïner. Il dit en ſuite :

Ce néanmoins, ce que je vous en mande
N'eſt pour vous faire ou requéte ou demande :
Je ne veux point tant de gens reſſembler,
Qui n'ont ſoucy autre que d'aſſembler.
Tant qu'ils vivront ils demanderont eux,
Mais je commence à devenir honteux,
Et ne veux plus à vos dons m'arreſter.
Je ne dy pas, ſi voulez rien preſter,
Que ne le prenne ; il n'eſt point de preſteur
S'il veut preſter, qui ne face un debteur.
Et ſçavez-vous, Syre, comme je paye ?
Nul ne le ſçait, ſi premier ne l'eſſaye.
Vous me devrez ſi je puis de retour,
Et vous feray encores un bon tour,
A celle fin qu'il n'y ait faute nulle,
Je vous feray une belle cedule
A vous payer, ſans uſure il s'entend,
Quand on verra tout le monde content ;
Ou, ſi voulez, à payer ce ſera,
Quand voſtre loz & renom ceſſera.

Il faut avoüer que ce tour là eſt bien délicat. La fin de l'Epître a de la nobleſſe & de la grandeur ;

Voilà le point principal de ma Lettre,
Vous ſçavez tout, il n'y faut plus rien mettre.
Rien mettre, las! Certes, & ſi feray,
Et ce faiſant, mon ſtyle j'enflerai,
Diſant, O Roy amoureux de neuf Muſes,
Roy, en qui ſont leurs ſciences infuſes,
Roy, plus que Mars, d'honneur environné;
Roy, le plus Roy qui fut onc couronné,
Dieu tout-puiſſant te doint pour t'eſtrener,
Les quatre coins du Monde gouverner,
Tant pour le bien de la ronde Machine,
Que pour autant, que ſur tous en es digne.

Il y a plus de fineſſe & quelque choſe de plus flâteur a mon gré dans ce ſeul endroit.

Ou, ſi voulez, à payer ce ſera,
Quand vôtre loz & renom ceſſera.

Ce que Marot dit ſur le même ſujet dans une autre piéce adreſſée à un de ſes amis n'a guéres moins de délicateſſe & d'agrément.

Puis que le Roy ha deſir de me faire
A ce beſoing quelque gracieux preſt,
J'en ſuis content; car j'en ay bien affaire,
Et de ſigner ne fuz onques ſi preſt.
Parquoi vous pry ſçavoir, de combien c'eſt
Qu'il veut cedule; à fin qu'il ſe contente:
Et la feray tant ſeure, ſi Dieu plaiſt,
Qu'il n'y perdra que l'argent & l'attente.

IL y a des femmes ſi fort au deſſus de leur ſexe par l'élevation de leur génie, par la bonté de leur cœur & par l'éminence de leur vertu, qu'on peut ſans flaterie les traiter de perſonnes extraordinaires.

Livie Mere de Tibére & Femme d'Auguſte, eſt de ce nombre dans un Hiſtorien Latin. C'étoit, ſelon lui, une femme plus ſemblable aux Dieux qu'aux hommes en toutes choſes, & dont perſonne ne ſentit jamais le pouvoir, qu'en ſortant de quelque méchante affaire, ou en obtenant quelque nouvelle grace.

Mater eminentiſſima & per omnia Diis quam hominibus ſimilior fœmina, cujus potentiam nemo ſenſit niſi aut levatione periculi aut acceſſione dignitatis. Vellei. Pater. lib. 1.

L'Auteur des Mémoires François qui ne ſont point imprimez, & qui ſont ſi bien écrits, dit d'une perſonne de ce caractére quand elle fut miſe auprés de Madame la Dauphine.

Jamais femme n'a été ſi univerſellement eſtimée ; & il faut qu'elle ait autant de bonté que d'autres grandes qualitez : car d'ordinaire le mérite ſans celle-là attire moins d'amis que d'envieux ; & tout le monde a été ravi de ſes proſpéritez. Il faut dire auſſi la verité : quelque grande que puiſſe être ſa fortune, elle ſera toujours moindre que ſa vertu.

Le même dit en parlant d'une autre qui a dans l'eſprit tout l'agrément & toute la délicateſſe poſſible ſans qu'il y ait rien que de naturel : Ce ſont de ces perſonnes qui ne dévroient jamais mourir, comme il y en a d'autres qui ne dévroient jamais naître.

LA Sapho de nôtre ſiécle, qui ne reſſemble à celle de la Gréce que par l'eſprit, & qui n'a pas moins de vertu que de ſçavoir, étant allée à Vincenne peu de jours aprés que le Prince de Condé en fut ſorti, comme on lui montra des pots d'œillets que le Prince avoit dans ſa chambre, & qu'on lui dit qu'il prenoit plaiſir à cultiver lui-même ces fleurs, elle écrivit ſur une ardoiſe le Qatrain ſuivant.

En voyant ces œillets qu'un illuſtre Guerrier
Arroſa de la main qui gagna des Batailles ;
Souvien-toi qu'Apollon bâtiſſoit des Murailles,
Et ne t'étonne pas que Mars ſoit Jardinier.

Un ſi joli impromptu vaut une piéce méditée ; & peut-être qu'en rêvant beaucoup, on ne pourroit rien trouver de plus heureux ni de plus juſte.

TRajan étoit ennemi du luxe & ne faiſoit point de dépenſes exceſſives, ni inutiles. Pline le flâte là-deſſus finement. Quand je conſidére, lui dit-il, que vous avez remis des ſommes d'argent que les provinces avoient coûtume de payer aux Empereurs ; que vous avez fait des preſens & aux Soldats & au peuple ; que vous avez diminué les impôts : il me ſemble que je dois vous demander ſi vous avez aſſez bien ſupputé les revenus de l'Etat, ou ſi la frugalité du Prince a dequoi ſuffire à tant de dépenſes, à tant de largeſſes. Car enfin, d'où vient que tout manquoit aux autres Princes aprés avoir tout pris & tout retenu ? & que vous, vous avez tout en abondance, n'ayant rien ôté à perſonne, & ayant tant donné à tout le monde ?

Nam quid eſt cauſæ cur alius quidem, cum omnia raperent & rapta retinerent, ut ſi nihil rapuiſſent, nihil detinuiſſent, defuerint omnia ? Tibi cum tam multa largiaris & nihil auferas, omnia ſuperſint ? Paneg.

LE Cardinal de Richelieu qui fut en ſon temps l'idole des Poëtes & des Orateurs, ſi j'oſe parler de la ſorte, n'a peut-être jamais été mieux loüé que par Voiture. La Lettre qu'il écrivit aprés que la Ville de Corbie eut été repriſe ſur les Eſpagnols, eſt l'éloge le plus juſte qui ſe ſoit fait de ce grand Miniſtre.

L'endroit, sur tout, qui regarde sa constance & sa magnanimité dans le desordre des affaires a des pensées fort flâteuses, mais fort nobles & fort délicates. Le voici.

Nos Ennemis sont à quinze lieuës de Paris, & les siens sont dedans. Il a tous les jours avis que l'on y fait des pratiques pour le perdre. La France & l'Espagne, par maniére de dire, sont conjurées contre lui seul. Quelle contenance a tenu parmi tout cela cet homme que l'on disoit qui s'étonneroit au moindre mauvais succés, & qui avoit fait fortifier le Havre, pour s'y jetter à la premiére mauvaise fortune? Il n'a pas fait une démarche en arriére: il a songé aux périls de l'Etat, & non pas aux siens; & tout le changement qu'on a vû en lui durant ce temps-là est, qu'au lieu qu'il n'avoit accoûtumé de sortir qu'accompagné de deux cens Gardes, il se promena tous les jours suivi seulement de cinq ou six Gentilshommes. Il faut avoüer qu'une adversité soûtenuë de si bonne grace & avec tant de force, vaut mieux que beaucoup de prospéritez & de victoires. Il ne me sembla pas si grand ni si victorieux le jour qu'il entra dans la Rochelle, qu'il me le parut alors; & les voyages qu'il fit de sa maison à l'Arsenal me semblent plus glorieux pour lui que ceux qu'il a faits de delà les Monts, & desquels il est revenu avec Pignerol & Suze.

Voiture poursuit agréablement en parlant toûjours du Cardinal.

Il connoît que les plus nobles & les plus anciennes Conquêtes sont celles des cœurs & des affections; que les lauriers sont des plantes infertiles qui ne donnent au plus que de

l'ombre, & qui ne valent pas les moiſſons & les fruits dont la paix eſt couronnée. Il voit qu'il n'y a pas tant de loüange à étendre de cent lieuës les bornes du Royaume, qu'à diminuer un ſol de la Taille, & qu'il y a moins de grandeur & de veritable gloire à défaire cent mille hommes qu'à en mettre vingt millions à leur aiſe & en ſeureté. Auſſi ce grand eſprit qui n'a été occupé juſqu'à preſent qu'à ſonger aux moyens de fournir aux frais de la Guerre, à lever de l'argent & des hommes, à prendre des Villes, & à gagner des Batailles, ne s'occupera deſormais qu'à rétablir le repos, la richeſſe & l'abondance.

Cette même Tête qui nous a enfanté Pallas armée nous la rendra avec ſon Olive, paiſible, douce, ſçavante, & ſuivie de tous les Arts qui marchent d'ordinaire avec elle. Il ne ſe fera plus de nouveaux Edits que pour régler le luxe & pour rétablir le Commerce. Ces grands Vaiſſeaux qui avoient été faits pour porter nos Armes au delà du Détroit, ne ſerviront qu'à conduire nos marchandiſes, & nous n'aurons plus la Guerre qu'avec les Corſaires.

Quibuſdam fortuna pro virtutibus fuit. Hiſt. Lib. 1. n. 2.

SElon Tacite, la fortune tient lieu de vertus à quelques-uns: & il y a des gens auſquels elle tient lieu de tout, de nobleſſe, d'eſprit, de probité, de bonne mine & de ſuffiſance. *Loco omnium fortuna.* Tout leur mérite pour parvenir aux Dignitez, pour gagner la faveur des Princes, c'eſt d'être heureux.

Au ſentiment d'un homme d'eſprit, qui écrit avec autant de liberté que de fineſſe, n'ayant plus rien à craindre ni à eſpérer de la

Fortune; l'induſtrie tient lieu en France du plus grand mérite, & l'art de ſe faire valoir donne plus ſouvent de la réputation que ce qu'on vaut. C'eſt la penſée & tout le deſſein d'une belle Harangue Latine d'un autre Homme d'eſprit, laquelle a pour titre: *De Arte parandæ famæ*, & qui eſt à la fin du Recueil de ſes Poëſies.

MAmertin outre un peu les choſes, pour donner une haute idée du courage de Maximien, dans une grande occaſion où il combatit avec peu de gens.

Qu'étoit-il beſoin de troupes nombreuſes, puis que vous combattiez vous-même; que vous étiez par tout en même temps; que vous pouſſiez l'Ennemi de tous côtez, & où il réſiſtoit, & où il plioit, & où il fuyoit; juſques-là que vous impoſiez aux yeux, & que les Barbares ne vous croyoient pas un ſeul homme? *Quid opus erat multitudine, cum ipſe pugnares, &c.* Mamert. Panegyr. Maxim. Auguſt.

Le Taſſe a une penſée preſque ſemblable ſur la valeur que fit paroître Renaud dans la Bataille des Chrêtiens & des Infidéles; il dit que comme un Serpent, à juger par la vîteſſe avec laquelle il lance ſa langue, ſemble en lancer trois: ainſi les Infidéles croyoient que Renaud manioit trois épées, à voir le mouvement de ſa main. L'œil ébloui & trompé croit ce qui n'eſt pas, & la frayeur rend ce prodige encore plus croyable. *Cum neque te Barbari unum putarent.* Ibid.

Qual tre lingue vibrar ſembra il Serpente,
Che la preſtezza d'una il perſuade:
Tal credea lui la sbigottita gente
Con la rapida man girar tre ſpade.
L'occhio al moto deluſo il falſo crede;
E'l terrore à que' moſtri accreſce fede.

L'Endroit qui regarde la séchereſſe de l'Egypte, dans le Panégyrique de Trajan, brille de penſées ingénieuſes, & a un éclat qui ſurprend ; mais on peut dire que Pline s'y égaye juſqu'à badiner, & que c'eſt un de ces endroits qui péchent par trop d'eſprit. Le Lecteur raiſonnable en pourra juger.

Omnibus equidem gentibus fertiles annos gratasque terras precor, &c.

Je ſouhaite à toutes les Nations, dit Pline, des années fertiles & des terres abondantes. Je croirois néanmoins, ajoûte-t-il, que par cette néceſſité de l'Egypte, la Fortune ait voulu éprouver vos forces, & faire éclater vôtre vigilance. Car comme vous méritez d'avoir par tout un ſort favorable ; n'eſt-il pas viſible que s'il arrive quelque choſe de fâcheux, c'eſt une matiére de loüanges, & une occaſion de vertus pour vous : puis que la proſpérité fait voir que les hommes ſont heureux, & que l'adverſité les fait paroître toûjours grands.

Cum ſecunda fœlices, adverſa magnos probent.

C'étoit une ancienne tradition parmi nous que nôtre Ville ne pouvoit ſubſiſter ſans les bleds d'Egypte. Cette Nation vaine & inſolente ſe glorifioit de nourrir un peuple vainqueur de l'Univers, & d'avoir entre ſes mains & dans ſon Fleuve, la diſette ou l'abondance de Rome. Nous avons rendu au Nil ſes richeſſes : il a reçu les mêmes bleds qu'il nous avoit envoyez. Que l'Egypte apprenne donc & croye par ſon expérience que ce n'eſt point des alimens qu'elle nous donne ; mais que c'eſt un Tribut qu'elle nous paye : qu'elle ſçache qu'elle n'eſt point néceſſaire au peuple Romain ; & cependant qu'elle lui ſoit ſoûmiſe.

Aprés cela que le Nil ſe renferme s'il veut dans ſon lit, & n'excéde point les bornes d'un Fleuve. Rome n'y prend aucun intéreſt ni l'Egypte même ; ſi ce n'eſt que contre la coûtume, ſes Habitans envoyent chez nous leurs Navires vuides, & qu'on leur envoye d'ici des Vaiſſeaux chargez : ſi ce n'eſt encore afin que le Commerce de la Mer étant changé par là, on ſouhaite que les vents qui portent de Rome en Egypte ſoient favorables, & que le retour d'Egypte à Rome ſoit prompt.

L'abondance qui eſt dans la Ville par vos ſoins nous fait connoître, que nous pouvons nous paſſer de l'Egypte, & que l'Egypte ne peut ſe paſſer de nous.

C'étoit fait du Païs le plus fertile de la Terre, s'il eût été libre : il avoit honte d'une ſtérilité qui lui étoit toute nouvelle ; & la famine qui régnoit par tout ne lui faiſoit pas moins de peine que de confuſion, lors que vous étes venu à ſon ſecours. *Actum erat de fœcundiſſima gente, ſi libera fuiſſet.*

Ses Laboureurs étoient étonnez de voir leurs greniers remplis de grains qu'ils n'avoient pas recueillis, & ſe demandoient à eux-mêmes ; de quelles campagnes venoient ces bleds, & en quel endroit de l'Egypte il y avoit un autre Fleuve qui pût les produire.

Ainſi il eſt arrivé par vôtre moyen que les Campagnes de l'Egypte n'ont pas été proprement ſtériles, & on peut dire que le Nil qui a ſouvent répondu aux vœux de ſes Habitans, n'a jamais coulé plus abondamment pour vôtre gloire.

Quel bonheur maintenant pour toutes les Provinces alliées ou ſujettes des Romains, depuis que nous avons un Prince qui porte

l'abondance, tantôt dans un Païs, tantôt dans un autre, ſelon que le temps & la néceſſité le demandent; qui nourrit & qui protége une Nation que la Mer ſépare de Rome; comme ſi c'étoit une partie du Peuple Romain!

Le Ciel n'eſt jamais ſi favorable que de rendre en même temps toutes les terres fécondes; mais nôtre Prince s'il ne bannit pas d'un Païs la ſtérilité, il en bannit les maux que la ſtérilité cauſe: s'il n'y porte pas la fécondité, il y répand les biens qui la ſuivent. C'eſt lui qui réünit par ce Commerce éternel l'Orient & l'Occident, afin que toutes les Nations jouïſſent l'une aprés l'autre des biens qu'on porte par tout, & qu'elles apprennent combien ceux qui vivent dans un Etat libre toûjours expoſé à des diviſions, trouvent plus leur compte à être ſous la domination d'un ſeul.

Enfin, ſoit qu'il préſide quelque Divinité aux Campagnes, ou quelque Génie aux Riviéres, je prie l'Egypte & ſon Fleuve d'avoir ſoin que leurs Champs devenus fertiles par la libéralité de nôtre Prince, multiplient & rendent les grains qu'ils en ont reçûs. Nous ne demandons pas à la verité qu'ils les rendent avec uſure: qu'ils ſçachent pourtant qu'ils le doivent; & aprés que le Nil a manqué une année de ſe déborder, qu'il répare ſa faute toutes les années & tous les ſiécles ſuivans avec d'autant plus de fidélité que nous n'exigeons rien de lui.

Voilà bien de l'eſprit & peut-être trop. N'eſt-ce point ſe jouër de ſon ſujet que de le tourner en tant de façons, & la vraye éloquence ne demande-t-elle pas plus de rete-

nuë? Je ſuis aſſuré que Ciceron auroit gardé plus de meſures, & que ſi toutes ces penſées lui étoient venuës, il ne les auroit pas miſes toutes en œuvre.

TOut ce que les Panégyriſtes anciens diſent de leurs Princes me touche bien moins que ce qu'un Homme de qualité qui a de l'eſprit infiniment, dit du Roi dans les Mémoires qu'il ſe mit à écrire pendant ſa diſgrace.

Le Portrait qu'il y fait de ce grand Prince eſt un chef-œuvre en ſon genre : en voici des traits qui ſont également délicats & naturels.

Louïs XIV. a l'air d'un Heros ; & quand on ne traiteroit pas ſa dignité Royale de Majeſté, on en dévroit traiter ſa Perſonne.

Ni les hommes, ni ſes paſſions ne le gouvernent : la ſeule raiſon a tout pouvoir ſur lui ; & quelque créance qu'il donne aux gens il ne défére pas ſi fort à leur témoignage aux choſes de conſéquence, qu'il les croye ſans s'éclaircir d'ailleurs ; particuliérement quand il s'agit de quelques mauvais offices, il ne croit ni les amis ni les ennemis, & cherchant la vérité parmi des gens neutres & non ſuſpects, il en compoſe ſa juſtice.

Si quelqu'un étoit aſſez malheureux pour lui déplaire, ou par ſa perſonne, ou par quelqu'une de ſes actions, & qu'il eût du mérite d'ailleurs, il ne lui feroit point de grace, mais il lui rendroit juſtice ; & cela en faveur de la ſeule vertu qu'il conſidére par tout où il la rencontre.

Les Maiſons Royales qui avant lui étoient

avec quelque air de grandeur les plus mal propres du monde, ont maintenant la magnificence des Rois, & la propreté des particuliers.

Il aime la juſtice, mais il n'aime point le ſang. On a vû juſques ici les gens dans la diſgrace des Princes ne point toucher leurs appointemens tant qu'elle duroit; le Roi les fait payer par une bonté ſans exemple, & montre par là qu'il hait le crime, & ne hait point le criminel.

Il ne fait point de grace dont la maniére ne ſoit obligeante, & l'air dont il donne fait autant de plaiſir que le bienfait.

On n'eſt pas plus aſſuré d'une grace qu'il a donnée que d'une grace qu'il a promiſe; & pour perdre une Charge dont on n'auroit que ſa parole Royale, il ne faudroit pas avoir moins failli pour la perdre que ſi l'on en avoit des proviſions.

Il aime naturellement la ſociété; mais il ſe retient par politique. La crainte qu'il a que les François qui abuſent aiſément des familiaritez qu'on leur donne, ne choquent le reſpect qu'ils lui doivent, le fait tenir plus reſervé, & par une bonté extraordinaire il aime mieux ſe contraindre que de leur laiſſer la moindre occaſion de faire quelque choſe qui l'obligeât de ſe fâcher contre eux.

Je n'ai que deux mots à dire pour faire voir le bonheur de ſes Sujets: Il craint Dieu, & il aime la gloire. Enfin on l'admireroit s'il étoit un particulier; & la pourpre qui rehauſſe d'ordinaire l'eclat des bonnes qualitez, reçoit du luſtre de toutes les ſiennes.

Ce que l'Auteur des Memoires ajoûte de

la Valeur extraordinaire du Roi, de sa fermeté dans le peril, de son indifference pour la vie à l'âge de vingt ans est un point des plus remarquables de son Histoire; mais que je n'ose rapporter ici de peur de sortir de mon sujet, m'étant proposé de marquer les belles pensées & non les beaux faits.

COstar qui est heureux en comparaisons, dit, que comme la piété consacre les plus viles choses quand elles ont touché les Corps saints, ou seulement leurs os & leurs cendres: de même l'admiration & l'amour se font des idoles de tout ce qui porte le nom des hommes extraordinaires qui leur ont été ravis.

Il ajoûte, suivant la pensée de l'Ancien Pline, que s'il reste de ces grands hommes quelque piéce imparfaite, c'est alors que le desespoir de la posséder toute entiére, reveillant l'affliction de la perte de l'ouvrier, met une haute enchére à son ouvrage, & en reléve le prix jusqu'à l'infini; outre que l'imagination, qui ne manque point quand on la laisse en sa pleine liberté de grossir & d'agrandir les objets au de là du naturel, se figure des graces, des beautez, & une certaine idée de perfection qui est au dessus des exemples, & qui surpasse le génie de l'Artisan, & souvent même la puissance de son Art.

Manus cum id ageent ut extinctæ desiderantur. L. 35. c. 11. *In iis lineamenta reliqua ipsæque cogitationes artificum spectantur.* Ibid.

PLine le Jeune remarque judicieusement que tous ceux qui aiment la gloire prennent plaisir à être loüez & approuvez par les petites gens mêmes, & qu'une grande réputation flate moins en quelque sorte la vanité des hommes qu'une réputation étenduë.

Etenim nescio quo pacto, vel magis homines juvat gloria lata, quam magna. l. 4. ep. 12.

DEux grands Hommes, au rapport du même Auteur, furent de different goût sur ce qui regardoit la mémoire de leur nom. Le premier ordonna en mourant qu'on lui dresſât un Mauſolée avec cette Inſcription qu'il fit lui-même:

Hic ſitus eſt Rufus pulſo qui Vindice quondam Imperium aſſeruit, non ſibi ſed patriæ.

CY GIST RUFUS QUI AYANT CHASSE' VINDEX, SAUVA L'EMPIRE, NON POUR SOY MAIS POUR LA PATRIE.

Le ſecond qui ſe nommoit Frontinus, défendit qu'on lui bâtît aucun Mauſolée, & déclara ſon intention en ces termes: La dépenſe d'un monument eſt ſuperfluë: la mémoire de mon nom durera, ſi je l'ai mérité par ma vie.

Impenſa monumenti ſupervacua eſt: memoria noſtri durabit ſi vita meruimus.

Pline les compare, & ſi on l'en croit, il ne faut blâmer ni l'un ni l'autre. Ils vont tous deux à la gloire avec une même ardeur, mais par divers chemins; l'un en exigeant des honneurs qui lui étoient dûs, l'autre en faiſant paroître qu'il les mépriſoit.

Uterque ad gloriam pari cupiditate diverſo itinere contendit, alter cum expetit debitos titulos; alter dum mavult videri contempſiſſe. L. 9. Ep. 19.

Dii quoque Carminibus ſi fas eſt dicere, ſiunt; Tantaque majeſtas ore canentis eget. de Pont. L. 4. E. 8.

OVide aprés avoir dit que les Vers conſervent la mémoire des choſes paſſées, & rendent la vertu immortelle, ajoûte qu'ils font même les Dieux, s'il eſt permis de le dire, & qu'une ſi grande majeſté a beſoin du chant des Poëtes. La penſée eſt un peu dure, quelque adouciſſement qui y ſoit; & celle d'un Poëte moderne qui parle des Muſes me paroît plus juſte, & pour le moins auſſi noble.

Sans elles un Héros n'eſt pas long-temps Héros.

Il explique en ſuite ſa penſée, & la dévelope admirablement, en parlant toûjours au Roi.

En vain pour s'exempter de l'oubli du cercueil,
Achille mit vingt fois tout Ilion en deüil;
En vain malgré les vents aux bords de l'Heſperie
Enée enfin porta ſes Dieux & ſa Patrie:
Sans le ſecours des Vers, leurs noms tant publiez
Seroient depuis mille ans avec eux oubliez.
Non, à quelques hauts faits que ton deſtin
t'appelle,
Sans le ſecours ſoigneux d'une Muſe fidelle,
Pour t'immortaliſer tu fais de vains efforts:
Apollon te la doit, ouvre lui tes treſors,
En Poëtes fameux rends nos climats fertiles,
Un Auguſte aiſément peut faire des Virgiles.

PArmi les penſées du *Diſcours de la Gloire* qui a remporté le prix de l'Académie, il y en a deux ou trois qui me paroiſſent fort agréables & fort juſtes.

Il eſt de la Gloire comme de la beauté. Un beau trait tout ſeul ne peut faire une belle perſonne: c'eſt un aſſemblage de beaux traits qui fait la beauté. C'eſt auſſi un aſſemblage de grandes qualitez qui fait le fondement de la Gloire.

La plûpart des gens ne la conçoivent que comme une vaine répétition de loüanges vrayes ou fauſſes qui n'a rien en ſoi de ſolide, & qui dépend de la diſpoſition des eſprits, comme la répétition que l'écho fait de la voix humaine, depend de la ſituation & de la diſpoſition des lieux.

Selon le ſentiment de celle qui a compoſé

ce discours, la Gloire a besoin d'autrui & de nous-mêmes, & ressemble plûtôt à l'image qui paroît dans un miroir, & qui dépend autant ou plus de l'objet que du miroir même. Elle a besoin d'autrui; car un homme seul & absolument inconnu à tout le monde, n'auroit point de Gloire, quelque mérite qu'il pût avoir; mais elle a aussi besoin de nous-mêmes, parce que si elle ne subsistoit qu'en autrui, il n'y auroit rien qui la rendît nôtre, & qui l'attachât veritablement à nous.

LA description du Triomphe de Constantin aprés la défaite de Maxence, est trés-ingénieuse dans un Panégyrique ancien.

A la verité on ne traînoit pas devant le Char du Vainqueur des Capitaines enchaînez, ni des Barbares chargez de fers, ni des Etrangers captifs; mais on y voyoit marcher la Noblesse, devenuë enfin libre; les Romains qui avoient été Consuls, tirez de prison; Rome même affranchie de l'esclavage. Il sembloit à tout le monde voir les vices sous les pieds du Victorieux, l'audace domptée, la perfidie vaincuë, la fureur liée, l'orgueil abattu, la volupté & le libertinage aux abois. La tête affreuse du Tyran suivoit cette pompe: si on en croit des témoins fidéles, la cruauté paroissoit encore sur son visage, & la mort même n'avoit pas effacé l'air menaçant de son front.

Nazarius, in Paneg. Constan. Augusti.

Superat adhuc sævitia, & horrendæ frontis minas mors ipsa nonvicerat. Ib.

LA grandeur ne met point un Grand à couvert des infirmitez du corps ni de celles de l'esprit; & Montaigne dit là-dessus spirituellement: La fiévre, la migraine & la goute l'é-

pargnent-elles non plus que nous? quand la vieilleſſe lui ſera ſur les épaules, les Archers de ſa Garde l'en déchargeront-ils? quand la frayeur de la mort le tranſira, ſe raſſurera-t-il par l'aſſiſtance des Gentilshommes de ſa Chambre? quand il ſera en jalouſie & caprice, nos bonnetades le remettront-elles? Le ciel de-lit tout enflé d'or & de perles n'a aucune vertu pour appaiſer les tranchées de la colique. A la moindre étreinte que lui donne la goute, il a beau être Sire & Majeſté, perd-il pas le ſouvenir de ſes Palais & de ſes grandeurs? S'il eſt en colére, ſa Principauté l'empêche-t-elle de rougir, de pâlir, de grincer les dents comme un foû? La moindre piqueure d'épingle & la plus petite paſſion de l'ame eſt capable de nous ôter le plaiſir de la Monarchie du Monde.

Le Chevalier de Meré dit aprés Montaigne, dans ſes *Converſations* avec le Maréchal de Clairambault.

Ces lambris ſi bien peints, & ces tapiſſeries relevées d'or ne charment ni la douleur ni la triſteſſe: on eſt moins ſujet aux vapeurs quand on ne voit que les verdures de la campagne; & ces lits ſi magnifiques n'empêchent pas que bien ſouvent on ne trouve les nuits bien longues.

La penſée d'Horace ſur les Gardes qui marchent devant les Princes, mais qui n'écartent point les troubles de l'eſprit; & ſur les ſoins qui volent autour des lambris dorez, eſt l'original de celles-là, & peut-être la copie de celle de Lucrece, qui dit que les craintes & les ſoins ne craignent point le bruit des Armes, & qu'ils ſe mêlent hardiment parmi

Metus hominum curæque ſequaces Nec metuunt ſonitus armorum, nec

fera tela, Audacterque les Rois & les Grands, ſans reſpecter l'éclat de l'or qui brille chez eux.

inter Reges rerumque Potentes Verſantur, neue ſul gorem revere ntur ab auro. Lib. 2.

UN honnête Homme, ami de deux célébres Académiciens, que la mort nous a ravis, & digne de leur amitié par ſa probité & par ſon eſprit, a exprimé ingénieuſement le caractére de l'un & de l'autre dans les Epitaphes qu'il en a faites. Voici la premiére.

L'illuſtre d'Ablancourt repoſe en ce Tombeau;
Son génie à ſon ſiécle a ſervi de flambeau;
Dans ſes fameux Ecrits toute la France admire
Des Grecs & des Romains les précieux treſors.
A ſa perte, on ne ſçauroit dire
Qui perd le plus des vivans ou des morts.

La ſeconde Epitaphe a le tour de la premiére.

Le célébre Patru ſous ce Marbre repoſe;
Toûjours comme un Oracle il s'eſt vû conſulter,
Soit ſur les Vers, ſoit ſur la Proſe.
Il ſçût jeunes & vieux au travail exciter;
C'eſt à lui qu'ils dévront la gloire
De voir leurs noms gravez au Temple de mémoire.
Tel eſprit qui brille aujourd'hui
N'eût eu ſans ſes avis que lumieres confuſes;
Et l'on n'auroit beſoin d'Apollon ni de Muſes,
Si l'on avoit toûjours des hommes comme lui.

UN des Panégyriſtes de Saint Louïs fait paroître ce Héros Chrêtien plus grand en Afrique où il meurt, qu'en France où il régne; & dit ingenieuſement ſur ce que les Barbares, au lieu de profiter de ſa mort, demandent la paix & ſe rendent Tributaires:

C'eſt mourir en Roi que de défaire ſes ennemis en mourant: c'eſt comme un autre Samſon trouver la victoire dans la mort même; c'eſt comme un autre Eleazar, être enſéveli dans ſon propre triomphe. *Plures interfecit moriens.* Judic. C. 16. 30.

Suo ſepultus eſt triumpho. S. Ambroſ. Offic. lib. 1. cap. 40.

LE même Orateur pour faire comprendre toute la grandeur de Louïs le Grand, dit dans le même Panégyrique, qu'il régle preſque la deſtinée de toutes les Nations: qu'il eſt l'Arbitre des Souverains & des Conquérans, & qu'à voir ce qui ſe paſſe dans l'Europe, on pourroit même ajoûter, ſans craindre d'en trop dire, que ce Roi fait régner les Rois dans leurs propres Royaumes, ce qui eſt plus grand que s'il régnoit lui-même ſur eux.

Regna ſuper ſtat
Qui regnare jubet. *Sidon. Apollin.* in Paneg. Antemii Auguſt.

Cette derniére penſée eſt plus juſte & moins hardie que celle d'un Italien, François dans le cœur, qui au temps de nos Conquêtes oſa bien mettre ce Vers ſous le Portrait de Louïs le Grand à la vûë de tout Rome,

Nutu, Rex, ſtabunt regna, cadentque tuo.

C'eſt beaucoup dire, & peut-être trop, qu'un Roi affermiſſe ou renverſe les Empires comme il lui plaît.

L'Inſcription qu'un illuſtre malheureux mit ſous le Portrait du Roi dans le temps de ſon exil eſt bien plus raiſonnable & plus ingénieuſe.

LOUÏS QUATORZIE'ME
ROI DE FRANCE
LES DE'LICES ET LA TERREUR
DU GENRE HUMAIN.

Tite n'étoit que les délices du genre humain. Alexandre, Ceſar & d'autres Héros n'en étoient que la terreur. Louïs le Grand eſt l'un & l'autre tout enſemble; & il y a de l'eſprit à réünir en une ſeule perſonne ces deux qualitez qui paroiſſent ſi oppoſées.

CElui qui a fait l'Inſcription que je viens de rapporter; faiſant réponſe à une de ſes amies qui lui avoit loüé le feu Roi d'Angleterre Charles II. fait l'éloge de ce Prince, & celui de nôtre Auguſte Monarque, en ces termes.

Quand vous me dites du bien du Roi d'Angleterre, il me ſemble que vous m'en faites. Il n'y a que deux Rois au Monde dont le mérite me touche, le nôtre & celui-là. Il eſt vrai que j'admire bien plus le Roi, en ce que la droite raiſon a fait ſur lui ce que l'adverſité a fait ſur le Roi d'Angleterre. Je ne penſe pas qu'il y ait jamais eu que nôtre Maître que la bonne fortune ait laiſſé honnête homme.

Cette loüange eſt une des plus ſolides & des plus délicates qu'on puiſſe donner à un Prince puiſſant & heureux; & celle-ci qui a plus d'éclat, ne la vaut peut-être pas.

Le Roi ſe divertiſſoit noblement, il donnoit un air de guerre à tous ſes plaiſirs, & en ſe joüant ſe faiſoit aimer de ſes Sujets, craindre de ſes Ennemis, conſidérer de ſes Alliez, & admirer de tout le monde.

Cela ſe dit au ſujet des divertiſſemens de Fontainebleau en 1666. qui conſiſtoient principalement à courre les têtes, à chaſſer, & à faire faire ſouvent l'exercice aux Troupes.

Gongora,

GOngora, que les Eſpagnols admirent, & qu'ils ſurnomment le merveilleux, eſt plein de métaphores monſtrueuſes. Il appelle le Gyraſol, qui dure plus long-temps que la plûpart des autres fleurs, *Mathuſalen de las flores*, parce que Mathuſalem vécut plus long-temps que les autres Patriarches. Dans une de ſes Odes il donne à la Riviére de Madrid le titre de Duc des Ruiſſeaux, & de Vicomte des Fleuves.

Mançanares Mançanares
Os que en todo el aguatiſmo
Eſtois Duque de arroyos
Y Viſconde de los rios?

Il n'a pas oſé l'appeller Grand d'Eſpagne; car ce n'eſt qu'un petit ruiſſeau: & ſelon Quevedo le Mançanares eſt reduit durant l'Eté à la triſte condition du mauvais Riche, qui demande de l'eau dans les Enfers. De ſorte qu'un Eſpagnol le paſſant un jour à ſec, & voyant combien le ſuperbe Pont que Philippes II. y a fait bâtir, étoit inutile, dit plaiſamment ce que tout le monde ſçait, qu'il faloit vendre le Pont pour avoir de l'eau.

Es meneſter vender la puente por comprar agua.

OVide marque plaiſamment combien les femmes aiment à cauſer, en diſant qu'une vieille qui faiſoit des Sacrifices à la Déeſſe du ſilence, au milieu de pluſieurs jeunes filles ne pouvoit retenir ſa langue dans le Sacrifice même.

Ecce anus in mediis reſidens annoſa puellis, Sacra facit Tacitæ. vix tamen ipſa tacet. Faſt. l. 2.

Il y a des hommes qui reſſemblent fort aux femmes de ce côté-là; mais il faut confeſſer à

l'honneur du ſexe que les femmes l'emportent. Si on en croit la Sapho de nôtre ſiécle, une grande parleuſe eſt beaucoup plus incommode qu'un grand parleur.

MIthridate voyant que les Romains attaquoient la plûpart des Princes de l'Orient, & ſembloient vouloir engloutir tous les Empires du Monde, diſoit, qu'il paroiſſoit bien que ces Conquérans deſcendoient d'une Louve qui leur avoit communiqué ſon inclination devorante, & une avidité inſatiable.

La penſée ne doit pas étre priſe à la rigueur, n'étant fondée que ſur l'opinion fabuleuſe, mais reçûë pourtant & autoriſée de la créance commune, que les deux Freres Fondateurs de Rome avoient été nourris par une Louve.

LUiggi Alamanni Italien s'étant retiré en France du tems de François I. compoſa un Poëme ſur l'Aigle contre l'Empereur Charles V. la penſée ſuivante fut eſtimée alors :

L'Aquila grifagnæ
Cher per più divorar, duoi roſtri porta.

C'étoit faire de l'Aigle de l'Empire un Oiſeau de proye bien carnaſſier, & une eſpéce de monſtre, que de lui donner deux tétes & deux becs pour devorer davantage.

Ces deux Princes ayant fait la Paix, Alamanni fut envoyé à l'Empereur : il lui fit un grand diſcours, où il lui attribuoit ce qu'on remarque de plus merveilleux dans l'Aigle. Comme il répétoit ſouvent *l'Aquila*, & qu'il alloit finir ſa Harangue, l'Empereur dit gravement :

L'Aquila grifagna
Che per più divorar, duoi roſtri porta.

Mais Alamanni ſans s'étonner repartit, qu'alors il parloit en Poëte, & qu'à cette heure il parloit en Ambaſſadeur; qu'il étoit permis aux Poëtes de mentir, & que les Ambaſſadeurs devoient toûjours dire la verité. *Maguanimo Principe allora io raggionava come gli Poeti a quali è lecito di favoleggiare: io raggiono in queſto diſcorſo come un Ambaſciatore che non deve fingere.*

SI on en croit Pacat dans le Panégyrique de Théodoſe; ſous les mauvais Princes ne pas loüer un Tyran, c'étoit l'accuſer de tyrannie. On a maintenant la liberté de parler & de ſe taire; & il eſt auſſi ſeur de ne rien dire du Prince qu'il eſt aiſé de le loüer. *Tyrannum non prædicaſſe tyrannidis accuſatio vocabatur.*

Le Panégyriſte ajoûte qu'il n'y a point d'Empereur qui mérite plus d'être loüé, que celui qui exige le moins de loüanges. *Nunc par dicendi, tacendique libertas; & quam promptum laudare Principem, tam tutum ſiluiſſe de Principe.*

SUr ce qu'il y eût un tremblement de terre avant la naiſſance de Louïs XIII. Juglaris dit, que Louïs le Juſte étant conçû, le monde qui ſe ſentoit coupable devoit trembler. Si ce n'eſt que ce tremblement ne vint de la révérence qu'avoit l'Europe pour Louïs. C'étoit peu que de le craindre lors qu'il eut les Armes à la main, il la fit trembler avant que de naître. *Juſto Rege concepto, quidni contremiſceret ſibi tam male conſcius mundus? hinc tamen Europæ malim in Ludovicum reverentiam diſcas. Parum fuit ab armato metuere, etiam à nondum genito trepidavit.* Elog. Ludov. XIII.

Cériziers dit le même dans ſes *Réflexions Politiques*, & ne fait guéres que paraphraſer Juglaris.

La terre tremble, ne témoigne-t-elle pas ſon reſpect ? ne déclare-t-elle pas ſa peur ? Le jeune Prince a aſſez de majeſté dés le berceau pour ſe faire adorer ; aſſez de force pour ſe faire craindre. La terre branle ; elle ſecouë ſes Tyrans qu'elle ne peut plus ſoûtenir à la venuë du Juſte qui ſe preſente pour les punir, qui ſe montre pour les exterminer : ſon ſeul regard en fait le ſupplice.

Ceux qui aiment les pointes & le ſublime guindé, ſeront contens de ces penſées ; mais je doute que les gens de bon goût s'en accommodent.

LE Chevalier d'Aceilly dit ſur un Avare dans ſes *Petites Poëſies :*

Dorilas, quand la nuit nous rend l'obſcurité,
En paroît toûjours attriſté.
Mais ce n'eſt pas à cauſe d'elle :
C'eſt parce que le jour épargne la chandelle.

La penſée eſt naturelle & plaiſante, & celles qu'on a rapportées ſur les Avares dans les Dialogues d'Eudoxe & de Philanthe, ne valent pas mieux.

C'Eſt une penſée de Tacite, que les bienfaits ne ſont agréables qu'autant qu'on croit pouvoir les payer ; & que dés qu'ils vont trop loin, la haine prend la place de la reconnoiſſance.

Beneficia eo uſque læta ſunt dum videntur exſolvi ; ubi paulum antevenere, pro gratia odium redditur. Annal. lib. 4.

Senéque dit dans le même ſens, qu'une petite ſomme d'argent qu'on emprunte fait un débiteur, & qu'une groſſe fait un ennemi. *Leve aes alienum debitorem facit, grave inimicum.* Epiſt. 19.

IL ne faut quelquefois qu'un trait ou deux, mais vifs & forts pour faire concevoir tout le mérite d'un Héros. L'Orateur Chrêtien, que les autres reconnoiſſent pour leur Maître, & que toute la France admire depuis vingt ans, dit de Louïs de Bourbon, dans l'*Eloge Funébre de Henri* ſon Pere: vous ſçavez ce qu'il vaut & ce qu'il a fait, & vous confeſſez tous les jours que ce qu'il a fait eſt encore moins que ce qu'il vaut: ſa preſence & ſa modeſtie m'empêchent de le dire; mais vous empêchent-elles de le penſer, & empêcheront-elles la poſtérité de l'admirer?

Laiſſons-là, ajoûte l'Orateur, ces exploits de Guerre dont l'Univers a retenti, & dont il n'y a que lui-même qui ne ſoit pas étonné.

Il dit en ſuite: Cette élevation de génie ſi extraordinaire qui le diſtingue par tout; cette capacité d'eſprit dont le caractére eſt de n'ignorer rien & de juger en Maître de toutes choſes; ces vertus du cœur que les Grands connoiſſent ſi peu, & par leſquelles il eſt ſi connu; cette facilité à ſe communiquer ſi avantageuſe pour lui, & qui bien loin de l'avilir, le rend toûjours plus vénérable; ce ſecret qu'il a trouvé d'être auſſi grand dans ſa retraite qu'il étoit à la tête des Armées; cent autres choſes que j'ajoûterois plus ſuprenantes & plus admirables dans lui que ſes Conquêtes: voilà ce que j'appelle les fruits de cette éducation de Prince qu'il a reçûë & qui

fait encore aujourd'hui tant d'honneur à la mémoire du Prince de Condé: & ne vous étonnez pas de ce que j'ai attendu à la fin de mon discours à vous en parler; c'eût été d'abord achever le Panégyrique du Pere, que de prononcer le nom du Fils.

Ce dernier trait vaut tout seul un éloge entier.

LE même Orateur déméle encore plus le caractére du même Héros, dans l'*Oraison Funébre* qu'il en a faite; & toutes les pensées qui forment ce caractére sont exquises.

On voit tous les jours dans le monde, dit-il, des hommes avec peu de mérite, aidez du hazard & de la fortune, ne laisser pas de s'aquérir de la gloire & faire de grandes actions sans en être eux-mêmes plus grands. On voit dans le monde des hommes d'un mérite distingué, mais d'un mérite borné. On y voit des braves, mais dont les autres quâlitez ne répondent pas à la valeur; de grands Capitaines, mais hors de là de petits génies. On y voit des esprits élevez, mais en même temps des ames basses; de bonnes têtes, mais de méchans cœurs. On y voit des sujets dont le mérite quoique vrai n'a pas le bonheur de plaire, & qui avec tous les talens dont le Ciel les a pourvûs, n'ont pas celui de se faire aimer. On y voit des hommes qui brillent dans le mouvement & dans l'action, mais que le repos obscurcit & anéantit; que les Emplois font valoir, mais qui dans la retraite ne sont plus que l'ombre de ce qu'ils ont été.

Où voit-on l'assemblage de toutes ces choses? c'est à dire, où voit-on tout ensemble,

& dans le même homme, une gloire éclatante fondée sur un mérite infini ; de grandes actions faites par des principes encore plus grands ; un courage invincible pour la Guerre, & une intelligence supérieure & dominante pour le Conseil ; un esprit vaste, pénétrant, sublime, n'ignorant rien, & né pour décider de tout ; une ame encore plus belle & encore plus noble ; les vertus Militaires avec les Civiles ; l'élevation du génie avec la bonté ; la vivacité des lumiéres avec les charmes de la douceur ? Où voit-on un homme également aimable & redoutable, également aimé & admiré ? Un homme l'honneur de sa Nation, la terreur des Ennemis de son Roi, l'ornement de la Cour, l'admiration des Sçavans, l'amour & les délices des honnêtes gens ; un homme aussi grand dans sa retraite qu'à la tête des Armées ; aussi comblé de gloire réduit à lui-même, & se possedant lui-même, que remportant des Victoires & donnant des Combats ? Où voit-on, dis-je, tout cela, & dans un éminent degré ?

Vous l'avez vû, ajoûte-t-il, & je ne sçai si vous le reverrez jamais : des siéclesne suffisent pas pour en produire un exemple, & nôtre siécle est le siécle heureux où cet exemple a parû.

Peut-on donner une plus haute idée de Louïs de Bourbon Prince de Condé ?

CE que dit Galba à Pison, dans Tacite, est délicat & plein d'un grand sens.

Néron sera toûjours regretté de tous les méchans : nous devons avoir soin vous & moi qu'il ne soit pas aussi regretté des gens de bien. *Nero à pessimo quoque desidera-*

bitur, mihi ac tibi providendum est ne etiam à bonis desideretur. Imperaturus es hominibus quî nec totam servitutem pati possunt, nec totam libertatem. Hist. l. 1.

Vous commanderez à des hommes qui ne peuvent souffrir, ni une entiére servitude, ni une entiére liberté.

LE tour dont se sert Voiture pour commencer sa Lettre au Cardinal de la Vallette sur la prise de Verceil, est un tour de l'éloquence la plus fine.

Etes-vous encore fâché de ce que vous n'avez pas deviné que ceux de Verceil manqueroient de poudre, ou de ce que n'en ayant pas, ils n'ont pû se défendre, ou de ce qu'avec huit ou neuf mille hommes, vous n'en avez pas forcé vingt mille dans de fort bons retranchemens? Sans mentir vous ne vous servez guéres utilement de vôtre raison, si ce déplaisir vous a duré jusqu'à cette heure: aviez-vous donc espéré de faire l'impossible, que vous n'êtes pas satisfait d'avoir fait tout ce qui s'est pû?

Le reste de la Lettre est dans le même genre, & on ne peut pas mieux consoler un Général d'Armée qui a eu le malheur de perdre une Place sans qu'il y ait eu de sa faute.

Si computes annos, exiguum tempus: si vices rerum, ævum putes; Quod potest esse documento nihil desperare, nulli rei fidere. L. 4. E. 24.

LA réflexion de Pline le Jeune sur les divers mouvemens de la vie humaine est fine & sensée. Combien de choses, dit-il, ont changé autour de moi! Si l'on suppute les années, toutes ces révolutions se sont faites en fort peu de temps; si l'on considére la vicissitude des choses & la variété des événemens, l'on diroit qu'il s'est passé plusieurs siécles: cela nous apprend qu'il ne faut desespérer de rien; mais aussi qu'il ne faut compter sur rien.

L'Auteur d'une *Epître* en vers, où ſont décrits les plaiſirs de la vie champêtre, aprés avoir dit qu'il paſſe tout l'Eté à la Campagne, & qu'on ne doit pas s'étonner du peu de paſſion qu'il a pour Paris, ſe rabat ingénieuſement ſur les loüanges de l'illuſtre Magiſtrat auquel il adreſſe cétte Epître même.

C'eſt à toi, Lamoignon, que le rang, la naiſſance,
Le mérite éclatant, & la haute éloquence
Appellent dans Paris aux ſublimes Emplois,
Qu'il ſied bien d'y veiller pour le maintien des loix.
Tu dois là tous tes ſoins au bien de ta Patrie,
Tu ne t'en peux bannir que l'orphelin ne crie;
Que l'oppreſſeur ne montre un front audacieux;
Et Themis pour voir clair a beſoin de tes yeux.

IL y a des penſées qui ſemblent ſe contredire, & qui ne laiſſent pas d'être vrayes chacune en leur ſens. Selon Tacite la renommée ne ment pas toûjours; elle parle quelquefois juſte, & ne dit que la verité.

Haud ſemper errat fama, aliquando & eligit. Invit. Agricol.

Selon Quinte-Curce jamais la renommée ne rapporte les choſes au vrai: elle les fait toûjours plus grandes qu'elles ne ſont. Nôtre gloire même, dit Alexandre, quoi que bien fondée, paſſe la grandeur de nos actions.

Nunquam ad liquidum fama perducitur, omnia illâ tradente majora ſunt vero: noſtra quoque gloria cum ſit ex ſolido, plus tamen habet nominis quàm operis. Lib. 9.

C'Eſt loüer délicatement, que de faire l'éloge d'un illuſtre mort, en déclarant qu'on ne veut pas l'entreprendre, & en ajoûtant quelque choſe qui remplace ce qu'on pourroit dire à ſon honneur. En voici un exemple.

Saint Aignan finit une vie
Qui fut toûjours d'honneurs & de plaiſirs ſuivie.
Mais laiſſons ſon éloge : il n'en a pas beſoin ;
Les Filles de mémoire
Prendront pour lui le même ſoin
Qu'il prit autrefois pour leur gloire.

L'Homme du monde qui penſe le plus finement, & qui ſçait le mieux loüer, eſt celui qui écrit les Mémoires que j'ai déja citez, & que je citerai encore plus d'une fois; il excelle en tours délicats, nobles, agréables & naturels, ſur tout quand il parle de nôtre Auguſte Monarque. Le zéle, la tendreſſe, l'eſtime, & l'admiration qu'il a pour ſon Prince lui éléve & lui égaye en quelque façon l'eſprit; & quelque talent qu'il ait à traiter ingénieuſement toutes ſortes de matiéres, il brille dans celle-là plus que dans nulle autre. En voici des exemples tirez de divers endroits des Mémoires mêmes.

La plûpart des autres Princes ne ſont grands qu'en public; mais pour le Roi qui eſt de même force par tout, il eſt avantageux à Sa Majeſté qu'on le voye dans le Cabinet auſſi bien que dans la Salle des Audiences.

Il faut faire des choſes bien extraordinaires, pour faire parler de ſoi auprés d'un Prince auſſi brave que le Roi. A quel prix met-il la gloire? Du temps que je ſervois nous l'avions à meilleur marché: car enfin quand nous nous mettions ſouvent au hazard d'être tuez, perſonne ne nous effaçoit; mais aujourd'hui que le plus grand Roi du Monde s'en mêle & ſe met à tous les jours, peut-on compter pour quelque choſe la mort même

d'un Gentilhomme, en faisant une belle action?

Quand je vois un Prince Maître absolu d'un grand Royaume, recherché de la plûpart de ses Voisins, craint des autres, auquel rien ne manque pour passer agréablement la vie; quand je vois ce Prince, dis-je, ne se pas contenter de sa fortune, & s'exposer aux périls comme un Avanturier pour chercher de la gloire, ne puis-je pas assurer que c'est un Héros?

Henri IV. qui a mérité le nom de Grand, ne faisoit pas plus pour régagner sa Couronne, que le Roi pour le seul amour de la vertu.

Du temps de nos Peres, la valeur étoit alternative entre les Espagnols & nous, & toûjours la finesse étoit de leur côté. Le Roi a mis les choses sur un autre pied: les François sont aujourd'hui plus habiles qu'eux, & nous avons même le dessus du côté de la valeur.

Le Roi me connoît assez, & s'il ne me fait pas servir, ce n'est pas qu'il ne me croye avoir quelque mérite pour la Guerre; mais c'est qu'il croit bien aussi pouvoir battre les Hollandois sans moi, ce que j'avouë franchement sans m'en estimer moins: car avec sa valeur, sa conduite, & son exemple, il les battroit bien sans M. le Prince, & sans M. de Turenne.

Les actions du Roi sont si extraordinaires par leur grandeur, que pour rendre son Histoire vrai-semblable, il faut entrer dans de grands détails; car qui ne diroit que les événemens, ne seroit pas croyable.

Voilà la Paix faite avec les Hollandois & le Roi de retour. S'il n'étoit content de sa

gloire, il ſeroit inſatiable. Il en a pour le moins de quoi faire quatre Héros.

Le Roi a raiſon de donner la Paix : il devenoit inſupportable à tout le monde; il mettoit ſes Ennemis au deſeſpoir par de continuelles défaites, & ſes amis en les épuiſant de loüanges.

Je ne ſçaurois me laſſer d'admirer le Roi. Les plus grands Princes ne ſongent point à la Guerre en temps de Paix, ou du moins aprés les dépenſes d'une longue Guerre, ſont bien aiſes de n'employer leur argent qu'à leurs plaiſirs. Il n'y a que Sa Majeſté qui ſe prive de plaiſirs preſens pour des choſes qui peuvent être utiles un jour à ſon Royaume, comme ce qu'il fait faire au Port de Toulon, & aux Fortifications de Perpignan.

Toutes ces penſées ont un caractére raiſonnable & délicat, qui perſuade & qui pique en même temps.

Qui multum in ſuorum miſericordia ponunt, ignorant quàm celerrime lachrymæ inareſcant. Nemo fideliter diligit quem faſtidit. Nam & calamitas querula eſt, & ſuperba fœlicitas.

CE Grec, qui dans Quinte-Curce harangue ſes Compagnons pour leur ôter la penſée de retourner en Gréce, aprés avoir été ſi maltraitez de la fortune, parle en homme de bon ſens quand il dit : Celui qui compte beaucoup ſur la compaſſion des ſiens, ne ſçait pas que les larmes tariſſent bien-tôt : on n'aime point conſtamment ceux qu'on mépriſe. La miſére eſt plaintive, & la félicité inſolente. Ainſi chacun conſulte ſon propre intéreſt quand il délibére de celui d'autrui ; & ſi nous n'étions miſérables tous enſemble, il y a long-temps que nous ne pourrions nous ſupporter les uns les autres.

Ita ſuam quiſque fortunam in conſilio habet cum de aliena deliberat ; & niſi mutuo eſſemus miſeri, olim alius alii potuiſſemus eſſe faſtidio. Lib. 5.

LE Cardinal de Richelieu est fort bien loüé par Malherbe dans l'Ode pour le Roi allant châtier la rebellion des Rochelois.

Aprés ces beaux vers qui regardent les Calviniſtes rebelles.

Dans toutes les fureurs des ſiécles de tes Peres,
Les monſtres les plus noirs firent-ils jamais rien
Que l'inhumanité de ces cœurs de vipéres
Ne renouvelle au tien?
Les Sceptres devant eux n'ont point de priviléges,
Les Immortels eux-mêmes en ſont perſécutez,
Et c'eſt aux plus ſaints Lieux que leurs mains ſacriléges
Font plus d'impiétez.

Le Poëte ajoûte par une eſpéce d'inſpiration, pour faire ſa cour au Prince & au Miniſtre tout enſemble.

Marche, va les détruire, éteins-en la ſemence,
Et ſui juſqu'à leur fin ton courroux généreux,
Sans jamais écouter ni pitié ni clemence
Qui te parle pour eux.
Ils ont beau vers le Ciel leurs murailles accroître,
Beau d'un ſoin aſſidu travailler à leurs Forts,
Et creuſer leurs foſſez juſqu'à faire paroître
Le jour entre les morts.
Laiſſe-les eſpérer, laiſſe-les entreprendre:
Il ſuffit que ta cauſe eſt la cauſe de Dieu,
Et qu'avecque ton bras elle a pour la défendre
Les ſoins de Richelieu.

Cela eſt grand, & étoit tout propre à flâter l'ambition d'un homme qui avoit l'ame grande, qui aimoit la gloire, & qui ne haiſſoit pas les loüanges.

Ce qui ſuit eſt un peu outré:

Le Ciel qui doit le bien ſelon qu'on le mérite,
Si de ce grand Oracle il ne t'eût aſſiſté,
Par un autre preſent n'eût jamais été quitte
Envers ta piété.

SUr ce que Capiton obtint de l'Empereur permiſſion de mettre la Statuë d'un de ſes Amis dans la Place Publique de Rome, Pline le Jeune dit ſpirituellement: Il ſe trouve encore des hommes qui font profeſſion d'être amis des morts. Rien n'eſt plus beau ni plus loüable que d'employer ſa faveur à faire honorer les autres, & d'éprouver pour cela tout ce qu'on a de crédit auprés du Prince: comptez que celui qui aime ainſi les vertus d'autrui, eſt trés-vertueux lui-même. On a rendu à Syllanus l'honneur qui lui étoit dû, & Capiton a conſacré en même temps le nom de ſon ami & le ſien à l'immortalité; car il n'eſt pas plus glorieux d'avoir une ſtatuë au milieu de Rome, que d'y en mettre une de la ſorte.

Scias ipſum plurimis virtutibus abundare qui alienas ſic amat. Lib. 1. Ep. 17.

Neque enim magis decorum & inſigne eſt ſtatuam in foro Populi Romani habere quam ponere. Ibid.

CE que Tacite fait dire à Tibére, qui ne voulut pas ſouffrir que l'on lui bâtît des Temples, eſt penſé fort noblement.

Nos deſcendans honoreront aſſez ma mémoire, pour croire que j'ai été digne de mes ancêtres, que j'ai eu ſoin de vos intérêts, que j'ai fait paroître de la fermeté dans les périls, & que je n'ai craint l'inimitié de perſonne quand il s'eſt agi de l'utilité publique. Ce ſont-là les temples que je veux avoir dans vos cœurs: ce ſont-là les plus belles ſtatuës & les plus durables; car pour celles qui ſont faites

Hæc mihi in animis veſtris templa: hæ pulcherrimæ effigies & manſuræ; nam quæ

de pierres, si le jugement de la postérité n'est pas favorable, & que nôtre mémoire devienne odieuse, elles sont régardées avec mépris comme des tombeaux où nôtre nom est enséveli. *saxo struuntur, si judicium posterorum in odium vertitur, pro sepulcris spernuntur.* Annal. lib. 4.

UN célébre Académicien que son mérite a élevé à la dignité d'Evêque, dit dans la Harangue qu'il prononça lors qu'il fut reçû à l'Académie : que la vertu héroïque étant au dessus des loix & des maximes ordinaires, elle a certains excés glorieux qui l'élévent au dessus des paroles & des imaginations communes ; qu'il y a une grandeur naturelle où l'art ne sçauroit atteindre ; que l'éloquence ne peut exprimer tout ce que la valeur peut faire ; qu'elle trouve des actions plus nobles & plus hardies que ses figures ; qu'elle a l'adresse de relever les petites choses, mais qu'elle a le malheur de succomber sous les grandes ; & que pour travailler à la gloire d'un Héros, l'Orateur le plus éloquent s'expose souvent à perdre la sienne.

LEs pensées qu'employe un honnête Homme de la Cour d'Alexandre contre les flâteurs qui vouloient que l'on rendît des honneurs divins à leur Prince, sont justes, solides & agréables.

Il faut du temps, dit-il, pour faire qu'on le croye Dieu ; & c'est une grace que les grands hommes ont toûjours reçûë de la postérité. Pour moi je ne le souhaite au nombre des Dieux, que le plus tard qu'il se pourra ; afin qu'il jouïsse d'une longue vie, & en suite d'u- *Intervallo opus est ut credatur Deus, semperque hanc gra-*

tiam magnis viris posteri reddunt, &c. Quint. Curt. l. 8. *Facilius est Imperium dare quam cælum.* Ibid.

ne gloire immortelle. Quelquefois la divinité suit les morts; mais elle n'accompagne jamais les vivans. Vraiment, ajoûte-t-il, en adressant la parole au Sicilien qui avoit parlé avant lui: c'est bien à nous, Cleon, de faire des Dieux, le Roi ne tiendra-t-il sa divinité que de nos suffrages? Mais éprouvons un peu ta puissance: fai un Roi, toi qui prétens pouvoir faire un Dieu; il est plus aisé de mettre un homme sur le trône que dans le Ciel.

VOiture qui pense si juste, & qui dit des Princes,

Heureux qui ne les connoît guére!
Plus heureux qui n'en a que faire!

parle des favoris sur le même ton, en disant à Monsieur de Puy-Laurens: Ceux qui occupent des places comme la vôtre, sont d'ordinaire traitez comme des Dieux: plusieurs les craignent, tous leur sacrifient; mais il y en a peu qui les aiment, & ils trouvent plus aisément des adorateurs que des amis.

Revocata in forum fides, &c. Vellei. Paterc. hist. l. 2.

IL ne se peut rien voir de plus beau que l'image du régne d'Auguste, aprés la mort de Cesar. La bonne foi, dit un Historien Latin, est rappellée dans le Barreau. La discorde est bannie du Sénat. L'équité & la justice reviennent dans la Ville avec l'habileté & l'industrie. Les Magistrats ont repris leur autorité, les Sénateurs leur ancienne majesté, les jugemens leur premiére force. On a fait naître dans le cœur de tous les Citoyens la volonté de faire de bonnes actions, ou on leur en a imposé la nécessité. La vertu est ho-

norée, le vice eſt puni. Les petits ont de la vénération pour les Grands ſans les craindre; les Grands paſſent devant les Petits ſans les mépriſer. La Paix établie dans l'Orient & dans l'Occident, dans le Midi & dans le Septentrion, répand la joye par tout, & met les lieux de la terre les plus retirez à couvert de la crainte des larcins & des brigandages.

Tout cela fait dire à Saint Evremont; qu'Auguſte rendit le monde heureux, & qu'il fut heureux dans le monde; qu'il n'eut rien à ſouhaiter du public, ni le public de lui; & qu'à conſidérer les maux qu'il a faits pour parvenir à l'Empire, & le bien qu'il fit depuis qu'il fut Empereur, on a dit, avec beaucoup de raiſon, qu'il ne devoit ou jamais naître ou jamais mourir.

La peinture que Malherbe fait du ſiécle heureux qu'il prédit lui-même ſous le nom d'un Berger Devin, eſt charmante.

La terre en tous endroits produira toutes choſes;
Tous métaux ſeront or, toutes fleurs ſeront roſes;
Tous arbres Oliviers:
L'an n'aura plus d'hyver, le jour n'aura plus d'ombre;
Et les perles ſans nombre
Germeront dans la Seine au milieu des graviers.

La deſcription du régne de Louïs le Grand faite par un autre excellent Poëte, eſt encore plus belle, quoi qu'elle ne ſoit pas ſi poëtique.

Aſſez d'autres ſans moi, d'un ſtile moins timide
Suivront aux Champs de Mars ton courage rapide;
Iront de ta valeur effrayer l'Univers,

Et camper devant Dole au milieu des hyvers.
Pour moi loin des Combats, ſur un ton moins terrible,
Je dirai les exploits de ton régne paiſible;
Je peindrai les plaiſirs en foule renaiſſans,
Les Oppreſſeurs du Peuple à leur tour gémiſſans.
On verra par quels ſoins ta ſage prévoyance
Au fort de la famine entretient l'abondance.
On verra les abus par ta main reformez;
La licence & l'orgueil en tous lieux réprimez;
Du débris des Traitans ton épargne groſſie;
Des ſubſides affreux la rigueur adoucie;
Le Soldat dans la Paix ſage & laborieux;
Nos Artiſans groſſiers rendus induſtrieux,
Et nos Voiſins fruſtrez de ces tributs ſerviles,
Que payoit à leur art le luxe de nos Villes.
Tantôt je tracerai tes pompeux bâtimens,
Du loiſir d'un Heros nobles amuſemens.
J'entens déja fremir les deux Mers étonnées
De voir leurs flots unis au pied des Pyrénées:
Déja de tous côtez la chicane aux abois,
S'enfuit au ſeul aſpect de tes nouvelles Loix.
O que ta main par là va ſauver de pupilles!
Que de ſçavans plaideurs deſormais inutiles!
Qui ne ſent point l'effet de tes ſoins genereux?
L'Univers ſous ton régne a-t-il de malheureux?

EN matiére de mœurs les Anciens & les Modernes ſe reſſemblent fort; & Socrate a raiſon de dire dans les *Nouveaux Dialogues des Morts:*

L'Antiquité eſt un objet d'une eſpéce particuliére; l'éloignement le groſſit. Si vous euſſiez connu Ariſtide, Phocion, & moi, vous euſſiez trouvé dans vôtre ſiécle, dit-il à Montaigne, des gens qui nous reſſembloient.

Ce qui fait d'ordinaire qu'on eſt ſi prévenu pour l'Antiquité, c'eſt qu'on a du chagrin contre ſon ſiécle, & l'Antiquité en profite. On met les Anciens bien haut pour faire dépit à ſes Contemporains. Quand nous vivions nous eſtimions nos Ancêtres plus qu'ils ne méritoient, & à preſent nôtre poſtérité nous eſtime plus que nous ne méritons. Mais & nos Ancêtres & nous, & nôtre poſtérité, tout cela eſt bien égal.

Cette penſée eſt fort vraye au regard de la probité & de la conduite : elle le ſeroit moins au regard de l'eſprit & des ouvrages d'eſprit. Ce n'eſt pas que les Modernes ſoient bêtes, & même que quelques Modernes ne vaillent mieux que quelques Anciens : mais c'eſt que les Anciens qui ont excellé en quelque choſe, ſont des génies rares qui n'ont guéres leurs pareils, ou qui ont du moins l'avantage d'avoir été les premiers, & d'être des modéles dans leur Art.

LA penſée de Mamertin ſur la bonne intelligence & l'union étroite qui étoit entre Maximien & Dioclétien, a quelque choſe de bizarre & de naturel tout enſemble.

Les Dieux immortels ne peuvent partager leurs bienfaits entre vous ; tout ce que l'on donne à l'un de vous, eſt le bien de tous les deux. *Dividere inter vos Dii immortales ſua beneficia non poſſunt ; quidquid alterutri præſtatur, amborum eſt.* Genethliac. Maxim. Auguſt.

CE que dit Ciceron à Ceſar, en le comparant à Pompée, eſt une loüange bien flâteuſe.

Nous comptions avec admiration les Guerres, les Victoires, les Triomphes, les Consulats de Pompée, mais nous ne sçaurions compter les vôtres. Il avoit autant surpassé nos Ancêtres par la gloire qu'il s'étoit aquise, que vous l'avez emporté sur lui & sur tous les autres.

Cneii Pompeii bella, victorias, triumphos, Consulatus admirantes numerabamus; tuos enumerare non possumus. Tanto ille superiores vicerat gloria, quanto tu omnibus præstitisti. Orat. pro Reg. Dejot.

LEs loüanges que l'occasion presente, & que la force de la verité tire de la bouche d'un homme fier & disgracié, ne sont nullement suspectes.

L'Auteur des Memoires que l'on a citez, écrit au Comte de Grammont, en ces termes:

Je viens d'apprendre avec la plus grande joye du monde, les prospéritez de vôtre maison, parmi lesquelles vous croyez bien que les vôtres ne sont pas celles qui me réjoüissent le moins. De tous les complimens qu'on vous fera; il n'y en aura pas un moins intéressé; car en l'état où sont les affaires de ma fortune, Je ne m'attens pas trop à la représaille. Je ne laisse pas d'aimer le Roi de tout mon cœur, non pas pour le bien qu'il m'a fait; mais parce qu'il est aimable, qu'il fait du bien aux honnêtes gens quand il les connoît, & parce qu'il en fait à mes meilleurs amis. Si je n'étois pas si malheureux j'en dirois davantage; parce que j'en ai mille fois plus à dire.

Mais une des plus fines loüanges & des plus naturelles qui soient dans les Mémoires, c'est au sujet de quelque chose que l'Auteur des

Mémoires avoit demandé à la Cour plus d'une fois ſans avoir pû rien obtenir.

Tous ces refus-là m'épouventoient, dit-il: ce grand Roi que je trouvois ſi bon & ſi doux pour tout le monde, n'étoit pas tel pour moi qui l'aimois de tout mon cœur, & qui l'eſtimois infiniment. J'avouë qu'il y avoit des momens où voyant que l'admiration que j'avois pour lui, étoit ſi mal reconnuë, j'aurois été ravi de lui trouver des défauts, pour me pouvoir par là juſtifier à moi-même de n'avoir pas fait fortune aprés avoir ſi long-temps ſervi: mais toute ma recherche ne ſervoit qu'à me faire découvrir en lui des qualitez admirables, de ſorte que je reprenois mon premier zéle pour lui en m'aſſurant qu'il ne pouvoit être ſi parfait qu'il étoit, & ne pas connoître enfin que je valois quelque choſe.

LE même penſe fort heureuſement ſur le bonheur qui accompagne Louïs le Grand par tout. Les traits ſuivans ſont répandus dans les Mémoires.

S'il y a un homme heureux dans le monde c'eſt le Roi; & je croi qu'il l'eſt encore plus par ſon bon eſprit que par ſa fortune.

La fortune qui depuis la naiſſance du monde, avoit toûjours été indifférente, a enfin pris parti pour le Roi. Jamais perſonne n'a été ſi long-temps heureux; & cette ſuite de bonheur fait bien autant d'honneur à la Fortune, qu'à Sa Majeſté.

La Fortune ſeroit bien fâchée d'avoir laiſſé paſſer une occaſion ſans faire une amitié au Roi. Si elle continuë d'en uſer ainſi ſur ſon ſujet, on ne la croira plus aveugle.

Le Roi eſt fort heureux, mais il aide bien la Fortune à le favoriſer.

La Fortune ne fait des affaires au Roi que pour lui donner lieu de faire voir que ſa capacité égale ſon courage.

En tous ces exemples hors le premier, la Fortune eſt priſe pour une perſonne ſelonl'uſage reçû parmi nous, ainſi qu'on a remarqué dans les Dialogues d'Eudoxe & de Philanthe.

UN des Panégyriſtes de Conſtantin aprés lui avoir demandé quelle eſt l'ardeur divine qui lui donne un mouvement perpétuel, & lui avoir dit que les terres ſe repoſent de temps en temps; que les Fleuves les plus rapides ſont arrêtez quelquefois; que le jour fait place à la nuit; ajoûte, Vous ſeul Conſtantin êtes infatigable, & entaſſez guerre ſur guerre, victoire ſur victoire; comme ſi les belles actions que vous avez faites s'effaçoient de la mémoire des hommes dés que vous ceſſez d'en faire; vous ne croyez pas avoir vaincu ſi vous ne vainquez.

Tu Conſtantine, ſolus infatigabilis qui bellis bella continuas, victorias victoriis cumulas; quaſi præterita ſint obliterata ſi deſinas, non putas te viciſſe niſi vincas. Incert. Auct.

COſtar dit à un grand Miniſtre, que s'il étoit né dans un Royaume qui reſſemblât à celui de Lacédémone, où l'on condamnoit à l'amende ceux qui ſe faiſoient trop aimer, & qui s'approprioient tous les cœurs de leurs Citoyens au lieu de les laiſſer en commun, qu'il ſeroit mal en ſes affaires, & qu'il courroit fortune de ſe ruïner.

La penſée eſt un peu forte & toute ſemblable à celle de Voiture dans ſa lettre à Balzac.

Si nous avions en uſage cette loi qui permettoit de bannir les plus puiſſans en autorité on en réputation, je crois que l'envie publique ſe déchargeroit ſur vôtre tête, & que M. le Cardinal de Richelieu ne courroit pas tant de fortune que vous.

C'Eſt une eſpéce de conſolation & de gloire pour les vaincus que de l'être par de vaillans hommes. Auſſi Virgile fait dire à ſon Héros dans le moment que Lauſus tombe mort: Conſolez-vous de vôtre malheur, vous mourrez de la main du grand Enée. Et le Taſſe fait dire à un Sarraſin plein de cœur & de fierté qui étoit aux priſes avec un Chevalier Chrêtien: Rendez-vous, & ſçachez qu'il ſuffit pour vôtre honneur de pouvoir dire que vous avez combattu contre moi:

Hoc tamen infœlix miſeram ſolabere ſortem: Æneæ magni dextra cadis. L. 10.

Renditi vinto, e per tua gloria baſti
Che dir potrai che contra me pugnaſti.

Un Orateur François qui a fait l'Oraiſon Funébre de Louïs de Bourbon Prince de Condé, penſe encore plus finement, ce me ſemble, que le Poëte Italien.

La réputation de nôtre Héros monte juſqu'à ce point qu'elle épargne aux vaincus la honte qu'il y a de ſe ſoûmettre.

C'eſt à peu prés dans le même eſprit qu'un Panégyriſte de Conſtantin dit en parlant de la mort de Maxence, que le Tybre où il tomba, l'engloutit; de peur qu'un homme ſi monſtrueux n'eût dans les ſiécles ſuivans la gloire d'avoir été tué par quelque brave ſoldat.

Ne tam deforme prodigium vel hanc obitus ſui relinqueret famam, quod alicujus viri fortis gladio, telove cecidiſſet. Incert. Auct.

Un autre Panégyriſte du même Empereur a preſque la même penſée en décrivant un combat qui ſe fit la nuit, & où Conſtantin ſignala extrêmement ſa valeur. Ceux que vous tuez ſans être connu, dit-il, perdent la gloire de leur mort; ſi ce n'eſt que la vigueur avec laquelle vous combatez, vous faſſe connoître. Une penſée de Quinte-Curce renferme en quelque façon toutes celles-là.

Mortis decus perdunt quos ignoratus affligis; niſi quod te ipſa vis tua cogit agnoſci. Nazar. Panegyr. Conſt. Aug.

La gloire qui s'aquiert ſur des ennemis abjets perd bien tôt ſon luſtre, & les belles actions ſont mal employées où elles n'éclatent pas.

Cito gloria obſoleſcit in ſordidis hoſtibus, nec quidquam indignius eſt quam conſumi eam ubi non poſſit oſtendi. Lib. 9.

Diſcours hiſtorique pour le jour de la naiſſance de la Reine de Portugal, d'Antonio Vieyra.

UN bel Eſprit Portugais demande pourquoi David pendit ſon épée dans le lieu ſaint, & non pas ſa fronde. Si l'épée a coupé la tête du Géant, dit-il, c'eſt la fronde qui l'a frappé à la tête & qui l'a jetté par terre. Il répond, c'eſt que la fronde n'a frappé que de loin, au lieu que l'épée a frappé de prés; & il ajoûte: L'Eſpagne étoit le Géant, & le Goliath que la Hollande & le Portugal ont attaqué; mais la victoire de la Hollande a eſté une victoire de fronde, au lieu que celle du Portugal s'eſt remportée par l'épée. Il y avoit trois ou quatre cens lieuës de terre & de mer entre l'Eſpagne & la Hollande; au lieu que l'Eſpagne & le Portugal ne ſont ſéparez que par une ligne mathématique. Il dit enfin que ſi la Hollande a le deſſus ſur l'Eſpagne, comme le Portugal, elle ne l'a que de loin, au lieu que le Portugal l'a de prés, & dans l'Eſpagne même; & il fait remarquer en paſſant, que comme

comme David ayant défié le Géant au combat, mit une pierre dans sa fronde, c'étoit au Prince D. Pedre, qui veut dire Pierre, que la victoire étoit dûë.

Toutes ces pensées doivent plaire à ceux qui aiment le rafinement.

SElon le même Ecrivain, c'est le cours du Soleil qui fait les jours & les années du monde; mais ce sont les actions des Princes qui font les jours & les années du Royaume. Le Soleil peut faire de longs jours, mais il n'y a que des actions mémorables qui fassent, ni qui puissent faire de grands jours. Le jour le plus fameux qui ait peut-être jamais été, fut celui auquel on vit le Soleil s'arrêter pour obéïr à la voix d'un homme. L'Ecriture Sainte dit: Il n'y avoit point eu auparavant, & il n'y eut point depuis un si long jour. Elle auroit pû dire encore; Il n'y a jamais eu un plus grand jour: car ce jour fut long & grand tout ensemble. Il fut long parce que le Soleil s'arrêta; il fut grand parce qu'un homme lui commanda de s'arrêter. Il fut long par la durée de la lumiére; il fut grand par la grandeur du miracle. *Non fuit antea, nec postea tam longa dies, obediente Domino voci hominis.* Jol. 10. n. 14.

Il y a quelque chose de moins subtil & de plus réel dans ces pensées que dans les précédentes.

EN matiére d'Epigrammes, les chûtes qui frappent & qui surprennent agréablement sont heureuses. Il ne faut qu'ouvrir Martial pour en trouver des exemples.

Vous demandez de petites choses aux Grands, & les Grands ne vous donnent pas *Parva rogas Ma-*

même les petites choſes que vous leur demandez. Afin que vous ayez moins de honte du refus, demandez-leur-en de grandes.

gnos, ſed non dant hæc quoque Magni. Ut pudeat levius te, Matho, magna roga. Lib. 11.

Vous dites, Cinna, que tout ce que vous me demandez n'eſt rien; ſi vous ne me demandez rien, Cinna, je ne vous refuſe rien.

Si vous étes pauvre, vous ſerez toûjours pauvre; on ne fait du bien maintenant qu'aux riches.

Eſſe nihil dicis quicquid petis, improbe Cinna: Si nil, Cinna, petis, nil tibi, Cinna, nego. Lib. 5.

Vous étes difficile & aiſé, fâcheux & agréable tout enſemble: je ne puis vivre ni avec vous, ni ſans vous.

C'eſt de là que vient le mot Eſpagnol cité par Voiture,

Ni ſinti ni contigo
Puede vivir el mundo.

L'Epigramme de Marot à Merlin de Saint Gelais n'eſt auſſi qu'une imitation de celle de Martial ſur un Poëte qui écrivoit contre lui.

Ta Lettre, Merlin, me propoſe,
Qu'un gros ſot en rithme compoſe
Des Vers par leſquels il me poinct;
Tien-toi ſeur qu'en rithme, n'en proſe
Celui n'écrit aucune choſe,
Duquel l'ouvrage on ne lit point.

Semper eris pauper, ſi pauper es, Æmiliane: Dantur opes nullis nunc, niſi divitibus. Lib. 5.

Difficilis, facilis, jucundus, acerbus es idem; Nec tecum poſſum vivere, nec ſine te. Lib. 12.

Verſiculos in me narratur ſcribere Cinna. Non ſcribit cujus carmina nemo legit. Lib. 3.

LA penſée de Darius vaincu & fugitif, mais ſuivi encore de quelques-uns des ſiens; eſt belle & flâteuſe pour ceux à qui il parle.

De tant de milliers d'hommes qui étoient ſous mon obéïſſance, vous étes les ſeuls qui ne m'avez point abandonné dans ma mauvaiſe fortune; vôtre fidélité & vôtre conſtance me fait croire que je ſuis encore Roi. *Fides veſtra & conſtantia ut Regem me eſſe credam, facit.* Quint. Curt. lib. 5.

UN ſçavant Homme, à qui nous devons une trés-belle traduction d'Horace, dit dans des Vers Latins qu'il a compoſez ſur la mort d'un autre ſçavant Perſonnage, qu'en le pleurant on pleure les Poëtes & tragiques & comiques des ſiécles heureux où les belles Lettres ont fleuri; qu'on les auroit vû revivre avec toute leur majeſté & toutes leurs graces, s'il eut vécu plus long-temps; mais qu'ils ſont enſévelis avec lui, & que le même tombeau renferme le Févre, Sophocle, Euripide, Ariſtophane, Plaute & Terence.

La penſée étoit vraye, quand les Vers Latins furent faits, mais ſi je l'oſe dire, elle eſt devenuë fauſſe avec le temps; car ce que le Pere n'a pû faire en mourant trop tôt, ſon illuſtre Fille l'a fait, ou du moins a commencé à le faire avec un ſuccés qui augmente de beaucoup la réputation de celui qui l'a formée de ſa main, & qui aprés lui avoir donné la vie lui a communiqué ſon ſçavoir.

C'Eſt un beau mot de Quinte-Curce ſur les Soldats d'Alexandre, qui avec toutes leurs Conquêtes étoient pauvres & miſérables: *Omnium victores, omnium inopes ſumus.* Lib. 9. Nous avons tout conquis, & cependant nous manquons de tout.

SEnéque dit de Ceſar qui étant en Angleterre perdit ſa Fille qu'il aimoit avec beaucoup de tendreſſe. Il vainquit la douleur auſſi promptement qu'il avoit coûtume de vaincre tout le reſte.

Tam cito dolorem vicit quam omnia ſolebat. Conſol. ad Marc.

Voiture dit du Comte Duc d'Olivarés: Le jour que la fortune en lui ôtant ſa Fille, lui ravit ſes plus chéres eſpérances, il eut la force de donner audience & de vaquer aux affaires. Les ſentimens de Pere cédérent au devoir de Miniſtre. Il crût qu'il ne lui étoit pas permis d'abandonner aux larmes les yeux qui veilloient pour le bien de l'Etat, & qu'un eſprit qui avoit à ſa charge la moitié du monde, ne devoit pas être troublé du malheur d'une Fille.

Nihil intermiſſa rerum cura, negotia pro ſolatiis accipiens. Ann. l. 6.

Selon Tacite, la mort de Druſus n'interrompit nullement les ſoins que Tibére prenoit de l'Empire, & les affaires lui tinrent lieu de conſolation.

Selon le même Ecrivain, Agricola ayant perdu ſon Fils unique, n'affecta point une conſtance extraordinaire, comme font la plûpart des hommes vaillans, ni ne s'abandonna pas auſſi à une extrême douleur, comme font les femmes. Les exercices de la guerre lui ſervirent de reméde dans ſon affliction.

Quem caſum neque ut plerique fortium virorum ambitioſe, neque per lamenta rurſus ac mœrorem muliebriter tulit & in luctu: bellum inter remedia erat. In vit. Agric.

LEs Madrigaux ſont à peu prés parmi nous ce que les Epigrammes ſont parmi les Latins, & les chûtes en doivent être heureuſes auſſi bien que celles des Epigrammes. Le

Madrigal qui fut fait sur la prise de Luxembourg est dans ce genre.

Fier Luxembourg, maintenant pitoyable,
Contre Louïs vous n'avez pû tenir:
Consolez-vous d'un sort inévitable;
Vous vous trompiez de vous croire imprenable,
Mais en ses mains vous l'allez devenir.

Un autre Madrigal sur la Paix que le Roi donna à toute l'Europe, est presque semblable:

Dés que tu fais un pas, l'Europe est en allarmes,
Et contre l'effort de tes Armes
Rien ne la pourroit soûtenir.
Mais dans un calme heureux tu gouvernes la Terre:
Quand on peut lancer le tonnerre
Qu'il est beau de le retenir!

Il y en a de plus simples qui ne laissent pas d'avoir leur agrément & leur sel, comme les deux de la façon d'un Homme d'esprit qui fait de si jolies choses; l'un est sur la Noblesse, & l'autre sur les Avares. Voici le premier.

D'Adam nous sommes tous enfans,
La preuve en est connuë;
Et que tous nos premiers Parens
Ont mené la charruë.
Mais las de cultiver enfin
Leur terre labourée:
L'un a détellé le matin,
L'autre l'apresdinée.

Le second vaut bien le premier.

Que vôtre sort est malheureux
Avec cent mille écus de rente:

tial sur un Athlete fameux qui mourut jeune. La mort le prit pour un vieillard en comptant toutes les victoires qu'il avoit remportées.

Dum numerat palmas, credidit esse senem.

CORneille a dit de l'Académie Françoise que c'étoit un Corps d'esprits; & Balzac d'une piéce sçavante, que c'étoit l'esprit de ces grands Corps qui rempliſſent les Bibliothéques. Une personne fort spirituelle ayant entendu un discours plein de traits vifs & ingénieux, mais nullement régulier pour le dessein, & peu solide pour les preuves, dit agréablement: Il y a tant d'esprit dans ce discours qu'il n'y a point de corps.

Ces trois pensées ont quelque rapport; mais la derniére a, ce me semble, une fineſſe que les deux autres n'ont pas.

LE Tasse dit, pour exprimer le desespoir d'une de ses Héroïnes qu'une folle passion rendoit furieuse, qu'étant montée à cheval elle prit la fuite, & que le dépit & l'amour la suivirent comme deux lévriers qui étoient toûjours à ses côtez.

Vassene e fugge; e van seco pur anco
Sdegno & Amor quasi duo veltri al fianco.

Je ne doute pas que les admirateurs du Tasse ne trouvent ces *deux lévriers* fort bien placez; mais je suis assuré aussi que plusieurs personnes qui ont du goût, auront peine à les souffrir en ce lieu là, & que ce que dit Desportes dans une occasion presque semblable, leur plaira bien davantage.

Penſers trop inhumains, douleurs qui me troublez
Deſeſpoirs violens en mon ame aſſemblez,
Travaux, ſoucis, regrets, je vous invoque tous,
Ne voulant plus avoir d'autre ſuite que vous.

VIrgile qui penſe ſi naturellement & ſi ſagement, ſemble s'être oublié en un endroit qui a je ne ſçai quel air d'affectation, & ſi je l'oſe dire, de puérilité; c'eſt où Junon irritée de voir Enée arrivé en Italie, dit dans ſon emportement.

Num capti potuere capi? num incenſa cremavit
Troja viros?

Tout pris qu'ils étoient ont-ils pû être pris? & Troye tout en feu a-t-elle pû les brûler?

Des pointes ne conviennent guéres à une paſſion de fureur, & je croi que ſi le Poëte avoit revû ſon Eneïde, il auroit fait parler autrement la Déeſſe courroucée.

LUcain, qui eſt faux & guindé preſque par tout, a quelquefois des penſées fort vrayes & fort naturelles: témoin celles-ci: C'eſt un grand malheur que de vaincre en une guerre civile,

Uſque adeò miſerum eſt civili vincere bello.

Un homme heureux ne ſçait pas bien ſi on l'aime,

Felix ſe neſcit amari.

Un crime que pluſieurs commettent eſt d'ordinaire impuni,

Quicquid multis peccatur, inultum eſt.

Ce qu'il dit au ſujet de deux freres qui ſe

reſſembloient parfaitement, & dont l'un fut tué dans une Bataille Navale, eſt bien naturel. La mort diſtingua ceux que le pere & la mere ne pouvoient preſque démêler. Comme ils ne pûrent plus s'y méprendre, celui qui reſta en fut reconnu ſans peine. Il eſt la cauſe de leurs larmes; il entretient leur douleur, en leur repreſentant à toute heure celui qu'ils ont perdu.

Diſcretit mors ſæva viros unumque relictum. Agnorunt miſeri ſublato errore parentes, Æternis cauſam lacrymis. tenet ille dolorem Semper, & amiſſum fratrem lugentibus offert. L. 4.

Ce que le Poëte dit encore à l'occaſion de Ceſar, qui pleura & gémit en voiant la tête ſanglante de Pompée, eſt délicat ſans être forcé.

Quand il fut bien aſſuré de la vérité du fait, & qu'il crût ne riſquer rien en ayant de la tendreſſe pour ſon Gendre, il verſa des larmes qui ne couloient pas naturellement; & la joye ſecréte qu'il reſſentoit, lui fit pouſſer des ſoûpirs, ne croyant pas pouvoir mieux la cacher que ſous des apparences de triſteſſe.

Utque fidem vidit ſceleris, tutumque putavit: Jam bonus eſſe ſocer; lacrymas non ſponte cadentes Effudit, gemituſque expreſſit pectore læto: Non aliter manifeſta putans abſcondere mentis Gaudia, quam lacrymis. Lib. 11.

LA peinture qu'Ovide fait de ſon départ, allant en exil, eſt la plus naturelle du monde. On en peut juger par ces traits.

J'ai, dit-il, trois fois mis le pied ſur le ſeüil de la porte pour ſortir; je l'ai retiré trois fois, & ai ſenti que je n'avois pas la force de faire un pas. Ayant ſouvent dit adieu, j'ai dit encore beaucoup de choſes; & comme ſi j'allois partir, j'ai embraſſé tout le monde pour la derniére fois. J'ai ſouvent réïteré les mêmes ordres, & me ſuis trompé moi-même en me perſuadant que je ne m'étois pas bien ex-

pliqué. Enfin pourquoi me hâter; c'eſt en Scythie qu'on m'envoye, ai-je dit; c'eſt Rome que je quitte: ce ſont deux juſtes raiſons de ne me point preſſer.

Denique quid propero? Scythia eſt quo mittimur, inquam: Roma relinquenda eſt: utraque juſta mora eſt. Triſt. Lib. 1. Eleg. 3.

Quod facerem verſus inter fera murmura ponti, Cycladas Ægeas obſtupuiſſe puto. Triſt. l. 1. Eleg. 10.

LE même Poëte dit joliment, ſur ce qu'il compoſa quelque Elégie pendant ſon voyage de mer: Je croi que les Cyclades furent étonnées de me voir faire des Vers parmi la furie & le bruit des flots.

Il fait dire au Livre qu'il envoye à Rome du lieu de ſon exil: Si les lettres ſont effacées ou peu liſibles, c'eſt que les larmes du Poëte ſont tombées deſſus & ont gâté l'écriture. Si quelques mots par hazard ſemblent moins Latins, qu'on s'en prenne au Païs Barbare où il écrit.

Si qua videbuntur caſu non dicta Latine; In qua ſcribebat barbara terra fuit. Triſt. l. 3. Eleg. 1.

Ovide a preſque la même penſée dans un autre endroit.

Ille ego Romanus Vates, ignoſcite, Muſæ: Sarmatico cogor plurima more loqui. Triſt. L. 5. El. 7. *Si quis in hac ipſum, terra poſuiſſet Homerum, Eſſet, crede mihi, factus & ille Getes.* De Pont. Lib. 4. Ep. 2.

Je ſuis contraint, moi qui ſuis ce Poëte Romain ſi renommé; je ſuis contraint, dis-je, pardonnez-le moi, Muſes, de mêler dans mon diſcours pluſieurs locutions Sarmates. J'en ai honte, & je l'avoüe néanmoins: à peine les mots Latins me viennent-ils depuis le long-temps que je ne parle plus ma Langue, & je ne doute pas qu'il n'y ait dans ces Vers bien des barbariſmes; mais c'eſt moins la faute du Poëte que du Païs.

Il dit encore ailleurs ſur le même ton: Si quelqu'un avoit mis Homére dans un Païs ſi ſauvage & ennemi des Muſes, Homére ſeroit devenu lui-même Gete & Barbare.

Il se console pourtant en quelque façon ailleurs, de ce qu'il sera au moins bel esprit parmi les Sarmates.

Inter Sauromatas ingeniosus ero.

SElon Bacon, grand Chancelier d'Angleterre, & l'un des plus grands génies de son siécle, les laides personnes se vengent d'ordinaire de la nature par leurs mauvaises mœurs.

La vertu n'est rien qu'une beauté interieure, comme la beauté est une vertu extérieure.

L'argent est un bon serviteur, & un méchant maître.

Les Dignitez donnent le pouvoir de faire des choses qu'il est bon de ne pouvoir faire.

C'est un grand malheur de n'avoir presque rien à desirer, & d'avoir mille choses à craindre.

Ceux qui gouvernent sont comme les corps céleſtes, qui ont beaucoup d'éclat & qui n'ont point de repos.

Il n'y a point de vertu qui soit souvent si criminelle que la clémence.

Le silence est la vertu de ceux qui ne sont pas sages.

SUr ce que les enfans & les héritiers des grands Hommes ne sont d'ordinaire que de misérables cancres, la pensée d'un bel Esprit est que la famille des Héros pâtit de leur mérite; comme s'il n'y avoit qu'une certaine quantité de mérite que Dieu a donnée pour chaque race, & que quand il lui plaît en gratifier de beaucoup un particulier de cette famille, c'étoit autant de rabatu sur les autres.

Si la pensée n'est pas tout à fait vraye, elle

eſt plauſible & vrai-ſemblable autant qu'elle eſt ingénieuſe.

LE tour que prend Voiture pour dire que la gloire coûte, eſt fort agréable.

Les Conquérans ne peuvent pas toûjours dormir juſques à onze heures. Les Couronnes ne s'aquiérent pas ſans travail: même celles qui ne ſont que de laurier ou de myrte s'achettent bien chérement, & la gloire veut que ſes amans ſouffrent pour elle.

Catulle avoit dit avant Voiture, que la victoire aime le ſoin & le travail:

Amat victoria curam.

Et cela veut dire que pour vaincre il ne faut épargner ni ſoins ni fatigues.

OVide reçût d'un de ſes amis dans ſon exil trois Médailles d'argent; l'une repréſentoit Auguſte, l'autre Livie, & la troiſiéme Tibére. Cela lui fit naître de jolies penſées, & en voici quelques-unes qui montrent ce qu'un bel Eſprit peut tirer d'un ſujet commun.

Argentum felix, omnique beatius auro; Quod fuerit pretium, cum tale Numen habet. &c. De Pont. l. 2. Ep. 8.

Heureux argent, & plus heureux que tout l'or du monde! Argent précieux par lui-même, & plus encore par la Divinité dont il porte la figure.

C'eſt quelque choſe que de voir les Dieux; que de les croire preſens, que de pouvoir leur parler comme s'ils étoient en perſonne avec nous. Grands Dieux, quel bonheur! Je ne ſuis plus à l'extrêmité de la terre: je ſuis au milieu de Rome comme j'y étois auparavant. Je voi le viſage des Ceſars, comme je le voyois, &

je le voi lors que je n'oſois eſpérer une telle grace. Je ſaluë les Dieux, comme je les ſaluois; & quand je ſerois rappellé à Rome, ils ne pourroient m'accorder une plus grande faveur.

Que manque-t-il à mes yeux que les Palais de la Ville, qui ſans Auguſte ne ſont rien pour moi? Que dis-je! en le regardant, il me ſemble voir Rome; car il a tout l'air de cette Rome ſi auguſte qui eſt le lieu de ſa naiſſance. Mais quoi ma vûë me trompe-t-elle? les viſages des Céſars ſont-ils irritez contre moi dans leurs Médailles? leur figure n'a-t-elle pas je ne ſçai quoi de ſévére & de menaçant? Pardon, Prince, qui par vos vertus, ſurpaſſez la grandeur du monde: pardon, illuſtre Fils d'un ſi grand Prince, vous qui étes la gloire de nôtre ſiécle, & qui par les ſoins que vous prenez de l'Empire, étes déja le Maître du Monde.

Quid noſtris oculis niſi ſola palatia deſunt? Qui locus ablato Cæſare vilis erit. Ibid.

Divinitez pleines de douceur, accordez quelque choſe aux vœux que je vous fais en tremblant, & qu'il ne me ſoit pas inutile d'avoir les Dieux preſens. Les Eſclaves Gladiateurs ſortent de l'arene dés que l'Empereur paroît, & ſa ſeule vûë leur rend la liberté. Qu'il me ſerve auſſi de vous voir, & de ce qu'une ſeule maiſon a reçû trois Divinitez. Heureux ceux qui voyent non les figures, mais les Divinitez mêmes! Mais puis que ma cruelle deſtinée m'a refuſé ce bonheur, je révére ce que l'art m'a donné. C'eſt ainſi que les hommes connoiſſent les Dieux qui ſont dans le Ciel, & que la figure de Jupiter eſt adorée au lieu de Jupiter même.

Du reſte, ayez ſoin que vôtre Image ne de-

meure pas dans un lieu indigne de vous ; cette Image qui eſt avec moi & qui y ſera toûjours ; car je ſouffrirai plûtôt que l'on me coupe la tête, & que l'on m'arrache les yeux, que de me réſoudre à vous perdre : vous qui étes les Divinitez que toute la terre adore, vous me ſervirez de port dans le naufrage ; vous ſerez mon autel & mon aſile ; je vous embraſſerai ſi je me voi attaqué des Getes ; & dans le combat je vous ſuivrai comme mes Etendarts & mes Aigles.

Ou je me trompe & me flâte trop, ou j'entrevoi quelque choſe qui me fait eſpérer un exil plus doux : l'air des viſages eſt beaucoup moins triſte dans les trois Médailles, & il ſemble qu'on m'accorde ce que j'ai demandé. Que ces préſages ne ſoient pas faux, & que la colére du Dieu que j'ai offenſé s'adouciſſe enfin, toute juſte qu'elle eſt.

Ovide n'a peut-être jamais eu tant d'eſprit ni tant d'éloquence qu'en cette occaſion ; & il eſt difficile de donner à une matiére ſi mince & ſi séche, une forme plus riche & plus agréable. Ce qu'il y auroit à craindre, c'eſt que le Poëte ne ſe fût un peu trop étendu & trop égayé ; mais la Poëſie prend des libertez qui ne ſiéroient pas bien à la Proſe.

TIbére peu de jours avant ſa mort ayant eu une foibleſſe & en étant revenu, ſe contrefit le mieux qu'il pût pour paroître ſe porter bien. Tacite dit là-deſſus, que ſon corps, ſes forces, l'abandonnoient ; mais que la diſſimulation ne l'abandonnoit pas encore.

Jam Tiberium corpus, jam vires, nondum diſſimulatio deſercbat. Annal. lib. 6.

LEs idées qu'Ovide donne de ſon malheur ſont vives & touchantes.

Vous me demandez toûjours ce que je fais, écrit-il à un de ſes amis, quoi que vous le puiſſiez ſçavoir ſans que je vous le diſe. Je ſuis malheureux: voilà en un mot l'abregé de toutes mes peines; & quiconque vivra ayant offenſé Auguſte, ne manquera jamais de l'être. *Summi ſer, hæc brevis eſt noſtrorum ſumma malorum.*

Aprés avoir loüé le bonheur de Niobé qui fut changée en pierre, & celui des Sœurs de Phaëton qui furent changées en arbres: il s'écrie qu'il eſt le ſeul malheureux qui ſouhaite en vain de devenir arbre ou pierre. Il ajoûte que quand Méduſe elle-même ſe preſenteroit devant lui, les regards de Méduſe n'auroient nul effet; qu'il ne vit que pour ſentir toûjours ſa douleur, & que la longueur des maux qu'il ſouffre, ne ſert qu'à les rendre plus cuiſans & plus amers. *Quiſquis & offenſo Cæſare vivet, erit.* Triſt. l. 5. Eleg. 7.

La penſée où entre Méduſe, eſt un peu forte & moins naturelle que les autres. Celles-ci ſont auſſi un peu affectées; mais elles expriment bien l'ennui d'un homme affligé, & elles ſont jolies.

On diroit que le temps s'arréte, tant il va lentement; le Solſtice d'Eté ne diminuë rien des nuits pour moi: celui d'Hyver ne me fait pas les jours plus courts. La nature des choſes eſt changée à mon égard, & tout devient long pour un malheureux. *Scilicet in nobis rerum natura nova eſt, Cumque meis curis omnia longa facit.* Triſt. Lib. 7. Eleg. 10.

ALexandre s'étant embarqué ſur une riviére inconnuë pour chercher un autre Monde; & aprés une navigation incertaine,

ayant été averti que l'Ocean n'étoit pas loin ; dit à ſes ſoldats avec autant d'eſprit que de courage, qu'ils étoient à la fin de leurs travaux, que rien ne manquoit à leur gloire, ni ne pouvoit réſiſter à leur valeur ; que ſans plus courir de hazards à la guerre, ni ſans répandre de ſang, ils étoient maîtres de l'Univers ; que la Nature même ne pouvoit pas aller plus loin ; & que bien-tôt ils verroient des choſes qui n'étoient connuës qu'aux Dieux immortels.

Jam nihil gloriæ deeſſe, nihil obſtare virtuti, & ne naturam quidem longius poſſe procedere ; brevi incognita niſi Immortalibus eſſe viſuros. L. 9.

VOiture badine ingénieuſement en diſant au Marquis de Piſani :

Je me rejouïs de ce que vous étes devenu le plus fort homme du monde, & que le travail, les veilles, les maladies, le plomb, ni le fer des Eſpagnols ne vous peuvent faire de mal. Je ne croyois pas qu'un homme nourri de tiſanne & d'eau d'orge pût avoir la peau ſi dure, ni qu'il eût des caractéres qui puſſent faire cet effet. Par quelque voye que cela arrive, je ſçai bien qu'elle ne peut étre naturelle, & je ne m'en ſçaurois formaliſer : car j'aime encore mieux que vous ſoyez ſorcier que de vous voir en l'état du pauvre Attichy, ou de Grinville, quelque bien enbaumé que vous puiſſiez être. A vous en parler franchement pour quelque cauſe que l'on meure, il me ſemble qu'il y a toûjours quelque choſe de bas à être mort.

Il étend & fait valoir cette derniére penſée dans l'*Epître* en vers à M. le Prince ſur ſon retour d'Allemagne.

C'eſt injuſtement que la vie
Fait le plus petit de vos ſoins;
Dés qu'elle vous ſera ravie
Vous en vaudrez de moitié moins,
Soit Roi, ſoit Prince, ou Conquérant;
On déchet bien fort en mourant:
Ce reſpect, cette déférence,
Cette foule qui ſuit vos pas,
Toute cette vaine apparence
Au tombeau ne vous ſuivront pas.
Quoi que vôtre eſprit ſe propoſe,
Quand vôtre courſe ſera cloſe
On vous abandonnera fort;
Et Seigneur, c'eſt fort peu de choſe
Qu'un demi-Dieu quand il eſt mort.

Il ne ſe peut rien dire en badinant de plus vrai ni de plus moral.

LEs tours dont ſe ſert Ovide dans ſes Elégies pour fléchir Auguſte ſont tres-ingénieux.

Aprés avoir dit que Jupiter fait ſuccéder la ſérénité au bruit du tonnerre, & qu'on le nomme à juſte titre le Pere comme le Maître des Dieux, il parle ainſi à Auguſte: Puis que vous étes auſſi le Maître & le Pere de la Patrie, ſuivez l'exemple du Dieu qui porte le même nom.

Il avoüe que s'étant attiré la colére d'Auguſte, il a mérité de perdre l'amitié de tout le monde, & qu'il eſt preſque devenu ennemi de lui-même.

Eſſe ſed irato quis te mihi poſſet amicus?
Vix tunc ipſe mihi non inimicus eram. Triſt. lib. 2.

Nulla quidem sano gravior mentisque potenti Pœna est, quàm tanto displicuisse viro, &c. Ibid.

Il confesse encore que la plus grande peine que puisse subir une personne qui a de la raison & du bon sens, c'est d'avoir déplû à un si grand homme.

Il supplie en suite les Dieux de donner à l'Empereur de longues années, & il l'assure qu'ils n'y manqueront pas s'ils s'intéressent à la gloire de l'Empire Romain. Puis il lui demande pardon par les Dieux mêmes; mais il ne lui demande pas son retour, quelque sujet qu'on ait d'espérer que les Dieux accordent souvent plus qu'on ne leur demande. Tout ce qu'il prétend, c'est d'avoir un exil plus doux, & de pouvoir prier Auguste de plus prés.

Il exhorte sa femme à demander cela au moins.

Ce Dieu, dit-il, sur lequel la grandeur Romaine est si solidement établie, a usé souvent de clémence envers ses ennemis au milieu de la victoire. Pourquoi craindre où tout est à espérer? pourquoi balancer? Allez à lui, & priez-le: il n'y a pas au monde une clémence égale à la sienne. Misérable que je suis! que ferai-je si tout m'abandonne, jusqu'à ce qui me touche de plus prés? J'irai moi-même à l'Autel tout criminel que je suis: l'Autel ne rebute personne. Il me semble que je parle déja aux Dieux dans une posture suppliante comme s'ils étoient presens; si néanmoins il est permis à un homme de s'entretenir avec Jupiter.

Arbiter Imperii quo certum est solstite cun-

Souverain Maître de l'Empire, vous dont la conservation nous répond du soin que tous les Dieux ont de Rome; vous qui êtes la gloire de la Patrie que vous rendez tous les jours si florissante; vous enfin dont la grandeur éga-

le celle du monde que vous gouvernez: ce n'eſt qu'un châtiment qu'on vous demande; car je ne refuſe pas d'être miſérable; mais je voudrois bien l'être avec plus de ſeureté que je ne le ſuis parmi des Barbares où ma vie eſt à toute heure en danger.

Etos Auſoniæ curam gentis habere Deos. Triſt. l. 5. El. 2.

Ovide prie ailleurs un de ſes amis de lui rendre de bons offices auprés de l'Empereur pour faire changer le lieu de ſon exil; & voici de quelle maniére il s'y prend.

Quod petitur pœna eſt; neque enim miſer eſſe recuſo: Sed precor ut poſſim tutius eſſe miſer. Ib.

Ma cauſe eſt mauvaiſe, je l'avouë; mais elle deviendra bonne entre vos mains: parlez ſeulement en ma faveur, & parlez de ſorte, que le Prince s'adouciſſe. Car quoi que les Dieux ſçachent tout, il ne ſçait pas ce qu'on ſouffre en ce bout du monde: de grandes affaires l'occupent, & un ſi petit ſoin eſt bien au deſſous d'une ame céleſte.

Magna tenent illud rerum molimina numen; Hæc eſt cæleſti pectore cura minor. De Pont. l. 1. Epiſt. 2.

Il n'a pas voulu me faire mourir comme il le pouvoit pour peu qu'il en eût envie. Il n'eſt pas beſoin que les Getes faſſent ce que n'a pas fait Auguſte.

Vous avez à prier non un Barbare comme Théromedon, comme Atrée, ou comme Dioméde, mais un Prince lent à punir, prompt à récompenſer; qui eſt affligé toutes les fois qu'il eſt contraint d'uſer de rigueur; qui a toûjours vaincu pour avoir lieu de pardonner aux vaincus; qui retient bien plus dans le devoir par la crainte du châtiment que par le châtiment même; qui enfin lance rarement la foudre, & qui ne le fait jamais qu'à regret.

Sed piger ad pœnas Princeps, ad præmia velox; Quique dolet, quoties cogitur eſſe ferox. Qui vicit ſemper, victis ut parcere poſſet. Multa metu pœnæ, pœnâ qui pauca coercet, Et jacit invitâ fulmina rara manu. Fortuna miſerrima tuta eſt. De Pont. lib. 2. Ep. 2.

Il s'adreſſe pour la même choſe à un autre de ſes amis, & donne un autre tour à ſes penſées.

Fortuna miſerrima tuta eſt. De Pont. lib. 2. Ep. 2.

Les impies & les ſacriléges cherchent quelquefois un azile dans les temples mêmes, & ne font pas de ſcrupule d'implorer le ſecours des Dieux qu'ils ont offenſez.

Qui rapitur fatis quid præter fata requirat. Sæpe creat molles aſpera ſpina roſas.

Quelqu'un dira que cela n'eſt pas trop ſeur: je l'avoüe; mais je n'ai plus rien à craindre, & une miſére extrême met à couvert de toutes les autres. Celui qui eſt entraîné par les deſtins que peut-il faire que de s'y abandonner? ſouvent une épine produit des roſes, & la mauvaiſe fortune fait naître la bonne.

Le temps eſt propre à faire des priéres & à demander des graces. Auguſte eſt heureux, & voit Rome dans l'état de gloire & de puiſſance où il l'a miſe. Tous les ennemis de l'Empire ſont domptez, & l'Empereur victorieux a parû en public ſur un Char ſuperbe avec un viſage doux & ſerain qui le diſtingue des autres Princes.

Felices quibus hos licuit ſpectare triumphos; Et Ducis ore, Deos æquiparante frui.

Heureux ceux qui ont pû être ſpectateurs de ces triomphes, & joüir de la vûë d'un Prince dont le viſage eſt tout ſemblable à celui des Dieux. Pour moi au lieu du Prince je n'ai à voir que des Sarmates.

At mihi Sauromatæ pro Cæſaris ore videndi, Qui cum triſte aliquid ſtatuit, ſit triſtis & ipſe; Cuique fere pœnam ſumere, pœna ſua eſt.

Il preſſe en ſuite ſon ami de prier Auguſte, & il l'aſſure que ſes priéres ſeront bien reçûës; qu'Auguſte n'eſt ni un Polipheme ni un Tyran, mais un Pere plein de bonté, toûjours prêt à pardonner, qui fait ſouvent gronder le tonnerre ſans lancer la foudre; qui, quand il ordonne quelque choſe de fâcheux, en eſt lui-même fâché, & qui ſe punit preſque en puniſſant les coupables.

Mais rien à mon gré n'eſt plus ſpirituel, ni plus délicat que ce qu'Ovide écrit à ſa femme ſur la conduite qu'elle doit tenir pour adoucir l'Empereur, & pour obtenir un autre exil.

Il n'eſt pas beſoin, lui dit-il, que vous vous armiez en Amazone, & que vous combattiez pour moi: vous n'avez qu'à faire la cour au Dieu dont j'éprouve la colére, non pas afin qu'il me ſoit propice, mais afin qu'il ſoit moins irrité. Si vous n'avez nul accés favorable auprés de lui, vos larmes vous tiendront lieu de faveur; c'eſt par là ſeulement que vous pouvez fléchir les Dieux: du reſte mes malheurs empêcheront bien que la ſource de vos larmes ne tariſſe. Une femme qui a un mari comme moi, a de quoi pleurer abondamment; & dans l'état où ſont mes affaires, vous pleurerez toute vôtre vie: ce ſont-là les richeſſes que ma fortune vous donne. S'il vous falloit perdre la vie pour me ſauver, la femme d'Admet pourroit vous ſervir d'exemple: mais il n'eſt point queſtion de mourir; il ne faut que prier la femme d'Auguſte; cette femme qui joignant enſemble la beauté de Venus, & la vertu de Junon, a été ſeule trouvée digne d'être l'épouſe de ce divin Prince. Pourquoi craignez-vous de l'aborder? Ce n'eſt ni Progné, ni Médée, ni Méduſe, ni Circé: c'eſt une Princeſſe d'un mérite extraordinaire, & dans l'élevation de laquelle la fortune fait voir qu'elle n'eſt point aveugle; c'eſt la plus illuſtre perſonne qu'il y ait au monde, ſi vous en exceptez l'Empereur.

Gratia ſi nulla eſt, lachrymæ tibi gratia fient, &c. De Pont. L. 3. Ep. 1.

Quæ Veneris formam, meres Junonis habendo, Sola eſt cæleſti digna reperta thoro. Fœmina ſed princeps in quâ fortuna videre Se probat, & cæcæ crimina falſa tulit. Qua nihil in terris ad finem ſolis ab ortu excepto Cæſare, mundus habet. Clarius,

Choiſiſſez un temps propre pour la prier. Les Oracles ne répondent pas en tout temps; les temples ne ſont pas toûjours ouverts: le temps convenable eſt celui où la Maiſon d'Auguſte, qui doit être révérée comme le Capitole, ſera toute en joye.

Quand vous ſerez en la preſence de l'Impératrice, ſouvenez-vous du perſonnage que vous avez à ſoûtenir. N'excuſez point ma faute: une mauvaiſe cauſe ne doit ſe défendre que par le ſilence: que vos paroles ne ſoient que des priéres vives & ardentes qui marquent la peine où vous étes. Laiſſez en ſuite couler vos larmes, & proſternée humblement, embraſſez les genoux de la Princeſſe: ne demandez rien alors, ſinon que je m'éloigne des Barbares qui menacent ma vie à toute heure, & qu'on ſe contente que j'aye la Fortune pour ennemie.

Hoſtem fortunam ſit ſatis eſſe mihi. Ibid.

J'aurois bien d'autres choſes à vous ſuggérer; mais je prevoi que dans le trouble & dans la frayeur où vous ſerez, à peine pourrez-vous dire en tremblant ce que je vous dis: cela ne vous nuira pas néanmoins, ſi je ne me trompe; qu'elle ſente que Sa Majeſté vous a fait trembler. Vous ne gâterez rien non plus, ſi vos paroles ſont mêlées de larmes: les larmes ont quelquefois la force des paroles les plus éloquentes.

Sentiat illa Te Majeſtatem pertimuiſſe ſuam. Ib.

ON peut oppoſer à la Femme d'Ovide celle d'un grand Miniſtre diſgracié, & aux Elégies Latines deux Placets François qui furent preſentez au Roi, l'un le jour de ſa fête; l'autre le jour de ſa naiſſance: tous deux pleins d'eſprit & de cette éloquence vive, na-

turelle, insinuante, qui éléve en quelque façon les personnes affligées au dessus des plus fameux Orateurs.

Premier Placet.

C'est aujourd'hui la plus grande Fête du monde, puis que c'est celle de Vôtre Majesté, comme celle d'un grand Saint & d'un grand Roi, qui compta la clémence & la bonté entre ses vertus héroïques & divines. Mais, Sire, quelque célébre que ce jour ait été jusqu'ici, la postérité le trouvera sans comparaison plus mémorable, si Vôtre Majesté le signale par le pardon que j'ose encore lui demander pour le plus malheureux de ses Sujets, & qui a le plus de regret de l'avoir offensée. Toutes les fleurs, Sire, que Vôtre Majesté reçoit aujourd'hui, ne seront plus rien demain: mais si nous recevons d'elle ce que sa seule clémence, & sa seule magnanimité nous font espérer, elle se couronne elle-même de fleurs éternelles à qui chaque jour, chaque année, & chaque siécle donneront un nouvel éclat. J'ose, Sire, en conjurer Vôtre Majesté, par tout ce qu'elle aime le mieux, c'est à dire, par sa propre gloire; & pour accorder ma douleur avec une journée de joye comme celle-ci, je prie Dieu, Sire, qu'il rende pour jamais Vôtre Majesté aussi heureuse que je suis miserable.

Second Placet.

Vôtre Majesté me voit encore à ses pieds: toûjours des Placets, toûjours des larmes & des importunitez. Je ne m'en lasserai point que Vôtre Majesté ne m'accorde le pardon du plus malheureux de ses Sujets. Il y a aujourd'hui un an que Vôtre Majesté fit tomber sur lui les premiers éclats de sa colére; c'est un triste souvenir pour moi: mais il y a préci-

fément aujourd'hui vingt-quatre ans que le Ciel fit un miracle en nous donnant Vôtre Majeſté; c'eſt un ſouvenir plein d'eſperance & de joye. Ce jour, Sire, eſt trop heureux pour toute la terre; il ne ſçauroit être funeſte pour nous; il eſt fait pour pardonner & non pour punir.

Je ne parle plus de fleurs; les étoiles mêmes qui ont parû quelquefois exprés pour honorer la naiſſance des grands Princes ſeront moins brillantes dans le Ciel, que ne ſera dans l'hiſtoire l'action de clémence que j'oſe attendre de Vôtre Majeſté, & que l'heureuſe rencontre de ce jour me ſemble promettre.

Ces Héros de Rome, qui même s'ils vivoient encore, n'oſeroient diſputer de la gloire avec Vôtre Majeſté, ſolenniſoient tous les jours magnifiquement le jour qu'ils étoient venus au monde; mais pour le ſolenniſer, ils ne faiſoient en ce jour que donner, que pardonner, qu'abolir des crimes, que rompre des chaînes, qu'affranchir des eſclaves, que s'abſtenir ſcrupuleuſement de ſang, juſques à n'en point mêler à leurs ſacrifices; de peur, diſoient-ils, d'ôter en quelque maniére que ce pût être, la vie, ce riche preſent du Ciel, le jour même qu'ils l'avoient reçûë.

Que Vôtre Majeſté vive à jamais, Sire, & qu'elle vive à jamais heureuſe; mais qu'elle vive particuliérement aujourd'hui de la vie des Princes héroïques: car en leur langage, Sire, vivre, c'eſt faire du bien, c'eſt donner des marques de ſa bonté: témoin ce grand Empereur, qui pour dire, *nous n'avons point fait aujourd'hui de graces*, diſoit à ſes Courtiſans, *Mes amis, nous avons perdu tout ce jour*;

nous

nous n'avons point vécu. Il fut surnommé, Sire, les délices de sa Cour, & du genre humain. C'est un trop beau titre; il n'appartient qu'à Vôtre Majesté; qu'elle se hâte de le lui ravir, & que parlant desormais de Vôtre Majesté, les heureux & les malheureux, les amis & les ennemis, la France & les Nations étrangéres, le siécle present & les siécles à venir disent d'un commun accord: Il nâquit le cinquiéme de Septembre, & en pareil jour par un généreux oubli, il se rendit digne d'une mémoire éternelle.

ON peut opposer à Ovide même l'illustre Malheureux dont j'ai déja parlé plusieurs fois, & qui pourroit dire comme Ovide, que son esprit a été un peu la cause de son malheur.

Ingenio perii qui miser ipse meo.

L'un & l'autre ont mis tout en œuvre, & se sont servis de leur esprit admirablement pour fléchir leur Prince. Le Romain avoüe, comme nous l'avons remarqué, que la colére d'Auguste traîne avec soi tous les maux du monde; qu'il est au desespoir de se l'être attirée; mais qu'il croit la mériter, & qu'il la souffre le plus patiemment qu'il peut. Le François enchérit sur ces pensées, en disant dans ses Mémoires: si les damnez pouvoient loüer Dieu dans l'Enfer, & ne point murmurer contre lui de leurs peines, il leur feroit miséricorde. Il y a plus de huit ans que je suis dans la disgrace du Roi, c'est à dire, dans l'enfer de ce monde; cependant il ne m'est pas échapé un mot que je fusse fâché que le Roi eût

ouï, & je voudrois qu'il m'eût coûté le reſte de mon bien, & qu'il ſçût ce que j'ai dans le cœur pour lui.

Mais en quoi l'Homme de qualité dont je parle, l'emporte beaucoup ſur Ovide, c'eſt qu'au lieu de demander, comme celui-cy, à être rappellé préciſément, ou à changer d'exil, pour mettre ſa vie en ſeureté, il ne demande qu'à ſervir ſon Prince dans les Armées & à mourir pour lui; & il le fait non ſeulement avec tout l'eſprit & toute l'éloquence poſſible, mais auſſi de tout ſon cœur & de la meilleure foi du monde.

Les Lettres qu'il a écrites au Roi durant ſon exil, & qui ſont tombées entre mes mains; font foi de ce que je dis: en voici des traits remarquables.

Sur les bruits de guerre qui couroient au commencement de l'année 1667. il dit dans une Lettre qu'il écrivit au Roi.

Je m'adreſſe à Vôtre Majeſté, Sire, pour la ſupplier avec toutes les ſoûmiſſions imaginables, de me permettre d'aller chercher la mort pour ſon ſervice. J'ai été juſques ici trop malheureux pour oſer deſormais rien attendre de la Fortune, & je ne ſuis pas aſſez viſionnaire pour en rien eſpérer: mais je ne me relâcherai jamais du zéle ardent que j'ai toûjours eu pour la Perſonne & pour le ſervice de Vôtre Majeſté. Elle m'a fait du mal, Sire, mais elle me l'a fait avec tant de juſtice, qu'à moi, qui me la fais toûjours, cela n'a point ôté la tendreſſe, & a augmenté même, s'il ſe peut, l'eſtime que j'ai toûjours euë pour Elle. J'ai tellement dans la tête que ſi j'avois l'honneur d'être particuliérement

connu de Vôtre Majeſté, Sire, Elle auroit de la bonté pour moi, & j'oſe dire de l'eſtime; qu'il n'y a rien au monde que je ne tente pour m'en faire bien connoître. N'en refuſez pas les moyens, Sire, à un homme qui ſignera de ſon ſang à Vôtre Majeſté, qu'il n'a aucune prétention, & qu'il ne demande que la permiſſion de vous faire bien voir qu'il vous aime plus que ſa vie.

Il dit dans une autre Lettre, lors que le Roi alla en la Franche-Comté au commencement de l'année 1668.

Toutes les fois qu'il s'agira de mon intéreſt particulier, je ſerai fort circonſpect à ne point importuner Vôtre Majeſté; mais quand il ira de ſon ſervice, Elle trouvera bon, s'il lui plaît, que je n'aye pas tant de retenuë. Ne condamnez pas ces ſentimens, Sire; ils ſont trop juſtes, puis qu'ils n'ont pour but que de me faire obtenir l'eſtime de Vôtre Majeſté, qui eſt la ſeule choſe de ce monde que je demande à Dieu. Accordez-moi donc la grace, Sire, de ſuivre Vôtre Majeſté en ce voyage, & ſi je ne meurs pas en la ſervant, je reviendrai attendre en patience chez moi qu'il plaiſe à Vôtre Majeſté de me rappeller auprés d'Elle.

Sur les nouvelles qu'il reçût que le Roi alloit marcher en Flandres, il lui écrivit encore, & il dit dans ſa Lettre.

Je demande tres-humblement pardon à Vôtre Majeſté de mes importunitez. J'oſe lui dire avec tout le reſpect que je lui doy, qu'Elle ſe les attire en quelque ſorte, & que ſi Elle n'alloit pas ſi ſouvent à la guerre, je ne lui demanderois pas ſi ſouvent la permiſſion de l'y ſuivre. Et le moyen, Sire, que je voye ſans

impatience le plus brave Homme du monde, auſſi bien que le plus grand Roi, de qui j'ai l'honneur d'être Sujet, aller expoſer ſa Perſonne pour la ſeule gloire, & que je demeure chez moi pendant ce temps-là, comme ſi je ne l'aimois pas, & que je n'euſſe point de courage?

D'autres Lettres qui regardent le même ſujet ſont pleines de mêmes ſentimens; mais exprimez d'une maniére différente, & toûjours ingénieuſe.

Je ne demande pas à Vôtre Majeſté, dit-il, qu'Elle finiſſe mes peines, ſi Elle ne me juge pas encore digne de cette grace, mais ſeulement qu'Elle les change; qu'au lieu d'un exil où je lui ſuis tout à fait inutile, Elle me donne quelque choſe à faire pour ſon ſervice où je travaille nuit & jour. Je vous en ſupplie trés-humblement, Sire, & d'avoir quelques égards à mes ſervices paſſez, à une année de priſon, a cinq années d'exil, à la perte de ma fortune, & à la ſoûmiſſion avec laquelle j'ai reçû tous ces châtimens.

Sur un nouveau bruit de guerre, aprés avoir ſupplié tres-humblement le Roi dans une nouvelle Lettre, d'agréer qu'il lui offrit ſa vie en cette rencontre, il continuë ainſi:

Il faut vous dire la verité, Sire, ce que je vous offre ne m'eſt pas fort conſidérable, quoi que je n'aye rien de plus cher à vous offrir. Le malheur de déplaire à Vôtre Majeſté où je ſuis depuis ſix ans paſſez, me rend la vie ſi ennuyeuſe, qu'outre l'honneur que j'aurois en la perdant pour vôtre ſervice, j'en regarde encore la perte comme la fin de tous mes ennuis. Si Vôtre Majeſté les vouloit finir

d'une autre maniére en me pardonnant, Sire, je lui en ſerois plus obligé, & je ne l'en ſervirois pas moins: au contraire, je joindrois au zéle que j'ai toûjours eu pour Vôtre Majeſté, la reconnoiſſance d'un ſi grand bienfait; & dans ces ſentimens-là, il n'y a rien que je ne fuſſe capable de faire. Pardonnez-moi donc, Sire, je vous en ſupplie. Vôtre Majeſté ſçait mieux que moi qu'il y a autant de gloire à pardonner qu'à punir; & depuis qu'Elle régne, Elle a exercé cette vertu ſi ſouvent, que je ſerois bien malheureux ſi je n'en reſſentois pas les effets. Je ne vous parlerai point de mes ſervices paſſez, Sire; car je ſerai ravi de ne devoir cette grace qu'à vos ſeules bontez.

Il dit ailleurs: Je trouve ſi beau de ſervir Vôtre Majeſté, & ſi honteux de ne le pas faire en une rencontre comme celle-ci, particuliérement à un Gentilhomme qui vous a déja ſervi toute ſa vie, que quelque peu de ſuccés qu'ayent eu juſqu'ici mes trés-humbles ſupplications, cela ne m'a pas rebuté. J'eſpére même, Sire, que Vôtre Majeſté qui eſt l'image de Dieu, ſe laiſſera enfin fléchir comme il fait à la perſévérance, & que conſidérant qu'il y a prés de dix ans que je ſouffre, Elle donnera des bornes à ſes châtimens. C'eſt peut-être la mort que je vous demande, Sire; mais il n'importe; je commence à l'aimer mieux en vous ſervant, que la vie, dans la diſgrace de Vôtre Majeſté.

Il dit dans une autre Lettre: Si Vôtre Majeſté vouloit prendre la peine de ſonger un moment, que dans un régne plein de guerre, de juſtice, & de politeſſe, un homme qui a de la naiſſance, de l'eſprit & du courage, qui

a de longs ſervices à la guerre dans de longs emplois, & des ſervices conſidérables dans les temps fâcheux, qui a toûjours admiré, & ſi je l'oſe dire, aimé de tout ſon cœur Vôtre Majeſté, que cet homme-là, dis-je, paſſe le reſte de ſa vie en diſgrace, je ne puis m'empêcher de croire que vous lui pardonneriez. Ce n'eſt point la Cour que je ſouhaite de revoir; ce n'eſt point Paris où je demande à demeurer toûjours; tout cela me ſeroit inſupportable tant que je ſerois hors des bonnes graces de Vôtre Majeſté; & avec elles je ſerois heureux dans ma Province.

Aprés avoir dit que l'on commence à avoir pitié du mérite malheureux, il ajoûte:

Je ne parlerois pas de la ſorte, Sire, ſi ma fortune étoit en meilleur état qu'elle n'eſt; mais il y a des temps où l'on eſt réduit à ſe rendre de bons offices à ſoi-même, & où l'on le peut faire ſans effronterie; je ſerois plus modeſte ſi j'étois plus heureux.

Toutes ces penſées ſont exquiſes. A mon gré celles d'Ovide ne les valent pas, quelque ingénieuſes qu'elles ſoient; & ſi on examine de prés les unes & les autres, on trouvera qu'il y a bien de la différence entre un Poëte qui s'égaye, qui cherche à briller, qui ſonge à avoir de l'eſprit, & un homme de qualité qui ayant tout l'eſprit que l'on peut avoir, parle de l'abondance du cœur.

Pœnitet: & ſi quid miſerò-rum creditur ulli,

OVide, aprés avoir dit que les Dieux pardonnent quand les hommes ſe repentent, s'écrie dans un tranſport douloureux: Ah, je me repens de ma faute! oüi je m'en repens, & on peut m'en croire, ſi on ajoûte

quelque foi aux paroles des malheureux. Mon exil m'eſt ſenſible, mais ma faute me l'eſt davantage; & c'eſt moins pour moi de ſouffrir la peine que de l'avoir méritée. La peine peut ceſſer; le crime ſera éternel: car enfin la mort fera que je ne ſerai pas toûjours exilé, mais la mort ne fera pas que je n'aye point été coupable.

Pœnitet: De Pont. L. 1. Ep. 1. *Eſtque pati pœnas, quam meruiſſe minus.*

C'eſt un nouveau tour pour appaiſer & pour regagner Auguſte.

Pœna poteſt demi; culpa perennis erit.

Le même Poëte toûjours fertile en nouvelles inventions ſur ce ſujet, dit que lors que les Dieux quittérent la terre toute ſoüillée de crimes, l'Eſpérance ſeule y demeura; que c'eſt elle qui fait eſpérer le port aprés le naufrage, la ſanté aux malades abandonnez des Médecins, la liberté aux priſonniers; qui fait faire des vœux aux criminels ſur le gibet même.

Mors faciet certe ne ſim, cum venerit, exul: Ne non peccarim, mors quoque non faciet.

Cette Déeſſe, ajoûte-t-il, n'a pas permis que pluſieurs malheureux qui étoient prés de s'étrangler, mouruſſent miſérablement. Lors que je voulois moi-même finir mes malheurs par une mort violente, elle m'a arra ché le fer des mains. Que faites-vous? m'a-t-elle dit: il ne faut pas ici du ſang, mais des larmes; c'eſt par elles que la colére du Prince s'appaiſe ſouvent.

Me quoque conantem gladio finire dolorem Arcuit, injecta continuitque manu. Quidque facis? lacrymis opus eſt, non ſanguine, dixiti.

Les raiſons qu'a d'eſpérer une meilleure fortune l'Homme de qualité que j'ai comparé avec Ovide, ſont ſolides & ingénieuſes.

Une des choſes, dit-il, dans ſes Mémoires, qui me fait eſpérer que le Roi me fera du bien un jour, c'eſt qu'il ſeroit beau à Sa Majeſté de récompenſer le même homme pour

Sæpe per has flecti Principis ira ſolet. Lib. 1. de Pont. Ep. 6.

ſes ſervices, qu'il a châtié pour ſa mauvaiſe conduite; & qu'il n'y a pas une belle action que Sa Majeſté ne faſſe.

J'eſpére, dit-il encore, que Dieu ne permettra pas que le Roi, qui reléve tous les jours ſes Autels abattus, & qui aprés avoir marché ſur les pas d'Alexandre, marche ſur ceux de S. Louis, laiſſe mourir dans la miſére un homme de qualité qui l'a ſervi long-temps dans de grandes Charges, & qui aprés avoir été châtié pour ſa mauvaiſe conduite, n'a jamais eu de récompenſe pour ſes ſervices.

Il dit ailleurs: Avec le Prince du monde le plus jaloux de ſa gloire, un homme qui a du mérite revient tôt ou tard. Il y a de la vanité dans ce que je dis; mais outre qu'elle n'eſt pas tout à fait ſans fondement, c'eſt qu'elle ne ſied pas mal dans la mauvaiſe fortune.

Il ajoûte en un autre endroit: Avec la plûpart des Princes je deſeſpérerois du changement de ma fortune; quand ils ont commencé à faire du mal juſtement ou non, ils continuent ſeulement parce qu'ils ont commencé: pour nôtre incomparable Maître, il récompenſe la même perſonne pour ſes ſervices, qu'il avoit punie pour ſa mauvaiſe conduite; ou bien il la punit aprés l'avoir récompenſée.

ON ne peut guéres marquer avec plus d'eſprit, ni avec plus de vivacité un grand zéle pour le ſervice de ſon Prince, & un tendre attachement pour le Prince même, que l'a fait le même Homme dans le fort de ſa diſgrace.

Je me conſolois, dit-il en un endroit de ſes Mémoires, de n'aller point à la guerre,

quand je n'y voyois que Colligny, Gadagne, & Pradel, commander les Armées: mais quand je voi le plus grand Prince du monde que j'ai ſervi toute ma vie, aller ſans néceſſité & par un excés de valeur, reconnoître les Places lui-même, entrer dans les tranchées, & ſe trouver ſouvent en des endroits où l'on tuë des gens à ſes côtez, je ſuis preſque au deſeſpoir d'être réduit à demeurer chez moi, & à reſſembler au moins en apparence, à mille coquins qui n'ont pas de honte d'être chez eux en ſeureté & en repos, pendant que le Roi eſt tous les jours dans le péril & dans les fatigues de la guerre.

Je ſuis enragé, dit-il ailleurs, que le Roi ne veüille pas me permettre de l'aller ſervir dans ſes Armées. Je mourrois content ſi j'étois aſſez heureux d'y mourir, & de faire voir par ma mort au plus brave Prince du monde que je méritois qu'il connût plûtôt le fonds de mon cœur & mon zéle pour ſa Perſonne.

Ma Philoſophie qui m'a ſi bien ſervi dans mes malheurs, n'eſt qu'une bête, quand il eſt queſtion de me conſoler de n'avoir pas paſſé le Rhin à la vûë du Roi.

J'aime fort à vivre & à me bien porter: je n'ai jamais prodigué ma vie & ma ſanté que pour le ſervice du Roi; maintenant qu'il n'en a plus affaire, j'en ai beaucoup de ſoin.

Un des plus grands malheurs des malheureux, c'eſt de n'être pas crûs ſincéres quand ils témoignent de l'amitié à ceux qui leur font du mal & qui les en peuvent délivrer; on croit toûjours que c'eſt leur intéreſt qui les fait parler. Cependant, s'il y a un homme au monde qui doive croire aiſément qu'on l'ai-

me, c'eſt le Roi; s'il y a un malheureux de qui il doive croire être aimé, c'eſt moi; car il ſçait bien que j'ai aſſez d'eſprit pour être touché du mérite plus que de l'éclat de toutes les Couronnes. D'ailleurs, il a pû voir par la conduite que j'ai euë juſques ici dans ma diſgrace, que je me faiſois juſtice; & je ſuis perſuadé que Sa Majeſté ne me fait du mal qu'avec peine, & me feroit du bien naturellement. Voilà ce qui rend ma tendreſſe pour lui inépuiſable.

IL y a des comparaiſons baſſes d'elles-mêmes qui deviennent nobles en quelque façon par le lieu où on les place, & par la maniére dont on les tourne.

Si j'oſois faire une comparaiſon entre deux conditions tout à fait inégales, dit l'Auteur des *Caracteres de ce Siécle*; je dirois qu'un homme de cœur penſe à remplir ſes devoirs, à peu prés comme le couvreur ſonge à couvrir: ni l'un ni l'autre ne cherchent à expoſer leur vie, ni ne ſont détournez par le péril. La mort pour eux eſt un inconvénient dans le métier, & jamais un obſtacle. Le premier auſſi n'eſt guéres plus vain d'avoir parû à la tranchée, emporté un ouvrage, ou forcé un retranchement, que celui-ci d'avoir monté ſur de hauts combles, ou ſur la pointe d'un clocher. Ils ne ſont tous deux appliquez qu'à bien faire, pendant que le fanfaron travaille à ce que l'on diſe de lui qu'il a bien fait.

Le correctif que l'Auteur met d'abord en diſant, ſi j'oſois faire une comparaiſon, adoucit celle qu'il fait; & ce qu'il conſidére dans le couvreur, tient ſi peu de la baſſeſſe du métier, que la comparaiſon n'a rien de choquant.

LEs penſées de Ciceron ſur les Soldats de la Légion de Mars qui périrent en combattant contre Marc-Antoine, ſont pleines de ſens & de nobleſſe.

Heureuſe la mort, qui étant dûë à la nature comme un tribut, a été offerte comme un ſacrifice pour le ſalut de la Patrie.

Je vous croi nez pour la Patrie, vous qui tirez vôtre nom de Mars, en ſorte qu'il ſemble que le même Dieu qui a donné cette Ville au monde, vous ait donnez à cette Ville.

La mort eſt honteuſe dans la fuite; glorieuſe dans la victoire. Car enfin Mars a coûtume de choiſir lui-même les plus braves de l'Armée pour lui ſervir de victimes.

Cette penſée revient à celle d'une Epigramme Grecque, que la Sçavante Françoiſe qui a traduit Anacréon rend ainſi en nôtre Langue. C'eſt le vaillant Timocrite qui eſt enterré dans ce Tombeau: Mars qui épargne volontiers les lâches, ne fait jamais de quartier aux braves gens.

Ces impies que vous avez défaits, pourſuit Ciceron, porteront juſqu'aux enfers la peine de leur parricide. Pour vous qui avez rendu les derniers ſoûpirs dans le ſein de la victoire, vous avez mérité le ſejour bienheureux des gens de bien.

La Nature vous a donné une vie courte; mais la mémoire d'une vie ſi bien employée ſera immortelle.

Si ces Soldats n'euſſent eu autant de valeur qu'ils en ont fait paroître, le parricide de Marc-Antoine eût éteint le nom & la gloire des Romains.

O Fortunata mors, quæ naturæ debita, pro patria eſt potiſſimum reddita. In M. Ant. Phil. 4. *Ut idem Deus urbem hanc gentibus, vos huic urbi genuiſſe videatur. In fuga, fœda mors; in victoria, glorioſa. Etenim Mars ipſe ex acie fortiſſimum quemque pignerari ſolet, &c. Niſi tanta militum virtus extitiſſet, parricidio M. Antonii nomen Pop. Romani occidiſſet.* Ib.

Demoſthene dit ſur un ſujet preſque ſemblable que la vertu des ſoldats qui furent tuez en combattant vaillamment, étoit l'ame de la Gréce.

La penſée de l'Orateur Grec eſt plus hardie, & paroît plus forte que celle du Romain; mais je ne ſçai ſi elle en vaut mieux. L'air ſimple & modeſte ne diminuë rien de la grandeur & de la beauté d'une penſée.

AU ſujet du triomphe de Tibére, Ovide prend un air de gayeté pour flâter Auguſte, & pour le fléchir en même temps.

Huc quoque Cæſarei pervenit fama triumphi
Languida quo feſſi vix venit aura Noti, &c.
De Pont. L. 2. Ep. 1.

La nouvelle du triomphe de Céſar eſt venuë juſques ici, où vient à peine le vent de Midi, foible & las d'un ſi long chemin. Les nuages ſont enfin diſſipez. Je voi quelque ſérénité dans le Ciel, & je me réjouïs malgré ma fortune. Quand Auguſte ne voudroit pas que je goûtaſſe nul plaiſir, il doit me permettre celui-ci, & c'eſt le ſeul qu'il ne peut refuſer à perſonne. Les Dieux veulent que le culte qu'on leur rend ſoit accompagné de gayeté, & ordonnent pour cela que les jours qui ſont conſacrez à leur honneur, ſoient des jours de joye, où la triſteſſe n'ait aucune part. Pour moi (il y a de la folie & une eſpéce de fureur d'oſer avoüer ce que je vas dire) quand l'Empereur me le défendroit, je me réjouïrois malgré lui en cette rencontre. La joye des Céſars eſt la mienne en quelque ſorte, & leur auguſte Maiſon n'a rien qui ne ſoit commun avec tout le monde.

Gaudia Cæſareæ mentis, pro parte virili
Sunt mea; privati nil habet iſta domus.

Le Poëte rend en ſuite graces à la Renommée, de ce qu'elle lui a fait voir au milieu des Getes la pompe d'un ſi beau triomphe; & de

ce qu'elle lui a raconté qu'aprés plusieurs jours de pluyes continuelles, le Soleil parût pur & serein par l'ordre des Dieux, comme pour rendre le jour aussi gay que l'étoit le peuple.

Numine cæleſti ſolem fulſiſſe ſerenum Cum populi vultu convenientè die.

L'Homme de qualité, qui dans nôtre siécle ressemble à Ovide du côté de l'esprit & de la mauvaise fortune, n'a pas manqué non plus que lui, de se réjoüir avec son Prince dans des occasions de prospéritez & de victoires; mais il l'a fait plus sérieusement & d'une maniére un peu moins poëtique.

Aprés la prise de Dole & de Besançon, il dit au Roi en lui écrivant,

Je supplie trés-humblement Vôtre Majesté de me permettre de lui témoigner la joye que j'ai de ses derniéres Conquêtes, & de voir que mon Maître prenne le chemin de le devenir de tout le monde. Ma satisfaction auroit été toute entiére, si Vôtre Majesté avoit daigné accepter les offres de mon trés-humble service; mais enfin, comme je n'ai pû avoir ce plaisir, je m'en suis fait un autre, qui est de me soûmettre à vos volontez, avec une résignation dont je suis assuré que Dieu se contenteroit: si Vôtre Majesté la pouvoit connoître aussi bien que lui, & voir le fonds de mon cœur, je ne serois pas aussi malheureux que je le suis: car elle fait du bien à ceux qu'elle aime.

Aprés que la Paix générale fut faite; il écrivit au Roi, & voici par où il commence.

Je ne me suis pas donné l'honneur de témoigner à Vôtre Majesté ma joye, sur la gloire qu'elle a eu de donner la Paix à l'Espagne & à la Hollande; parce que jugeant bien

qu'elle feroit peu de temps aprés la même grace à toute l'Europe, je n'en ai pas voulu faire à deux fois.

Comme il écrivoit des Mémoires de sa vie, dans lesquels il parloit de ce qu'il avoit vû du Roi jusqu'à son exil, & de ce qu'il en avoit appris depuis par des bruits communs, ou par les lettres de ses amis, il le manda dans la même lettre à Sa Majesté, qui eût la curiosité de sçavoir ce qu'il écrivoit.

Dans le dessein que j'ai, Sire, dit-il, de parler de Vôtre Majesté aux siécles à venir; je n'appréhende pas que la Paix m'en ôte la matiére: vous étes admirable dans tous les temps, & je ne serai pas content si la postérité ne le connoît aussi bien que moi.

De peur qu'on ne croye un jour, ajoûte-t-il, que c'étoit pour être rappellé que je disois tant de bien de Vôtre Majesté, je la supplie trés-humblement de me laisser chez moi le reste de ma vie, où je la servirai mieux que ceux qui l'approchent tous les jours.

J'ai de la naissance & de l'esprit, Sire, aussi bien que M. de Comines, pour faire estimer ce que j'écrirai, & j'ai plus de services à la guerre que lui: ce qui donnera plus de poids à des Mémoires qui traitent des actions d'un grand Capitaine, aussi bien que d'un grand Roi. Mais une chose où je suis bien plus heureux que M. de Comines, c'est que j'ai un Maître, qui ayant toutes les bonnes qualitez de Louïs XI. & beaucoup d'autres qu'il n'avoit pas, n'en a pas une de ses mauvaises. Ainsi je ne serai pas réduit à la fâcheuse nécessité où il s'est trouvé, pour être Historien fidéle, de dire des veritez desavantageuses de son

bienfacteur. Tout ce que je demande à Vôtre Majesté, c'est de trouver bon, que puis que pour la mieux servir, j'aurai le malheur de ne la voir jamais, je l'assure de temps en temps que les gens qu'elle a le plus élevez ne l'ont jamais aimée plus que j'ai fait toute ma vie.

CElui dont je parle ayant été rappellé enfin à la Cour, & n'ayant pas de quoi subsister selon sa naissance, écrivit au Roi dans le desordre de ses affaires pour avoir quelque chose, & le fit à sa maniére vivement & avec esprit.

Je ne vous demande pas, Sire, les honneurs & les établissemens que j'avois essayé de mériter par mes longs services. Le malheur que j'ai eu de déplaire à Vôtre Majesté en a diminué le prix. Je lui demande seulement de quoi vivre. J'ai confiance en Dieu & en vous, Sire; & Vôtre Majesté a trop d'humanité pour laisser dans la misére où je suis, un homme de qualité qui a de longs services; qui a eu de grands Emplois, & auquel vous avez pardonné aprés une longue pénitence, ce qui a pû vous déplaire dans sa conduite.

Il dit dans une seconde lettre sur le même sujet: Je ne vous parle plus de mes services, ils ne méritent rien; je ne vous represente que ma misére qui mérite toute vôtre pitié.

Au nom de Dieu, Sire, assistez moi. A qui m'adresserai je qu'à Dieu pour vous toucher le cœur, & à vous pour me secourir?

Il dit enfin dans une autre Lettre: L'état où je suis, Sire, me mettroit au desespoir, si je n'avois confiance en Dieu & en vous. Je ne sçaurois croire qu'un grand Roi qui fait

tant de charitez & tant de libéralitez, qui craint Dieu, qui eſt humain, & qui même depuis peu a ſenti les infirmitez humaines, abandonne dans la miſére un homme de qualité des principaux & des plus anciens Officiers de ſon Armée, que Vôtre Majeſté a pris ſoin de redreſſer par une longue pénitence; car enfin, Sire, mon retour à Dieu eſt l'ouvrage de vos mains. Ayez donc pitié de moi; faites que je vous doive la vie, comme j'eſpére vous devoir un jour mon ſalut.

Je défie le plus habile Orateur de rien dire de plus touchant.

Ce qu'il écrivit au Roi dans un autre temps, ne l'eſt guéres moins, & eſt peut-être plus délicat.

Trouvez bon, Sire, que je diſe à Vôtre Majeſté, que faire du bien à un homme heureux que tout le monde aide à s'élever, c'eſt l'ouvrage des Princes ordinaires; mais qu'il n'appartient qu'au plus grand Roi qui fut jamais; de remarquer ce qu'il y a de bon dans un homme miſérable, de l'en recompenſer & de ſurprendre le public, en lui faiſant juſtice. Je la demande à Vôtre Majeſté, Sire, mais je lui demande grace en même temps.

SI vos lettres, dit Balzac, ſont auſſi courtes qu'à l'ordinaire, je vous déclare que je les lirai ſi ſouvent, qu'elles deviendront longues en dépit de vous.

C'eſt une penſée d'Ovide dans la lettre qu'il écrit de ſon exil à un jeune homme de ſes amis qui avoit fait une action publique, & qui la lui avoit envoyée.

J'ai lû le Diſcours éloquent que vous avez

prononcé devant une grande assemblée; & quoi qu'en le lisant fort vîte j'y aye mis plusieurs heures, je me plains qu'il est trop court; mais en le relisant souvent je l'ai fait plus long.

Dicta tibi pleno verba diserta foro; Quæ quanquam lingua mihi sunt, properante per horas Lecta satis multas, pauca fuisse queror. Plura sed hæc feci relegendo sæpe, nec unquam Non mihi quam primo grata fuere magis. De Pont. Lib. 3. Epist. 5.

Ce qu'ajoûte Ovide est plus naturel & plus délicat: Cette piéce d'éloquence ne m'a pas moins plû toutes les fois que je l'ai lûë qu'elle m'a plû la premiére fois; car c'est le caractére des choses excellentes de ne perdre rien de leur prix à force d'être lûës, & de plaire par le degré de perfection qu'elles ont, si elles ne plaisent plus par la nouveauté.

Il louë en suite le bonheur de ceux qui ont entendu une piéce si éloquente de la bouche de l'Orateur même, & il en donne une raison fort jolie.

Car, dit-il, quoi qu'une eau apportée de la fontaine soit trés-agréable, elle l'est bien davantage quand on la puise dans sa source, & qu'on la boit sur les lieux.

Cumque nihil toties lecta è dulcedine perdant; Viribus illa suis, non novitate placent. Nam quanquam sapor est allata dulcis in unda; Gratius ex ipso fonte bibuntur aquæ.

L'Action de ce jeune Romain, qui pour sauver Rome voulut tuer le Roi Porsena, & qui en mettant sa main dans le feu, se punit d'avoir pris un autre pour le Roi, a fondé de belles pensées.

Vide quanto acrior sit ad occupanda supplicia virtus, quam crudelitas ad irroganda.

Sénéque dit là-dessus, que la vertu est plus prompte à s'imposer des peines que la cruauté à les lui faire souffrir; & que Porsena pardonna plus aisément à Mucius de l'avoir

Facilius Porsena Mucio ignovit quod voluerat occidere, quam sibi Mucius, quod non occiderit. Epist. 24.

voulu tuer, que Mucius ne se pardonna à lui-même de ne l'avoir pas tué.

Cette seconde pensée roule sur ce que le Roi ennemi fit retirer Mucius de l'Autel où le feu étoit allumé, & le renvoya sans lui faire de mal.

Major deceptæ fama est, & gloria dextræ, Si non erraſſet, fecerat illa minus. l. 1.

C'est aussi ce qui fait dire à Martial: Porsena ne peut voir cette main que Mucius eut la force de brûler. La main qui s'est mépriſe, ajoûte-t-il, est devénuë plus célébre & plus glorieuse: elle se seroit moins signalée si elle n'avoit pas manqué son coup.

Mais les pensées de Tite-Live sur le même sujet sont & plus simples & plus nobles.

Inter tantas Fortunæ minas metuendus magis quam metuens. Decad. 1. l. 2.

Mucius ayant été pris & mené devant le Tribunal du Roi, parût malgré la Fortune qui le menaçoit de tout ce qu'un homme peut craindre, parût, dis-je, plus redoutable que timide. J'ai voulu tuer nôtre ennemi, dit-il, & je n'ai pas moins de courage pour mourir que j'en ai eu pour tuer. C'est le caractére des Romains de faire & de souffrir de grandes choses.

Hoſtis hoſtem occidere volui, nec ad mortem minus animi est, quam ad cædem fuit: Et facere, & pati fortia, Romanum est. Ibid.

En tibi ut sentias quam vile corpus sit iis qui magnam gloriam petunt. Ibid. *Tu vero abi, in te magis quam in me hoſtilia auſus. Tuberem macte virtute esse, si pro mea patria ista virtus staret.* Ib.

En mettant sa main dans le feu, il dit fiérement au Roi: C'est pour vous faire sentir combien ceux qui cherchent une grande gloire se soucient peu de leur corps.

L'Historien ajoûte, que le Roi étonné d'une si prodigieuse constance, dit à Mucius: Allez vous-en, vous qui avez osé attenter sur vôtre vie, encore plus que sur la mienne; je vous dirois que vous eussiez courage, & que vous jouïssiez des fruits de vôtre vertu, si une telle vertu étoit pour mon Païs.

UN Auteur Moderne dit agréablement qu'il n'y a rien qui enlaidiſſe certains Courtiſans comme la preſence du Prince. A peine les puis-je reconnoître à leurs viſages, dit-il: leurs traits ſont altérez, & leur contenance eſt avilie. Les gens fiers & ſuperbes ſont les plus défaits; car ils perdent plus du leur: celui qui eſt honnête & modeſte s'y ſoûtient mieux: il n'a rien à réformer.

Major omnibus quidem eras, ſed ſine ullius diminutione major. Eamdem auctoritatem præſente te quiſque quam abſente retinebat; quin etiam pleriſque ex eo reverentia acceſſerat, quod tu quoque illos revereberare. Plin. Panegyr.

Le Panégyriſte de Trajan a preſque la même penſée, & tire de là une loüange délicate pour ſon Prince. Car aprés avoir dit que c'eſt le propre des grands aſtres d'obſcurcir l'éclat des petits, & que les Officiers perdent preſque leur dignité en la preſence de l'Empereur; il parle de la ſorte à Trajan: Vous étiez plus grand que tout le reſte des hommes, ſans que vôtre grandeur rabaiſsât perſonne: chacun n'avoit pas moins d'autorité devant vous qu'éloigné de vous; ſi ce n'eſt que pluſieurs devenoient plus conſidérables & plus reſpectables par la conſidération & par le reſpect que vous témoignez avoir vous-même pour eux.

LA penſée d'Ovide, ſur ce que ſon Pere & ſa Mere moururent avant ſon exil, a quelque choſe de bien naturel & de bien honnête.

Qu'ils ſont heureux, & morts à propos l'un & l'autre, de n'avoir point vû le funeſte jour où j'ai été puni de ma faute! mais que je ſuis heureux moi-même, de ce qu'ils ne vivent pas tandis que je ſuis miſérable, & de ce que je ne leur ai donné aucun ſujet d'affliction!

Felices ambo, tempeſtivéque ſepulti! Ante diem pœnæ, quod periere meæ. Me quoque felicem, quod non viventibus illis Summiſer, & de me quod doluere nihil. Triſt. Lib. 4. Eleg. 10.

IL eſt difficile en traduiſant de faire reſſembler parfaitement les copies aux excellens originaux; & c'eſt ce qui a fait dire à un de nos Traducteurs, que la plûpart des Traductions ſont comme les Tapiſſeries de Flandres regardées à l'envers, où les figures ne laiſſent pas de paroître, mais avec tant de filets, qu'on ne les voit point diſtinctement, & qu'on diroit que ce ne ſont que de ſimples ébauches.

Sentimens ſur le Miniſtére Evangélique.

Un autre de nos Ecrivains, dit ſur le même ſujet, que ce qu'il y a de plus délicat dans les penſées & dans les expreſſions des Auteurs qui ont écrit avec beaucoup de juſteſſe, ſe perd quand on les veut mettre dans une autre Langue; à peu prés comme ces eſſences exquiſes dont le parfum ſubtil s'évapore quand on les verſe d'un vaſe dans un autre.

Ces deux comparaiſons ſont ingénieuſes; mais la ſeconde eſt bien plus noble & plus fine que la premiére.

Quamvis interdum quæ me leſiſſe recordor, Carmina devoveo Pieridaſque meas. Cum bene devovi nequeo tamen eſſe ſine illis, &c Triſt. L. 5. El. 7.

LEs penſées d'Ovide ſur le but qu'il ſe propoſoit en étudiant dans ſon exil, ſont ſimples & naturelles.

Quoi que je maudiſſe quelquefois les Muſes & les Vers qui m'ont été ſi funeſtes, aprés les avoir bien maudits, je ne puis du tout m'en paſſer. Mais je n'écris pas pour être loüé, & je n'ai rien moins en vûë que de faire connoître mon nom à la poſtérité: je m'en trouverois beaucoup mieux, s'il étoit obſcur.

Je ne ſuis pas maintenant aſſez bien pour me mettre en peine de la gloire; je voudrois pouvoir n'être connu de perſonne.

Non adeo bene nunc, ut ſit mihi gloria curæ. Triſt. Lib. 5. El. 12.

Tout ce que je cherche en faisant des Vers, c'est d'oublier en quelque façon mes misères: si je tire de l'étude ce fruit-là, c'est assez pour moi. *Carminibus quæro miserarum oblivia rerum. Præmia si studio consequar ista, sat est.* Eleg. 8.

UN bel Esprit de la Cour fit un Madrigal fort spirituel sur la Comette qui parût il y a quelques années.

Pour voir l'Astre nouveau que le Ciel fait paroître,
Afin d'allarmer l'Univers,
Je veille, je jouë, & je perds,
Et je m'enrhume à la fenêtre.
Qu'un autre soit inquiété
De ce que ce feu nous présage,
C'est bien assez pour moi de ce qu'il m'a coûté:
Qui perd son bien & sa santé
Peut-il rien perdre davantage?

LEs Anciens & les Modernes se sont égayez sur la Fortune, & en ont dit diverses choses trés-agréables, sans parler ici de Sénéque, de Pline le jeune, de juvenal dont l'on a rapporté les pensées dans les Dialogues d'Eudoxe & de Philanthe. *Fortuna in omnibus dominatur; ea res cunctas ex libidine magis quam ex vero celebrat, obscuratque.* Bel. Catil.

Selon Démosthene la Fortune n'est point obligée de s'accommoder à nôtre paresse: les habiles Politiques sont Maîtres de la Fortune, comme les Généraux de leurs Troupes.

Selon Sallufte, la Fortune domine en tout; elle rend toutes choses célébres ou obscures, plûtôt par caprice que par raison; elle ne peut ni donner, ni ôter à personne la probité, l'habileté, & les autres bonnes qualitez de l'ame. *Fortuna probitatem, industriam, aliasque artes bonas neque dare, neque eripere cuiquam potest.* Bel. Jugurt.

Fortuna sævo læta negotio, & Ludum insolentem ludere pertinax. Lib. 3. Od. 29.

Selon Horace, la Fortune se fait un plaisir des plus tragiques avantures, & s'attache constamment à joüer dans le monde des jeux extraordinaires.

Selon Quintilien, c'est à tort que nous chargeons la Fortune de tous les maux qui nous arrivent; personne ne souffre long-temps que par sa faute.

Frustra mala omnia ad crimen fortunæ relegamus; nemo nisi sua culpa diu dolet. Lib. 6. Proëm.

Selon Lucain, la Fortune sauve plusieurs coupables, & les Dieux n'en veulent qu'aux malheureux.

Selon l'Ancien Pline, la Fortune bizarre & maligne ne fait guéres naître les grandes joyes, que des grands maux; ni les maux extrêmes que des grandes joyes.

Selon le Chancelier Bacon, elle vend cher aux gens empressez ce qu'elle donne à ceux qui attendent patiemment.

Servat multos Fortuna nocentes, Et tantum miseris iratasci Numina discunt. L. 3.

Selon Malherbe, elle aime les Héros & la vertu héroïque.

Mon Roi connois ta puissance:
Elle est capable de tout;
Tes desseins n'ont pas naissance
Qu'on en voit déja le bout;
Et la Fortune amoureuse
De la vertu généreuse,
Trouve de si doux appas
A te servir & te plaire,
Que c'est la mettre en colére
Que de ne l'employer pas.

Quæ fecit magna gaudia nisi ex insignibus malis: aut quæ mala immensa, nisi ex ingentibus gaudiis. Histor. Natur. Lib. 7. Cap. 42.

Selon Voiture, elle a de tout temps accoûtumé de prendre bien bas ceux qu'elle veut mettre bien haut; & pour faire mieux con-

Fortuna multa festinanti vendit quibus morantem donat.

noître son pouvoir, elle se plaît à former de rien ses créatures.

Quoi que nous disions de la Fortune, il faut avoüer qu'il n'y a point de prudence comme la sienne. Elle établit ses desseins de si loin, & les conduit par des chemins si cachez, qu'il est impossible à nôtre prévoyance de les empêcher; & malgré nôtre conduite, elle vient toûjours à bout de ce qu'elle entreprend.

Selon l'Auteur des Mémoires que j'ai citez plusieurs fois, la Fortune a beau élever certaines gens, elle ne leur apprend point à vivre; au contraire, elle enfle d'une sotte gloire les cœurs malfaits, & leur persuade qu'il faut qu'ils mettent autant de différence dans le commerce qu'ils ont avec les autres hommes, qu'il y en a dans le rang qu'elle leur a donné au dessus d'eux.

Selon lui encore, la Fortune fait passer les crimes des gens heureux pour des bagatelles, & les bagatelles des malheureux pour des crimes. Le mérite ne sert de rien, quand il est abandonné de la Fortune.

Enfin, selon l'Auteur des *Nouveaux Dialogues des Morts*, il semble que la Fortune ait soin de donner des succés différens aux mêmes choses, afin de se moquer toûjours de la raison humaine qui ne peut avoir de régle assurée. Cela revient à la pensée de Juvenal; que de deux scélérats qui commettent le même crime, l'un est pendu, l'autre couronné.

Committunt eadem diverso crimina fato; Ille crucem sceleris pretium tulit, hic diadema. Satyr. 12.

LEs pensées de Sénéque le Philosophe, sur la mort de Caton sont bien nobles, & peut-être un peu trop hardies.

Id agendum existimavit, ne cui Catonem aut occidere liceret, aut servare contingeret. Epist. 24.

Aprés avoir réglé ses affaires autant que cela se pouvoit dans le desordre où elles étoient, il crût devoir faire en sorte que personne ne pût ni tuer ni sauver Caton; & ayant tiré son épée qui jusqu'à ce jour-là avoit été innocente: Fortune, dit-il, tu n'as rien fait en t'opposant à tous mes efforts; je n'ai point encore combattu pour ma liberté, mais seulement pour celle de la Patrie. Par toute ma fermeté je ne prétendois pas vivre libre; mais avec des personnes libres. Maintenant que les affaires du genre humain sont déplorées, & que tout est sans ressource, il faut sauver Caton du naufrage & le mettre au port.

Non pro meaadhuc, sed pro patriæ libertatepugnavi; nec agebam tanta pertinacia ut liber sed ut inter liberos viverem. Ib.

Il se donna en suite un coup mortel. Sa playe fut bandée par les Médecins; mais voyant qu'il avoit moins de sang, moins de force, toûjours le même courage, alors en colére contre lui-même aussi bien que contre Cesar, il déchira sa playe avec les mains, & ne rendit pas l'esprit; mais fit sortir comme par force cet esprit si généreux, & qui faisoit gloire de mépriser toute la puissance humaine.

Jam non tantum Cesari, sed sibi iratus... generosum illum contemptoremq; omnis potentiæ spiritum non emisit, sed ejecit. Ib.

Le même Philosophe dit ailleurs qu'il est aussi honteux à Caton de demander la mort à personne que la vie; & que cette épée qui a été pure & innocente jusques dans la guerre civile, rendra à Caton la liberté qu'elle n'a pû rendre à la Patrie.

Tam turpe est Catoni mortem ab ullo petere quàm vitam, &c. De Provident.

Je ne voi pas, ajoûte-t-il, que Jupiter ait rien de plus beau à voir sur la terre que Caton, qui se soûtient dans un parti abattu, & qui demeure ferme parmi les ruines de la République.

Enfin

Enfin selon Sénéque, Caton n'a pû vivre aprés la liberté, ni la liberté aprés Caton. *Neque Cato post libertatem vixit, nec libertas post Catonem.* De Const. Sapient.

LEs loüanges que donne un Satyrique de profession, ne sont pas si suspectes que celles des autres Ecrivains, & sont d'ordinaire plus délicates, sur tout quand il s'y mêle un peu de chagrin & de dépit: en voici un exemple.

Grand Roi cesse de vaincre, ou je cesse d'écrire:
Tu sçais bien que mon stile est né pour la satyre;
Mais mon esprit contraint de la desavoüer
Sous ton Regne étonnant ne veut plus que loüer.

Le même Poëte louë & remercie finement son Prince.

Dans les nobles douceurs d'un sejour plein de charmes,
Tu n'es pas moins Héros qu'au milieu des allarmes.
De ton Trône agrandi portant seul tout le faix,
Tu cultives les Arts, tu répands les bienfaits:
Tu sçais récompenser jusqu'aux Muses Critiques.

Ce qu'il ajoûte est plein de caprice, & a plus de sel que n'en auroit un remerciment dans les formes, quelque ingénieux qu'il pût être.

Ah, croi moi, c'en est trop: nous autres Satyriques,
Propres à relever les sottises du temps
Nous sommes un peu nez pour être mécontens;
Nôtre Muse souvent paresseuse & stérile
A besoin pour marcher de colére & de bile;
Nôtre stile languit dans un remercîment,
Mais, grand Roi, nous sçavons nous plaindre élégamment.

Ce qu'il dit en ſuite ne laiſſe pas d'être fort délicat.

Avant que tes bienfaits couruſſent me chercher,
Mon zéle impatient ne pouvoit ſe cacher;
Je n'admirois que toi: le plaiſir de le dire
Vint m'apprendre à loüer au ſein de la Satyre;
Et depuis que tes dons ſont venus m'accabler,
Loin de ſentir mes Vers avec eux redoubler,
Quelquefois, le dirai-je? un remords légitime
Au fort de mon ardeur vient refroidir ma rime.
Il me ſemble, grand Roi, dans mes nouveaux Ecrits,
Que mon encens payé n'eſt plus du même prix:
J'ai peur que l'Univers qui ſçait ma récompenſe
N'impute mes tranſports à ma reconnoiſſance,
Et que par tes preſens mon Vers décrédité,
N'ait moins de poids pour toi dans la poſtérité.

Cela eſt tout neuf; & Horace n'a rien penſé de ſemblable.

Ut mihi non unus homo, ſed litteræ ipſæ omneſque bonæ artes in uno homine ſummum periculum adire videantur, &c. Lib. 1. Ep. 22.

LA penſée de Pline le jeune ſur Ariſton dangereuſement malade, donne l'idée d'un trés-ſçavant perſonnage.

Il me ſemble que ce n'eſt pas un ſeul homme qui eſt en danger; mais que les Lettres mêmes, & toutes les belles Sciences ſont en la perſonne d'un ſeul homme, dans le plus grand péril où elles ayent jamais été.

CE que le même Pline dit d'un enfant parfaitement beau, & en qui la pudeur égaloit même la beauté, eſt fort naturel.

Il n'étoit pas moins cher à ſon pere & à ſa

mere pour ſes belles qualitez, que parce qu'il étoit leur fils. *Parentibus non minus ob alia carus, quam quod filius erat.* Lib. 3. Ep. 16.

VOiture louë ingénieuſement la Lettre que Monſieur d'Emery Controlleur général des Finances, avoit écrite ſur ſon ſujet & en ſa faveur.

L'endroit où vous dites que pour accourcir mon affaire, vous voulez avancer vôtre argent, me ſemble une des plus belles choſes que j'aye jamais lûës; & quelque modeſte que vous ſoyez, vous m'avoüerez que c'eſt une noble façon de parler, que d'offrir vingt-huit mille frans pour un de ſes amis, & qu'il y a peu de gens qui ſe ſçachent ſervir de ce ſtile-là, & qui ſe puiſſent exprimer de la ſorte. Du moins je vous aſſure, qu'entre tant que nous ſommes de beaux Eſprits dans l'Académie, nous ne nous ſerions jamais aviſez d'écrire ainſi; & que parmi tant de belles penſées que nous trouvons, il ne nous en vient point de pareilles à celle-là.

LE Taſſe dit d'une fille Chrêtienne, également belle & modeſte, qui ne faiſoit nulle réflexion ſur ſa perſonne, qu'elle ne ſongeoit ni à ſe cacher ni à ſe montrer.

Non coprì ſue bellezze, e non l'eſpoſe.

Un de nos célébres Orateurs a dit quelque choſe de ſemblable en faiſant l'éloge de M. de Turenne. Il ne ſe cachoit point, il ne ſe montroit point: il parloit, lors qu'il le faloit, & de ſes victoires & de ſes deſavantages, auſſi peu attentif à relever la gloire des unes, qu'à

déguiſer le malheur des autres. Il ne ſongeoit pas même à ces grandes reſſources de gloire, qui lui permettoient de faire des pertes ſans s'appauvrir; & la même verité qui lui faiſoit raconter le détail des victoires innombrables qu'il a remportées, lui faiſoit dire le particulier de quelques occaſions où il n'avoit pas été heureux; auſſi éloigné dans ces recits du faſte de la modeſtie, que de celui de l'orgueil.

Il ne ſe peut rien penſer de plus fin.

Magno illi Alexandro, ſed ſobrio neque iracundo ſimillimus. Vellei. Paterc. lib. 2.

SElon un Hiſtorien délicat, Céſar étoit ſemblable à Alexandre, mais à Alexandre ſobre & nullement emporté.

Un ſçavant Homme, que ſon mérite a élevé à l'Epiſcopat, dit preſque le même de Louïs le Grand, dans le Diſcours qu'il fit à l'Académie Françoiſe le jour qu'il prit ſa place parmi les Académiciens.

A quoi me ſuis-je occupé juſqu'ici? Pourquoi me ſuis-je arrêté ſi long-temps à admirer dans l'Antiquité des exemples de vertus que je croyois ſans égales? Nôtre âge les a toutes ramaſſées plus grandes & plus pures dans la Perſonne du Monarque à qui le Ciel nous a ſoûmis pour nôtre bonheur. Je puis trouver en lui la valeur du plus vaillant des Grecs, ſans y trouver ſes emportemens & ſes autres défauts. J'y puis trouver le même deſir de gloire que dans le plus grand des Romains; mais des moyens plus équitables pour l'aquérir. J'y voi la rapidité des Conquêtes de l'un & de l'autre, mais beaucoup de modération pour les laiſſer borner par la juſtice.

C'eſt-là ce qui s'appelle imiter les Anciens, & même enchérir ſur eux.

LE Panégyrique de Pline eſt ſemé de ſentences délicates: en voici quelques-unes des plus remarquables.

La reconnoiſſance rend la libéralité plus agréable, l'ingratitude la rend plus éclatante.

Liberalitatem jucundiorem debitor gratus, clariorem ingratus facit.

Il n'y a point de Prince dont les hommes ſe plaignent moins, que celui dont il eſt le plus permis de ſe plaindre.

De nullo minus Principe queruntur homines, quàm de quo maximè licet.

Comme c'eſt être heureux que de pouvoir tout ce qu'on veut, c'eſt être grand que de vouloir tout ce qu'on peut.

Ut felicitatis eſt quantum velis poſſe; ſic magnitudinis, velle quantum poſſis.

C'eſt le comble du bonheur que d'être heureux, & d'en être eſtimé digne.

Eſt demum vera felicitas, felicitate dignum videri.

Chacun en particulier peut tromper & être trompé: perſonne n'a trompé tout le monde, & tout le monde n'a trompé perſonne.

Singuli decipere, & decipi poſſunt: nemo omnes, neminem omnes fefellerunt.

Un Prince peut être haï de quelques-uns ſans qu'il haïſſe lui-même: il ne peut être aimé ſans qu'il aime.

Princeps poteſt odio eſſe nonnullis etiam ſi ipſe non oderit; amari, niſi ipſe amet, non poteſt.

LA penſée de l'Ecriture que la Terre ſe teut devant Alexandre, ne ſe peut plus guéres appliquer aux autres Héros ſans perdre un peu de ſon luſtre, à moins qu'on n'y ajoûte quelque choſe qui y donne les graces de la nouveauté, comme a fait un excellent Orateur en parlant de Louïs de Bourbon Prince de Condé.

Une ſuite ſi étonnante de ſuccés prodigieux & inouïs, fit taire devant lui toute la

Terre, pour me ſervir du terme de l'Ecriture, ou plûtôt par un contraire effet, quoi que par la même raiſon, fit parler de lui toute la Terre; c'eſt à dire, la fit retentir de ſon nom, & la fit taire de tout le reſte. Cette correction, ou plûtôt par un contraire effet, &c. eſt un tour d'éloquence fort délicat & tout neuf.

SAlluſte donne une belle idée des premiers Romains, dans la peinture qu'il en fait au commencement de ſon Catilina. Selon lui, la guerre faiſoit toute leur paſſion; & leur jeuneſſe prenoit bien plus de plaiſir à polir ſes Armes, à travailler des Chevaux, qu'à faire l'amour & la débauche. Ils étoient accoûtumez au travail; nul lieu ne leur étoit inacceſſible, nul ennemi redoutable: la valeur leur avoit tout applani.

Virtus omnia domuerat.

Ils ne diſputoient entre eux que de la gloire: chacun ſe preſſoit de battre les ennemis, de monter ſur la muraille d'une Ville aſſiégée, & de faire paroître ſon courage dans le péril. C'eſt en cela qu'ils mettoient leurs richeſſes, leur renommée, leur nobleſſe, & leur grandeur. Avides d'honneur, prodigues d'argent, ils vouloient une gloire ſans borne, des richeſſes honnêtes & modérées.

Laudis avidi, pecuniæ liberales erant. Gloriam ingentem divitias honeſtas volebant.

Les plus gens de bien préféroient les belles actions aux belles paroles, & aimoient mieux que ce qu'ils faiſoient fut loüé par les autres, que de raconter eux-mêmes ce que les autres avoient fait. Le droit parmi eux n'étoit pas plus établi par les loix que par la nature.

Jus apud eos, non legibus magis quàm natura valebat.

Ils n'avoient de quérelles, de differens, d'inimitiez qu'avec les ennemis de la République. Les Citoyens ne diſputoient enſemble

que de la vertu, magnifiques dans les Sacrifices des Dieux, ménagers dans leur dépense domestique, fidéles envers leurs amis, hardis dans la guerre, équitables dans la paix. *Cives cum civibus de virtute pugnabant, &c.*

LEs Poëtes donnent libéralement l'Empire de l'Univers aux Princes qu'ils louent; témoin ces Vers de Malherbe dans un Sonnet au Cardinal de Richelieu,

Le bon sens de mon Roi m'a toûjours fait prédire,
Que les fruits de la Paix combleroient son Empire,
Et comme un demi-Dieu le feroient adorer;

Mais voyant que le vôtre aujourd'hui le seconde,
Je ne lui promets pas ce qu'il doit espérer,
Si je ne lui promets la conquête du Monde.

Le même Poëte parle sur le même ton dans le Sonnet à Hénri le Grand.

Je le connois, Destins, vous avez arrêté
Qu'aux deux Fils de mon Roi se partage la Terre,
Et qu'aprés le trépas ce miracle de guerre,
Soit encore effroyable en sa postérité.

Leur courage aussi grand que leur prospérité,
Tous les forts orgueilleux briser a comme verre,
Et qui de leurs combas attendra le tonnerre,
Aura le châtiment de sa témérité.

Le Cercle imaginé, qui de même intervalle
Du Nord & du Midi les distances égale,
De pareille grandeur borner a leur pouvoir;
Mais étant fils d'un pere à tant de gloire abonde,
Pardonnez-moi, Destins; quoi qu'ils puissent avoir,
Vous ne leur donnez rien, s'ils n'ont chacun un Monde.

L'Auteur des *Remarques sur les Oeuvres Poëtiques de M. de Malherbe*, a bien remarqué que le mot d'*effroyable* employé dans ce Sonnet n'eſt point en ſa place, & qu'*effroyable* eſt toûjours pris en mauvaiſe part, quand on l'applique aux perſonnes; qu'il y a une grande différence entre *redoutable* & *effroyable*; que l'un ſe dit des Conquérans & des Héros, & que l'autre ne convient qu'aux fureux & aux monſtres.

Malherbe dit encore dans un Sonnet à la Reine Mere du Roi ſur la mort de Monſeigneur le Duc d'Orleans.

Le Ciel en qui vôtre ame a borné ſes amours,
Etoit bien obligé de vous donner des jurs
Qui fuſſent ſans orage, & qui reuſſent point d'ombre.

Mais ayant de vos Fils les grands cœurs découverts,
N'a-t-il pas moins failli d'en ôter un du nombre,
Que d'en partager trois en un ſeul Univers.

IL n'appartient qu'à un homme d'eſprit de s'étourdir un peu ſur ſes malheurs, & de tourner habilement ce qui lui arrive de plus fâcheux.

J'ai autant de courage & d'ambition que j'en ai jamais eu, dit l'Auteur des Mémoires qui ne ſont pas imprimez; mais je ne ſuis pas aſſez fou pour me tourmenter ſur des maux inévitables aprés la contrariété de la Fortune. Quand un honnête homme a fait ce qu'il a pû pour s'avancer, il doit ſe mettre au deſſus des mauvais ſuccés; & c'eſt dans ce ſentiment que je ſuis auſſi peu fâché de n'être pas

Maréchal de France, que de n'être pas Roi.

Le même dit néanmoins, qu'il n'y a rien qui s'uſe tant que les conſolations dans l'adverſité. Ce n'eſt pas, ajoûte-t-il, que je ne m'aide fort contre le chagrin; mais ce même eſprit qui donne de moyens d'y réſiſter, invente à toute heure de nouveaux ſujets d'être triſte; de ſorte que c'eſt toûjours à recommencer. On ſe fait ſans ceſſe des monſtres pour les combattre, & bien ſouvent le monſtre eſt le plus fort.

Il dit encore au ſujet de ſa priſon: En verité les haut & bas des priſonniers ſont incomprehenſibles. Quand ils eſpérent, ils ne comprennent plus comment ils avoient pû craindre; & quand ils craignent ils ne conçoivent pas comment ils avoient pû eſpérer. Les mêmes choſes, qui en de certains temps ſervent à les conſoler, les deſeſpérent en d'autres.

Tout cela eſt fort bien penſé.

UN célébre Académicien, qui a été en ſon temps l'honneur de l'Académie, & qui l'eſt encore par un Fils digne de lui qui l'y fait revivre, s'explique ingénieuſement dans un de ſes Ouvrages, en diſant au Roi, pour l'exciter à protéger les beaux Arts & toutes les belles connoiſſances: Il eſt de la gloire & de la félicité de vôtre regne, que les Sciences y faſſent autant de nouvelles conquêtes que vos Armes; qu'il n'y ait rien d'impénétrable à l'eſprit, ni à la valeur de vos Sujets, & que dans les Triomphes qui honoreront vos Victoires, l'ignorance ſe trouve au milieu des ennemis que vous aurez ſurmontez.

Cela eſt arrivé comme le ſouhaitoit celui dont je parle. Les Lettres fleuriſſent en France; & un autre Académicien, auſſi illuſtre par ſon eſprit & par ſes malheurs, que par ſa naiſſance & par ſes emplois de guerre, a raiſon de dire: Juſques ici la plûpart des ſottes gens de qualité qui ont été en grand nombre, auroient bien voulu perſuader, s'ils avoient pû, que c'étoit déroger à la Nobleſſe que d'avoir de l'eſprit; mais la mode de l'ignorance à la Cour s'en va tantôt paſſée; & le cas que le Roi fait des habiles gens, achévera de polir toute la Nobleſſe de ſon Royaume.

SElon Coſtar, comme les meilleurs Païs ne ſont pas toûjours les plus beaux pour le plaiſir de la promenade; auſſi les eſprits les plus fertiles en grandes penſées ne ſont pas toûjours les plus agréables pour le divertiſſement de la converſation.

Selon le même Ecrivain, pour exceller dans la converſation, il faut reſſembler à ces riches qui ont tout leur bien en argent comptant, & avoir une merveilleuſe preſence d'imagination & de mémoire, qui nous fourniſſe avec autant de promptitude que d'abondance les choſes & les paroles. Mais les Auteurs les plus célébres & les plus polis ne ſe contentent pas de leurs premiéres penſées, ni des expreſſions qui naiſſent, pour ainſi dire, dans leur bouche, & ſur le bord de leurs lévres. Ils ont pour ſuſpect ce qui s'offre à eux de ſoi-même, & courent aprés une idée de perfection qui s'éloigne d'eux, plus ils la pourſuivent. Ils croyent que ce qui leur coûte peu ne ſçauroit valoir beaucoup, & qu'il

eſt des belles penſées comme de l'or & de l'argent que la terre cache au fond de ſes entrailles, & que l'on tire de la mine avec un labeur incroyable ; ſans compter la peine qu'il faut prendre pour le nettoyer de ſa craſſe & de ſes ordures.

On a dit dans *la Maniére de bien Penſer*, que les comparaiſons juſtes & naturelles faiſoient de belles penſées, & cela ſe voit clairement dans les trois comparaiſons de Coſtar.

CRoyez-moi, écrit Ovide à un de ſes amis qui n'oſoit lui écrire dans le temps de ſon exil, les Puiſſances Céleſtes pardonnent aux malheureux, & nôtre Prince eſt de tous les Dieux le plus modéré : il tempére ſon autorité par la juſtice. Il a bâti depuis peu un Temple tout de marbre à cette Déeſſe au milieu de Rome : il y a long-temps qu'il lui en a bâti un autre dans ſon cœur. *Nuper eam Cæſar, facto de marmore templo, jam pridem poſuit mentis in ædeſuæ.* De Pont. l. 3. Ep. 6.

CE que le même Poëte écrit à un Courtiſan qui étoit peu touché de ſon exil, eſt naturel & délicat.

Si vous n'avez nul chagrin des maux qu'Ovide ſouffre, parce qu'il ſemble les avoir méritez, ayez-en dumoins de ce qu'il les a méritez. *Et mala Naſonem, quoniam meruiſſe videtur ; Si non ferre doles, at meruiſſe dole* De Pont. L. 1. Ep. 7.

LE Sécrétaire de l'Académie Françoiſe, dans le temps qu'il en étoit Directeur, fit un bel éloge du Roi, en répondant aux Diſcours de deux nouveaux Académiciens.

Vous rempliſſez ſans doute, leur dit-il, l'attente de l'Académie. Vous allez participer à ſes fonctions, & vous avez tout ce qu'il

faut pour vous en bien aquiter. Il n'y a qu'une seule chose qu'elle ne se peut promettre de vous, qu'elle ne se peut promettre d'elle-même, & qu'elle regarde cependant comme la principale & la plus essencielle de ses obligations: c'est de répondre à tant de graces dont la bonté du Roi l'a comblée, & d'y répondre comme le mérite la grandeur de ses bienfaits.

Nous pouvons, à la verité, faire des portraits de lui, qui soient l'étonnement & l'instruction de tous les siécles & de tous les Princes. Nous pouvons le dépeindre sage, vaillant, libéral & juste; magnifique dans les dépenses de la paix, formidable dans les appareils de la guerre; élevé dans ses projets, impénétrable dans ses desseins, ardent & infatigable dans l'execution de ses entrepriſes; intrépide dans les hazards, doux & humain dans la victoire, & toûjours plus grand en toutes choses que sa Fortune & que sa Couronne. Mais quelques beaux que puissent être les portraits que nous ferons d'un si grand Prince, de combien seront-ils encore au dessous de l'excellence de l'original? & combien s'en faudra-t-il qu'ils ne soient assez noblement touchez, pour lui ressembler parfaitement?

La pensée par laquelle il finit, n'est pas moins vraye ni moins délicate, toute flateuse qu'elle est.

Vous qui travaillez pour le jeune Prince à l'Histoire de la plus Auguste Monarchie du Monde, dit-il à l'un des deux nouveaux Académiciens, hâtez-vous d'achever vôtre travail. Quelques grandes actions & quelques grands événemens que vous fourniſſent les Clovis, les Clotaires, les Charles, les Phi-

lippes, les Louïs, les François & les Henris; passez rapidement sur tant de régnes pour venir à celui d'un Roi qui réünit en lui seul tout ce que ses Prédécesseurs ont de plus grand. Quelle matiére pour un Historien, que le régne du grand Louïs! & quel modéle pour le Fils, que les vertus & la conduite du Pere!

UN homme de bien accusé injustement & chargé de fers, ne perd rien de sa gloire dans l'obscurité d'un cachot: il ôte à la prison même ce qu'elle a d'ignominieux, & la rend plus honnête que ces lieux augustes où la Justice se rend. C'est ce que Sénéque dit de Socrate: il ajoûte qu'où étoit Socrate, il ne sembloit pas qu'il pût y avoir de prison.

Carcerem intravit, ignominiam ipsi loco detracturus. Consol. ad Helu.

Ces pensées sont fortes & un peu outrées, selon le carectére de Sénéque; mais elles ont leur beauté, & font bien sentir ce qu'elles expriment.

Ex illo carcere quam intrando purgavit, omnique honestiorem curia reddidit. De Beat. Vit. *Neque enim poterat carcer videri in quo Socrates erat.* Consol. ad Hel.

LEs Métaphores doivent être continuées dans le même genre; & ce n'est pas penser juste que de dire:

Pren ta foudre, Louïs, & va comme un Lion
Donner le dernier coup à la derniere tête
De la Rebellion.

Le sçavant Homme qui a fait des Observations sur les Poësies de Malherbe, remarque cela judicieusement comme une faute qui choque les régles du bon sens, & celles des Maîtres de l'Art. En effet, la foudre & le lion ne s'accordent pas: ce sont deux images qui

n'ont nul rapport, & qui font un mauvais effet étant jointes enſemble.

UN Homme d'eſprit dit dans ſes Mémoires: C'eſt bien la faute des grands Princes quand ils ne ſe font pas aimer de tout le monde. Un de leurs regards, un ſoûris, une parole gracieuſe, tout cela leur gagne les cœurs. Pour nous autres particuliers il nous faut bien d'autres choſes, & ſouvent aprés beaucoup de peines nous n'avons rien gagné. Le mérite même qui les fait admirer quand ils en ont, nous attire quand nous en avons, la haine & l'envie.

Selon Gracian, un mot favorable de la bouche du Maître, vaut les ſervices que nous pourroit rendre un de nos égaux; & la civilité d'un Prince, engage plus que le preſent d'un Bourgeois. *Iguala la palabra favorable de un Superior a la obra de un igual, y excede la corteſia de un Principe, al don de un ciudadano.*

Enfin, ſi nous en croyons l'Auteur des *Caractéres de ce ſiécle*, une froideur ou une incivilité qui vient de ceux qui ſont au deſſus de nous, nous les fait haïr: mais un ſalut ou un ſoûrire nous les réconcilie.

LE Panégyriſte du Pere de Conſtantin, aprés avoir dit au ſujet d'une navigation périlleuſe que ſes ſoldats & ſes Capitaines craignoient d'entreprendre: Qui eſt-ce qui avec vous craindroit de ſe fier à la mer quelque irritée qu'elle fût? leur fait dire en ſuite; Qu'avons nous à craindre? nous ſuivons Ceſar.

Quis ſe quamlibet iniquo mari non auderet credere, te navigante? Eumen. Panegyr. Conſtant. Cæſar.

Cela revient au mot fameux de Jules Cesar: Que crains-tu? dit-il au Pilote que la tempête effrayoit, tu portes Cesar & sa Fortune.

Quid est quod timere possimus? Cæsarem sequimur. Ibid.

Lucain paraphrase ce mot à la maniére, en disant que Cesar se croyant au dessus de tous les périls, parla ainsi au Pilote: Mépriſez la colére de la mer, & abandonnez-vous à la furie des vents. Si vous faites difficulté de gagner l'Italie, parce que le Ciel ne vous semble pas favorable; allez-y sous mes auspices. La seule cause raisonnable de vôtre crainte est de ne pas sçavoir que celui que vous menez n'est jamais delaissé des Dieux, & que la Fortune le traite mal quand elle ne prévient pas ses souhaits. Seur que je vous servirai de défense, jettez-vous au milieu des tempêtes; c'est l'affaire du Ciel & de la mer de nous conduire au port & non pas la nôtre: Cesar sauvera le vaisseau qui le porte.

Fisus cuncta sibi cessura pericula, Cæsar, Sperne minas, inquit, pelagi, ventoque furenti Trade sinum. Italiam si cælo auctore recusas, Me pete: sola tibi causa hæc est justa timoris, Vectorem non nosse tuum, &c. Lib. 5.

Hanc Cæsare pressam, A pelago defendet onus. Ibid.

Ces pénsées sont vives & nobles, mais un peu hardies, & même un peu fanfaronnes.

UN trés-honnête Homme qui sçait accorder les Emplois qu'il a à la Cour avec les fonctions de l'Academie, & qui ne s'entend pas moins à faire de belles harangues que de bonnes dépêches, dit dans un Discours Académique: que les Poëtes se plaignent de n'avoir point d'expressions assez fortes pour representer le merveilleux des Exploits de Louïs le Grand; & les Historiens au contraire, de n'en avoir point d'assez simples pour empêcher que tant de

merveilles ne paſſent pour autant de fictions.

Ce tour-là eſt délicat & nouveau dans une matiére preſque uſée : celui-ci ne l'eſt pas moins.

Si j'écrivois l'hiſtoire du Roi, dit un Homme de qualité dans ſes Mémoires, je dirois les choſes nuëment & ſans faire tant de façons, qui d'ordinaire ſont ſuſpectes de fauſſeté, ou d'exagération. Toute la difficulté de ſon hiſtoire eſt de donner un air de verité aux faits que ſon hiſtorien mettra en œuvre : car la plûpart des actions des Héros fabuleux n'auront pas plus un air de fable à la poſtérité, que celles du Roi.

LEs malheurs extrêmes ont leurs avantages, ſelon Quintilien. Quand nous avons tout perdu, nous devons nous roidir & nous élever contre la mauvaiſe Fortune avec d'autant plus de fierté, que s'il eſt difficile de la ſouffrir, il eſt aiſé de la mépriſer : car il ne lui reſte plus rien par où elle puiſſe nous attaquer ; elle nous donne même une aſſurance, malheureuſe à la verité, mais certaine que nous n'avons plus rien à craindre.

Nihil enim ſibi adverſus me reliquit, & infelicem quidem, ſed certiſſimam tamen attulit mihi ex his malis ſecuritatem Quintil. Lib. 6. Præfat.

Sénéque le Tragique dit la même choſe en moins de paroles.

Les maux extrêmes ont coûtume de nous mettre en ſeureté.

Solent ſuprema facere ſecuros mala.

Ovide l'a dit encore plus briévement en plus d'un endroit.

Fortuna miſerrima tuta eſt.

La penſée ſeroit tout à fait vraye, ſi dans les

plus grands malheurs on n'avoit rien à craindre ni à perdre. Mais comme les disgraces ne sont jamais si complettes qu'il ne reste aux plus malheureux encore quelque chose dont ils pourroient être dépoüillez, cela fait que la pensée a un peu de faux.

SElon Balzac, comme il y a des Riviéres qui ne font jamais tant de bien que quand elles se débordent; de même l'amitié n'a rien de meilleur que l'excés. Costar a la même pensée, & la pousse encore plus loin. L'amitié, dit-il, n'a de vicieuse extrêmité que celle du défaut: ses mouvemens doivent être rapides: elle doit un peu dérégler le jugement; & c'est une vertu que la raison ne peut faire à moins que la passion n'en soit de moitié.

SEnéque le Philosophe excelle en comparaisons, & celle qu'il a sur la reconnoissance est à mon gré une des plus heureuses & des plus justes. De même, dit-il, que pour bien joüer à la Paume il ne suffit pas de bien recevoir la balle, mais qu'il faut la renvoyer à propos; ainsi pour remplir les devoirs de la gratitude, ce n'est pas assez de recevoir un bienfait de bonne grace si on ne le rend dans l'occasion. Lib. 2. de Benef.

LEs Voyageurs valent mieux ordinairement que les gens qui ne sortent point de leur Païs. Un bel Esprit Italien les compare aux Fleuves qui croissent à mesure qu'ils s'éloignent de leur source, & aux Fontaines qui dans leur cours passent par des veines précieuses d'où elles tirent d'excellentes qualitez. BARTOLI Huomo di lettre.

Ces comparaiſons ſont belles & juſtes, pour faire entendre que les Voyages augmentent le mérite & perfectionnent l'eſprit.

SElon le même Bartoli les Fables ont eu un Deucalion qui a pû changer les pierres en hommes, & la Philoſophie a eu un Zenon qui a pû changer les hommes en pierres.

Les pierres ſe prennent au premier ſens, dans le propre, & au ſecond dans le figuré; & c'eſt ce qui rend la penſée moins juſte. Les pierres de Deucalion étoient de vrayes pierres; celles de Zenon ne ſont que des hommes inſenſibles.

Nihil appetere jactatione, nihil ob formidinem recuſare. In vita Agr.

TAcite dit en faiſant le portrait d'Agricola, que dans les emplois de la guerre, il ne recherchoit rien par vanité, & ne refuſoit rien par crainte.

Le Taſſe fait dire preſque le même à une fiére Sarrazine, qui nourrie au métier des armes, & n'ayant rien de ſon ſexe que la beauté & la pudeur, alla s'offrir à Aladin pour défendre Jéruſalem contre les Chrêtiens. Je ſuis prête, lui dit-elle, à m'aquitter de toutes les fonctions dont vous voudrez me charger: je ne crains point les plus hautes, & je ne dédaigne pas les plus baſſes.

L'alte non temo, e l'humili non ſdegno.

Un Homme d'eſprit qui a un talent extraordinaire pour toutes les Langues & pour toutes les Sciences, paſſant à Malthe dans ſon Voyage de Conſtantinople, donna ces paroles Italiennes au Grand-Maître Cotonére pour mettre ſur les Banniéres de la Religion.

Cela convient parfaitement à des Chevaliers qui font profession des exercices les plus héroïques en combattant les Infidéles, & des plus humbles en servant les pauvres : de sorte que chacun d'eux peut dire justement, par rapport à ce que les Italiens nomment *impresa*, & que nous appellons entreprise ou fonction :

L'alte non temo, e l'humili non sdegno.

LA pensée d'Alexandre dans Quinte-Curce, sur ce que c'est que vivre pour les Héros, revient à celle de Cesar qu'on a rapportée dans les Dialogues d'Eudoxe & de Philanthe.

Je ne mesure pas ma vie, dit-il, par la durée du temps, mais par la durée de la gloire : c'est le nombre de mes Victoires, & non pas celui de mes années qui fait mon âge. J'ai beaucoup vécu, si je compte bien les faveurs de la Fortune.

Ego me metior non ætatis spatio, sed gloriæ : non annos meos, sed victorias numero. Si munera Fortunæ bene computo, diu vixi. Lib. 9.

LEs pensées qui ne roulent que sur de pures équivoques sont bien fades, & déplaisent fort aux gens de bon goût, quelque ingénieuses qu'elles paroissent.

Le Chevalier d'Aceilli qui excelle en naïvetez, tombe quelquefois dans ce défaut, & l'affecte même comme quelque chose de joli ; témoin les deux Madrigaux suivans. L'un est à un Poëte chagrin qui avoit part aux gratifications du Roi.

Vous ne dormez ni jour ni nuit,
Tout vous travaille, tout vous nuit ;
Vous ne songez rien qui vous plaise,
L'inquiétude vous abat.

Un Rimeur couché ſur l'Etat
Dévroit dormir fort à ſon aiſe.

L'autre eſt ſur une Chambre de Juſtice,

Pour plumer quelques gens qui ſont fort allarmez,
On parle d'établir la Chambre de Juſtice:
Pour les peuples, helas! que ſert qu'on l'établiſſe?
Tels oiſeaux volent mieux aprés qu'ils ſont plumez.

Le Poëte ſe ſçait bon gré des équivoques de *couché*, & de *volent* qui font la pointe des deux Madrigaux. Mais pour moi tout ce que je puis faire, c'eſt de les lui pardonner, en conſideration de ſes autres penſées qui ſont les plus naturelles & les plus naïves du monde.

LEs Poëtes ont des licences que les Orateurs n'ont pas: ils doivent néanmoins ſe ménager, & toute la hardieſſe poëtique n'autoriſe pas la penſée de Malherbe dans un Sonnet à Louïs le Juſte:

Et ce que ſa valeur a fait en deux Etez,
Alcide l'eut-il fait en deux ſiécles de vie?

Une autre penſée du même Sonnet me ſemble moins fanfaronne & moins outrée; c'eſt au ſujet des ennemis de l'Etat domptez par un jeune Monarque de vingt ans:

Certes, ou ce miracle a mes ſens éblouïs,
Ou Mars s'eſt mis lui-même au Trône de la France,
Et s'eſt fait nôtre Roi ſous le nom de Louïs.

S'il diſoit abſolument & poſitivement que Mars s'eſt mis ſur le Trône des François, la penſée auroit quelque choſe de trop fort:

il la tempére & il l'adoucit, en disant,

Ou ce miracle a mes sens éblouïs,
Ou Mars s'est mis lui-même au Trône de la France.

SUr ce que Tacite vouloit écrire l'histoire de l'Ancien Pline, & demandoit les particularitez de sa mort; Pline le Jeune aprés avoir dit que la funeste destinée de son Oncle semblable à celle des Peuples & des Villes qui sont auprés du Vesuve, le fera vivre éternellement, & que les Ouvrages d'un si grand Homme, immortels d'eux-mêmes, le feront encore davantage par le mérite de son Historien, ajoûte: Pour moi j'estime heureux les hommes qui par une faveur particuliére des Dieux font des choses qui méritent d'être écrites, ou en écrivent qui méritent d'être lûës; mais ceux-là sont tres-heureux à mon gré qui sçavent faire l'un & l'autre. Mon Oncle sera de ce nombre par ses Ecrits & par les vôtres.

Equidem beatos puto quibus Deorum munere datum est, aut facere scribenda, aut legenda scribere; beatissimos vero, quibus utrumque. Horum in numero avunculus meus, & suis libris, & tuis erit. l. 6. Ep. 16.

L'Espérance a été appellée par un ancien Sage, qui connoissoit bien les noms propres de chaque chose, le songe d'un homme éveillé: & nôtre Sapho la regarde comme une jeune étourdie qui croit tout ce qu'on lui dit, pourvû qu'il lui plaise; qui n'a que de l'imagination & point de jugement; que des chimeres divertissent; qui prend le vrai pour le faux, & le faux pour le vrai; qui sur de legéres apparences prévoit mille plaisirs qui ne peuvent être.

Un Philosophe moderne qui pense juste, & qui écrit poliment, dit en parlant de l'Es-

pérance, que bien que ce soit la plus agréable de toutes les passions, elle devient avec le temps chagrine & inquiéte; & qu'on peut dire qu'elle ressemble au lait qui est doux au commencement, mais qui s'aigrit quand il est trop gardé.

Spes quæ differtur affligit animam. Proverb. c.13.n.12.

C'est dans le fonds la pensée de Salomon: le bien qu'on espére afflige dés qu'il se fait un peu attendre.

LA réflexion qui a été faite dans un Eloge historique du Roi sur les succés merveilleux de la premiére Campagne de Hollande, est trés-fine & trés-judicieuse.

Par là on peut voir qu'il y a quelquefois des choses vrayes qui ne sont point vrai-semblables aux yeux des hommes, & que nous traitons souvent de fabuleux dans l'Histoire des événemens, qui tout incroyables qu'ils sont, ne laissent pas d'être veritables. En effet, comment la postérité pourra-t-elle croire, qu'un Prince en moins de deux mois ait pris quarante Villes fortifiées réguliérement, & qu'il ait conquis une si grande étenduë de païs en aussi peu de temps qu'il en faut pour faire le Voyage?

Qui fingit sacros auro vel marmore vultus, Non facit ille Deos: qui rogat ille facit. Mart.

SElon Martial, celui qui represente les Dieux en or ou en marbre, ne fait pas les Dieux; mais c'est celui qui les prie.

Un Homme d'esprit a imité heureusement la pensée de Martial en traduisant toute l'Epigramme qui est adressée à Domitien, & en l'adressant au Roi,

Dés long temps je vous importune
De rétablir ma mauvaise fortune.

Si vous ne voulez m'assister,
Trouvez bon que je vous demande;
On n'offense pas Jupiter
En lui presentant son offrande.
Quoi qu'il n'exauce pas; d'un regard gracieux,
Il voit toûjours celui qui le supplie:
Ce n'est pas le Sculpteur, Sire, qui fait les Dieux,
C'est celui qui les prie.

CEux-là sçavent bien souffrir les disgraces au jugement de Quinte-Gurce, qui sçavent bien les cacher; & nul païs, selon lui, n'est si propre aux malheureux que la solitude *Optime miseriis ferunt qui abscondunt; nec ulla est tam familiaris infelicibus patria, quam solitudo.* Lib. 5.

UN fameux Académicien dit dans la Harangue qu'il fit au Roi pour l'Académie Françoise, au retour de Sa Majesté aprés les Conquétes de l'année 1676. que c'est le propre de la grande admiration, & de toutes les passions violentes, de donner de la voix aux muets, & de rendre l'éloquence muette; que le peuple jusqu'au plus bas, jusqu'à celui qu'on prendroit pour insensible, parle en ces occasions d'une maniére si naturelle & si vive, que nulle étude ne la sçauroit imiter: mais que l'Académie aprés avoir cultivé avec tant de peine l'art de bien parler, n'a point de paroles en un sujet si ample, presque réduite à honorer par sa confusion & par son silence, ce qu'elle ne peut ni relever ni égaler par ses discours.

C'est beaucoup dire en ne disant rien.

UN autre Académien aprés avoir dit qu'une Ville fameuse sera toûjours

pour la gloire du Roi un monument éternel, non seulement de la plus grande valeur; mais aussi de la plus grande modération dont on ait jamais parlé, ajoûte: Il faut avoüer que de pouvoir exercer ainsi des vertus si opposées, c'est avoir une grandeur d'ame toute extraordinaire & bien au dessus de l'idée qu'Homére a voulu donner de la grandeur de ses Dieux, quand il a dit que d'un seul pas ils franchissoient toute l'étenduë des mers: cette grandeur étant encore trop bornée pour bien representer celle d'une ame héroïque, qui est en même temps dans l'extrêmité de la valeur, & dans l'extrêmité de la clémence; deux termes plus éloignez l'un de l'autre que ne sont les deux rives de l'Océan.

C'est enchérir sur la pensée d'Homére, qui est grande d'elle-même, & que Longin propose pour un exemple du sublime.

Incendium illud quid egit aliud nisi ut destinata hominum ac Deorum domicilio civitas non deleta, non obruta, sed expiata potius & lustrata videatur.

SElon Florus, aprés que les Gaulois eurent brûlé Rome, il falut rendre des actions de graces aux Dieux Immortels pour un accident si tragique. Le feu qui réduisit en cendres des Cabanes de Pasteurs, cacha la pauvreté de Romulus, & cet incendie fit qu'une Ville destinée à être le domicile des hommes & des Dieux, ne parût pas ruinée & détruite; mais purifiée & consacrée en quelque façon.

Ciceron dit quelque chose de semblable sur l'embrasement du Capitole aprés la mort de Sylla, en disant que ces flammes semblerent

Lib. 1. cap. 11. *Ut illa flamma divinitus extitisse videatur, non quæ deleret Jovis optimi Maximi templum, sed quæ præclarius, magnificentiusque deposceret.* In Verr. lib. 4.

venir

venir du Ciel ; non pour détruire le Temple de Jupiter, mais pour en demander un plus beau & plus magnifique.

LA mort de Métellus a été encore plus glorieuſe que ſa vie.

Aprés avoir reçû pluſieurs fois l'honneur du triomphe, & rempli ſi dignement les premiéres Charges de la République, il mourut tout couvert de gloire dans une extrême vieilleſſe ; & ſon corps fut porté au bucher par quatre de ſes enfans, dont deux avoient été Conſuls ; l'un l'étoit, & l'autre prétendoit au Conſulat qu'il obtint en ſuite. Si on en croit Velleius Paterculus & l'Ancien Pline, ce n'eſt pas mourir que cela : c'eſt ſortir heureuſement de la vie ; c'eſt triompher juſques dans ſes funérailles.

Hoc eſt nihil mirum magis feliciter de vita migrare, quam mori. Vell. Pater. l. 1. *Velut exequiis quoque triumphans.* Pl. Hiſt. Nat. Lib. 7.

IL y a des penſées belles d'elles-mêmes qui perdent tout leur luſtre avec le temps, & qui ſont tellement uſées, qu'on n'oſeroit plus s'en ſervir. Je mets dans ce rang les penſées qui roulent ſur les lauriers & la foudre, comme celle-ci,

Mars eſt mort, il n'eſt plus que poudre ;
Et ce grand Phœnix des Guerriers,
Sous une foreſt de Lauriers
N'a pû ſe garantir du foudre.

Nôtre Proſe ſouffre encore moins cela maintenant que nôtre Poëſie, & je ne voudrois pas dire dans un Diſcours d'éloquence, d'un Prince victorieux, que ſes lauriers le mettent à couvert de la foudre.

La penſée du Comte de Villamediana dans

ſa Fable de Daphné, n'eſt pas de ce caractére: quoi qu'elle commence par l'ancienne idée qu'on a du laurier & de la foudre, elle finit par quelque choſe de nouveau. Il fait parler ainſi Apollon à Daphné changée en laurier: Vous vivrez ſans craindre la foudre de Jupiter; car il n'eſt pas juſte que qui a réſiſté aux feux d'Apollon, ſente d'autres flammes;

Viviras laurel eſſento
Aun a los rayos de Jove
Que nos es bien ſienta otras llamas
Quien reſiſtiò mis ardores.

Une autre penſée fort uſée eſt la conſtance de la Fortune dans ſon inconſtance. Celà étoit bon la premiére ou la ſeconde fois qu'on le dit; & c'eſt un joli endroit d'Ovide que celui-ci. La Fortune errante & vagabonde ne ſe fixe nulle part, & n'eſt conſtante que dans ſa légéreté. Mais ce dernier trait ne ſe ſouffriroit pas aujourd'hui; & ſur l'inconſtance de la Fortune il faut que les penſées pour être agréables, ayent au moins je ne ſçai quel air de nouveauté, comme celles-ci que j'ai vûës dans des lettres fort ſpirituelles qui ſont tombées entre mes mains: La Fortune s'attache ſi fort à me perſécuter, qu'elle ſemble ſortir pour moi de ſon caractére d'inconſtante. La Fortune eſt ſi extravagante qu'il n'y a rien qu'on ne puiſſe attendre de ſon caprice: ainſi j'ai toûjours un peu d'eſpérance.

Paſſibus ambiguis fortuna volubilis errat, Et tantum conſtans in levitate ſua eſt. Triſt. l. 5. Eleg. 8.

Je compte auſſi pour une penſée qui a vieilli, celle du Soleil & du Croiſſant au regard du Roi & des Turcs: elle n'étoit pas encore uſée quand un bel Eſprit de la Cour dit de nôtre Auguſte Monarque tout jeune, qui repreſen-

toit le Soleil levant dans le Ballet de la nuit.

Mon inclination m'attache à ce qu'il faut;
Et s'il plaît à celui qui m'a placé si haut,
Quand j'aurai dissipé les ombres de la France,
Vers les Climats lointains ma clarté paroissant,
Ira victorieuse au milieu de Bizance
Effacer le Croissant.

Malherbe néanmoins avoit déja dit à Henri IV. sur l'heureux succés du Voyage de Sedan,

Je sçai bien que les Oracles
Prédisent tous qu'à ton Fils
Sont réservez les miracles
De la prise de Memphis;
Et que c'est lui dont l'épée
Au sang Barbare trempée,
Quelque jour apparoissant,
A la Gréce qui soûpire
Fera décroître l'Empire
De l'infidéle Croissant.

Mais le Soleil n'est pas là oppose au Croissant comme dans l'exemple du Ballet, & c'est ce qui met de la différence entre ces deux pensées.

UN excellent Orateur de nos jours peint parfaitement une Princesse accomplie, dans l'Oraison Funébre qu'il en a faite. Voici quelques traits qui me paroissent admirables.

Elle connoissoit si bien la beauté des ouvrages de l'esprit, que l'on croyoit avoir atteint la perfection quand on avoit sçû plaire à Madame.

Plusieurs dans la crainte d'être trop faciles

ſe rendent inflexibles à la raiſon, & s'affermiſſent contre elle. Madame s'éloignoit toûjours autant de la préſomption que de la foibleſſe : également eſtimable, & de ce qu'elle ſçavoit trouver les ſages conſeils, & de ce qu'elle étoit capable de les recevoir.

Elle étudioit ſes défauts; elle aimoit qu'on lui en fit des leçons ſincéres : marque aſſurée d'une ame forte que ſes fautes ne dominent pas, & qui ne craint point de les enviſager de prés, par une ſecrette confiance des reſſources qu'elle ſent pour les ſurmonter.

Sous un viſage riant, ſous cet air de jeuneſſe qui ſembloit ne promettre que des jeux, elle cachoit un ſens & un ſérieux, dont ceux qui traitoient avec elle étoient ſurpris.

Elle donnoit non ſeulement avec joye, mais avec une hauteur d'ame qui marquoit tout enſemble, & le mépris du don & l'eſtime de la perſonne.

Seure à ſes amis, par la lumiére & la droiture de ſon eſprit, elle les mettoit à couvert des vains ombrages, & ne leur laiſſoit à craindre que leurs propres fautes.

Quand quelqu'un traitoit avec elle, il ſembloit qu'elle eût oublié ſon rang pour ne ſe ſoûtenir que par ſa raiſon. On ne s'appercevoit preſque pas qu'on parlât à une perſonne ſi élevée ; on ſentoit ſeulement au fonds de ſon cœur qu'on eût voulu lui rendre au centuple la grandeur dont elle ſe dépoüilloit ſi obligeamment.

Rien n'a jamais égalé la fermeté de ſon ame, ni ce courage paiſible qui ſans faire effort pour s'élever, s'eſt trouvé par ſa naturelle ſituation au deſſus des accidens les plus redoutables.

Ce que l'Orateur ajoûte eſt d'une délicateſſe infinie.

Madame fut douce envers la mort, comme elle l'étoit envers tout le monde. Son grand cœur ne s'aigrit ni ne s'emporta contre elle: elle ne la brave point auſſi avec fierté; contente de l'enviſager ſans émotion, & de la recevoir ſans trouble. Triſte conſolation, puis que malgré ce grand courage nous l'avons perduë! c'eſt la grande vanité des choſes humaines. Aprés que par le dernier effet de nôtre courage nous avons, pour ainſi dire, ſurmonté la mort; elle éteint en nous juſqu'à ce courage par lequel nous ſemblions la défier.

C'Eſt une loüange également ſolide & délicate, que celle qu'un de nos célébres Orateurs Latins donne à l'illuſtre Jean Bochart de Champigny, qui ayant été trente ans dans le Conſeil, fut en ſuite Surintendant des Finances, & Premier Préſident du Parlement de Paris.

Il aima mieux enrichir la France que ſa maiſon; & la gloire de s'être aquitté de ſes Emplois en habile homme & en homme de bien, fut tout le fruit qu'il en voulut tirer.

Ditare Galliam maluit quàm domum, nihilque inde præter muneris recte & ſancte geſti gloriam referre voluit. Paneg. Aug Galliar. Sen.

LA penſée de l'Auteur des *Réflexions Morales* me ſemble fort juſte, qu'on n'eſt jamais ſi ridicule par les qualitez que l'on a, que par celles que l'on affecte d'avoir. Un autre homme d'eſprit qui a le diſcernement ſi délicat & le ſens ſi droit, en rend la raiſon dans les Vers ſuivans, qui ne ſont pas moins d'un bon Philoſophe que d'un bon Poëte.

Le faux eſt toûjours fade, ennuyeux, languiſſant ;
Mais la nature eſt vraye, & d'abord on la ſent,
C'eſt elle ſeule en tout qu'on admire & qu'on aime ;
Un eſprit né chagrin plaît par ſon chagrin même ;
Chacun pris dans ſon air eſt agréable en ſoi :
Ce n'eſt que l'air d'autrui qui peut déplaire en moi.

CAtulle ſe moque agréablement d'un homme de ſon temps qui rioit ſans ceſſe, parce qu'il avoit les dents blanches. Rien n'eſt plus ſot, dit ce Poëte, que de rire ſottement,

Riſu inepto res ineptior nulla eſt.

On peut ajoûter au ſentiment du Poëte Latin, celui d'une Princeſſe Françoiſe qui trouvoit fort ridicules ceux qui rient éternellement; & qui dit un jour d'un certain Marquis, grand parleur & grand rieur : Il n'y a pas juſqu'au ton de ſa voix qui ne ſoit une ſottiſe.

Auſſi, ſelon l'Auteur du *Diſcours des Agrémens*, Il n'y a rien de plus rare dans les actions de la vie, que de rire & de pleurer de bonne grace. Ce n'eſt pas rire de bonne grace, que de ne rire que pour montrer de belles dents : il faut que le ſujet le demande, & que le rire ſoit proportionné au ſujet & à l'occaſion.

Un autre de nos Ecrivains a fait ſur cela une réflexion judicieuſe.

Les aiſes de la vie, l'abondance, le calme d'une grande proſpérité font que les Princes ont de la joye de reſte pour rire d'un nain, d'un ſinge, d'un imbécille, & d'un mauvais conte. Les gens moins heureux ne rient qu'à propos.

OVide écrivant du lieu de son exil à un homme dur & barbare qui ne le plaignoit point, & qui insultoit même à son malheur, lui dit: Quand je ne souffrirois point d'autre mal que la colére d'Auguste, sa colére toute seule n'est-elle pas un grand mal pour moi?

Ut mala nulla feram nisi nudam Cæsaris iram, Nuda parum nobis Cæsaris ira mali est? Trist. l. 3. El. 11.

La pensée d'un Pere de l'Eglise sur le commandement que Dieu fait aux hommes de l'aimer, a quelque chose de semblable & de plus touchant. Qui suis je, mon Dieu, pour que vous me commandiez de vous aimer, & que vous me menaciez des plus grandes miséres, si j'y manque? N'en est-ce pas une assez grande que de ne vous point aimer?

Quid tibi sum ipse, ut amari te jubeas à me, & nisi faciam, mineris ingentes miserias? Parvane ipsa est, si non amem te? Augustin. Confess. lib. 1. cap. 4.

GOngora dit d'une jeune personne, qu'elle avoit peu d'années de vie, & plusieurs siécles de beauté.

Muchos siglos de hermosura
En pocos años de edad.

Cette pensée est fausse. Plusieurs siécles de beauté ne donnent pas une belle idée; cela signifie une beauté surannée, & déja effacée par le temps: car rien ne flétrit plus ce qui s'appelle beauté, que le temps; & un visage de deux ou trois siécles auroit peu de charmes. Aussi un Poëte dit à ce propos, que la beauté est un bien fragile, qu'elle diminuë à mesure que les années croissent, & que sa durée même la fait périr.

Forma bonum fragile est quantumque accedit ad annos, Fit minor, & spatio carpitur ipsa suo.

Voilà ce qui arrive réguliérement; & Malherbe demande quelque choſe d'extraordinaire pour Marie de Médicis, en diſant pour elle au Seigneur:

Fai que jamais rien ne l'ennuye,
Que toute infortune la fuye,
Et qu'aux roſes de ſa beautè
L'âge par qui tout ſe conſume,
Redonne contre ſa coûtume
La grace de la nouveauté.

A la verité on dit fort bien qu'un jeune homme a la prudence des vieillards, & Diodore de Sicile met entre les avantages qui nous viennent de la lecture de l'hiſtoire; qu'elle donne de la ſageſſe aux jeunes gens mêmes.

Pétrarque dit auſſi d'une jeuneſſe fort ſage, que ſes penſées & ſes deſſeins ſont d'un homme qui a les cheveux blancs.

Nell' età giovenil penſier canuto.

Et Virgile dit du jeune Aſcagne, qu'il avoit le courage & la conduite d'un homme fait.

Ante annos animumq; gerens, curamque virilem.

Ces penſées ſont vrayes: car la fleur de l'âge & la maturité du jugement ne ſont pas incompatibles; au lieu que la beauté & pluſieurs ſiécles ne s'accordent point.

IL y a bien de l'eſprit, & un grand feu d'imagination dans les penſées d'un de nos Poëtes Latins ſur le paſſage du Rhin en 1672. Aprés avoir feint que la Terreur paſſe avec les troupes Françoiſes; que la Diſcorde s'empare du Fort de Skeink; & que le fleuve allar-

mé ne ſçait par où s'échaper : il imagine que les Manes des Héros qui n'ont pû autrefois paſſer le Rhin, viennent des Champs Eliſées pour voir eux-mêmes ce que la Renommée leur a appris, & que c'eſt la jalouſie qu'ils ont conçûë contre Louïs le Grand, qui les a fait ſortir des Enfers. Les Vers Latins ont une beauté & une grandeur dignes du ſiécle d'Auguſte ; & la Traduction qu'en a fait Corneille, n'a rien qui démente le ſiécle de Louïs le Grand.

Inſignes ea fama animas atque invidus ardor, Elicit in lucem : volitant exanguia ripis, Heroum ſimulacra, &c.

On voit errer par tout ces Ombres redoutables,
Qu'arrêterent jadis ces bords impénétrables.
Druſus marche à leur tête & ſe poſte au foſſé,
Que pour joindre l'Iſſel au Rhin il a tracé.
Varus le ſuit tout pâle, & ſemble dans ces plaines
Chercher le reſte affreux des Légions Romaines.
Son vangeur aprés lui le grand Germanicus,
Vient voir comme on vaincra ceux qu'il n'a pas vaincus.
Le fameux Jean d'Autriche, & le cruel Toléde,
Sous qui des maux ſi grands crûrent par le remede,
L'invincible Farneſe & les vaillans Naſſaus,
Fiers d'avoir tant livré, tant ſoûtenu d'aſſauts,
Reprennent tous leur part au jour qui nous éclaire,
Pour voir faire à mon Roi ce qu'eux tous n'ont pû faire ;
Eux-mêmes s'en convaincre, & d'un regard jaloux
Admirer un Héros qui les efface tous.

Vincere dum properas, ſeſe ſimul omnia ſubdunt,

Un autre Poëte Latin de nos jours dit au Roi ingénieuſement ſur le Paſſage du Rhin : Tandis que vous courez à la Victoire, tout ſe rend à vous. Le Rhin qui a autrefois arrê-

té les Céſars, devient pour vous un chemin aiſé.

Qui mora Cæſaribus fit tibi Rhenus iter

Le même veut que l'Ombre de Céſar jalouſe des belles actions de Louïs le Grand, vole autour de ſa Statuë, en jettant des gémiſſemens & des ſoûpirs; & il ajoûte au regard du Roi, que celui qui a été la terreur du monde, en eſt maintenant l'amour.

Huc circumvolitans gemat ingens Cæſaris Umbra. Ille eſt orbis amor qui modo terror erat.

CE que dit le Taſſe ſur une Roſe qui n'eſt pas encore épanouïe, eſt joli.

Quanto ſi moſtra men tanto è più bella,

Moins elle ſe montre, & plus elle eſt belle. Bartoli a imité cela dans le mot de la Deviſe qui eſt au commencement de ſa *Pouertà contenta*,

Quanto lacera più, tanto più bella,

Plus elle eſt déchirée, plus elle eſt belle.

Le Corps eſt une enſeigne militaire toute en piéces.

Miſeri vetabamur agere miſeros, immo omnes cogebamur mentiri beatos. Pac. Panegyr.

UN Ancien Panégyriſte aprés avoir décrit le malheur des temps ſous des Empereurs injuſtes & barbares qui s'enrichiſſoient aux dépens des Principaux de l'Empire, dit que le comble de la miſére eſt qu'on défende aux miſérables d'avoir l'air de miſérables, & qu'on les contraigne même de faire ſemblant d'être heureux.

Nulla maïer eſt po-

Il ajoûte que c'eſt un adouciſſement des miſéres de donner des larmes aux maux que

l'on souffre, & qu'il n'y a point de plus grande peine que d'être malheureux sans le paroître:

na quam esse miserum, & non videri. Ibid.

Aussi l'Orateur Romain fait ce reproche à Pison: Quel Tyran parmi les peuples les plus barbares a porté l'injustice & la cruauté, jusqu'à défendre les pleurs à ceux qu'il obligeoit de pleurer? Vous laissez la tristesse & vous en ôtez les marques. Vous arrêtez le cours des larmes, non en consolant, mais en menaçant.

Mœrorem relinquis; mœroris aufers insignia; eripis lacrymas non consolando, sed minando. In Pis.

Enfin, Sénéque le Tragique, sur ce que Polyxene se para comme pour des nôces, croyant que Néoptoléme l'alloit épouser dans le temps que la désolation étoit par tout, aprés la ruïne de Troye, fait dire à Andromaque: Il ne nous restoit plus pour comble de maux, que de nous réjouïr.

Hoc deerat unum Phrygibus everſis malum Gaudere. In Troad.

Comme si elle eût dit que la seule douceur qui reste aux misérables, c'est de pouvoir pleurer en liberté leurs miséres, & que l'extrêmité de la douleur, c'est d'être contraint en cet état-là de témoigner de la joye.

PLine le Jeune prie un de ses amis de lui faire copier deux portraits, & dit joliment là-dessus.

S'il est difficile d'attraper l'air & la ressemblance d'une personne en faisant son portrait, il l'est encore plus de faire une copie du portrait bien ressemblante; & je vous conjure de ne souffrir pas que le Peintre s'écarte tant soit peu de l'original, même pour faire une plus belle peinture. C'est dans cette vûë que quelqu'un a dit d'un excellent Peintre qui ne réüssissoit pas à faire ressembler, qu'il faisoit de mauvais portraits, & de bons tableaux.

Cum est arduum similitudinem effingere ex vero, tum longe difficillima est imitationis imitatio, à quâ, rogo, ut artificem quem elegeris, ne in melius quidem sinas aberrare. L. 4. Ep. 28.

NOus foüillons dans toutes les veines de la terre, dit l'Ancien Pline; nous marchons & nous bâtiſſons ſur les endroits mêmes que nous avons creuſez; & nous nous étonnons aprés cela qu'elle s'entr'ouvre, ou qu'elle tremble quelquefois. N'eſt-ce pas auſſi une marque de l'indignation de nôtre mere commune? Nous cherchons les richeſſes dans ſes entrailles, & juſques dans le ſejour des ombres; comme ſi elle n'étoit pas aſſez bonne ni aſſez féconde où nous la foulons aux pieds.

Perſequimur omnes terræ fibras, vivimuſque ſuper excavatam mirantes dehiſcere aliquando aut intremiſcere illam. Ceu vero non hoc etiam indignatione ſacræ parentis exprimi poſſit: Imus in viſcera ejus; in ſede Manium opes quærimus, tanquam parum benigna, fertilique quâ calcatur. Hiſt. Nat. lib. 33. Proœm.

VOiture parle du grand Guſtave, comme d'un Conquérant en qui la moindre qualité étoit celle de Roi; & qui ayant toutes les vertus d'Alexandre, n'avoit nul de ſes vices que ſon ambition.

C'eſt dire beaucoup en peu de paroles; & le Sonnet qu'on a fait ſur ce Héros de nôtre ſiécle, n'en donne guéres une idée plus maguifique.

Plus vîte que l'éclair, plus craint que le tonnerre,
Portant avecque moi la terreur & la mort,
J'ai paſſé comme un Mars des rivages du Nort,
Par tout où m'appelloit la juſtice & la guerre.

L'Allemagne m'a vû briſer comme du verre
Tout ce qui s'oppoſoit à mon puiſſant effort,
Et mon ſecours fatal lui ſervit de ſupport,
Lors qu'il ne ſembloit plus qu'elle en eût ſur la terre.

Le plus juſte aux conſeils, le premier aux hazards,
J'ai terni par mes faits le luſtre des Céſars,
Et rendu l'Univers étonné de ma gloire.

Quel ſiécle vit jamais un ſi grand Conquérant?
Vivant j'ai triomphé, je triomphe en mourant,
Et choiſis pour tombeau le champ de la victoire.

Ces deux derniers Vers ſont alluſion à la célébre Bataille de Lutzen, que le Roi de Suéde gagna, & où il fut tué. Ce qui donna lieu à une deviſe, dont le Corps eſt un Eléphant, qui piqué par un Dragon tombe mort ſur lui, & l'écraſe de ſa maſſe, avec ces paroles

Etiam poſt funera victor.

LEs deux Lettres qui ont été écrites à M. le Duc de Vivonne ſur ſon entrée dans le Phare de Meſſine, & qui ſont dattées des Champs Eliſées, ont un caractére ſingulier. L'une eſt dans le ſtile de Balzac, l'autre dans le ſtile de Voiture; & ces copies reſſemblent ſi fort aux originaux, que Balzac & Voiture y ſeroient trompez eux-mêmes, s'ils vivoient encore: voici des traits de la premiere.

Le bruit de vos actions reſſuſcite les morts; il réveille les gens endormis depuis trente années, & condamnez à un ſommeil éternel: il fait parler le ſilence même.

Vous avez redonné le pain à une Ville qui a accoûtumé de le fournir à toutes les autres; vous avez nourri la mere nourrice de l'Italie.

Les tonnerres de cette Flotte qui vous fermoit les avenuës de ſon Port, n'ont fait que ſaluer vôtre entrée; ſa réſiſtance ne vous a pas arrêté plus long-temps qu'une réception un peu trop civile.

Sans châtier la Mer comme Xerxés, vous l'avez renduë disciplinable; vous avez plus fait encore, vous avez rendu l'Espagnol humble.

N'en déplaise à un de vos Poëtes; il n'a pas raison d'écrire qu'au delà du Cocyte le mérite n'est plus connu. Le vôtre, Monseigneur, est vanté ici d'une commune voix des deux côtez du Styx. Il fait sans cesse ressouvenir de vous dans le sejour même de l'oubli; il trouve des partisans zélez dans le païs de l'indifférence; il met l'Achéron dans les intérêts de la Seine. Disons plus, il n'y a point d'Ombre parmi nous si prévenuë des principes du Portique, si endurcie dans l'Ecole de Zenon, si fortifiée contre la joye & contre la douleur, qui n'entende vos loüanges avec plaisir, qui ne batte des mains, qui ne crie miracle au moment que l'on vous nomme.

La seconde Lettre qui est de Voiture, a tout son esprit: elle commence de la sorte.

Bien que nous autres Morts ne prenions pas grand intéreſt aux affaires des vivans, & ne soyons pas trop portez à rire, je ne sçaurois pourtant m'empêcher de me réjoüir des grandes choses que vous faites au dessus de nôtre tête. Sérieusement, vôtre dernier combat fait un bruit de diable aux Enfers: il s'est fait entendre dans un lieu où l'on n'entend pas Dieu tonner, & a fait connoître vôtre gloire dans un païs où l'on ne connoît pas le Soleil.

Il est venu ici un bon nombre d'Espagnols qui y étoient, & qui nous en ont appris le détail. Je ne sçai pourquoi on veut faire passer les gens de leur Nation pour fanfarons: ce

ſont, je vous aſſure, de fort bonnes gens; & le Roi depuis quelque temps nous les envoye ici fort doux & fort honnêtes.

Les penſées ſuivantes ſont du même caractére.

A voir de quel air vous courez la Mer Méditerranée, il ſemble qu'elle vous appartienne toute entiére: il n'y a pas à l'heure qu'il eſt dans toute ſon étenduë un ſeul Corſaire en ſeureté; & pour peu que cela dure, je ne voi pas de quoi vous voulez que Tunis & Alger ſubſiſtent.

Nous avons ici les Céſars, les Pompées, & les Alexandres; ils trouvent tous que vous avez aſſez attrapé leur air dans vôtre maniére de combattre; ſur tout, Céſar vous trouve trés-Céſar.

Il n'y a pas juſqu'aux Alarics, aux Genſerics, aux Théodorics, & à tous ces autres Conquérans en ics, qui ne parlent fort bien de vôtre action; & dans le Tartare même, je ne ſçai ſi ce lieu vous eſt connu, il n'y a point de Diable, Monſeigneur, qui ne confeſſe ingénuëment qu'à la tête d'une Armée vous étes beaucoup plus Diable que lui. C'eſt une verité dont vos ennemis tombent d'accord. Néanmoins à voir le bien que vous avez fait à Meſſine, j'eſtime, pour moi, que vous tenez plus de l'Ange que du Diable; hors que les Anges ont la taille un peu plus legére que vous, & n'ont point le bras en écharpe.

Raillerie à part, l'Enfer eſt extrêmement déchaîné en vôtre faveur; on ne trouve qu'une choſe à redire à vôtre conduite, c'eſt le peu de ſoin que vous prenez quelquefois de

vôtre vie. On vous aime assez en ce païs-ci pour souhaiter de ne vous y point voir.

Le reste de la Lettre est Voiture tout pur; & on ne peut mieux imiter un Auteur inimitable.

LA pensée d'un de nos Poëtes Latins sur la Statuë de Louïs le Grand, & le Piédestal où ses belles actions sont gravées, a quelque chose de fin & de noble.

Credere, Posteritas, si tam ardua facta recuses, Suspice, & hæc facient Principis ora fidem.

POSTE'RITE', SI TU FAIS DIFFICULTE' DE CROIRE DE SI GRANDES CHOSES, JETTE LES YEUX SUR LE PRINCE QUI LES A FAITES; SON AIR SEUL TE LES RENDRA CROYABLES.

C'est à dire, qu'il a tout l'air d'un Héros, & que sa mine fiére & auguste répond de tous ses beaux faits.

Un autre Poëte Latin de nos jours qui excelle également dans les grands sujets & dans les petits, & qui joint en tous ses Ouvrages la force avec l'agrément, a fait une belle Inscription pour le Buste du Roi.

Non alio cerni Majestas se velit ore, Non aliud mundus poscat habere caput.

SI LA MAJESTE' VOULOIT SE MONTRER AUX HOMMES, ELLE NE PRENDROIT POINT D'AUTRE VISAGE. LE MONDE NE POURROIT PAS SOUHAITER UN MAITRE FAIT AUTREMENT.

Le mot de *caput* qui est dans le Latin, a un double sens que nôtre Langue ne peut pas bien rendre.

UN de nos Orateurs Latins qui prétend que la Langue Latine est bien plus pro-

pre aux Inſcriptions qu'on fait pour le Roi, que la Françoiſe, & qui le prouve dans une belle Harangue, par des raiſons fort plauſibles, dit ſpirituellement que la gloire ne s'abaiſſe pas, & ne ſe ravalle pas juſqu'à s'abandonner d'abord au petit peuple; qu'elle aime à paſſer par les mains des perſonnes de qualité & d'eſprit, pour deſcendre, s'il en eſt beſoin, comme par degrez, aux perſonnes les plus viles & les plus ignorantes.

Non ſe tantum demittit; non eo uſque abjicit ac veluti proſternit gloria, ut vili popello ſe primum committat. Amat illa nobilium & eruditorum per manus hinc, ſi neceſſe, deſcendere ac prolabi gradatim. De Mon. Lat. Inſc.

Cela veut dire qu'il n'y a que les gens polis & ſçavans qui doivent entendre les Inſcriptions des Monumens publics, & que c'eſt d'eux que l'intelligence en doit venir à la populace.

L'Auteur du *Voyage de Munich* en vers, peint ingénieuſement un Fleuve qui arroſe dans ſa courſe des Païs de différente Religion, Catholiques, Hérétiques, Infidéles.

Déja nous avons vû le Danube inconſtant,
Qui tantôt Catholique, & tantôt Proteſtant,
Sert Rome & Luther de ſon onde;
Et qui comptant aprés pour rien,
Le Romain, le Luthérien,
Finit ſa courſe vagabonde,
Par n'être pas même Chrétien.
Rarement à courir le monde
On devient plus homme de bien.

CE qu'Ovide écrit au Fils du Roi Cotis eſt fort délicat. Il implore d'abord ſon ſecours, en diſant que la Fortune qui le livre à un Prince ſi honnête & ſi doux, ne lui donne pas lieu de ſe plaindre d'elle, & qu'en cela

De Pont. lib. 8. Epiſt. 9.

seul, elle ne lui est pas contraire; que c'est une chose non seulement Royale, mais Divine, d'assister les malheureux.

Le Poëte s'étend en suite sur les belles connoissances que le Prince avoit aquises par l'étude: Si vous ôtiez vôtre nom des Vers que vous faites, lui dit-il, je ne pourrois convenir qu'un jeune Homme de Thrace les eût faits; & la Thrace même, pour ne pas laisser croire qu'elle n'a qu'un Orphée, est toute glorieuse d'avoir produit un aussi bel Esprit, & un aussi bon Poëte que vous.

Si tua nomina demas, Threicium juvenem composuisse negem; Neve sub hoc tractu vates foret unicus Orpheus

Ovide flâte ailleurs Germanicus sur le talent que ce Prince avoit pour la Poësie, & lui dit d'une maniére délicate: Si le nom illustre que vous portez ne vous avoit appellé à de plus grandes choses, vous seriez devenu l'honneur du Parnasse; mais vous avez mieux aimé nous donner une matiére de Vers, que des Vers de vôtre façon. Vous ne pouvez neanmoins renoncer tout à fait à la Poësie: car tantôt vous livrez des Batailles, tantôt vous composez des Poëmes; & ce qui est un travail pour les autres, n'est qu'un jeu pour vous. De même qu'Apollon se sert également & de la Lyre & de l'Arc; ainsi vous joignez ensemble le Poëte & le Prince: les Muses sont alliées en vous avec Jupiter.

Bistoni ingenioterra superba tuo est. Ib.

Sed dare materiam nobis quam carmina mavis. De Pont. lib. 4. Ep. 8.

Utque nec ad cytharam nec ad arcum segnis Apollo est

Quintilien dit quelque chose de semblable du même Prince.

Les soins de l'Empire ont détourné un peu Germanicus de ses premiéres études; & les

Sed venit ad sacras nervus uterque manus: Sic tibi nec docti, nec desunt principis artes; Mixta sed est animo cum Jove Musa tuo.

Germanicum Augustum ab institutis studiis deflexit cura terrarum, parumque Diis visum est esse eum maximum Poëtarum. Instit. Orator. Lib. 10. cap. 1.

Dieux n'ont pas crû que ce fût une assez grande fortune pour lui d'être le meilleur Poëte du monde. Cependant qu'y a-t-il de plus sublime, de plus sçavant, de plus achevé, que les Ouvrages mêmes qu'il a faits, étant occupé des principales affaires de l'Empire? car qui chanteroit mieux les événemens de la guerre que celui qui combat si bien ?

Quis enim caneret bella meliùs, quàm qui sic gerit? Ibid.

L'Historien de la Nature, parlant des parfums qui coûtoient fort cher, & faisant réflexion que ceux qui portent des odeurs ne les sentent point, dit joliment: *Tanti emitur voluptas aliena*; tant coûte le plaisir d'autrui.

Une Sçavante moderne, à qui nous devons des *Conversations sur divers sujets* également instructives & agréables, dit dans la Conversation des Plaisirs, que le seul défaut des parfums est qu'on s'y accoûtume trop tôt; qu'en les possédant on ne les possède plus, & que si on veut en avoir du plaisir, il faut s'en priver pour quelque temps; puis qu'autrement on les porte pour les autres, & on ne les porte pas pour soi. Elle ajoûte, qu'on ne doit pas trouver étrange que le plaisir cesse d'être sensible par l'habitude, puis que la douleur même cesse presque d'être douleur, quand elle a duré long-temps.

Plin. Hist. Nat. Lib. 13. cap. 3.

LA même Personne dans une autre Conversation, & sur un autre sujet, met en œuvre la pensée de Pline & la sienne: car cherchant pourquoi on connoît mieux les autres qu'on ne se connoît, elle dit que comme les odeurs se font mieux sentir à ceux qui ne les portent pas, qu'à ceux qui les portent;

de même, les défauts d'autrui nous bleſſent bien plus que les nôtres. La raiſon qu'elle en apporte eſt ſolide & délicate: c'eſt, dit-elle, que le commerce que nous avons avec nos propres inclinations, nous les déguiſe; rien ne nous eſt nouveau en nous-mêmes, & tout nous eſt nouveau en autrui. Il ſe fait, pour ainſi dire, ajoûte-t-elle, une eſpéce d'habitude entre nôtre raiſon & nos défauts, qui les fait ſubſiſter enſemble ſans ſe faire la guerre. Mais il n'en eſt pas de même des défauts que nôtre raiſon découvre en autrui. Elle les examine, les condamne, les pourſuit, & elle laiſſe dans ſon propre empire mille deſordres à réparer.

LA Harangue de Marius dans Salluſte eſt pleine de penſées nobles & délicates. Ce grand Homme à qui rien ne manquoit que la nobleſſe du ſang, élevé par ſon mérite au Conſulat, ſe défend avec beaucoup de fierté contre ceux qui lui reprochoient la baſſeſſe de ſa naiſſance.

Invident honori meo: ergo invideant labori, innocentiæ, periculis etiam meis. Bel. Jugurth.

S'ils ſont en droit de me mépriſer, dit-il, qu'ils en faſſent autant de leurs Ancêtres, qui doivent comme moi, leur nobleſſe à leur vertu. Ils m'envient l'honneur de mon Conſulat; qu'ils m'envient donc ma probité, mes travaux, les périls que j'ai courus, puis que c'eſt par là que je me ſuis diſtingué.

La Reine de Suéde a eu preſque la même penſée dans ſa Lettre Italienne au Roi de Pologne, ſur la levée du Siége de Vienne; car aprés lui avoir dit: je n'ai jamais porté envie à qui que ce ſoit. Vôtre Majeſté ſeule m'a fait reſſentir une paſſion qui m'étoit incon-

nuë, & dont je me ſuis cruë incapable juſqu'à cette heure. *A niſſuno vivente portai io invidia già mai: ſolo V. M. m'hà fatto provare queſta per me incognita paſſione della quale mi credei ſin hora incapace.*

Elle ajoûte, Vôtre Majeſté doit pourtant ſçavoir que l'envie que je lui porte eſt de la nature de celle qui fait naître dans le cœur l'eſtime infinie & l'admiration qui lui ſont dûës. Je ne lui envie pas ſon Royaume, ni les treſors qu'elle a gagnez, ni les dépoüilles qu'Elle a remportées. J'envie ſeulement à Vôtre Majeſté les fatigues qu'Elle a ſouffertes, & les périls qu'Elle a eſſuyez: je lui envie le beau titre de Libérateur de la Chrêtienté, le plaiſir qu'il y a de donner à tout moment la vie & la liberté à tant de malheureux, amis & ennemis qui lui doivent l'un & l'autre. *Sappia però la M.V che la mia invidia è di quella che fà naſcere nel cuore quella ſomma ſtima ed ammiratione che à V. M. ſono douute. Io non le invidio il ſuo regno, ne' quanti teſori e ſpoglie ella s'acquiſtò. Io invidio ſolo à V. M. le ſue fatiche è li ſuoi pericoli; io invidio il bel titolo di Liberatore della Criſtianità, il guſto di dare ogni hora la vita e la libertà à tanti ſfortunati de gl' amici e nemici i quali deuono à lei ò la libertà, ò la vita loro.*

Pour revenir à Marius, ce qu'il dit en ſuite au Peuple Romain du procédé de ſes envieux, a de la force & de la fineſſe.

Ces hommes ſi fiers & ſi corrompus vivent comme s'ils mépriſoient vos Dignitez, & les demandent comme s'ils avoient vécu en gens de bien: ils ſe trompent fort de prétendre en même temps à deux choſes fort oppo- *Homines corrupti ſuperbia ita ætatem agunt, quæ*

sées, aux plaisirs de la paresse & aux récompenses de la vertu.

Si honores vestros contemnant: ita hos petunt quasi honeste vixerint &c.

Leurs ancêtres leur ont laissé tout ce qu'ils pouvoient leur laisser, des richesses, des statuës, un grand nom; mais pour la vertu ils ne la leur ont point laissée, & ils ne pouvoient le faire; c'est la seule chose qu'on ne peut ni donner ni recevoir.

Hæ sunt meæ imagines, hæc nobilitas, non hæreditate relicta, ut illa illis; sed quam ego plurimis meis laboribus & periculis quæsivi, &c.

Je ne puis pas montrer des statuës, des triomphes, des Consulats de mes ancêtres; mais, s'il est nécessaire, je vous montrerai des piques, des drapeaux, des ornemens de chevaux, & d'autres dons militaires. Outre cela je montrerai des blessures au milieu du corps: ce sont-là mes statuës; c'est-là ma noblesse; non celle qui vient par succession comme la leur, mais que je me suis faite moi-même par les travaux & par les périls que j'ai essuyez en mille rencontres.

Mes paroles ne sont point étudiées; je fais peu de cas des ornemens du langage; la vertu se fait assez paroître d'elle-même. Ils ont, eux, besoin d'artifice pour couvrir par de beaux discours des actions honteuses. Je n'ai point appris la Langue Grecque; mais j'ai appris ce qui est bien plus utile à la République, à battre les ennemis; à défendre des Places; à ne rien craindre qu'une mauvaise renommée.

Nihil metuere; nisi turpem famam. Ib.

Tous ces traits sont nobles & délicats.

BAlzac dit joliment, en parlant de ceux qui sont ennemis des divertissemens honnêtes & des livres agréables: Si pareilles gens avoient la direction du monde, ils voudroient ôter le printemps & la jeunesse; l'un de l'année, & l'autre de la vie.

J'Ai rapporté dans les Dialogues d'Eudoxe & de Philanthe diverſes penſées ſur Caton; mais j'en ai oublié deux qui ſont remarquables; l'une que les Dieux n'ont jamais fait un plus beau preſent aux hommes que l'ame du dernier Caton; l'autre, que Caton & la probité ſortirent tout à la fois comme deux jumeaux du ſein de la Nature.

Ces deux penſées ſont outrées, mais la derniére à force de l'être devient ridicule.

Ce qu'on a dit d'Ariſtote n'eſt guéres moins exceſſif; qu'il étoit une ſeconde Nature; qu'avant lui la Nature n'étoit pas achevée; qu'elle a reçû en lui ſon dernier accompliſſement, & la perfection de ſon être; qu'elle ne ſçauroit paſſer plus outre; que c'eſt l'extrêmité de ſes forces, & la borne de l'intelligence humaine.

TAcite doute ſi c'eſt un effet de la bonté ou de la colére des Dieux, qu'il n'y ait ni or ni argent en certain Païs; & l'Ancien Pline ayant dit que la Nature produit tout pour l'homme, mais qu'elle ſe fait bien payer de ſes preſens, & qu'elle en tire de gros intérêts, ajoûte qu'il eſt difficile de juger ſi elle eſt à l'homme une bonne mere ou une méchante marâtre.

Argentum & aurum propitii an irati Dii negaverint dubito. De morib. Germ.

Magna & ſæva mercede contra tanta ſua munera, ut non ſit ſatis æſtimare, parens melior homini, an triſtior noverca fuerit. Hiſt. Natur. lib. 7. Proœm.

UN Auteur Grec a dit d'un des premiers Hommes de la Republique Romaine, qu'il parloit en quelque ſorte avant que d'ou-

vrir la bouche, & qu'un juſte tempérament de douceur & de majeſté qui reluiſoit en ſon viſage, rendoit preſque ſon éloquence inutile, & lui laiſſoit peu de choſes à faire.

LEs Princes & les gens de qualité ne doivent pas être éloquens comme les Orateurs de profeſſion.

Auguſto prompta & profluens, & quæ deceret Principem eloquentia fuit. Ann. lib. 12.

Tacite dit qu'Auguſte avoit une éloquence facile, naturelle, qui couloit de ſource, & qui ſéyoit bien à un Prince.

Ovide dit preſque le même de Germanicus, & s'exprime ainſi.

Dumque ſilens adſtat, ſtatu eſt vultuſque diſerti, Spemque decens docte vocis amictus habet.

Quand il écoute & garde le ſilence, ſa poſture, ſon air, ſon viſage ont quelque choſe de ſpirituel & d'éloquent. Il n'y a pas juſqu'à ſon habit propre & modeſte qui ne faſſe attendre de lui un diſcours plein de politeſſe & de bon ſens; mais quand il ouvre la bouche pour parler, vous jureriez que les Dieux parlent de la ſorte; & c'eſt là, dit-on, une éloquence digne d'un Prince, tant il y a de nobleſſe & de majeſté dans ſon diſcours.

Mox ubi pulſa mora eſt atq; os celeſte ſolutum, Hoc Superos jures more ſolere loqui:

L'Homme de qualité qui compoſe les Mémoires de ſa vie, loüe le Roi plus ſimplement & plus finement, en diſant qu'il ne lui eſt jamais échapé un mot qu'on pût mieux dire, ſi on y avoit long-temps ſongé.

Le même dit ſur la nouvelle que Meſſieurs de l'Académie Françoiſe penſoient au Roi aprés la mort du Chancelier Séguier, pour être Protecteur de l'Académie: On ne pourroit mieux faire que de prendre le Roi

Atque hæc eſt, dicas, facundia Principe digna, Eloquio tantum nobilitatis ineſt. De Pont. Lib. 2. Ep. 5.

pour

pour Protecteur de l'Académie. Quand il ne seroit qu'un particulier, il en est à mon avis plus digne par la justesse de son esprit que par sa qualité.

LA pensée d'un Académicien sur le Cardinal de Richelieu, dans un Discours Académique me paroît fort belle.

Si l'on a dit autrefois que comme César par ses Conquêtes avoit augmenté l'Empire de Rome, Cicéron par son éloquence avoit étendu l'esprit des Romains; ne pouvons-nous pas dire que le Cardinal de Richelieu seul a fait en France, ce que César & Cicéron avoient fait à Rome; & que si par les ressorts d'une politique admirable il a reculé nos Frontiéres: il nous a élevé, poli, & si je l'ose dire, agrandi l'esprit par l'établissement de l'Académie.

Ce grand Ministre qui a été loüé plus qu'homme du monde, ne le fut peut être jamais mieux, & je suis assuré que de son vivant une telle loüange n'auroit pas été perduë. C'est aussi quelque chose que d'être tout à la fois Cicéron & César.

Le même Ecrivain compare Louïs le Grand à David & à Salomon, ou plûtôt trouve dans les actions glorieuses de ces deux Grands Princes celles de nôtre incomparable Monarque. Si David, dit il, au commencement de son Régne, a réprimé des Sujets rebelles; si sa grandeur & sa puissance ont excité la jalousie de ses Voisins; si avec ses seules forces il a résisté à tant de Princes conjurez; s'il a pris tant de Villes, soûmis tant de Provinces, & poussé ses Conquêtes

jusqu'au grand * Fleuve ; si enfin, content de sa gloire, il a donné la Paix à des Peuples qui n'étoient plus en état de lui résister : n'avons-nous pas vû de nos jours renouveller toutes ces merveilles ?

* *L'Euphrate.*

Mais voici un spectacle plus tranquille & plus gloirieux. Salomon n'a eu en vûë que le service de Dieu & le bonheur de ses Sujets ; il ne se croit placé sur le Trône que pour élever ce Temple auguste, dont on parlera dans tous les siécles : toûjours en état de faire la guerre, il jouïssoit des douceurs d'une longue paix : ses troupes nombreuses & formidables tenoient ses voisins en respect, & les nouvelles Places qu'il faisoit construire sur les Fontiéres de ses Etats, en faisoient la seureté : ses Vaisseaux traversoient des Mers jusqu'alors inconnuës, & lui alloient chercher les richesses de tout l'Univers. Les Rois des Indes lui envoyoient des Ambassadeurs, qui surpris en le voyant, étoient obligez d'avoüer que la Renommée, toute favorable qu'elle est aux Princes vivans, n'avoit pourtant rien dit de lui qui ne fut au dessous de la verité. Ce grand Roi qui faisoit trembler tous les autres Rois, trembloit lui-même devant la Majesté du Dieu vivant.

Si c'est quelque chose d'être Cicéron & César ; c'est encore plus d'être David & Salomon tout ensemble.

Exacto per scelera die, novissimum malorum

TAcite aprés avoir dépeint tout ce qu'Othon fit dans Rome pour se rendre maître de l'Empire le jour qu'il parût à la tête de ses soldats, dit que ce jour là s'étant passé dans toutes sortes de crimes, le dernier des maux

fut la joye que le Peuple & le Sénat firent paroître de voir Othon sur le Trône. *fuit lætitia.* Histor. Lib. 1.

Le même Historien dit qu'il n'y a pas de meilleur jour que celui qui suit la mort d'un méchant Prince. *Optimus est post malum principem dies primus.*

Ces deux pensées ont quelque chose d'agréable & de piquant.

UN de nos meilleurs Ecrivains marque d'une maniére ingénieuse la différence qu'il y a entre l'histoire de Louïs le Grand, & la plûpart des histoires modernes qui n'attachent point l'esprit du Lecteur, & où au lieu de faits on ne trouve que des paroles. Hist. L. 4.

Dans l'histoire du Roi tout vit, tout marche, tout est en action : il ne faut que le suivre si l'on peut, & le bien étudier lui seul. C'est un enchaînement continuel de faits merveilleux, que lui-même commence, que lui-même achéve ; aussi clairs, aussi intelligibles quand ils sont executez, qu'impénétrables avant l'execution. En un mot, le miracle suit de prés un autre miracle : l'attention est toûjours vive, l'admiration toûjours tenduë ; & l'on n'est pas moins frappé de la grandeur & de la promptitude avec laquelle se fait la Paix, que de la rapidité avec laquelle se font les Conquêtes.

C'est de cette histoire dont parle un de nos Poëtes, quand il dit :

On nous promet l'histoire, & c'est un haut projet.
J'attens beaucoup de l'art, beaucoup plus du sujet.
Il est riche, il est vaste, il est plein de noblesse :
Il me feroit trembler pour Rome, & pour la Gréce.

Quin ego, si fas pium-que mortalibus æstimare cælestia, nullam majorem crediderim esse Principum felicitatem, quàm fecisse felicem, &c. Panegyr.

LA pensée d'un Ancien sur l'avantage qu'ont les Grands de faire du bien aux petits, me semble trés-belle & trés-noble.

Pour moi, dit Pacat, s'il est permis aux mortels de juger des choses céleſtes, je ne croi point que les Princes ayent un plus grand bonheur que de faire des heureux, que d'aller au devant de la pauvreté, que de vaincre la Fortune, & donner aux hommes une nouvelle destinée. De sorte que si l'Empereur fait une juste estimation de sa grandeur & de sa puissance, ce qu'il a pris sur ses Peuples n'est pas tant à lui que ce qu'il leur a donné.

Itaque Imperatori propriam majestatem bene æstimanti, non tam illud suum videri debet quod abstulit, quam quod dedit. Ibid.

Un Auteur moderne tourne agréablement la même pensée en satyre.

Les Grands se piquent, dit-il, d'ouvrir une allée dans une foreſt, de soûtenir des terres par de longues murailles, de dorer des platfonds, de faire venir dix pouces d'eau, de meubler une orangerie : mais de rendre un cœur content, de combler une ame de joye, de prévenir d'extrêmes besoins, ou d'y remédier; leur curiosité ne s'étend point jusques-là.

Il ajoûte sur le même sujet : Sentir le mérite, & quand il est une fois connu le bien traiter ; deux grandes démarches à faire tout de suite, & dont la plûpart des Grands son fort incapables.

Ingenium quondam fuerat pretiosius auro; At nunc barbaria est grandis, habere nihil.

UN Poëte Latin dit que l'esprit étoit autrefois plus précieux que l'or & l'argent ; mais que n'avoir rien, c'est être aujourd'hui tout à fait barbare.

On peut ajoûter que c'est même n'être pas selon le petit proverbe Italien : *Chi non hà, non è.*

LE discours que fait Sénéque à Néron dans les Annales de Tacite, est ingénieuse & conforme au génie de Sénéque même.

Vous m'avez comblé de tant d'honneurs & de tant de biens, qu'il ne manque à ma félicité que d'être bornée.

Nous avons l'un & l'autre rempli la mesure: vous, en me donnant tout ce qu'un Prince peut donner à un ami; moi, en recevant tout ce qu'un ami peut recevoir d'un Prince. Le reste augmente l'envie qui est à la verité au dessous de vôtre grandeur, comme toutes les choses du monde; mais elle tombe sur moi, & il faut que je m'en décharge.

Il vous sera glorieux aussi d'avoir élevé à une haute fortune ceux qui en souffriroient bien une médiocre.

Tantum honorum atq; opum in me cumulasti, ut nihil felicitati meæ desit, nisi moderatio ejus. Ann. Lib. 14.

Uterque mensuram implevimus; & tu quantum Princeps tribuere amico posset, & ego quantum amicus à Principe accipere, &c. Hoc quoque in tuam gloriam cedet, eos ad summa vexisse, qui & modica tolerarent.

UN bel Esprit de la Cour fit il y a plusieurs années sur l'embrasement de Londres, le Sonnet suivant.

Ainsi brûla jadis cette fameuse Troye,
Qui n'avoit offensé ni ses Rois, ni ses Dieux.
Londres d'un bout à l'autre est aux flammes en proye,
Et souffre un même sort qu'elle mérite mieux.

Le crime qu'elle a fait est un crime odieux,
A qui jamais d'en haut la grace ne s'octroye.
Le Soleil n'a rien vû de si prodigieux;
Et je ne pense pas que l'avenir le croye.

L'horreur ne s'en pouvoit plus long-tems soûtenir,

Et le Ciel accuſé de lenteur à punir
Aux yeux de l'Univers enfin ſe juſtifie.
On voit le châtiment par degrez arrivé;
La Guerre ſuit la Peſte, & le Feu purifie
Ce que toute la Mer n'auroit pas bien lavé.

Ce Sonnet fut trouvé parfaitement beau, & mérita d'être traduit en plus d'une Langue par d'excellens Maîtres. Mais j'aj toûjours eu un doute ſur la derniére penſée. Je ne ſçai, ſi au cas que la Mer eût inondé Londres, elle n'eût pas bien lavé ce qu'a purifié le feu; & ce qui me fait douter, c'eſt que les eaux du Deluge n'expierent pas moins, ce me ſemble, les crimes du monde, que les flammes du Ciel purifiérent les Villes infames de Sodome & de Gomorre.

Felicem Nioben, quamvis tot funera vidit, Quæ poſuit ſenſum, ſaxea facta, mali. Lib. 1. de Pont E. 2.

OVide dit que Niobé fut heureuſe dans ſes malheurs, de ce qu'elle en perdit le ſentiment étant changée en pierre.

Ciceron dit au contraire, qu'il y a plus de miſére à n'avoir point de ſentiment des grandes afflictions qu'à en être touché autant que l'on doit.

Chacune de ces penſées a ſon ſens vrai; la ſeconde eſt plus délicate que la premiére.

In tam gravi vulnere idipſum carere omni ſenſu doloris miſerius eſt, quam dolere. Cic. ad Brut.

LE bon art qui fait qu'on excelle à parler, dit le Chevalier de Meré dans ſes *Converſations*, ne ſe montre que ſous une apparence naturelle: il n'aime que la beauté ſimple & naïve; & quoi qu'il travaille pour mettre ſes agrémens dans leur jour, il ſonge principalement à ſe cacher.

L'Auteur fait ſouvenir en ſuite de ces Jardins enchantez du Palais d'Armide, où l'art qui faiſoit tout, ne ſe découvroit & ne paroiſſoit en rien.

E quel che'l bello, e'l caro accreſce à l'opre
L'arte che tutto fà, nulla ſi ſcopre.

SUr ce que Germanicus ſe déguiſoit quelquefois, & alloit autour du Camp écouter les diſcours de ſes Soldats ; Tacite dit qu'il jouïſſoit de ſa réputation, *fruiturque fama ſui*, tandis que l'un loüoit la nobleſſe & la généroſité de leur Capitaine, l'autre ſa beauté & ſa bonne mine, pluſieurs ſa patience, ſon honnêteté, ſon eſprit toûjours égal dans les affaires & dans les divertiſſemens. Annal. Lib. 2.

ON ne peut pas plus exalter la Poëſie, ni relever plus ingénieuſement le mérite des Poëtes qu'a fait un célébre Académicien dans un beau Diſcours Académique.

Du moment, dit-il, que des Eſprits ſublimes, paſſant de bien loin les bornes communes, ſe diſtinguent, s'immortaliſent per des chef-d'œuvres; quelque étrange inégalité que durant leur vie la Fortune mette entre eux & les plus grands Héros, aprés leur mort cette différence ceſſe. La poſtérité qui ſe plaît, qui s'inſtruit dans les ouvrages qu'ils lui ont laiſſez, ne fait point de difficulté de les égaler à tout ce qu'il y a de plus conſiderable parmi les hommes, fait marcher de pair l'excellent Poëte, & le grand Capitaine. Le même ſiécle qui ſe glorifie aujourd'hui d'avoir produit Auguſte, ne ſe glorifie guéres moins d'avoir produit Horace & Virgile. Ainſi lors que dans les

âges ſuivans on parlera avec étonnement des victoires prodigieuſes, & de toutes les grandes choſes qui rendront nôtre ſiécle l'admiration de tous les ſiécles à venir ; Corneille, n'en doutons point, Corneille tiendra ſa place parmi toutes ces merveilles. La France ſe ſouviendra avec plaiſir que ſous le régne du plus grand de ſes Rois, a fleuri le plus célébre de ſes Poëtes. On croira même ajoûter quelque choſe à la gloire de nôtre Auguſte Monarque, lors qu'on dira qu'il a eſtimé, qu'il a honoré de ſes bienfaits cet excellent Génie ; que même deux jours avant ſa mort, & lors qu'il ne lui reſtoit plus qu'un rayon de connoiſſance, il lui envoya encore des marques de ſa libéralité, & qu'enfin les derniéres paroles de Corneille ont été des remercîmens pour Loüis le Grand.

Pulchrum eſt benefacere Reip. etiam bene dicere non abſurdum eſt : & qui fecere, & qui facta aliorum ſcripſere, multi laudantur, &c. Bell. Catilin.

AU jugement de Salluſte, il eſt beau de faire du bien à la République, & il n'eſt pas mauvais de bien parler. On louë pluſieurs de ceux qui ſe ſont diſtinguez par leurs actions, & de ceux qui ont écrit ce que les autres ont fait : mais quoi qu'il n'y ait pas autant de gloire à écrire de grandes actions qu'à les faire, le Métier d'Ecrivain eſt trés difficile ; & parce qu'il faut que les paroles égalent les choſes, & parce que ſi l'on condamne ce qu'il y a de vicieux ou d'irrégulier dans la conduite des hommes, la plûpart s'imaginent que la malignité & l'envie font dire à l'Hiſtorien ce qu'il dit. D'ailleurs, ſi on rapporte des faits héroïques & des vertus extraordinaires, chacun ne

Ubi de magna virtute atque gloria bonorum memores, quæ ſibi quiſque facilia factu putat, æquo animo accipit ; ſupra, veluti ficta pro falſis ducit. Ibid.

croit probable que ce qui lui semble facile, & ce que lui-même pourroit faire, le reste lui paroit feint & fabuleux.

OVide exilé dit joliment, pour engager ses amis à trouver bons les Vers qu'il leur envoye: Les Ouvrages d'esprit ne plaisent guéres qu'aprés la mort de leurs Auteurs; parce que l'envie s'attache d'ordinaire aux vivans. Si c'est une espéce de mort que de vivre malheureux, la terre m'attend, & il ne manque à mon trépas qu'un tombeau.

Scripta placent à morte fere, &c. De Pont. l. 3. Ep. 4. *Si genus est mortis male vivere, terra moratur, Et desunt fatis sola sepulcra meis.* Ib.

Martial a là-dessus une pensée toute contraire dans l'Epigramme que j'ai citée ailleurs, & qu'un Homme d'esprit a traduite heureusement en quatre vers.

Tu n'estimes les gens que des siécles passez;
Pardonne mon aveu sincére & légitime,
Je ne t'estime pas assez
Pour vouloir par ma mort meriter ton estime.

LE même a fait une traduction fort juste d'une autre Epigramme de Martial sur la vie heureuse.

Vitam quæ faciunt beatiorem, &c. L. 10.

Mon fils, étoute je te prie,
Ce qui fait une heureuse vie:
Point de souci, point de procés,
Un feu qu'on n'éteigne jamais,
Assez de bien aquis sans peine,
Un air aisé, point de Chiméne,
Des amis égaux, le corps sain,
Etre prudent sans être fin,
Peu de devoirs, point de quérelles,
Peu de viandes, mais naturelles,
Une femme de bonne humeur,

Mais au fonds pleine de pudeur,
Etre complaisant & facile,
Un sommeil pas long, mais tranquille;
Etre satisfait de son sort,
Quel qu'il soit ne s'en jamais plaindre
Et regarder venir la mort
Sans la desirer ni la craindre.

Il seroit à souhaiter que tout cela se pût rencontrer ensemble; mais c'est ce qui ne se voit point dans le monde; & l'idée du Poëte ne sert qu'à faire sentir que les hommes sont malheureux.

LE remercîment que fait Ausone à l'Empereur Gratien pour son Consulat, est fort ingénieux.

Ago tibi gratias, Imperator Auguste: si possem, etiam referrem; sed nec tua fortuna desiderat remunerandi vicem, nec nostra suggerit restituendi facultatem. Privatorum ista copia est inter se esse munificos: tua beneficia ut majestate præcellunt, ita mutuum non reposcunt. Gratiarum actio pro Consulatu.

Je vous rends, grand Prince, des actions de graces: je vous rendrois quelque chose de plus, si je le pouvois; mais ni vôtre fortune ne demande qu'on reconnoisse vos bienfaits par d'autres; ni la mienne ne me donne le moyen de m'aquitter. C'est l'avantage des particuliers d'être libéraux entre eux. Comme les graces que vous faites sont magnifiques & au dessus de toutes celles qu'on peut recevoir d'ailleurs, elles n'exigent point de retour ni d'intéreſt.

LUcien dit qu'il n'y a point de plus beau Panégyrique des grands Hommes que leurs actions; & Voiture, qu'il est plus doux d'entendre ses loüanges dans la bouche du Peuple que dans celle des Poëtes.

Ces penſées ſont vrayes & naturelles.

IL y a des meſures à garder en tout; & ce qui convient aux uns, ſied mal quelquefois aux autres. Salluſte dit de Sempronia qui étoit de la Conjuration de Catilina, qu'elle danſoit avec plus de grace & plus de juſteſſe qu'il n'eſt néceſſaire à une honnête perſonne. Tacite dit qu'Agricola dans ſa jeuneſſe étudia la Philoſophie plus ardemment qu'il n'étoit permis à un Romain & à un Sénateur.

Saltare elegantius quam neceſſe eſt probæ. Bel. Catilin.

In prima juventa ſtudium Philoſophiæ acrius, ultra quam conceſſum Romano ac Senatori hauſiſſe. In vit. Agric.

Un Académicien, aprés avoir dit en remerciant l'Académie de l'avoir reçû, que dans les Sciences mêmes il y a des choſes qu'on peut négliger comme inutiles, ajoûte ſagement: Je ne ſçai ſi ce n'eſt point un défaut dans un ſçavant homme que de l'être trop.

Enfin l'Auteur des *Réflexions ſur ce qui peut plaire ou déplaire dans le commerce du monde*, a bien remarqué qu'Alexandre étoit trop habile en Muſique pour un grand Prince, & que Philippe eut raiſon de lui dire un jour: N'es-tu point honteux de chanter ſi bien?

L'Antithéſe eſt une ſource de jolies penſées, quand on la ſçait bien ménager, & qu'elle ne fait point trop de jeu. Le Madrigal au Roi ſur le procés de deux millions, qu'il jugea contre lui-même, finit par une de ces antithéſes raiſonnables qui ne laiſſent pas d'avoir quelque choſe de vif & de piquant.

Faut-il donc toûjours vaincre & forcer des murailles;
N'aurons-nous des Héros que par des funérailles?
Non, pour vous, Grand Louis, tout devient glorieux,

Et le monde étonné doute quel vaut le mieux;
Ou perdre des Procés, ou gagner des Batailles.

La penſée de Martial au ſujet de la ſanté, roule toute ſur l'antithéſe.

Infantes Jumus & ſenes videmur. Non eſt vivere ſed valere vita, L. 12.

A compter les mauvais jours & les divers maux que nous avons eus, dit-il, on diroit que nous avons peu vécu. Nous ſommes des enfans, & nous paroiſſons des vieillards. Celui-là ſe trompe qui croit que l'âge de Priam & de Neſtor ſoit un grand âge. La vie, à proprement parler, ce n'eſt pas vivre; c'eſt ſe porter bien.

Ce que dit Sénéque aux gens de ſon temps, eſt à peu prés dans le même genre.

Omnia tanquam mortales timetis, tanquam immortales concupiſcitis. Senec. de Brev. vit.

Vous craignez tout, comme étant mortels; vous deſirez tout, comme ſi vous étiez immortels.

Craindre, deſirer; mortels, immortels, rendent la penſée agréable, toute ſerieuſe qu'elle eſt.

Pluſieurs des *Réflexions Morales* qui ſont ſi eſtimées, tirent leur beauté de l'oppoſition ou du jeu des termes.

La paſſion fait ſouvent du plus habile homme un foû, & rend preſque toûjours les plus ſots habiles.

Il y a de méchans hommes qui le ſeroient moins s'ils n'avoient aucune bonté.

On incommode toûjours les autres, quand on croit ne les pouvoir jamais incommoder.

Utique noſtra regio tam præſenti-

UN ancien Satyrique ſe moque agréablement du nombre des Divinitez auſquelles on bâtiſſoit des Temples par tout. Nôtre Païs eſt ſi plein de Divinitez, qu'on

y peut plus aiſément trouver un Dieu qu'un homme.

Horace raille encore plus finement les Divinitez Payennes, & fait voir tout le ridicule des Idoles en faiſant parler le Dieu des Jardins.

J'étois autrefois un tronc de figuier, bois inutile à toutes ſortes d'ouvrages, lors qu'un Ouvrier incertain, s'il feroit de moi un banc ou un Dieu, aima mieux que je fuſſe un Dieu; & c'eſt de là que je le ſuis.

Un de nos Traducteurs d'Horace fait ſentir dans ſes Remarques la délicateſſe de cette raillerie par toutes les circonſtances qui la relévent, & il y ajoûte la penſée d'Arnobe au ſujet de Phidias qui avoit fait un Jupiter. Ce qu'il y a en cela de plus remarquable, dit Arnobe, c'eſt que le Dieu eſt obligé au Sculpteur, & de ſa naiſſance, & du culte que les hommes lui rendent.

bus plena eſt numinibus, ut faciliùs poſſis Deum quàm hominem invenire. Pet.

Olim truncus eram ficulnus, inutile lignum, Quum faber incertus ſcamnum faceretne Priapum, Maluit eſſe Deum.

Deus inde ego. Quod inter omnia primum eſt, ſui eſſe beneficium muneris, quod natus per ſe eſſet, atque in rebus adoraretur humanis. Arnob. Lib. 6.

SUr ce qu'Antoine abandonna lâchement ſes gens dans la Bataille d'Actium pour courir aprés Cléopatre, un Hiſtorien Latin dit que ce Général aima mieux accompagner la Reine d'Egypte qui fuyoit, que les Soldats Romains qui combattoient; & que celui qui devoit punir les deſerteurs, le fut lui-même de ſon Armée.

Le Taſſe a dit ſur le même ſujet, comme on a remarqué dans les Dialogues d'Eudoxe & de Philanthe, qu'Antoine ne fuit pas, mais

Antonius fugientis Reginæ quam pugnantis militis ſui comes eſſe maluit: & Imperator qui in deſertores ſævire debuerat, deſertor exercitus ſui factus eſt. Vell. Pater. lib. 2.

qu'il ſuivit celle qui fuyoit & qui l'entraînoit aprés elle.

Non fugge, nò.....
Mà ſegue lei che fugge, e ſeco il tira.

La penſée du Poëte Italien eſt fine & ſauve en quelque façon l'honneur d'Antoine: celle de l'Hiſtorien Latin eſt forte, & ne le ménage point du tout. Dans l'une, c'eſt un homme paſſionné qui court aprés la perſonne qu'il aime: dans l'autre, c'eſt un Général d'Armée qui abandonne les Troupes qu'il commande.

Et Roma Româ major & tui victrix, Et dicta vere Roma nunc caput mundi, Ipſique leges atque jura dans cælo.

LA Parodie qui a été faite en faveur de Rome Chrêtienne, des Vers impies & ſcandaleux de Joſeph Scaliger, eſt une apologie qui a plus de ſel que la ſatyre. On y dit que Rome plus grande que Rome & victorieuſe d'elle-même, eſt veritablement la Capitale ou le Chef du Monde, puis qu'elle étend ſes droits & ſon empire juſques dans le Ciel.

Le Quatrain qui joint l'ancienne Rome avec la nouvelle, ou plûtôt la profane avec la Chrêtienne, eſt apparemment pris de là.

Rome, ton bras victorieux,
Ayant conquis la Terre & l'Onde,
Il ne te reſtoit plus au Monde
Que d'avoir l'Empire des Cieux.

SI les Etoiles, dit Caſſiodore, voyoient dans un Cadran au Soleil leurs grands mouvemens imitez par le petit mouvement d'une ombre, elles en auroient du dépit, & changeroient peut-être de route pour ne ſervir pas de joüet aux hommes.

La penſée eſt aſſez bizarre, & n'eſt pas trop vraye. Celles qui ſervent d'Inſcriptions pour les Cadrans, doivent être plus réguliéres & plus juſtes: elles ſont d'ordinaire morales & inſtructives.

Un fort honnête Homme qui a l'eſprit trés-délicat a fait peindre au grand Cadran de ſa Maiſon de la Ville deux figures, dont l'une repreſente le Travail, l'autre le Repos, avec ces paroles qui ont rapport aux heures:

Plures labori, dulcibus quædam otiis.

LA PLUS GRANDE PARTIE AU TRAVAIL, QUELQUES-UNES A D'HONNETES AMUSEMENS.

Le même a mis au Cadran de ſa Maiſon de Campagne:

Dum fugit umbra, quieſco.

C'eſt le ſtile du Cadran qui parle,

TANDIS QUE L'OMBRE FUIT, JE ME REPOSE.

Et la penſée eſt qu'un homme ſage jouït du repos de la ſolitude, pendant que l'ombre de ce monde paſſe.

On voit au Cadran de Chantilly:

Una dabit quod negat altera.

L'UNE DONNERA CE QUE L'AUTRE REFUSE.

Cela marque bien que nous avons de bonnes ou de mauvaiſes heures; & c'eſt ce que dit le Cadran de la Verſine, Maiſon du Comte de Saint Simon prés de Chantilly:

Le do buone, le do male.

J'ai vû sur le Cadran d'une Maison de campagne ce vers d'Horace:

Dona præsentis rape lætus horæ.

L'application est heureuse; & le sens des paroles n'est pas si profane, ni si Epicurien qu'il paroît: car c'est comme si on disoit,

PRENEZ GAYEMENT CE QUE L'HEURE PRESENTE VOUS DONNE.

Nunc vivit sibi neuter, heu, bonosque Soles effugere atque abire sentit Qui nobis pereunt & imputantur. l. 5.

On pourroit bien se servir de ces paroles de Martial par rapport aux heures.

Pereunt & imputantur.

ELLES S'E'CHAPPENT, ELLES PE'RISSENT; MAIS ELLES DEMEURENT SUR NÔTRE COMPTE.

Instantem rapere occupemus Fortiter horam. Illa nam cælo volucres resignat. Ocyus pennas, bene quæ secusve Gessimus, magni solio referre Prompta Tonantis.

Le sens est moral, & on peut le rendre Chrêtien, en y joignant & en y accommodant la pensée d'un Poëte Latin moderne, qui imagine heureusement que l'heure qui passe & que nous laissons passer sans en profiter, s'envole au Ciel, & va rendre compte devant le Trône de Dieu du bien & du mal que nous avons fait.

Le mot du Cadran d'un petit Jardin solitaire qui n'est pas éloigné de celui des Plantes, est fort sage, & semble fait exprés pour le Maître du logis, l'un des hommes du monde qui avec de l'esprit & du sçavoir, a le plus d'honnêteté & de vertu.

Utere præsenti, memor ultimæ.

USEZ DE L'HEURE PRESENTE EN VOUS SOUVENANT DE LA DERNIE'RE.

Il y a sur divers Cadrans d'autres Inscriptions toutes morales, ou toutes Chrêtiennes.

Ombra fallace che mentre s'appressa fugge.

OMBRE TROMPEUSE QUI FUIT A MESURE QU'ELLE S'APPROCHE.

Più dell' ombra è fugace
Questa vita mortal che tanto piace.

CETTE VIE MORTELLE QUI PLAÎT TANT, FUIT PLUS VÎTE QUE L'OMBRE.

Le Ciel est ma régle,

Ou

Me lumen, vos umbra regit.

JE SUIS REGLE' PAR LA LUMIE'RE: VOUS L'E'TES PAR L'OMBRE.

C'est le Cadran que l'on fait parler; & c'est ce que peut dire un homme de bien qui a pour régle de sa conduite les veritez de la foi, tandis que les autres suivent dans la leur les fausses maximes du monde.

Dubia omnibus, ultima multis.

L'HEURE PRESENTE EST INCERTAINE A TOUS, LA DERNIE'RE A PLUSIEURS.

Suprema hæc multis, forsan, tibi.

CETTE HEURE QUE L'OMBRE MARQUE FST LA DERNIE'RE POUR PLUSIEURS, PEUT-ETRE POUR VOUS.

Noſtra latet, ou, *Latet ultima.*

LA NÔTRE EST CACHE'E,

Ou

LA DERNIE'RE EST CACHE'E.

Certaines paroles de l'Ecriture priſes dans leur propre ſens, conviennent parfaitement bien à un Cadran, toutes ſimples qu'elles ſont, comme celles-ci.

Sap. 2. *Umbræ tranſitus eſt tempus noſtrum.*

NÔTRE VIE PASSE COMME L'OMBRE.

Pſal. 101. *Dies mei ſicut umbra declinaverunt.*

MES JOURS SE SONT E'VANOUÏS COMME L'OMBRE.

Les Religieuſes du Saint Sacrement, qui adorent le Fils de Dieu ſur l'Autel à toutes les heures du jour & de la nuit, ont mis ces paroles au Cadran de leur Egliſe.

Hora eſt in qua veri adoratores adorabunt.

C'EST L'HEURE A LAQUELLE LES VERITABLES ADORATEURS ADORERONT.

Les paroles de l'Evangile ſont un peu changées & détournées du ſens propre, mais elles ne laiſſent pas d'en avoir un bon.

Toutes ces penſées me paroiſſent raiſonnables, & ont à mon gré tout l'eſprit qu'elles doivent avoir.

QUiconque se plaît à vivre dans la solitude est, au jugement d'Aristote & de Bacon, ou une bête féroce, ou un Dieu.

Quicumque solitudine delectatur, aut fera, aut Deus est.

Cela revient à la pensée d'un Poëte Italien:

..... *Guarda*
Che nel disumanarti
Non divenghi una fera, anzi che un Dio.

Selon Balzac, la solitude est certainement une belle chose; mais il y a plaisir d'avoir quelqu'un qui sçache répondre, à qui on puisse dire de temps en temps, que c'est une belle chose.

Montaigne trouve qu'il est plus supportable d'être toûjours seul, que de ne le pouvoir jamais être.

TAcite dit d'un certain Hispon, homme de rien & obscur, qui pour gagner les bonnes graces de Tibére, supposoit des crimes d'Etat aux principaux des Romains, qu'il s'attira la faveur d'un seul & la haine de tous; que plusieurs à son exemple, de pauvres & de mépriſables qu'ils étoient, devenus riches & s'étant fait craindre, perdirent les autres & se perdirent enfin eux-mêmes.

Potentiam apud unum, odium apud omnes adeptus, dedit exemplum quod secuti, ex pauperibus divites, ex contemptis metuendi, perniciem aliis ac postremum sibi invenere. Annal. L. 3.

L'auteur de la Tragédie d'Esther fait dire au Favori d'Assuérus quelque chose de semblable. Car Hidaspe ayant dit à Aman:

L'heureux Aman a-t-il quelques secrets ennuis?

Aman lui répond:

Peux-tu le demander en l'état où je suis?
Haï, craint, envié, souvent plus misérable
Que tous les malheureux que mon pouvoir accable.

Le Favori ajoûte en parlant de son Prince:

Il sçait qu'il me doit tout, & que pour sa grandeur
J'ai foulé sous les pieds remords, crainte, pudeur.
Qu'avec un cœur d'airain exerçant sa puissance,
J'ai fait taire les loix & gémir l'innocence;
Que des Peuples pour lui bravant l'aversion,
J'ai chéri, j'ai cherché la malédiction.

Le Poëte François enchérit, ce me semble, sur l'Historien Latin; & ces derniers vers ont dans la pensée & dans l'expression une force que n'a pas Tacite.

POur faire comprendre qu'Orphée étoit un excellent Musicien, on a imaginé que les rossignols qui faisoient leurs nids dans son tombeau, en chantoient mieux; comme si ses cendres leur eussent inspiré son esprit.

Le Cavalier Marin dit dans une Idylle, qu'aprés la mort d'Orphée on vit des abeilles sucer les cordes de sa Lyre, & témoigner en quelque façon qu'elles n'y trouvoient plus les douceurs dont elles avoient été si souvent charmées.

Da le stemprate corde
Raccontasi che furo
Sugger dolcezze hiblee vedute l'Api.

Si Samii commenta Magistri Vera canunt, Manes tumulis remeare sepultos: His ma-

La réflexion que Costar fait là-dessus est jolie. Sans doute elles s'imaginoient trouver à la Lyre d'Orphée le goût de leur miel; & de fait, ce que nous appellons mélodie, est un mot Grec qui signifie une chanson emmielée.

La pensée d'un de nos Poëtes Latins sur des rossignols privez, qui chantent pendant tout l'hyver, est belle & poëtique. Si les vi-

sions de Pythagore, dit-il, étoient dignes de créance, je croirois que les ames des plus fameux Chantres de l'Antiquité sont revenuës en ce monde, & qu'elles sont entrées dans les corps de ces oiseaux qui nous charment par leur chant. C'est Musée, Amphion, Orphée & Arion que nous entendons sous la figure des rossignols.

gnorum animas membris inolescere vatum, Credidérim, post fata iterum sub lumina missas &c.

CE qu'écrit Voiture au Cardinal de la Valette, a un tour fin & galant.

Je ne sçai pourquoi vous vous plaignez de moi, si ce n'est qu'à cette heure que vous avez les armes à la main, vous voulez quéreller tout le monde; & que prévoyant que les Espagnols ne dureront guéres devant vous, vous cherchez déja des matiéres de nouveaux différends. Il est difficile d'être équitable & conquérant en même temps, & je voi bien que la vaillance & la justice sont deux vertus qui ne marchent guéres ensemble.

Une loüange de cette espéce n'a rien de grossier, & le reproche qui l'accompagne y donne un prix qu'elle n'auroit pas si elle étoit toute pure. L'Auteur ajoûte pour loüer le Cardinal en se disculpant lui-même.

Sous ombre que vous avez à cette heure une infinité d'affaires, que vous faites le Métier de Travailleur, de Soldat & de Général tout ensemble; que vous soignez à fortifier un Camp & à prendre une Ville, à mettre l'ordre & la justice dans une Armée, & à rendre disciplinable une Nation qui ne l'avoit encore jamais été, il vous semble que tous les autres ont du loisir, & qu'il n'y a que vous qui travaille. Cependant je vous assure que quand

je n'aurois icy autre affaire qu'à écouter ceux qui disent de vos nouvelles, & à en dire à ceux qui en demandent, je ne serois guéres moins occupé que vous, & il me resteroit fort peu de temps à vous écrire.

AU jugement de Quintilien, il ne faut pas se persuader que tout ce qu'ont dit d'excellens Auteurs, soit excellent. Ce sont de grands Hommes, mais ce sont des hommes; & il arrive d'ordinaire que ceux qui prennent pour régle de l'éloquence tout ce qu'ils trouvent dans leurs Ecrits, imitent ce qu'il y a de plus mauvais, & croyent être semblables aux grands Hommes, s'ils en gagnent les défauts.

Summi sunt, homines tamen, &c. Lib. 10 c. 1. *Se abunde similes putent si vitia magnorum consequantur.*

AL'occasion des Armées Célestes qui parurent en l'air dans la guerre contre Maxence, & qui vinrent au secours de Constantin, son Panégyriste dit, en faisant allusion aux anciennes apparitions de gens armez, qu'on peut croire les choses étranges qui sont arrivées, puis qu'on en voit de plus merveilleuses: & il ajoûte que la grandeur du Prince fait qu'on croit les événemens passez, mais qu'on ne les admire plus.

Credimus facta qui majora nunc sensimus. Naz. Panegyr. *Magnitudo Principis nostri gestis veterum fidem conciliat, sed miraculum detrahit.*

Il dit enfin au sujet de Castor & de Pollux, qui, selon la créance populaire, parurent montez sur des chevaux blancs, & combattirent vaillamment en une certaine Bataille dont parle Justin: On ne vit autrefois que deux jeunes hommes, on voit aujourd'hui des Armées entiéres. Ce dernier prodige est plus grand, & n'est pas moins vrai que l'autre: deux preuves en rendent la créance com-

Stat argumento duplici fides nixa: sic Constantinus juvari meruit; sic debuit Roma servari. Ibid.

me certaine; c'eſt ainſi que Conſtantin a mérité d'être ſecouru; c'eſt ainſi que Rome a dû être ſauvée.

On ne peut guéres mieux penſer ſur une matiére comme celle-là.

AU ſujet des Statuës de Conſtantin qui furent abattuës & défigurées par Maxence, le même Panégyriſte a des penſées fort belles & fort raiſonnables.

Enfin que gagnerez-vous par un emportement auſſi aveugle & auſſi inſenſé que le vôtre, dit-il à Maxence. Ce viſage ſacré ne peut s'effacer; il eſt imprimé dans tous les cœurs, & il n'y a que la ruïne de l'Univers qui puiſſe abolir la mémoire de Conſtantin.

Abolerì hic vultus non poteſt: univerſorum pectoribus infixus eſt. Una Conſtantini oblivio eſt humani generis occaſus. Nazar. Paneg.

Les Peuples au reſte rechercheront avec plus de paſſion celui que la peinture ne rend plus preſent à leurs yeux. L'on a ſur cela des deſirs plus vifs & plus ardens, quand on n'a pas la conſolation de voir le Prince qu'on aime. *Avidius expetent quem pictura non reddit. Flagrantiora ſunt deſideria cum oculorum ſolatia perdiderunt.* Ib.

BAlzac dit, en parlant de l'attachement & de la ſoûmiſſion des Soldats Romains au regard de leur Général: Ce ne ſont plus les Soldats de ſon Armée qui marchent avec lui; ce ſont comme les membres de ſon corps qui ſe meuvent quand il ſe remuë; ce ſont, pour le dire ainſi, des parties étrangéres de lui-même, qui lui ſont plus unies que les naturelles.

La penſée d'un de nos célébres Orateurs ſur l'obéïſſance & l'affection que les Troupes avoient pour M. de Turenne, eſt bien plus naturelle & même plus noble. On l'a rappor-

tée dans les Dialogues, & on la rapporte encore ici, pour faire mieux sentir la différence de l'une & de l'autre.

On diroit qu'il va combattre des Rois confédérez avec sa seule Maison, comme un autre Abraham; que ceux qui le suivent sont ses Soldats & ses Domestiques, & qu'il est Général & Pere de famille tout ensemble.

LEs définitions que fait d'une Armée le même Panégyriste de M. de Turenne, sont trés-ingénieuses.

C'est un Corps animé d'une infinité de passions différentes qu'un homme habile fait mouvoir pour la défense de la Patrie; c'est une troupe d'hommes armez qui suivent aveuglément les ordres d'un Chef dont ils ne sçavent pas les intentions; c'est une multitude d'ames, pour la plûpart viles & mercenaires, qui sans songer à leur propre réputation, travaillent à celle des Rois & des Conquérans; c'est un assemblage confus de libertins qu'il faut assujettir à l'obéïssance, de lâches qu'il faut mener au combat, de téméraires qu'il faut retenir, d'impatiens qu'il faut accoûtumer à la constance.

Un autre de nos Ecrivains définit la Cour ingénieusement.

Il y a, dit-il, un Païs où les joyes sont visibles, mais fausses; & les chagrins cachez, mais réels.

La vie de la Cour est un jeu sérieux, mélancholique, qui applique. Il faut arranger ses pieces & ses batteries, avoir un dessein, le suivre, parer celui de son adversaire, hazarder quelquefois, & joüer de caprice; &

aprés

aprés toutes ces rêveries & toutes ces mesures on est échec, quelquefois mat, le plus foû l'emporte, ou le plus heureux.

Ces sortes de définitions ou de descriptions où l'antithése joüe un peu, ont quelque chose de bien agréable.

NEron & Domitien étoient bien égaux en cruauté ; Tacite y met une différence. Néron ne prenoit pas plaisir à voir couler le sang qu'il faisoit répandre. Il commandoit des assassinats & des meurtres, mais il n'en repaissoit pas ses yeux. Sous Domitien le comble de la misére étoit, en souffrant la mort, de voir le Tyran & d'en être vû. On observoit, on comptoit jusqu'à nos gémissemens & à nos soûpirs : on remarquoit la langueur & la pâleur qui étoient sur le visage des malheureux par opposition au visage barbare du Prince, & à cette rougeur naturelle qui ne le quittoit point, & qui lui servoit à se fortifier contre la honte.

Nero subtraxit oculos jussitque scelera, non spectavit. Præcipua sub Domitiano pars erat miserarum videre & aspici. In vit. Agric. *Cum suspiria nostra subscriberentur, cum denotandis tot hominum palloribus sufficeret sævus ille vultus & rubor à quo se contra pudorem muniebat.* Ibid.

Cette derniére pensée est un peu dure, mais elle a son sens & son sel.

LEs pensées qui visent au ridicule ne conviennent point à une Epitaphe sérieuse ; & il semble que Malherbe se soit oublié en disant dans celle de Mademoiselle de Conty Marie de Bourbon.

On doute pour quelle raison
Les Destins si hors de saison
De ce monde l'ont appellée ;

Mais leur prétexte le plus beau,
C'eſt que la terre étoit brûlée
S'ils n'euſſent tué ce flambeau.

Pour moi, j'aime beaucoup mieux l'Epitaphe du Duc d'Orleans, laquelle commence par ces quatre vers.

Plus Mars que Mars de la Thrace,
Mon Pere victorieux
Aux Rois les plus glorieux
Ota la premiére place.

Et qui finit de la ſorte,

Je ſuis poudre toutefois,
Tant la Parque a fait ſes loix
Egales & néceſſaires:
Rien ne m'en a ſçû parer.
Apprenez, ames vulgaires,
A mourir ſans murmurer.

Cette concluſion ſimple & morale ne laiſſe pas d'être noble, & a de quoi plaire aux gens de bon goût.

La Parodie qu'on a faite de toute l'Epitaphe, ſous le titre de Proſopopée d'un Poëme héroïque, eſt trés-ingénieuſe.

Les vers du Chantre de Thrace
De l'Enfer victorieux,
A mes vers mélodieux
Cédent la premiére place.
On m'a vû ſur le Parnaſſe
Par mon éclat radieux,
Ternir les noms glorieux
Et de Virgile & du Taſſe.
De la Parque toutefois
J'ai ſubi les dures loix;

J'en ai ſenti les outrages,
Rien ne m'en a ſçû parer.
Apprenez, petits ouvrages,
A mourir ſans murmurer.

UN mot de Quintilien ſur Sénéque, eſt parfaitement beau & de trés-bon ſens. Aprés avoir dit qu'on trouve dans Sénéque parmi des penſées brillantes & frivoles pluſieurs bonnes choſes, & pluſieurs même qui ſont excellentes & admirables ; mais qu'on doit avoir ſoin de les choiſir, & qu'il ſeroit à ſouhaiter que ce grand Génie les eût lui-même choiſies; il ajoûte: Car un eſprit qui a fait ce qu'il a voulu, méritoit de vouloir de meilleures choſes que celles qu'il dit d'ordinaire. *Digna enim fuit illa natura quæ meliora vellet, quæ quod voluit effecit.* Lib. 10. c. 1.

LA politeſſe n'eſt pas incompatible dans le ſtile avec la force ; & un Auteur Italien compare agréablement l'Eloquence aux Soldats de Jules Céſar, qui ſçavoient combattre tout parfumez qu'ils étoient, *etiam unguentati pugnare.* *Bartoli.* *Sueton. in Cæſar.*

Balzac dit que la vraye éloquence ne donne pas ſeulement à ſes Ouvrages de la grace & de la beauté, comme Phidias ; mais de la vie & du mouvement, comme Dédale. Sa mine, ajoûte-t-il, eſt d'une Amazone plûtôt que d'une Coquette.

LEs malheureux qui ont de l'eſprit, trouvent des reſſources en eux-mêmes. Me voilà privé de ma patrie, de ma maiſon & de mes amis, dit Ovide, & la Fortune m'a ravi tout ce qu'elle me pouvoit ôter ; mais mon eſprit me tient compagnie & j'en jouïs à mon *Ingenio tamen ipſe meo comitorque fruorque: Cæſar in*

aise: Auguste ne peut avoir nul droit là-dessus. Qu'on me fasse mourir cruellement tant qu'on voudra, ma réputation ne s'éteindra pas avec ma vie: & tandis que Rome triomphante sera Maîtresse du Monde, on me lira.

Hoc potuit juris habere nihil, &c. Lib. 3. Eleg. 7.

Il rend graces à sa Muse dans un autre endroit, de ce qu'il n'est pas mort, de ce qu'il résiste au travail & à la fatigue, de ce qu'il ne se laisse pas accabler d'ennui: Vous me consolez, ajoûte-t-il, parlant à sa Muse; vous me servez & de guide & de compagne; vous m'éloignez de ces lieux barbares, & me transportez au Parnasse; enfin, ce qui est fort rare, vous me donnez pendant ma vie, un nom illustre, que la Renommée n'a coûtume de donner aux autres qu'aprés leur mort.

Tu mihi quod rarum vivo sublime dedisti, Nomen ab exequiis quod dare fama solet. Ibid.

Toutes ces pensées sont vrayes & naturelles. Le Poëte ne laisse pas de dire ailleurs que les Muses sont de froides consolations.

Quid, nisi Pierides, solatia frigida, restat. De Pont. lib. 4. Ep. 3.

L'Homme de qualité qui a eu la destinée d'Ovide, se console d'une autre maniére, & plus solidement à mon gré, bien qu'on ne le puisse faire avec plus d'esprit. Dieu, dit-il, en me donnant la force de soûtenir mes malheurs, me met dans l'esprit un fonds inépuisable de pensées pour en parler, & de résignation pour les souffrir sans murmure; & de peur même que mes tours & mes consolations ne s'usent à la fin, il détrône un Roi à point nommé pour me faire prendre patience. Il me persuade même que le grand Prince qui le protége, qui est si heureux & si digne de l'être, n'a pas fixé la Fortune en dormant; & que pour conduire & soûtenir ses prospéritez, il se donne moins de repos que ma misére ne m'en laisse.

LA différence que met Salluſte entre les mœurs des premiers temps de la République & celles de Rome corrompuë, eſt bien remarquable. Nos Ancêtres, dit-il, étoient les hommes du monde les plus religieux, & les plus ennemis du luxe : leur piété ſervoit d'ornement aux Temples, & la gloire de leurs beaux faits faiſoit toute la beauté de leurs maiſons.

Delubra Deorum pietate, domos ſuas gloria decorabant. Bell. Cat.

Ils ſçavoient ſe modérer dans la victoire, & ils n'ôtoient aux vaincus que la liberté de nuire ; mais leurs deſcendans au contraire, de tous les mortels les plus lâches, ôtent à leurs Alliez ce que ces Héros victorieux laiſſoient à leurs ennemis ; comme ſi c'étoit exercer la domination que de commettre des injuſtices & des violences.

Neque victis quidquam præter injuriæ licentiam eripiebant. Proinde quaſi injuriam facere, id demum eſſet imperio uti.

Le même Hiſtorien parle au même endroit du luxe de Rome d'une maniére ingénieuſe, & toute propre à confondre le luxe de nôtre temps.

Qu'eſt-il beſoin, dit-il, que je raconte des choſes qu'on ne peut croire, à moins que de les avoir vûës ; que pluſieurs particuliers ont renverſé & applani des montagnes, ont bâti des maiſons magnifiques ſur les eaux, abuſant honteuſement des richeſſes dont ils pouvoient faire un uſage honnête ?

Quid cæ memorem quæ niſi his qui videre nemini credibilia ſunt: à privatis compluribus ſubverſos montes, maria conſtrata eſſe, &c.

On cherche ſur la terre & dans la mer tout ce qui peut flâter le goût : on s'abandonne au ſommeil avant que l'envie de dormir ſoit venuë ; on n'attend ni la faim ni la ſoif, ni le froid ni la laſſitude, mais on prévient tout cela par un excés de délicateſſe.

Un ancien Satyrique dit contre le luxe des

Ultimis ab oris, Attractus scarus atque arata Syrtis. Si quid naufragio dedit, probatur. Pet.

tables de Rome, qu'on n'y estime que les poissons qui sont venus des mers les plus éloignées, ou qui ont été pêchez dans un naufrage. Selon l'Auteur de l'Histoire Naturelle, les périls que courent les pêcheurs, donnent du prix aux poissons, & en relévent même le goût.

Tot piscium saporibus quibus pretia capientum periculo fiunt. Plin. L. 9. c. 34.

Le Panégyriste de Théodose, pour faire valoir la tempérance de son Prince, s'emporte ingénieusement contre le luxe & la délicatesse des Empereurs qui l'avoient précédé. Nôtre monde, dit-il, est trop petit pour contenter l'ardeur insatiable qu'ils avoient pour la bonne chére. Ils estimoient les viandes de leurs tables, non par le goût, mais par la dépense, & ne s'attachoient qu'à celles qui venoient des extrêmitez de l'Orient, ou de la Colchide, hors des frontiéres de l'Empire Romain; qu'à celles que fournissoient des mers fameuses par mille naufrages, & qu'ils arrachoient en quelque façon à la Nature malgré elle, en exposant des hommes à périr pour les avoir.

Horum gulæ angustus erat noster orbis, &c. & Invitæ quodammodo reluctantique naturæ hominum pericla rapuissent. Pac. Pan.

VOiture, qui a l'esprit si aisé & si naturel, sort quelquefois de son caractére, & semble imiter Balzac en quelques endroits.

Il flate le Marquis de Ramboüillet Ambassadeur pour le Roi en Espagne, sur la grande réputation qu'il aquiert tous les jours parmi des hommes, qui devant que de l'avoir vû, ne sçavoient admirer qu'eux-mêmes.

Dans les grandes affaires que vous traitez maintenant, lui dit-il, je croyois que ç'eût été être perturbateur du repos public, que de

vous divertir par une mauvaise lettre de la moindre de vos pensées.

Je ne sçai, dit-il dans la même lettre, si l'on ne s'est pas trop fié à une Nation qui a déja usurpé tant de choses sur nous, que de vous avoir mis en son pouvoir, & je crains que les Espagnols ne vous veüillent non plus rendre que la Valteline; & certes, ajoûte-t-il, cette crainte me donneroit de la peine si je ne sçavois bien que ceux du Conseil d'Espagne ne sont pas Maîtres de leurs résolutions depuis que vous étes en ce Païs-là, & que vous y avez déja trop fait de serviteurs pour y recevoir quelque violence.

Il dit au Duc de Bellegarde en lui envoyant l'Amadis : Une des principales raisons qui m'a persuadé de vous envoyer ce Livre, a été de vous faire voir quel avantage vous avez sur ceux mêmes qui ont été formez à plaisir pour être l'exemple des autres ; & combien il s'en faut que l'invention des Italiens & des Espagnols ait pû aller aussi haut que vôtre vertu.

Il parle ainsi à Madame la Marquise de Ramboüillet, sous le nom de Callot excellent Graveur, en lui envoyant de Nancy un Livre de ses figures. Comme il n'y a personne aujourd'hui qui ait tant d'intéreſt que les choses parfaites soient estimées, il n'y en a point aussi qui les sçache loüer si bien que vous. C'est vous flâter bien modestement que de dire que vous les sçavez connoître, puisque je pourrois assurer, que quand il vous plaît, vous les sçavez faire en perfection. En effet, il est arrivé beaucoup de fois qu'en vous joüant, vous avez fait des desseins que Mi-

chel-Ange ne desavoüeroit pas ; & de plus, on vous peut vanter d'avoir mis au monde un ouvrage qui passe tout ce que la Gréce & l'Italie ont jamais vû de mieux fait, & qui pourroit faire honte à la Minerve de Phidias.

Toutes ces pensées sont hardies & un peu au dessus de la grandeur naturelle. Je croi que Balzac ne les auroit pas desavoüées ; & je m'étonne que Girac ait accusé Voiture de n'avoir rien qui sentît Balzac : *Nihil habet Balzacianum.* Aprés tout, quelque essor que Voiture prenne, il ne s'éléve jamais si haut qu'on le perde de vûë. Dans ses hyperboles les plus fortes & les plus hardies, il y a quelque chose de son caractére ; & Voiture audacieux, enflé, & guindé, si vous voulez, est toûjours Voiture, ou n'est tout au plus que Balzac mitigé.

Sinistra erga eminentes interpretatio, nec minus periculum ex magna fama quam ex mala.

TAcite dit dans la vie d'Agricola, que sous certains régnes les vertus éminentes sont sujettes à des jugemens sinistres, & qu'une grande réputation n'est pas moins périlleuse qu'une mauvaise. Et un Moderne, qui vaut bien Tacite dit, que le mérite brillant nuit plus à la Cour qu'il ne sert, & que hormis les enfans de la Fortune qu'elle éléve, de quelque maniére qu'ils soient faits, la principale qualité qui avance tout le monde en ce païs-là, c'est la bassesse.

TOus les Faiseurs d'Epîtres Dédicatoires n'ont pas les talens d'un de nos fameux Ecrivains qui en a fait de si belles & de si justes, comme j'ai déja remarqué ailleurs. Ses pensées sont toûjours prises dans le sujet dont

il s'agit, & ne conviennent pas moins aux Perſonnes à qui il dédie ſes Ouvrages, qu'aux Ouvrages mêmes.

Il dit au Roi, en lui dédiant le *Traité de l'Iris:* Quand vous ſçaurez que l'Iris eſt le ſujet de cet Ouvrage, vous jugerez bien qu'elle ne pouvoit paroître au jour ſans la lumiére du Soleil; & que pour ſe laiſſer voir aux yeux des hommes, elle devoit auparavant être éclairée des rayons & des regards de Vôtre Majeſté. Vous verrez bien encore que cet Arc merveilleux ayant ſervi de Couronne au Roi des Rois, & devant être le Trône où il fera éclater ſa gloire & ſa puiſſance, je ne pouvois, ſans profaner cette illuſtre marque de la ſupréme Royauté, la preſenter qu'au plus grand Roi de la Terre. Enfin, aprés l'avoir conſidérée comme le portrait de Vôtre Majeſté, par les merveilles de ſa naiſſance, par l'excellence de ſa beauté, & par l'admiration & l'eſpérance qu'elle donne à tout le monde, il ne m'étoit pas permis de la dédier à d'autre qu'à Vôtre Majeſté ſans altérer cette parfaite reſſemblance, & ſans faire quelque ſorte d'injure aux deux plus belles choſes de l'Univers.

En preſentant au Roi le *Syſtême de l'Ame humaine*, il lui dit: Quand Vôtre Majeſté ſçaura que je dois traiter ici des merveilles de l'eſprit, elle verra bien qu'elle a plus de part en ce deſſein-là que tous les hommes du monde, & qu'il y faudra néceſſairement parler de ces grandes lumiéres qu'elle a reçûës du Ciel, & de cette prudence admirable qui a prévenu l'expérience, & qui fait honte à la vieilleſſe. S'il lui plaît même de conſidérer

qu'il n'y a rien de ſi grand ni de ſi élevé que cet *Eſprit* ; que c'eſt l'image de ce ſouverain Monarque de l'Univers, & le modéle ſur lequel toutes les Royautez ont été formées : elle jugera ſans doute que c'eſt un preſent tout Royal,& qui ne ſe doit faire qu'au plus grand & au plus ſage Roi de la Terre.

Il ajoûte dans la même Epître : Certainement, Sire, je ne me ſerois jamais pû imaginer qu'il y eût des ames qui fuſſent originairement plus nobles que les autres, ſi je n'avois vû que vous avez été ſage avant le temps ; qu'il n'y a point eu d'enfance en vos premiéres années, ni de jeuneſſe dans l'âge floriſſant où vous étes ; que tout d'un coup vous avez ſçû l'art de gouverner qui eſt ſi long & ſi difficile à apprendre ; & que ſans exemple vous pratiquez des vertus qui ont fait autrefois les Héros,& qui ne peuvent venir que de la naiſſance. Tout cela, Sire, m'a convaincu que vôtre ame étoit d'un ordre ſupérieur à toutes les autres, & que c'eſt une erreur de croire qu'elles ſont égales en tous les hommes.

Ce qu'il dit à un grand Chancelier de France, en lui dédiant les *Caractéres des paſſions*, eſt fort ingénieux & fort bien tourné.

Ce ne vous eſt pas une choſe nouvelle de voir les effets & les deſordres que cauſent les paſſions, puis que la Juſtice que vous rendez n'a point de plus ordinaire occupation que de les entendre & de les condamner : mais c'eſt une choſe inouïe que l'on vous en demande la protection, qu'on les veüille autoriſer par vous-même, & que l'on ſe ſerve de vôtre nom pour les faire paſſer dans le public, & leur donner une approbation générale. C'eſt

pourtant, Monſeigneur, ce que je fais aujourd'hui en vous dédiant cet Ouvrage. Je vous rends le Protecteur des excés que j'y repreſente; je dis même que vous en étes en quelque façon l'Auteur, puis que vos commandemens les ont fait naître; & par une hardieſſe qui n'a point d'exemple, j'employe l'illuſtre nom des Séguiers pour être l'appui des vices, & les fais paroître au jour avec le même avantage dont la vertu ſe tiendroit fort honorée. Il eſt vrai qu'ils ne ſont pas de la nature de ceux qui corrompent les mœurs, & qui craignent la ſévérité des loix; ce n'en ſont que les images, & les figures qui peuvent être reçûës comme celles des monſtres & des Tyrans, & qui ne vous doivent pas être moins agréables à voir que les portraits des vaincus ont accoûtumé de l'être aux vainqueurs.

Il dit au même Magiſtrat, en lui dédiant le *Raiſonnement des Animaux* : L'Ouvrage que je vous preſente, tout petit qu'il eſt, contient la plus grande & la plus importante affaire qui ait jamais été miſe en conteſtation; & je ne penſe pas offenſer la grandeur & la dignité de vôtre Charge, quand je dirai qu'elle n'en peut pas connoître; & que ſi vous n'aviez quelque autorité par deſſus celle qu'elle vous donne, vous n'auriez pas le droit que vous avez de la décider. Il eſt vrai qu'elle a dépoſé en vos mains la Juſtice Souveraine du plus puiſſant Monarque qui ſoit dans le Monde, & qu'elle vous a rendu l'Arbitre de la vie & de la fortune de tous ſes Sujets. Mais, Monſeigneur, toute cette puiſſance eſt renfermée dans quelques Royaumes, & le différend qui eſt à juger en demande une qui ſoit reconnuë

de tout l'Univers, puis qu'il s'agit du partage de la raiſon où tous les Peuples de la Terre ſont intéreſſez. Pour les faire auſſi convenir tous enſemble d'un Juge qui ne leur ſoit point ſuſpect, il ne ſuffit pas qu'il ſoit l'Oracle des loix & des volontez d'un grand Roi; il faut qu'il le ſoit encore de la Nature & de l'Auteur même de la Nature : il faut qu'il ſçache ce que tous les hommes ignorent, & qu'il ſoit enfin au deſſus de leur raiſon pour juger de leur raiſon.

Ces penſées & celles des autres Epîtres du même Auteur font voir que la politeſſe, les tours délicats, & tous les agrémens du bel eſprit ne ſont pas incompatibles avec les ſpéculations d'un Philoſophe & d'un Médecin.

Recte profecto germana illa pictorum, poëtarumque commenta victoriam finxerepennatam, quod hominum cum fortuna euntium non curſus eſt ſed volatus. Pacat. Panegyr.

CE n'eſt pas ſans raiſon, au jugement d'un Ancien, que les Peintres & les Poëtes ont donné des aîles à la Victoire. C'eſt pour faire entendre que les Héros & les Conquérans, qui ſont par tout accompagnez de la Fortune ne courent pas à la Gloire, mais qu'ils y volent.

Les deux vers qui ont été faits pour la Statuë du Roi, que la Victoire couvre de ſes aîles & couronne de ſa main, ſont pleins d'un grand ſens, & donnent une grande idée du Héros.

Regardez le Prince ſur qui la Victoire déploye toutes ſes aîles; c'eſt celui qui a donné la loi à la Mer & à la Terre, & qui ſe l'eſt donnée à lui-même.

Aſpice quem totis ambit Victoria pennis,
Hic pelago, hic terris, hic ſibi jura dedit.

SElon un Philoſophe de nos jours qui a de l'eſprit, & un grand uſage du monde, on ſe peut aiſément conſoler de tout, quand on eſt médiocrement ſage ou mediocrement foû. Les honnêtes gens ſont heureux par tout: les exilez ne craignent plus de l'être. Tous ces Courtiſans ne ſont-ils pas des miſérables auprés de nous autres Bergers qui ne craignons que les vilains jours ? Ils ont un Maître à adorer & une fortune à faire. Pour un Maître, ils n'ont pour toute conſolation d'en avoir un, que de l'avoir grand, généreux, & magnanime; mais enfin c'eſt un Maître: leurs fers ſont dorez veritablement, mais ce ſont des fers. Quelle vie, grand Dieu, de voir un monde de flâteurs qui s'empreſſent à détruire, à médire, à tromper, & qui en font un métier, un devoir, une néceſſité! Tout cela s'appelle être Courtiſan.

Un autre homme d'eſprit du Regne paſſé a fait une fidéle peinture de la Cour dans les Vers ſuivans.

Servir le Souverain, ou ſe donner un Maître;
Dépendre abſolument des volontez d'autrui;
Demeurer en des lieux où l'on ne voudroit être;
Pour un peu de plaiſir ſouffrir beaucoup d'ennui;

Ne témoigner jamais ce qu'en ſon cœur on penſe;
Suivre les Favoris ſans pourtant les aimer;
S'appauvrir en effet, s'enrichir d'eſpérance,
Loüer tout ce qu'on voit, mais ne rien eſtimer;

Entretenir un Grand d'un diſcours qui le flâte;
Rire de voir un chien careſſer une chatte:
Manger toûjours fort tard, changer la nuit en jour;

N'avoir pas un ami, bien que chacun on baise;
Etre toûjours debout, , & jamais à ſon aiſe,
Fait voir en abregé comme on vit à la Cour.

LEs Epîtres de Sénéque ſont pleines de penſées morales, non ſeulement vrayes & plauſibles, mais fines & piquantes. En voici quelques-unes qui m'ont frappé davantage.

Magnus ille eſt qui fictilibus ſic utitur quemad modum argento; nec ille minor eſt, qui ſic argento utitur, quemadmodum fictilibus. Ep. 5.

Il y a beaucoup de grandeur à ſe ſervir des vaſes de terre, comme ſi c'étoit des vaſes d'argent; & il n'y en a pas moins à ſe ſervir des vaſes d'argent, comme ſi c'étoit des vaſes de terre.

Vivez avec les hommes comme ſi Dieu vous voyoit. Parlez à Dieu, comme ſi les hommes vous écoutoient.

Si vous réglez vos beſoins ſur la Nature, vous ne ſerez jamais pauvre; ſi vous les réglez ſur l'opinion, vous ne ſerez jamais riche.

Ce n'eſt pas être bien aiſe que de rire; il faut que l'eſprit ſoit calme & le cœur content: la vraye joye eſt quelque choſe de ſérieux, & même d'auſtére.

Sic vive cum hominibus, tanquam Deus videat: ſic loquere cum Deo, tanquam homines audiant. Ep. 10.

C'eſt le propre d'une grande ame de mépriſer ce qu'il y a de grand dans le monde, & d'aimer mieux la médiocrité que l'excés.

Nous croyons que rien ne vaut plus qu'une grace que nous demandons long-temps; nous croyons que rien ne vaut moins que la même grace dés que nous l'avons reçûë.

Si ad naturam vives, nunquam eris pauper: ſi ad opinionem, nunquam dives. Ep. 16. *Mihi crede, res ſevera eſt verum gaudium* Ep. 33. *Magni animi eſt magna contemnere & mediocria malle quam nimia.* Ep. 39. *Nihil carius æſtimamus quam beneficium quod diu petimus; nihil vilius cum accepimus.* Ep. 81.

C'Est un grand art que de loüer en badinant & sans faire semblant de rien, comme fit un bel Esprit de la Cour, dans le temps des Conquêtes de nôtre invincible Monarque, par une petite fiction ingénieuse qui a pour titre, *Dialogue d'Acanthe & de Pegase.* Ce qui donna lieu à la fiction, c'est que le bel Esprit, qui étoit de tous les Voyages, manqua un jour de cheval. Voici le Dialogue.

ACANTHE.

A mon secours, Pegase, en ce besoin extrême;
Il me manque un cheval; il faut suivre le Roi.

PEGASE.

Le suivre? & quel moyen? je ne le puis moi-même,
Non plus que ton bidet ou ton grand palefroi.

ACANTHE.

Tu suivis toutefois le diligent Achille
Dans le cours glorieux de ses hardis exploits.

PEGASE.

D'accord: mais en dix ans il prenoit une Ville.
En prit-il jamais quatre en la moitié d'un mois?

ACANTHE.

Et le fameux César, qui presque sans combattre,
Venoit, voyoit, vainquoit, ne le suivois-tu pas?

PEGASE.

Jamais il n'eût quitté la belle Cléopatre
Pour venir prendre Dole un jour de Mardi-Gras.

AGANTHE.

Mais Alexandre enfin vîte comme un tonnerre,
Toûjours à ses côtez te voyoit galoper.

PEGASE.

Je le perdois souvent; il alloit tant que terre:
Mais quand il s'enyvroit, on pouvoit l'attraper.

ACANTHE.

Je t'entens, Rien ne suit un Roi que rien n'arrête

Ni plaiſirs, ni douleurs, ni broüillards, ni beaux jours;
Ni calme decevant, ni terrible tempéte;
Ni le froid des hyvers, ni le feu des amours.
Comme toi je l admire, & ne m'en ſçaurois taire,
Sur un ſi grand ſujet on ne peut achever.
Mais, adieu: pour ce coup tu n'es pas mon affaire:
Je cherche un vrai cheval que je puiſſe crever.

Ce jeu d'eſprit vaut un Panégyrique dans les formes.

Implevisti veteris Poëtæ votum hoc unum optantis ad doctrinarum ſplendorem, ut Mœcenates non deeſſent. Cumulate, inquam, illud implevisti: cum in te uno & Mœcenatem, & Auguſtum ipſum habeamus. Lud. Mag. Panegyr.

IL y a de l'eſprit à réünir en une même perſonne les excellentes qualitez de deux autres; & c'eſt ce qu'a fait un de nos célébres Orateurs Latins, en diſant au Roi, comme au Protecteur des Sciences & des Arts: Vous avez accompli les vœux d'un ancien Poëte qui ne ſouhaitoit rien que des Mécenas pour la perfection des Sciences; vous les avez, dis-je, accomplis pleinement, puis que nous avons en vous ſeul & Mécenas & Auguſte même.

Un de nos Poëtes François a employé la même penſée au ſujet de l'Académie Françoiſe ſous la protection du Roi.

O vous dont à l'envi les mains ſont déja prétes,
A tracer de Loüis les fameuſes Conquêtes!
Lors que vous graverez ſon nom dans vos écrits,
Que vous aurez d'honneur, beaux & rares Eſprits!
En lui par un accord auſſi noble que juſte,
Vous peindrez un Mécene en peignant un Auguſte.

C'eſt beaucoup d'être Mécenas; c'eſt beaucoup d'être Auguſte: mais c'eſt encore plus d'être tout à la fois l'un & l'autre.

LA réponſe d'Abdalomine à Alexandre, qui l'avoit tiré du Jardin qu'il cultivoit de ſes mains pour le mettre ſur le Trône, parce qu'il étoit de la Race Royale, eſt ſpirituelle & ſenſée.

Utinam eodem animo regnum pati poſſim: hæ manus ſuffecere deſiderio meo: nihil habenti: nihil defuit. Quint. Curt. l. 4.

J'apprens qui tu es, & ta mine ne dément point ta naiſſance, lui dit Alexandre; mais je voudrois bien ſçavoir avec quelle patience tu as ſouffert ta pauvreté? Plaiſe aux Dieux, répondit-il, que je ſouffre la Couronne avec le même courage & la même force. Ces bras ont fourni à tous mes deſirs: tandis que je n'ai rien eu, rien ne m'a manqué.

ON a penſé ingénieuſement ſur les choſes anciennes & ſur les nouvelles. Pline le Jeune exhorte un de ſes amis qui étoit député en Gréce par l'Empereur, à reſpecter un Païs où la Religion, la politeſſe, les lettres & les arts ont pris naiſſance.

Revereré gloriam veterem & hanc ipſam ſenectutem quæ in homine venerabilis, in urbibus ſacra eſt. L. 8. E. 24.

Révérez, dit-il, l'ancienne gloire de la Gréce, & cette vieilleſſe, qui étant ſi vénérable dans les hommes, eſt même ſacrée dans les Villes.

Ovide dit qu'on avoit autrefois beaucoup de reſpect pour les cheveux blancs, & que tout étoit eſtimable dans les vieillards, juſqu'aux rides de leur viſage.

Inque ſuo pretio ruga ſenilis erat. Faſtor. L. 5.

Les Italiens diſent en proverbe, qu'une vieille Banniére eſt l'honneur du Capitaine: *Bandiera vecchia honor di Capitano*; & qu'un ancien ami eſt quelque choſe de nouveau: *Amico vecchio è coſa nuova.*

Un bel Eſprit de delà les Monts, mais des plus rafinez & des plus ſubtils, cherchant la

Malvezzi.

raiſon pourquoi la nouveauté plaît, dit que les hommes devant mourir néceſſairement, ne regardent pas volontiers les choſes dont l'ancienneté, ou la décadence leur remet devant les yeux cette néceſſité inévitable; au lieu qu'ils prennent plaiſir à voir celles qui ne font que de naître, & qui ne leur donnent que des idées de jeuneſſe, de force & de vie.

Ubi ſocordiæ tete atqui ignaviæ tradideris, nequicquam Deos implores: irati, infeſtique ſunt. Bel. Catil.

SI on en croit Salluſte, ce n'eſt point préciſément par des priéres baſſes & foibles qu'on obtient le ſecours du Ciel: tout réüſſit heureuſement par la vigilance, par l'action, par de ſages délibérations. Si vous vous endormez, ſi vous vous livrez à la pareſſe, c'eſt en vain que vous implorez les Dieux: ils ſont irritez, ils ſont contre vous.

COmme il n'étoit pas permis à tous les Peintres, ni à tous les Sculpteurs de faire le Portrait ou la Statuë d'Alexandre, il ne dévroit pas être permis à tous les Orateurs ni à tous les Poëtes, de loüer nôtre grand Monarque; & je ſçai bon gré à un bel Eſprit de dire dans ſes Mémoires: Je voudrois que l'on punit, comme d'une médiſance, les impertinens loüeurs du Roi, & le zéle ne dévroit pas excuſer le ridicule de la façon.

C'eſt le ſentiment, & preſque la penſée d'un autre bel Eſprit, dans le Diſcours en vers qu'il adreſſe au Roi,

Oüi, je ſçai qu'entre ceux qui t'adreſſent leurs veilles,
Parmi les Pelletiers on compte des Corneilles;
Mais je ne puis ſouffrir qu'un eſprit de travers,

Qui pour rimer des mots, penſe faire des vers,
Se donne en te loüant une géne inutile:
Pour chanter un Auguſte, il faut être un Virgile;
Et j'approuve les ſoins d'un Monarque guerrier,
Qui ne pouvoit ſouffrir qu'un Artiſan groſſier
Entreprit de tracer d'une main criminelle
Un Portrait réſervé pour le Pinceau d'Apelle.

Cela veut dire que pour bien loüer un Héros, il faut un génie éminent, & que le loüer mal, c'eſt un crime puniſſable.

Cependant la comparaiſon des Peintres, ou des Sculpteurs avec les Poëtes, n'eſt peut-être pas ſi juſte aujourd'hui qu'elle l'eût été au commencement de ce Régne; car ſi on en croit un Homme auſſi entendu dans la Peinture & dans la Sculpture, que dans la Poëſie & dans l'Eloquence; le Roi ne doit pas craindre que les Peintres & les Sculpteurs que la Ville de Paris employera aux Tableaux & aux Statuës de Sa Majeſté, lui faſſent deshonneur; puis que la France, plus heureuſe que la Gréce, a pluſieurs Apelles, pluſieurs Lyſippes, pluſieurs Myrons, & d'autres habiles Maîtres dans tous les beaux Arts, comme il paroît par le grand nombre de figures qui ſe font pour toutes les Villes du Royaume; par tant de Médailles dont les types ne cédent en rien à la beauté des antiques, ſi même ils ne les ſurpaſſent en la nobleſſe des expreſſions & en la diſpoſition des figures.

LEs Anciens & les Modernes ont dit de fort jolies choſes ſur l'avanture d'Euridice. Orphée n'obtint ſa femme de Pluton, qu'à condition qu'il ne la regarderoit point,

que lui & elle ne fussent hors du Royaume des Ombres: il tourna la tête trop tôt, & au même instant elle fut rentraînée dans les Enfers. Ovide pense là-dessus le plus finement & le plus naturellement du monde.

Non est de conjuge quidquam Questa suo: quid enim nisi se quereretur amatam? Metam. Lib. 10.

Elle ne se plaignit point de son mari, dit-il; car de quoi se seroit-elle plainte, que d'en être aimée?

La pensée de Malherbe sur le même sujet ne laisse pas d'être fort heureuse. Aprés avoir exprimé poëtiquement que la mort est inexorable, & qu'il n'y a point de retour à la vie quand on l'a perduë.

Pluton est seul entre les Dieux
Dénué d'oreilles & d'yeux
A quiconque le sollicite:
Il dévore sa proye aussi-tôt qu'il la prend;
Et quoi qu'on lise d'Hypolite;
Ce qu'une fois il tient, jamais il ne le rend.

Le Poëte ajoûte,

Qui devoit le flêchir avec plus de couleur
Que ce fameux Joüeur de Lyre
Qui fut jusqu'aux Enfers lui montrer sa douleur?
Cependant il eut beau chanter,
Beau prier, presser, & flatter,
Il s'en revint sans Euridice;
Et la vaine faveur dont il fut obligé
Fut une si noire malice,
Qu'un absolu refus l'auroit moins affligé.

Cette faveur vaine & frivole, qui ne fut au fonds qu'une malice noire du Dieu des Enfers, & qui coûta plus cher à Orphée, que n'auroit fait un refus absolu, est quelque chose de délicat & de naturel.

IL y a bien de la nobleſſe & bien de l'eſprit dans les paroles d'Alexandre malade, & chagrin de n'être pas en état d'aller au devant de Darius qui venoit à lui à grandes journées.

L'état de mes affaires, dit-il, ne demande pas des remédes lents, ni des Médecins timides. Il vaut mieux pour moi que je meure promptement, que d'être long-temps à guérir: je ne cherche pas tant à vivre qu'à combattre. *Vel mori ſtrenue quam tarde convaleſcere mihi melius eſt. Sciant me non tam mortis quam belli remedium quærere.* Quint. Curt. Lib. 3.

LEs loüanges les plus délicates ſont celles qui ſe donnent comme en paſſant, & ſans nommer même celui qu'on loüe. Tel fut l'Eloge que fit du Roi, en deux mots, un illuſtre Magiſtrat qui eſt à la tête d'une Compagnie Souveraine, & qui parle toûjours avec autant de politeſſe que de dignité. Aprés avoir exhorté ſa Compagnie de ne ſe laiſſer point prévenir, & lui avoir fait entendre que de tous les défauts d'un Juge, la prévention eſt peut-être le plus dangereux: Quand un Prince, ajoûta-t-il, n'a pour objet de ſes actions qu'une juſtice pure, & qu'il ſert d'exemple aux Magiſtrats les plus éclairez, la prévention en ſa faveur ceſſe d'être un vice & devient une vertu.

Tel eſt encore l'Eloge que fait de Louïs le Grand un Ecrivain délicat, en formant le caractére d'un parfait Monarque. L'idée qu'il donne auparavant d'un Miniſtre ou d'un Plénipotentiaire, n'eſt qu'une belle idée & un portrait de fantaiſie, ou rien ne manque que la verité: mais l'idée du Souverain eſt

réelle & prise dans le sujet qu'elle exprime; c'est un portrait ressemblant, & comme fait d'aprés nature: on ne sçauroit s'y méprendre pour peu qu'on ait de lumiére & qu'on soit du monde. Mais il faut le voir tout entier; & les traits que j'en pourrois rapporter, ne feroient qu'une ébauche qui ne contenteroit pas tout à fait l'esprit.

LEs grands Hommes ne se bornent jamais dans leurs desseins, & Costar flâte agréablement le Cardinal Mazarin, en lui disant: Si vous n'étes content de vôtre bonheur, il faut nécessairement que le grand Jules soit de l'humeur de Jules César, qui croyoit n'avoir rien fait lors qu'il lui restoit quelque chose à faire.

Nil actum credens, cum quid supereſſet agendum.

LA description que fait Voiture de l'Andalousie, est trés-belle & trés-ingénieuse.

On y voit tout d'une vûë les Montagnes chargées de neiges, & les Campagnes couvertes de fruits: on y a de la glace en Août, & des raisins en Janvier. L'hyver & l'été sont toûjours mêlez ensemble; & quand la vieillesse de l'année blanchit la terre par tout ailleurs, elle y est toûjours verte de Lauriers, d'Orangers & de Myrtes.

La Devise de l'Oranger chargé de fleurs & de fruits avec ces paroles, *Miscens autumni & veris honores*, conviendroit trés-bien à un Païs si beau & si singulier.

C'Est une pensée raisonnable que celle de ce Persan, qui vouloit empêcher Darius de se jetter dans un péril évident, & d'y jetter les siens avec lui.

Les vrais braves mépriſent plûtôt la mort qu'ils ne haïſſent la vie; la mort étant le dernier terme de toutes choſes, c'eſt bien aſſez d'y aller d'un pas aſſuré, ſans que l'on y coure. *Fortium virorum eſt magis mortem contemnere, quam odiſſe vitam. Ultimum omnium mors eſt, ad quam non pigre ire ſatis eſt.* Quint. Curt. Lib. 5.

LA plûpart des Ecrivains loüent Lucréce, de s'être donné elle-même le coup de la mort, pour venger en quelque façon l'injure qu'on lui avoit faite; mais un de nos Poëtes Latins n'eſt pas de ce nombre: il dit ingénieuſement qu'une femme ſi chaſte & ſi délicate ſur l'honneur, devoit mourir de chagrin ſans chercher nul autre ſecours. *Fœmina tam teneri conſummatique pudoris, Debuerat ſolo victa dolore mori.*

Ce qu'un bon Auteur rapporte d'elle ne laiſſe pas d'être beau. Lucréce diſoit en mourant qu'elle perdroit la vie avec plaiſir; mais elle deſiroit que la poſtérité rendit juſtice à ſa vertu. Elle ajoûtoit, qu'elle avoit deux témoins de ſon innocence, ſon ſang devant les hommes, & ſon eſprit devant les Dieux.

IL n'appartient qu'à la Poëſie de dire noblement & agréablement les choſes les plus ſimples & les plus communes. Un de nos Poëtes, qui a attrapé le tour & la délicateſſe de Marot; pour faire entendre que la vigilance & la réputation de deux Chefs de nos Armées mettoient à couvert la Picardie & la Champagne, de l'irruption des Ennemis, parle de la ſorte dans une petite Piéce intitulée, *Epitre à M. de Turenne*:

Je ne ſuis pas un Oracle, & ceci
Vient de plus haut: Apollon, Dieu merci,

Me l'a dicté; ſouvent il ne dédaigne
De m'inſpirer. Maint Auteur nous enſeigne
Qu'Apollon ſçait un peu de l'avenir.
L'autre jour donc j'allai l'entretenir
Du grand effort des Germains tous en armes,
L'Helicon même avoit quelques allarmes;
Le Dieu ſourit, & nous tint ce propos:
Je vous enjoints de dormir en repos,
Poëtes Picards, & Poëtes de Champagne.
Ni les Germains, ni les Troupes d'Eſpagne,
Ni le Batave, Enfant de l'Ocean,
Ne vous viendront éveiller de cet an:
Tout auſſi peu la Campagne prochaine.
Je vois former ſur les bords de la Seine
Maint beau projet contre les murs Flamans;
Peu leur vaudront leurs Hectors Allemans.
Je vois Condé, Prince à haute avanture,
Plûtôt Démon qu'humaine créature:
Il me fait peur; je le vois plein de ſang,
Soüillé, poudreux, qui court de rang en rang:
Je plomb volant ſifle au tour ſans l'atteindre;
Le fer, le plomb, rien ne l'oblige à craindre.
Quand telles gens couvriront vos remparts:
Je vous dirai, dormez Poëtes Picards;
Devers la Somme on eſt en aſſurance;
Devers le Rhin tout va bien pour la France:
Turenne eſt là, l'on n'y doit craindre rien,
Vous dormirez, les Soldats dorment bien.

ON ne peut pas expliquer plus ingénieuſement une penſée, ni la mettre mieux en ſon jour, que le fait un Auteur illuſtre, dans l'*Oraiſon Funebre de Henriette Anne d'Angleterre, Ducheſſe d'Orleans.* Aprés avoir rapporté ces paroles d'une femme dont l'Ecriture loüe la prudence, au ſecond livre des Rois:

Nous

Nous mourons tous & nous allons au tombeau, ainſi que des eaux qui ſe perdent ſans retour; il dit de ſon chef: En effet, nous reſſemblons tous à des eaux courantes. De quelque diſtinction que ſe flâtent les hommes, ils ont tous une même origine, & cette origine eſt petite. Leurs années ſe pouſſent ſucceſſivement comme des flots: ils ne ceſſent de s'écouler, tant qu'enfin, aprés avoir fait un peu plus de bruit, & traverſé un peu plus de païs les uns que les autres, ils vont tous enſemble ſe confondre dans un abîme où l'on ne reconnoît plus ni Princes ni Rois, ni toutes ces autres qualitez ſuperbes qui diſtinguent les hommes: de même que ces Fleuves tant vantez demeurent ſans nom & ſans gloire mêlez dans l'Ocean avec les Riviéres les plus inconnuës.

SUivant la penſée d'Horace, Ofellus qui vivoit à la campagne, étoit un Sage ſans art, ſans étude, & nullement fait dans les régles.

Abnormis ſapiens, pingui craſſaque minerva.

C'eſt à dire, ſelon un Traducteur des Satyres & des Epîtres d'Horace, que quoi qu'Ofellus ne fût point Philoſophe, il ne laiſſoit pas d'être Sage à ſa maniére, & d'avoir un certain bon ſens naturel qui le faiſoit raiſonner juſte.

Maroboduus Chef des Marcomans, que Tibére attaqua ſous Auguſte, comme un des plus redoutables ennemis de l'Empire Romain, n'avoit rien de barbare que ſa naiſſance, au rapport d'un Hiſtorien de ce temps-là:

il étoit barbare par sa Nation & par son Païs, mais il ne l'étoit pas par sa raison & par sa conduite.

Vell. Paterc. l. 2. *Natione, non ratione barbarus.*

On peut joindre à ces deux pensées anciennes celle d'un Poëte moderne au sujet des Hibernois tous nez Logiciens, & toûjours occupez de l'Universel, de l'Etre de raison, & des Degrez Métaphysiques. C'est, dit-il, une Nation qui se repaît de chiméres, & que le raisonnement rend furieuse dans les disputes de l'Ecole,

Gens ratione furens, & mentem pasta chimæris.

LEs Poëtes ont quelquefois des visions fort ingénieuses, & celle d'une de nos Muses sur la premiére Expédition de Monseigneur le Dauphin, faite au mois de Novembre, est la plus spirituelle du monde:

Le Soleil, infortuné Pere
D'un fils indocile, imprudent;
Depuis que Philisbourg a senti ta colére,
Moins lumineux & moins ardent,
D'un cours précipité passe à l'autre hémisphére:
Il remplit à regret son glorieux emploi:
Tu renouvelles sa tristesse
Lors qu'il te voit conduire avec tant de sagesse,
Les desseins dont Louïs s'est reposé sur toi.

Elle avoit dit auparavant:

La Saison, la Nature, & l'Art unis ensemble
Ont fait pour Philisbourg des efforts inouïs:
Tu les a surmontez: par toi l'Empire tremble:
Tu ressembleras à Louïs,

Grand Prince ; s'il se peut que quelqu'un lui ressemble.

Cette réflexion, *s'il se peut que quelqu'un lui ressemble*, est délicate & dit beaucoup de choses en un mot.

C'est encore une fine loüange pour le jeune Prince dont elle parle, que de lui reprocher sa témérité & sa présomption.

On t'a vû mépriser en jeune téméraire
Mille & mille volantes morts,
Et l'on diroit à te voir faire
Que tu crois qu'en naissant on ait plongé ton corps
Comme celui d'Achille au fond des Eaux fatales
Qui voyent sur leurs sombres bords
Des Rois & des Bergers les fortunes égales.

LA maniére dont Cicéron parle aux Juges en faveur d'un Romain qui avoit sa sœur parmi les Vestales, est spirituelle & touchante.

Ne souffrez pas, leur dit-il, qu'une Vierge se plaigne de vos jugemens, & que ses plaintes éternelles fassent trembler les Autels des Dieux & de la Déesse Vesta. Prenez garde que ce feu sacré entretenu jour & nuit par les soins & par les veilles de la sœur de celui que je défens, ne vienne à s'éteindre par les larmes d'une si sainte Prêtresse. La Vestale vous tend les mains, ces mêmes mains qu'elle a coûtume de tendre pour vous aux Dieux immortels. Il y auroit du danger & de l'orgueil a rejetter la priére de celle qui seroit cause de la ruine de l'Empire, si les Dieux ne l'écoutoient pas.

Nolite pati aras Deorum immortalium Vestæque Matris quotidianis virginis lamentationibus de vestro judicio commoveri, &c.

Pro. M. Fontejo.

RIen ne marque mieux la rapidité des conquêtes du Roi, que ce Quatrain de la fa-

çon d'un des plus beaux Esprits du Royaume.

Il prit en un jour la Lorraine,
La Bourgogne en une semaine,
La Hollande en un mois malgré le Castillan.
Que ne prendra-t-il en un an?

On a dit finement dans une Epigramme Latine sur la prise de Mastric, en comparant nôtre invincible Monarque avec les deux grands Capitaines qui assiégérent autrefois cette Ville si fameuse: Vôtre victoire, Grand Prince, est moindre que la leur en un point: c'est qu'eux ont combattu des mois entiers, & que vous n'avez combattu que peu de jours.

Hoc tantum minor est tua, Rex, victoria: menses Pugnarunt alii; Tu Lodoice, dies.

VOiture dit dans l'Eloge du Comte d'Olivares, que celui qui fait mouvoir tant d'Armées & agir tant de millions d'hommes, n'en a d'ordinaire que trois ou quatre à sa suite; qu'il n'y a point d'accompagnement si glorieux que cette solitude, & que la meilleure preuve de n'avoir point failli est de ne rien craindre.

Cela revient à ce que dit Tacite que quand Agricola paroissoit en public, il n'étoit accompagné que d'un ou de deux de ses amis; qu'il étoit de facile accés, & habillé toûjours simplement; de sorte que la plûpart des gens qui ne jugent du mérite des grands Hommes que par les dehors, cherchoient en le voyant sa réputation dans son extérieur, & que peu de personnes pouvoient la bien démêler.

Cultu modicus, sermone facilis, uno aut altero amicorum comitatus: adeo ut plerique quibus magnos viros per ambitionem æstimare mos est, viso, aspectoque Agricola quærerent famam, pauci interpretarentur. In vit. Agricol.

QUand les enfans ont d'illuſtres peres, ils ne ſçauroient rien faire de mieux que de les bien étudier, ſelon le conſeil que donnoit Ovide à Germanicus.

Sæpe tibi pater eſt, ſæpe legendus avus. Faſt. l. 1.

Un homme d'eſprit, qui n'excelle pas moins dans la Poëſie que dans la Proſe, a pris ce tour-là pour loüer le Roi, & pour faire entendre à un grand Prélat de quelle maniére il devoit inſtruire le Prince dont l'éducation lui avoit été confiée.

Pour inſtruire le Prince & former ſon enfance
A toutes les vertus dignes de ſa naiſſance,
Vous feüilletez les Grecs, vous liſez les Romains,
Et leurs doctes Ecrits ſont toûjours dans vos mains.
Mais pourquoi ſans beſoin vous donner tant de peine,
Et prendre des détours d'une ſi longue haleine?
Dans la noble carriére où ſous vos yeux il court,
Je vous ouvre un chemin & plus ſeur & plus court.
Pour inſtruire le Fils, étudiez le Pere,
Propoſez-lui ſans ceſſe un ſi grand exemplaire:
Et quel autre pourroit le mieux former jamais
Aux vertus de la guerre, aux vertus de la paix?
Pour le Fils de Loüis, pour celui qui doit être
Aprés le Grand Loüis de l'Univers le Maître,
Il n'eſt point de modéle aſſez noble, aſſez grand
Que Loüis, ſage, bon, libéral, conquérant,
Grave dans les Conſeils, profond, impénétrable,
Dans ſes juſtes deſſeins toûjours inébranlable;
Doux envers ſes Sujets, fier à ſes Ennemis,
Doux encore envers eux dés qu'il les voit ſoûmis.

Le reſte eſt de la même force ; mais la fin a quelque choſe de bien délicat ; & ſi les premiéres penſées reſſemblent à celles d'Ovide, les derniéres ſont originales. Car aprés avoir dit :

Faites-lui voir Loüis ſous la Ville fameuſe,
Qui prit jadis ſon nom du trajet de la Meuſe.
Montrez-lui ſa prudence, & ſes ſoins glorieux
A conduire un grand Siége, à tout voir par ſes yeux.
Peignez-le au jeune Prince, ardent, infatigable,
Vigilant, intrépide, humain, facile, aimable ;
Tel enfin que les ſiens envers eux l'ont trouvé,
Et tel que l'Ennemi l'a cent fois éprouvé.

Il ajoûte avec beaucoup de délicateſſe.

Cachez-lui ſeulement à quel point il s'expoſe ;
Ou ſi déja peut-être il en ſçait quelque choſe,
N'allez pas par molleſſe & par facilité
Trahir vôtre devoir, l'Etat, la verité.
Dites-lui hardiment, vôtre emploi vous l'ordonne,
Qu'un grand Roi ne doit point expoſer ſa Perſonne.
Laiſſez agir le zéle, oſez blâmer Loüis :
N'épargnez point le Pere en preſence du Fils :
Et n'oubliez enfin aucune choſe à faire,
Pour corriger le Fils du ſeul défaut du Pere.

Amilcarem viventem redditum ſibi veteres milites credere, eundem vigorem in vultu, vimque in oculis, habitum oris, lineamentaque intueri. Decad. 3. lib. 1.

TIte-Live en faiſant le portrait d'Annibal, dit que les vieux Soldats croyoient en le voyant qu'Amilcar leur étoit rendu, & qu'ils lui trouvoient quelque choſe d'auſſi mâle ſur le viſage, la même vivacité dans les yeux, tout l'air & tous les traits de ſon Pere.

Sur ce que le Fils de Germanicus vint rendre des actions de graces au Sénat aprés la mort de son Pere; Tacite dit qu'on croyoit revoir & entendre Germanicus même. Il ajoûte : c'étoit un jeune Prince modeſte, & qui avoit tout l'air d'une Perſonne de ſa naiſſance ; mais la haine que Séjan lui portoit, ſi connuë de tout le monde, rendoit ſes belles qualitez d'autant plus aimables, que ſa vie étoit plus en danger.

Illum aſpici, illum audiri rebantur ; aderant-que juveni modeſtia ac forma principe viro digna, notis in eum Sejani odiis ob periculum gratiora. Ann. l. 4.

IL faut être habile dans l'art de loüer, pour faire en même temps l'éloge de deux perſonnes intéreſſées à une même action, ſans que les loüanges de l'une faſſent tort à l'autre; & c'eſt ce qu'a ménagé admirablement un célébre Magiſtrat, qui a le talent de la parole plus qu'homme du monde; c'eſt, dis-je, ce qu'il a ſi bien ménagé, en diſant de la derniére priſe de Philisbourg, dans une trés-belle Harangue : Ce ſuccés merveilleux eſt un effet de la prudence du Pere, & de la valeur du Fils, qui commence dés ſes premiers pas à faire connoître ce qu'il eſt, & ne voit déja rien ſur la terre qui le ſurpaſſe en grandeur & en courage, que celui ſeul que Dieu & la nature ont mis au deſſus de lui, & qu'il ſe propoſe lui-même comme le plus parfait modéle qu'il puiſſe imiter.

La Sapho de nôtre ſiécle a eu les mêmes égards dans le Madrigal qu'elle a fait ſur le même ſujet.

Prince, dont les Héros doivent être jaloux,
Quel ſera deſormais le cours de vôtre Hiſtoire?

Dans vos premiers Exploits vous avez une gloire
Que Louis n'a pas comme vous.
Je ſçai tous ſes hauts faits d'éternelle mémoire,
Ne me ſoupçonnez pas d'un éloge flâteur,
Il aura tous les jours victoire ſur victoire ;
Mais en lui vous aurez un plus grand ſpectateur.

Ce qui rend la choſe délicate, c'eſt que les premiers vers ſuſpendent l'eſprit & font d'abord un petit myſtére ou une eſpéce d'énigme qui s'explique auſſi-tôt d'une maniére qui dédommage agréablement de la ſurpriſe où l'on a été.

La Fable Latine du jeune Lion, qui venge ſon pere, ménage encore comme il faut la gloire de l'un & de l'autre.

CE que Quinte-Curce fait dire à Caridéme que Darius fit traîner au ſupplice, pour lui avoir dit librement la verité au ſujet d'Alexandre, & lui avoir donné des conſeils un peu forts, eſt plein de fierté, de ſens & d'eſprit.

J'ai un homme tout preſt à venger ma mort. Celui contre qui je vous ai donné de ſi bons conſeils me fera lui-même raiſon du mépris que vous en faites ; & vous en qui la Puiſſance Souveraine a fait un ſi prompt changement, vous apprendrez à la poſtérité que quand les hommes s'abandonnent une fois à la Fortune, ils oublient en quelque façon la Nature.

Habeo paratum mortis meæ ultorem, &c. Documentum eris poſteris, homines, cum ſe permiſere Fortunæ, etiam naturam dediſcere. Lib. 3.

UN Académicien de Qualité écrivant à un autre qui lui avoit envoyé le Diſ-

cours qu'il prononça dans l'Académie, le jour qu'il y fut reçû; aprés avoir dit: Je trouve vôtre Harangue trés-belle, il y a du feu, il a du jugement; mais sur tout elle est naturelle, & l'art y est fort bien caché, ajoûte: L'Eloge du Roi y est admirable, & quoi que vous ne lui fassiez point de grace, vous dites si agréablement la verité, qu'il en doit avoir pour vous autant de reconnoissance que les autres grands Rois qui sont au dessous de son mérite, en ont pour ceux qui les flâtent.

Cette pensée me paroit fort fine & fort naturelle.

LA réponse du même Homme de Qualité, sur l'un des articles d'une Lettre qu'on lui avoit écrite, est pleine de sens & d'agrément. L'endroit de vôtre Lettre, dit-il, m'a fait rire, où vous me mandez que vous avez passé un mois à la campagne à médire du genre humain. J'ai eu peur d'abord pour vôtre conscience; mais aprés y avoir un peu songé, j'ai trouvé qu'on se sauvoit à déchirer le monde en général, comme on se damnoit à déchirer les particuliers.

Un autre de nos Ecrivains dit quelque chose de semblable plus sérieusement, & décide presque un cas de conscience, en disant d'un homme raisonnable, qui fait réflexion sur les vices de l'humanité: Il peut haïr les hommes en général où il y a si peu de vertu; mais il excuse les particuliers; il les aime même par des motifs plus relevez, & il s'étudie à mériter le moins qu'il se peut une pareille indulgence.

LA penſée ſi fameuſe de l'incroyable au regard de la poſtérité, & dont l'on a rapporté divers exemples anciens & modernes dans la *Maniére de bien penſer*, a été auſſi miſe en œuvre par Malherbe, ſur Marie de Médicis Reine de France.

Mais qu'elle ſoit Nymphe ou Déeſſe,
De ſang immortel ou mortel,
Il faut que le monde confeſſe
Qu'il ne vit jamais rien de tel;
Et quiconque fera l'Hiſtoire
De ce grand Chef-d'œuvre de gloire,
L'incrédule poſtérité
Rejettera ſon témoignage,
S'il ne la dépeint belle & ſage
Au deçà de la verité.

Le ſens eſt que le vrai n'eſt pas toûjours vraiſemblable; & que pour faire croire aux ſiécles ſuivans tout le mérite de la Princeſſe, il ne faut pas la repreſenter dans ſon hiſtoire, préciſément auſſi parfaite qu'elle a été dans ſa vie.

Un autre de nos Poëtes ne craint pas que le vrai faſſe tort à Louïs le Grand; & en parlant de l'hiſtoire il dit:

Elle à qui ſi ſouvent l'intéreſt ou la crainte,
Prête en faveur des Rois le ſecours de la feinte,
Libre & pleine en nos jours d'une juſte fierté,
Pour plaire n'a beſoin que de la verité.
La fable ſans emploi honteuſe ſe rebute,
Que peut-elle inventer que Loüis n'execute?

Tiberii, Caïique, & Claud. La premiére penſée de ces Vers a rapport au mot de Tacite, que quand les Princes régnent, la crainte qu'on a de leur déplaire,

rend leurs Hiſtoires fauſſes, qu'aprés leur mort la haine dans laquelle on les écrit, les rend ſuſpectes.

dii, ac Neronis res florentibus ipſis ob metum falſæ: poſtquam occiderant, recentibus odiis compoſitæ ſunt. Ann. l. 1.

Une de nos Muſes n'eſt pas tout à fait du ſentiment de ce Poëte, & prétend dans *l'Epître au Roi ſur ſon Voyage de Flandres* en l'année 1684. que la grandeur de ſes actions eſt capable de lui faire tort.

A vous chanter nos voix ſont toûjours prêtes;
Mais quand nos Vers à la poſtérité
Pourroient vous peindre auſſi grand que vous étes,
Quand de vos loix ils diroient l'équité,
De vôtre bras les rapides Conquêtes,
De vôtre eſprit la noble activité,
De vôtre abord le charme inévitable,
Quelle en ſeroit pour vous l'utilité?
Lors que le vrai paroît peu vrai-ſemblable;
Il n'a ſur nous que peu d'autorité.

Mais les penſées ſuivantes raccommodent tout, ſi néanmoins celle que je viens de dire a gâté quelque choſe.

Ces Conquérans qu'eurent Rome & la Gréce,
Ces demi-Dieux ſur cent lyres chantez,
Ont eu le ſort que trop de gloire laiſſe;
On les a crûs ſervilement flâtez.
Tant de vertus qu'en eux l'hiſtoire aſſemble,
Eſt, diſoit-on, le prix de leurs bienfaits;
Et ſi vous ſeul, ſous qui l'Univers tremble,
N'euſſiez plus fait qu'ils n'ont tous fait enſemble,
On douteroit encor de leurs hauts faits.
De leur valeur la vôtre nous aſſure,
Vous la rendez croyable en l'effaçant:
Un tel ſecours chez la race future
Sera pour vous un ſecours impuiſſant.

Quelques efforts que la nature faſſe
Pour les Héros que ſa main formera,
Loin d'en trouver quelqu'un qui vous efface,
Jamais aucun ne vous égalera.

Tout cela eſt penſé ingénieuſement ; & on ne peut guéres donner une plus haute idée d'un grand Prince.

L'Auteur de l'Ode à Acanthe enchérit preſque ſur la premiére penſée de la Muſe, en diſant de nos neveux,

Ils liront pleins d'étonnement,
Contre l'Ibere & le Flamand,
Combien il s'eſt aquis de gloire ;
Et des hauts faits d'un ſi grand Roi,
Plus fidéle ſera l'hiſtoire,
Plus ils auront ſujet d'en ſoupçonner la foi.

Fato potentiæ rarò ſempiternæ ; an ſatias capit, aut illos cum omnia tribuerunt, aut hos cum jam nihil reliquum eſt quod cupiant. Tacit. Annal. Lib. 3.

SI nous en croyons Tacite, c'eſt la deſtinée des Favoris de ne conſerver pas leur faveur juſqu'à la fin : ſoit que les Princes ſe laſſent d'eux quand ils leur ont tout donné ; ſoit que les Favoris eux-mêmes ſe laſſent des Princes quand ils n'ont plus rien à en eſpérer.

LEs penſées d'un de nos meilleurs Poëtes Latins ſur la Pucelle d'Orleans, ſont juſtes & heureuſes.

Herculeæ laudi cur Gallica cedat Amazon, &c.

L'Héroïne Françoiſe ne le céde point à Hercule. L'un a dompté des monſtres, & procuré par ſes travaux le repos au monde ; l'autre terraſſe les fiers Leopards, & rend la tranquillité à la France. Le Héros ſuccéde à Atlas, & porte le Ciel ſur ſes épaules ; l'Hé-

roïne vient au ſecours d'un Empire chancelant, & ſoûtient le Trône François. Tous deux ſont pris par l'artifice de celui que leurs armes ont vaincu ; tous deux ſont brûlez tous vifs. La Pucelle ſurpaſſe pourtant Hercule par un autre endroit : s'il ne rougit pas de tenir une quenoüille, & de filer de la même main dont il combattoit, elle fait gloire de renoncer aux exercices des femmes, & de n'avoir point d'autre métier que celui de la guerre. Leur mort eſt différente en un point : celle-ci meurt innocente dans les flammes par le crime d'autrui ; celui-là y meurt coupable de ſon propre crime.

Le même Poëte ajoûte ſur le même ſujet : Qu'ai-je fait, inſenſé que je ſuis ! J'ai tort de comparer une ſi grande Héroïne avec le Fils fabuleux d'un Jupiter imaginaire. Pardonnez-moi, Fille magnanime, vos actions ſont auſſi éloignées de celles d'Hercule, que la fable l'eſt de la verité.

Quid feci, ah demens ! Heroida non bene tantum Cum ficta vani comparo prole Jovis. Da veniam, Virgo : quam vero fabula diſtat, Tam diſtant geſtis Herculis acta tuis.

Cela eſt ſpirituel & bien penſé. Ce n'eſt pas que plus d'un Poëte n'ait comparé la Pucelle d'Orleans avec Hercule, ſelon la remarque du ſçavant Homme qui a fait des Obſervations ſur les Poëſies de Malherbe, lequel dit lui-même :

L'ennemi tout droit violant,
Belle Amazone, en vous brûlant,
Témoigna ſon ame perfide ;
Mais le deſtin n'eût point de tort,
Celle qui vivoit comme Alcide,
Devoit mourir comme il eſt mort.

Malherbe & les Poëtes qui ſont citez dans les Obſervations n'ont trouvé de la reſſem-

blance entre la Pucelle & Hercule, que dans le genre de leur mort; ou du moins n'ont pas expliqué les autres rapports: au lieu que le Poëte, dont je parle, les marque tous & les fait sentir d'une maniére vive & piquante.

Quotiès fugas & cædes jussit Princeps, totiès grates Diis actas, quæque rerum secundarum olim, tum publicæ cladis insignia fuisse. Annal. Lib. 14.

LA flâterie, la lâcheté & la bassesse alloient si loin sous Néron, que toutes les fois que l'Empereur commandoit que quelqu'un fût exilé ou mis à mort, on en rendoit des actions de graces aux Cieux; & Tacite dit à ce sujet, que ce qui avoit été une marque solemnelle des succés heureux de l'Empire, le devint alors de la calamité publique.

Tu amicitiam, nomen ante privatum non solum intra aulam vocasti; sed indutam purpurâ, auro, gemmisque redimitam solio recepisti, &c.

PAcat loüe Théodose d'être bon ami; & le loüe d'une maniére éloquente.

L'amitié qui étoit inconnuë aux Grands, & qui n'avoit lieu que chez les Particuliers, est devenuë la vertu du Prince. Non seulement vous l'avez appellée à la Cour, mais vous l'avez placée sur le Trône, aprés l'avoir revêtuë de la pourpre & ornée d'or & de pierreries. Ce n'est point par des paroles que vous avez fait voir que le cœur du Prince doit être d'autant plus tendre envers ses Sujets, que sa fortune est plus élevée au dessus d'eux: c'est par la fidélité & par les bienfaits; c'est en donnant à vos amis, étant Empereur, ce que vous souhaitiez, étant Particulier.

La pensée du Panégyriste de Théodose, n'égale pas celle de nôtre Auguste Monarque dans la Lettre qu'il fit l'honneur d'écrire au Prince de Marcillac en lui donnant la Charge de Grand-Maître de la Garderobe.

Je me réjouïs avec vous, comme vôtre ami, du preſent que je vous fais comme vôtre Maître.

Un Souverain peut-il parler a ſon Sujet avec plus de bonté & avec plus de dignité tout enſemble; ſans compter la juſteſſe de la penſée & de l'expreſſion.

SUr ce que Théodoſe étoit trés-fidéle à donner ce qu'il avoit une fois promis, Pacat dit ingénieuſement.

Perſonne ne croit devoir compter les graces que vous faites, du jour que vous les avez faites; parce que les choſes que vous promettez ſont ſi certaines & ſi ſeures, qu'il ſemble qu'on les a reçûës lors que vous les promettez.

Nemo jam, nemo beneficia quæ dederis, ab eo credit tempore computanda quo dederis, quia tam ſunt certa quæ ſpondes, ut tum videantur accepta cum ſpondes. Cujus animi nec vota hominum fatigare, neque adhibere muneribus artem difficultatis, ſed denuntiare præſtanda, ut & prolixior ſit ſenſus bonorum, nec repentina felicitas faciat attonitos, & ſimiles reddat ingratis.

Le même Panégyriſte ajoûte que c'eſt le propre d'une grande ame de ne pas laſſer les vœux des ſupplians, ni de ne pas rehauſſer les bienfaits par la difficulté de les obtenir, mais d'annoncer le bien qu'on veut faire, afin que le plaiſir qui ſe ſent en le recevant dure davantage, & de peur qu'un bonheur ſubit n'étonne trop & ne nous rende en quelque façon ſemblables aux ingrats.

Il dit en ſuite, pour faire valoir ſa penſée & y donner toute l'étenduë qu'elle demande:

Le plaiſir que donnent les événemens ſubits eſt un plaiſir paſſager. Comme il ſurprend & ſaiſit d'abord, il s'échape & s'enfuit de même: c'eſt une félicité plus durable d'attendre un bienfait dont l'on eſt aſſuré. Juſqu'à cette heure c'étoit un ordre de la Nature que les hommes ignoraſſent les biens qui leur devoient arriver, & qu'ils ne commençaſſent à

se réjoüir de leur bonheur que quand ils commençoient à être heureux: mais vous, en promettant les graces que vous voulez faire, vous avez trouvé le secret d'avancer le temps que la Nature nous avoit dérobé, afin que les biens qui ne nous faisoient plaisir qu'aprés que nous les avions obtenus, nous en fissent même avant que de les obtenir.

Tu promittendo præstanda, inveniſti tempus quod nobis natura ſubſtraxerat, ut quod adepta ſolum juvabant, etiam adipiſcenda delectent.

UN Académicien qui est de la Cour, & qui a l'honneur de faire lui seul les fonctions de Secrétaire du Cabinet, parle ainsi du Cardinal de Richelieu à Messieurs de l'Académie dans son premier Discours Académique.

Ce grand Cardinal, sous les auspices d'un Roi toûjours victorieux, forma vôtre premier établissement de la même main dont il venoit de relever les Autels que l'Héresie avoit abattus, & d'abattre les remparts que la Rebellion avoit élevez.

Cela est pensé & exprimé noblement.

UN ancien Panégyriste loüe finement Constantin en se plaignant de lui, & lui faisant des reproches de sa valeur outrée dans la guerre contre Maxence.

Laudare me exiſtimas Imp. cuncta quæ in illo prælio feceris. Ego vero iterum queror, &c. Incert. Aut.

Vous pensez peut-être, grand Prince, lui dit-il, que je vas loüer tout ce que vous avez fait en ce combat si fameux; bien loin de cela, je me plains de vous à vous-même. Vous aviez mis ordre à tout; vous aviez rangé vôtre Armée en bataille; vous aviez rempli tous les devoirs d'un excellent Capitaine, pourquoi avez-vous combattu en simple Soldat?

pourquoi vous êtes vous mêlé avec les ennemis? pourquoi avez-vous exposé le salut de la République à de si grands périls? qu'avez-vous de commun avec une fortune qui est au dessous de la vôtre? C'est à ceux-là à combattre, qui peuvent vaincre ou mourir sans qu'il en coûte rien qu'à eux: pour vous dont la vie renferme la destinée de tout le monde, devez-vous courir aucun danger? & qui exige cela de vous? Vous sied-il bien de frapper l'ennemi? que dis-je? il ne vous sied pas même de supporter les travaux & les fatigues de la guerre.

Ce sont-là de ces tours de loüanges que Voiture a imitez ou inventez de lui-même en écrivant au Duc d'Anguien, & qu'on a rapportez dans les Dialogues d'Eudoxe & de Philanthe.

Les avis qu'il donne au Comte de Guiche sur des actions de valeur extraordinaire, ont quelque chose de semblable.

Permettez-moi de vous dire, qu'à cette heure que l'invention des Armes enchantées est perduë, & que la coûtume n'est plus que les Héros soient invulnérables, il n'est pas permis de faire ces actions-là beaucoup de fois en sa vie; & la Fortune qui vous en a tiré pour ce coup, est un mauvais garand pour l'avenir. Songez donc, s'il vous plaît, que la vaillance a ses bornes aussi bien que les autres vertus, & que comme toutes les autres, elle doit être accompagnée de la prudence. Celle-ci, à parler sainement, ne peut souffrir que d'un Maréchal de Camp, & du Mestre de Camp du Régiment des Gardes, vous en fassiez un Volontaire & un Enfant perdu; que

vous exposiez si fort à toutes sortes de rencontres une Personne si utile que la vôtre, & que vous fassiez si grand marché d'une chose de si grand prix.

LEs deux vers Latins qui ont été mis sous une Estampe qui represente l'Auguste Famille de Monseigneur le Dauphin, sont fort beaux, & la traduction en est belle,

Hic agnosce tuos ventura in sæcula Reges, Gallia: quondam Orbis sentiet esse suos.

Dans ce jeune Héros dont l'auguste naissance
Promet cent miracles divers,
Tu vois tes Rois, heureuse France;
Et peut-être y vois-tu ceux de tout l'Univers.

Il faut avoüer néanmoins, que si la noblesse de la pensée est égale dans les deux Langues, l'expression Latine semble avoir plus de force que la Françoise qui n'est pas si courte ni si serrée.

C'Est une pensée agréable que celle de Mamertin, sur une expedition de l'Empereur Julien, également grande & prompte.

Qui properationem illam contemplabitur nihil egisse præter viam Imperatorem putabit: qui gestarum rerum multitudinem considerabit, properasse non credet.

Qui considérera la promptitude avec laquelle tant de choses se sont faites, croira que l'Empereur n'a pû faire que le chemin: qui examinera la multitude des événemens ne croira pas qu'il se soit hâté.

Un autre Panégyriste dit joliment, sur une Bataille que Constantin livra & gagna en moins de rien. Il suffit d'effleurer ces choses, de peur qu'un combat donné brusquement & à la hâte, ne semble plus long à raconter, qu'il n'a été à terminer.

Perstringi hæc satis est, ne pugna raptim gesta, diutius narrata quam confecta videatur. Nazar.

On peut joindre à ces penſées celles d'un de nos Poëtes Latins dans la requête du Rhin au Prince de Condé. Le Rhin ſupplie d'abord ce Prince invincible de lui ôter tout à fait un joug qu'il ne porte qu'avec honte, & de le remettre ſous la domination de ſes anciens Maîtres. Il dit en ſuite, qu'il n'eſt pas beſoin d'une longue expédition: qu'il reſte peu de Villes qui ne pourront jamais ſoûtenir la preſence d'un Héros ſi redoutable. Il ajoûte enfin: Mais le temps que vous mettez à lire cette Requête, vous ſuffiroit preſque pour finir la guerre.

Nec longâ opus eſt expeditione, Reſtant oppida pauca, quæ minaces Non ferent oculos; mamique forti Vix impulſa ſolo dabunt ruinam. Certe dum legitur tibi hic libellus, Jam fere poteras patraſſe bellum.

ON a dit plus d'une fois au ſujet de nos guerres civiles; que la France n'avoit rien à craindre qu'elle-même: & un de nos Poëtes des derniers Régnes a dit d'un vaillant Prince qui s'expoſoit trop dans les occaſions périlleuſes, qu'il n'avoit point de plus grand ennemi que ſa valeur.

Qu'on nous a vû ſouvent trembler au moindre bruit
Qui d'un ſanglant combat nous dépeignoit l'image,
Sçachant bien qu'aux périls où l'honneur le conduit,
Il n'a point d'ennemis plus grands que ſon courage!

UNe ſeule comparaiſon nette & juſte fait quelquefois mieux ſentir les plus grandes choſes, que ne feroit un long diſcours.

Selon ce principe, l'un des Panégyriſtes de Louïs de Bourbon Prince de Condé, dit fort ingénieuſement; Je commence à ſentir combien je dois ménager les paroles dans l'éloge d'une vie dont les merveilles ſe ſuivent de ſi prés; & comme l'on voit des Royaumes & des Fleuves célébres marquez par un trait de plume dans les Cartes abregées du Monde, je voudrois vous faire entendre par un mot, des actions héroïques & de fameuſes victoires: Dunkerque, Nortlingue, Lens: à ces mots, quels prodiges de valeur ne ſe preſentent pas à vos eſprits?

CE que dit Voiture à M. Godeau, qui avant que de l'avoir vû, lui avoit mandé qu'il étoit un petit homme, eſt fort ſpirituel & tiré du ſujet même.

Je ne puis comprendre que le Ciel ait pû mettre tant de choſes dans un ſi petit eſpace. Quand je laiſſe faire mon imagination, elle vous donne pour le moins ſept ou huit coudées, & vous repreſente de la taille de ces hommes qui furent engendrez par les Anges. Je ſerai pourtant bien aiſe qu'il ſoit comme vous voulez que je le croye. Entre les biens que je penſe tirer de vous, j'eſpére que vous mettrez nôtre taille en honneur; ce ſera elle deſormais qui ſera eſtimée la riche, & vous nous releverez par deſſus ceux qui ſe croyent plus hauts que nous. Comme c'eſt dans les plus petits vaſes que l'on enferme les eſſences les plus exquiſes, il ſemble que la Nature ſe plaiſe à mettre dans les plus petits corps les ames les plus précieuſes; & que ſelon qu'elles ſont plus ou moins céleſtes, elle y mêle

plus ou moins de terre. Elle enchaſſe les eſprits les plus brillans, de la même ſorte que les Orfévres mettent en œuvre les plus belles pierres, leſquels n'y employent que le moins d'or qu'il ſe peut, & que ce qu'il en faut pour les lier.

UNe des différences qu'il y a entre Voiture & Balzac, c'eſt que le premier ne s'éléve point au deſſus de ſa portée ordinaire, qu'il n'y faſſe faire réflexion & qu'il ne ſe corrige lui-même en quelque ſorte, comme on l'a remarqué ailleurs, & comme on peut voir ici dans les exemples ſuivans.

Quand mes libéralitez ſeroient, comme vous dites, plus grandes que celles d'Alexandre, dit-il, à Madame la Marquiſe de Ramboüillet, elles ſeroient trop récompenſées par les remercîmens qu'il vous a plû m'en écrire. Lui-même, quelque démeſurée que fût ſon ambition, il l'auroit bornée à une ſi rare faveur : il eût plus eſtimé ce bonheur que le Diadême des Perſes, & il n'eût pas envié à Achille les loüanges d'Homére s'il eût pû avoir les vôtres.

Aprés quelques autres penſées de la même force, l'Auteur ajoûte :

Je dévrois craindre par vôtre exemple d'écrire d'un ſtile trop élevé ; mais en peut-on prendre un trop haut en parlant de vous & d'Alexandre.

Balzac ne ſe ſeroit jamais aviſé d'une telle réflexion, qui tempére & qui adoucit ce que ces penſées ſemblent avoir d'exceſſif.

Voiture fait encore la même choſe dans une lettre à Mademoiſelle de Ramboüillet. Aprés avoir dit d'abord :

Quand je vous aurois preſenté autant de perles que les Poëtes en ont fait pleurer à l'Aurore, & qu'au lieu que je ne vous ai donné qu'un peu de terre, je vous l'aurois donnée toute entiére, vous n'auriez pû me faire un plus magnifique remercîment. La Vigne du grand Mogol ſeroit payée de la moindre de vos paroles, & toutes les pierreries dont elle eſt chargée n'ont pas tant d'éclat, ni de ſi belles lumiéres que les choſes que vous écrivez.

Il continuë de la ſorte:

Voilà, Mademoiſelle, un commencement fort brillant; & ceux qui à quelque prix que ce ſoit, veulent écrire de beaux mots, ſeroient bien aiſes de commencer par là ce qu'ils appellent une belle lettre.

En ſe moquant de ſoi-même & des autres, il raccommode ce qu'il vient de dire, & on voit bien que cela n'eſt dit que pour être raccommodé.

PLaton étoit ſi charmé de la politeſſe d'Ariſtophane, & des agrémens qui ſont répandus dans les Comédies de ce Poëte, qu'il s'imagina que les Graces ayant cherché par tout un Temple où elles pûſſent s'établir une demeure éternelle, trouvérent enfin le cœur d'Ariſtophane.

C'eſt une de ces imaginations ou de ces viſions qui font les penſées agréables.

Majeſtate ſalva cui major è longinquo reverentia. Ann. l. 1.

C'Eſt un beau mot de Tacite, quoi qu'aſſez commun, que l'éloignement augmente la vénération envers les Princes, & qu'on les reſpecte, ou qu'on les eſtime moins quand on les voit de trop prés.

La penſée n'eſt pas vraye abſolument: il y a des Princes qui ne perdent rien à être vûs dans le particulier; & un de nos Poëtes a eu raiſon de dire au Roi,

Te voyant de plus prés, je t'admire encor plus.

LA Vie d'Agricola, beau-Pere de Tacite, compoſée par Tacite même, eſt une ſource de belles penſées. On en a déja rapporté quelques-unes, & on en va rapporter d'autres qui ne ſont pas moins délicates ni moins fortes.

Agricola ayant été choiſi pour commander & pour punir une Legion mutinée, aima mieux par une modération fort rare, laiſſer croire qu'il avoit trouvé les Soldats en leur devoir que de paroître les y avoir mis.

Rariſſimâ moderatione maluit videri invenîſſe bonos quam feciſſe.

Jamais Agricola n'eut d'empreſſement pour ſa réputation dans ſes premiers exploits de guerre. Comme ſubalterne il attribuoit au Général d'Armée les ſuccés heureux: ainſi, ſa promptitude à obéir, ſa retenuë à parler de ſoi le mettoient hors des atteintes de l'envie dans les actions d'éclat, & ne lui en déroboient pas néanmoins tout a fait la gloire.

Ita virtute in obſequendo, verecundiâ in prædicando extra invidiam nec extra gloriam erat.

Chez lui les heures des affaires & celles des divertiſſemens étoient réglées. Dans les Aſſemblées, dans les Jugemens il étoit ſérieux, appliqué, ſévére, & le plus ſouvent uſoit de clémence. Dés qu'il avoit fait ſa Charge, il quittoit le perſonnage & les airs de Maître, & il ne paroiſſoit plus qu'il eût d'autorité; mais, ce qui eſt trés-rare, pour être doux & facile il n'en étoit pas moins craint; pour être grave & ſévére, il n'en étoit pas moins aimé.

Ubi officio ſatisfactum, nulla ultra poteſtatis perſona, nec illi, quod eſt rariſſimum, aut facilitas auctoritatem, aut ſeveritas amorem diminuit.

Ipſa diſſimulatione famæ famam auxit, æſtimantibus quanta futuri ſpe tam magna tacuiſſet.

La proſpérité ne le rendoit ni fier ni vain, & il n'appelloit pas une expédition ou une victoire de tenir les vaincus dans le devoir. Il ne voulut pas même qu'on mandât à Rome le ſuccés de ſes Armes par des lettres enveloppées de laurier: mais en faiſant comme un myſtére de ſa réputation il l'augmenta en quelque ſorte, & laiſſa penſer qu'un homme qui ne faiſoit point valoir de ſi grandes choſes, s'en promettoit bien d'autres un jour.

A ſe ſuiſque orſus primam demum ſuam coercuit, quod pleriſque haud minus arduum eſt quam provinciam regere.

Il commença par lui-même & par ſes gens à réformer tout; & ſa maiſon fut ce qu'il régla d'abord: ce qui n'eſt pas moins difficile à la plûpart des grands Seigneurs que de gouverner une Province.

Dans les affaires publiques il ne ſe ſervoit point de ſes eſclaves ni de ſes affranchis: dans le choix des Officiers; il n'avoit égard ni à ſon inclination particuliére, ni à la recommandation ou aux priéres des Capitaines; il eſtimoit le plus fidéle celui qui valoit le mieux.

Optimum quemque fidelisſimum putare.

Il vouloit tout ſçavoir, mais il n'executoit pas tout lui-même: il pardonnoit les petites fautes; & puniſſoit ſévérement les grandes: il ne puniſſoit pas même toûjours, mais ſe contentoit le plus ſouvent du repentir. Il aimoit mieux employer aux Charges & aux affaires des gens qui ne feroient point de fautes, que d'avoir à condamner ceux qui auroient failli.

Omnia ſcire, non omnia exequi; parvis peccatis veniam, magnis ſeveritatem commodare, nec pœna ſemper ſed ſæpius pœnitentia contentus eſſe; officiis & adminiſtrationibus potius non peccaturos quam damnare cum peccaſſent.

Comme il étoit civil & affable envers ceux qui faiſoient bien leur devoir, il ne ménageoit guéres les autres, & les traitoit quelquefois

assez durement; mais sa colére n'avoit point de suite, & il ne lui en demeuroit rien sur le cœur. On ne craignoit point son silence, ni les desseins qu'il prenoit secrétement: il lui sembloit plus honnête de brusquer quelqu'un que de le haïr.

Honestius putabat offendere quam odisse. Bonum virum facile crederes, magnum libenter.

En le voyant on n'avoit pas de peine à le croire un homme de bien, & on se sentoit porté à le croire un grand homme.

Ce sont là les principaux traits du portrait d'Agricola. Sa mort est peinte par Tacite avec des couleurs presque aussi belles. Aprés avoir dit qu'elle toucha sensiblement ses amis, & qu'elle ne fut pas indifférente aux étrangers & aux inconnus qui le regrétérent; il ajoûte:

Personne en apprenant la mort d'Agricola ne s'en est réjouï, ou ne l'a d'abord oubliée.

Nec quisquam audita morte Agricolæ, aut lætatus est, aut statim oblitus est.

Au sujet de Domitien qui ne l'aimoit pas, & qui l'envoya souvent visiter dans sa maladie, l'Historien dit finement:

Le dernier jour & les dernieres heures de sa vie, des gens commandez couroient dire au Prince de ses nouvelles de moment en moment; & personne ne pût croire qu'on dût être affligé d'une mort qu'on avoit tant d'impatience de sçavoir.

Nullo credente sic accelerari quæ tristis audiret.

Le Prince fit semblant néanmoins d'en être affligé, se croyant à couvert de la haine publique, & sçachant bien mieux dissimuler sa joye que sa crainte.

Speciem tamen doloris animo, vultuque præ se tulit, securus jam odii, & qui facilius dissimularet gaudium quàm metum.

Sur ce qu'Agricola fit Domitien son héritier en partie, & que le Prince fut glorieux d'avoir part au testament d'un homme dont l'estime faisoit honneur, Tacite dit que les

Tam cæca & corrupta mens assiduis adulationibus erat, ut nesciret à bono patre non scribi hæredem, nisi malum principem.

flâteries continuelles avoient tellement gâté Domitien, qu'il ne sçavoit pas qu'un bon pere ne fait qu'un méchant Prince son héritier.

Sa pensée est qu'un pere qui craint les Princes avares & injustes, leur laisse une partie de ses biens pour conserver l'autre à sa famille.

Il loüe Agricola d'avoir étouffé lui-même le bruit qui couroit que Domitien l'avoit fait empoisonner, & qui n'étoit que trop bien fondé; il le loüe, dis-je, en l'apostrophant ainsi:

Vous reçûtes la mort sans foiblesse & sans répugnance, comme pour justifier le Prince, autant que vous le pouviez.

Constans & libens fatum excepisti, tanquam pro virili portione innocentiam Principi donares.

Il veut dire, qu'à voir de quelle maniére Agricola mouroit, on pouvoit juger que Domitien n'avoit point de part à sa mort: car ceux qui se croyent empoisonnez, & qui meurent d'une mort violente, meurent à regret, & en se plaignant de leur cruelle destinée, au lieu de mourir contens & tranquilles.

Ipse quidem quanquam medio in spatio integræ ætatis ereptus; quantum ad gloriam, longissimum ævum peregit.

Tacite dit enfin qu'à la verité ce grand Homme fut emporté dans la fleur de l'age & au milieu de sa course; mais que pour ce qui regarde la gloire, il vécut plus d'un siécle.

LA description que Malherbe fait de la Renommée, de la Paix, & de la Victoire, est fort ingénieuse.

Nymphe qui jamais ne sommeilles,
Et dont les messages divers
En un moment sont aux oreilles
Des Peuples de tout l'Univers.

C'est en la Paix que toutes choses

Succédent selon nos desirs;
Comme au printemps naissent les roses,
En la Paix naissent les plaisirs.

La Paix ne voit rien qui menace
De faire renaitre nos pleurs;
Tout s'accorde à nôtre bonace,
Les hyvers nous donnent des fleurs.

Ces pensées sont dans le genre agréable. Celles que le Poëte employe pour peindre la Victoire sont plus dans le genre noble: il parle à Louïs le Juste qui alloit châtier la rebellion des Rochelois:

Certes, ou je me trompe, ou déja la Victoire,
Qui son plus grand honneur de tes palmes attend,
Est au bord de Charante en son habit de gloire
Pour te rendre content.
Je la voi qui t'appelle, & qui semble te dire:
Roi, le plus grand des Rois, & qui m'es le plus cher,
Si tu veux que je t'aide à sauver ton Empire,
Il est temps de marcher.
Que sa façon est brave, & sa mine assurée!
Qu'elle a fait richement son armure étoffer,
Et qu'il se connoît bien à la voir si parée,
Que tu vas triompher!

IL y a des pensées vrayes qui paroissent fausses à de bons esprits; telle est celle de Virgile, que la beauté du corps donne plus d'agrément à la vertu: Sénéque le Philosophe la trouve fausse, & prétend que ce grand Poëte s'est mépris en disant,

Gratior & pulchro veniens in corpore virtus;

s'est mépris, dis-je, parce que la vertu n'a besoin de nul ornement; qu'elle s'en sert à

Nullo eget nim honestamento eget: ipsa & magnum sui decus est, & corpus suum consecrat. Epist. 66.

elle-même ; qu'elle embellit son corps, & qu'elle le consacre.

Potest ex casa vir magnus exire ; potest & ex deformi, humilique corpusculo formosus animus ac magnus. Ibid.

Un grand homme, ajoûte-t-il, peut sortir d'une cabane ; une grande & une belle ame peut être logée dans un petit corps mal fait & difforme.

N'en déplaise au Philosophe, le Poëte pense juste ; & des raisons si spécieuses n'empêchent pas que la vertu ne paroisse plus aimable dans une belle personne que dans une autre.

EN matiére d'esprit ce n'est pas le grand ni le sublime qui plaît, à proprement parler : c'est je ne sçai quoi de fin & de délicat. Aussi, selon le Chevalier de Meré, les veritables graces, celles qui touchent le plus, ne se peuvent que mal aisément passer de la délicatesse ; & les grandes choses, comme la pompe & la magnificence, sont moins faites pour plaire que pour donner de l'admiration. La beauté même quand elle a tant d'éclat, étouffe plus qu'elle ne plaît. C'est que l'on se lasse d'admirer long temps, & que ce qui n'est fait que pour cela, dégoûte si-tôt qu'on ne l'admire plus.

MAmertin prend un tour fort ingénieux dans le Panégyrique de Julien, pour faire entendre que l'Empereur donnoit les Charges au mérite, & ne souffroit pas même qu'on les demandât.

Aprés avoir dit que la nouvelle vint qu'il avoit été fait Consul par le Prince sans qu'il lui en coûtât ni argent ni peine ni demande, ce qui n'étoit encore arrivé à personne, il

marque toutes les baſſeſſes que faiſoient les Prétendans, lors que les Dignitez ſe conféroient par les ſuffrages du Peuple Romain; & il rapporte le mot célébre de Craſſus, qui briguant le Conſulat, & marchant un jour dans les ruës de Rome avec Scevola ſon beau-Pere, ſans oſer devant un homme ſi auſtére & ſi grave, flâter le Peuple, ſoûrire aux uns, careſſer les autres, le pria de ſe retirer un peu, & lui dit: *Ne penſez pas que vôtre compagnie me faſſe honneur: vous m'empéchez d'obtenir la Dignité que je prétens: je ne puis pas faire des ſottiſes en vôtre preſence.*

Queſo, Muci, paulliſper abſcedas, nec comitatu tuo honeſtari putes: impedis honorem meum: te ſpectante ineptus eſſe non poſſum.

Mamertin pourſuit ſon diſcours de la ſorte en parlant à l'Empereur: Je n'ai mérité la faveur de perſonne par de baſſes flâteries; je n'ai rien fait de ridicule, & que je ne vouluſſe que Scevola vit: non ſeulement je n'ai pas prié aucun du Peuple; mais je ne vous ai pas dit une parole à vous même, à vous qu'il eſt honnête & glorieux de prier.

Il dit en ſuite par une eſpéce de noble fierté: Envoyant, grand Prince, que vous aviez les yeux ouverts ſur le mérite & ſur la vertu, je me ſuis dit à moi-même, *Mamertin, tu n'as pas vécu en vain juſques ici: tu as un bon juge de ta fidélité & de ton habileté. Souvien-toi que ton honneur eſt en grand danger: on ſçaura que tu n'as pas mérité le Conſulat, ſi un Empereur tel que celui-ci ne te fait pas Conſul.*

Scietur nonmeruiſſe te Conſulatum ſi tibi non detulerit hic Imperator.

Il conclud enfin par marquer un chemin facile & honnête pour parvenir aux Dignitez en diſant: Si vous voulez avoir des Charges ne vous mettez point en peine d'amaſſer de l'or & de l'argent: n'allez point de porte en porte faire la cour aux perſonnes puiſſantes;

Otioso tibi atq; alia curanti provinciæ præfecturæ fasces, cella curulis, atque insignia omnia magistratuum perferentur.

n'embrassez les genoux, & ne vous jettez aux pieds de qui que ce soit : prenez seulement pour vos compagnes la Justice, la Force, la Tempérance, & la Prudence ; l'Empereur tout grand qu'il est, viendra de lui-même à vous, & vous priera d'avoir soin de la République. Sans rien faire & pensant à toute autre chose, vous recévrez les Gouvernemens, les Magistratures, & toutes les marques de ces Dignitez.

LE même Orateur aprés avoir dit que le Prince dont il fait l'éloge est aimé de ses Sujets, & que ses Gardes ne sont que les ornemens de la Majesté Impériale, continuë de la sorte :

Non nobis sufficit quod obtinuisti ut nemo te velit lædere nisi curamus ut nemo possit.

Si on vous en croyoit, vous n'auriez autour de vôtre personne nuls gens armez pour vous garder : mais quand pourrez-vous persuader cela aux Soldats ? Les soins que des Sujets fidéles ont pour leur Prince vont jusqu'à l'inquiétude : une grande crainte est jointe à un grand amour. Ce n'est pas assez pour vous que personne ne veüille vous faire de mal, si nous n'avons soin que personne ne le puisse.

Ideo tantum honorem in suos ne inhonoratos contemnerent, conferebant.

UNe pensée de ce Penégyriste me semble un peu rafinée : c'est sur les Empereurs fiers & orgueilleux, qui n'avoient que du mépris pour leurs Sujets. Ils ne les élevoient aux honneurs, dit-il, que de peur de mépriser des gens qui ne fussent pas honorez d'une Dignité.

Une autre pensée sur la conduite de Julien, douce & honnête ; me paroit plus naturelle & plus vraye.

Voyez un peu si dans la bonne fortune il a changé quelque chose de la douceur & de la modestie de sa vie privée? Il a changé, certes; il a changé: car étant devenu plus humain & plus affable, il a empêché qu'on n'eût du chagrin de son élavation.

Videte num secundis rebus elatus, aliquid de priori vitæ manſuetudine & moderatione mutaverit? Mutavit plane, mutavit; nam civilior factus proſperorum infregit invidiam. Non poteſt quidquam abjectum, & humile cogitare qui ſcit de ſe ſemper loquendum. Facilius eſt bonis artibus mereri Conſulem fieri quam induſtria & labore perficere, ut videaris meruiſſe cum factus ſis.

Les deux pensées suivantes ont le caractére des maximes & des sentences qui sont toûjours vrayes quand elles sont bonnes.

Celui qui sçait qu'on parlera toûjours de lui ne peut penser rien de bas.

Il est plus aisé de mériter le Consulat par ses bonnes qualitez, que de faire en sorte par son habileté & par son travail qu'on paroisse l'avoir mérité quand on l'a obtenu.

UN fameux Prélat dit dans la Harangue qu'il fit au Roi, lors que les Temples des Huguenots furent abattus, que les débris & les masures de ces Temples qui ont été si funestes & à l'Etat & à l'Eglise, seront à jamais les plus glorieux monumens de sa piété.

Il compare en suite ces Temples prophanes qui ne paroissent plus, aux Images de Brutus & de Cassius, qui parmi celles de vingt illustres Familles, ne furent point portées dans une pompe funébre, & qui firent d'autant plus d'honneur à l'un & l'autre, qu'elles ne parurent point.

Præfulgebant Brutus & Caſſius, eo ipſo quod effigies eorum non viſebantur. Tacit. Ann. l. 3.

La pensée est un peu profonde, & de la nature de celles qui ont quelque chose de mystérieux.

PLine le Jeune exhorte un de ſes amis à lire ſans ceſſe les Ouvrages d'un des beaux Eſprits de ſon temps; & l'y exhorte par ſon propre exemple, mais d'une maniére ingénieuſe. Je le lis, dit-il, avant que de compoſer, & aprés avoir compoſé. Je lis auſſi le même Auteur quand je prens un peu de relâche, mais je ne le lis pas comme ſi c'étoit le même. Ses Ouvrages, ajoûte Pline, n'en doivent pas être moins eſtimez, parce qu'il eſt vivant. S'il avoit fleuri parmi des gens que nous n'avons jamais vûs, nous recherche-rions & ſes Livres & ſes Portraits. Faut-il que ſa preſence diminuë quelque choſe de l'honneur qu'il mérite, & qu'on ſe dégoûte de lui en quelque façon, parce qu'on en joüit? C'eſt un travers & une eſpéce de malignité de ne pas admirer un homme digne d'admiration, par la raiſon ſeule qu'on peut le voir, lui parler, l'entendre, l'embraſſer, & non ſeulement le loüer, mais encore l'aimer.

Neque enim debet operibus ejus obeſſe quod vivit, &c Lib. 1. Ep. 16.

At hoc pravum malignumque eſt non admirari hominem admiratione dignuſſimum: quia videre, alloqui, audire, complecti, nec laudare tantum, verum etiam amare contigit.

LEs penſées de Voiture ſur ſa colique, ſont ingénieuſes & morales. Préparez-vous à me voir, dit-il, à M. de Chaudebonne, preſque auſſi Philoſophe que vous; & imaginez-vous combien doit avoir profité un homme qui durant ſept mois n'a fait autre choſe que d'étudier ou d'être malade. Que s'il eſt vrai qu'une des principales fins de la Philoſophie eſt le mépris de la vie, il n'y a point de ſi bon Maître que la colique, & Socrate ni Platon ne perſuadent pas ſi puiſſamment. Elle m'a donné depuis peu une leçon de dix-ſept jours

dont il me ſouviendra long-temps, & m'a fait conſidérer beaucoup de fois combien nous ſommes foibles, puis qu'il ne faut que trois grains de ſable pour nous abattre. Que ſi elle me fait être de quelque Secte, ce ne ſera pas de celle qui maintient que la douleur n'eſt point mal, & que le Sage eſt toûjours heureux.

Ce que penſe Balzac ſur ſa ſciatique, eſt d'une autre eſpéce, & plaira ſans doute à ceux qui l'eſtiment plus que Voiture.

Je ſuis d'un côté devenu ſi vaillant, dit-il, que je ne ferois pas un pas ſi j'étois pourſuivi d'une Armée; & de l'autre ſi glorieux, que quand le Pape me viendroit voir, je ne l'irois pas reconduire juſqu'à la porte.

LE tour que prend Ovide pour loüer ſa femme le jour de ſa naiſſance, & pour ſe plaindre lui-même, eſt fort ingénieux.

Ce jour-là, dit-il, la pudicité nâquit avec la probité, la fidélité & les bonnes mœurs: les plaiſirs & les joyes ne nâquirent pas en même temps; mais les ſoins, les peines, & une fortune malheureuſe peu conforme à une vie ſi réglée & ſi pure.

Nata pudicitia eſt, mores, probitaſque, fideſque, At non: ſunt iſtâ, gaudia nata die. Sed labor & curæ fortunaque moribus impar. Triſt. Lib. 5. Eleg. 5.

Il en apporte la raiſon auſſi-tôt. C'eſt que la vertu exercée par les diſgraces & par les traverſes a plus d'occaſion de ſe ſignaler, & en devient plus illuſtre.

LEs tours agréables & délicats ſont ſouvent d'une penſée ancienne & commune quelque choſe de nouveau & d'exquis.

On a dit il y a long-temps, que les plus

grands Princes prennent plaisir quelquefois à se familiariser ; mais on n'a dit que depuis peu, que le plaisir d'un Roi qui mérite de l'être, est d'être moins Roi quelquefois, de sortir du théatre & de joüer avec une personne de confiance un rôle plus familier.

C'est une pensée assez commune que la vanité & l'intéreſt font faire la cour au Prince, & que les Courtisans sont esclaves ; ç'en est une assez rare que les Cours seroient desertes, & les Rois presque seuls si l'on étoit guéri de la vanité & de l'intéreſt ; que les hommes veulent être esclaves quelque part, & puiser là de quoi dominer ailleurs.

L'expression sert en ces rencontres à rajeunir les pensées, si j'ose parler de la sorte, ou du moins à les faire paroître toutes nouvelles.

Evenit non-nunquam ut aliquid grande inveniat qui semper quærit quod nimium est. L. 2. C. 12.

C'Est une pensée de Quintilien, qu'il arrive quelquefois que les esprits qui cherchent toûjours ce qui est extrême, & au de là des bornes, trouvent quelque chose de grand & de sublime. Sénéque, Lucain, Malvezzi, Gracian, Balzac, sont de ce caractére ; & on pourroit les comparer aux Chymistes, qui en cherchant la Pierre Philosophale trouvent des choses rares & excellentes.

C'est aussi ce que le Lucien moderne fait dire à Raimond-Lulle dans les *Nouveaux Dialogues des Morts.*

Il est vrai qu'on ne peut trouver la Pierre Philosophale, mais il est à propos qu'on la cherche. On trouve en la cherchant, de fort beaux secrets qu'on ne cherchoit point.

Toutes les Sciences ont leur chimére, aprés quoi elles courent sans la pouvoir at-

traper : mais elles attrapent en chemin d'autres connoiſſances fort ſolides. Si la Chymie a ſa Pierre Philoſophale, la Géométrie a ſa quadrature du Cercle, l'Aſtronomie ſes Longitudes, les Méchaniques leur Mouvement Perpétuel : il eſt impoſſible de trouver tout cela, mais fort utile de le chercher.

La Morale a auſſi ſa chimére ; c'eſt le deſintéreſſement, l'amitié parfaite : on n'y parviendra jamais, mais il eſt bon qu'on y prétende ; du moins en y prétendant on parvient à beaucoup d'autres vertus.

Il faut qu'en toutes choſes les hommes ſe propoſent un point de perfection au delà même de leur portée : ils ne ſe mettroient jamais en chemin, s'ils croyoient n'arriver qu'où ils arriveront effectivement : ils ont beſoin d'enviſager un terme imaginaire qui les anime.

Ces penſées pour être ſubtiles ne laiſſent pas d'être réelles.

LA penſée de Martial, que celui qui cherche à être loué dans ſa douleur, n'eſt pas affligé veritablement, & qu'on ne pleure de bonne foi, que quand on pleure ſans témoins, eſt priſe de Sénéque le Philoſophe.

Non luget quiſquis laudari, Gellia, quærit ; Ille dolet vere qui ſine teſte dolet. L. 1.

Permettons à nos larmes de couler, mais ne leur commandons pas, dit-il, dans une lettre de conſolation. N'ajoûtons rien à nôtre veritable triſteſſe, & ne l'augmentons pas pour la faire ſervir d'exemple aux autres. L'oſtentation de la douleur va plus loin que la douleur. Combien peu de gens ſont triſtes pour eux mêmes ? Ils jettent de plus hauts cris lors qu'on les écoute ; & les mêmes, qui en leur particulier étoient tranquilles, fon-

Plus oſtentatio doloris exigit, quam dolor. Quotuſquiſque

sibi tristis est, &c. Epist. 99.

dent en larmes tout de nouveau, dés qu'ils voyent du monde. La douleur qui n'a point de spectateurs ni de témoins, cesse bien-tôt. Il n'y a jamais tant de honte à retenir ses larmes, ou à les laisser couler, qu'à les feindre.

Nes cessant nec fluunt unquam tam turpiter quam finguntur. Ib.

La plûpart des hommes, dit-il ailleurs, versent des pleurs pour les montrer ; & on a les yeux secs toutes les fois qu'on manque de spectateur.

Plerique lachrymas fundunt, ut ostendant, & toties siccos oculos habent quoties spectator defuit. De tranquillitate animi.

QUevedo Poëte Espagnol ; a fait un Sonnet Italien sur les Guerres des François en Italie, & il le finit par dire, que si les Oisons chassérent les Gaulois du Capitole, les Aigles doivent les chasser de toute l'Italie. La pensée a un faux brillant, parce qu'elle se prend de la comparaison d'une chose vivante à une autre qui ne vit pas, & qui n'est que peinte dans les Etendarts de l'Empereur.

Quid tuâ intererat te principem fieri qui futurus eras in Imperatore privatus. Idem es qui fuisti, & tantum tibi per te licet quantum per leges licebat. Qui nihil facit licenter cum potest, nunquam voluit.

QUe vous importoit-il, dit Pacat à Théodose, de devenir Empereur, vous qui deviez vivre en homme privé étant Empereur. Vous êtes le même que vous avez été, & vous ne vous permettez que ce que les Loix vous permettoient. L'Autorité Souveraine vous donne le pouvoir, non pas de faire du mal impunément, mais de faire du bien avec profusion. Enfin vôtre élevation n'a servi qu'à nous persuader tous, que sous les autres Empereurs vous n'avez point eu d'autre régle de vôtre conduite que vous-même : car celui qui ne fait rien contre les Loix lors qu'il le peut, ne l'a jamais voulu.

UN Académicien qui porte un nom trés-illuſtre, loüe avec eſprit Meſſieurs de l'Académie, du fruit qu'ils tirent de leurs lectures, & du bon uſage qu'ils en font.

Si vous vous ſervez, dit-il, de quelques penſées des Anciens pour mettre les vôtres dans un plus beau jour, ces penſées tiennent toûjours plus de vous que de ceux qui vous les prétent; vous trouvez moyen de les embellir par le tour heureux que vous leur donnez. Ce ſont à la verité des diamans, mais vous les taillez, vous les enchaſſez avec tant d'art, que la maniére de les mettre en œuvre paſſe tout le prix qu'ils ont d'eux-mêmes.

LE même Académicien parle ainſi à Meſſieurs de l'Académie ſur les Conquêtes du Roi.

Ce n'eſt que pour relever les actions médiocres qu'on a beſoin d'éloquence: les ornemens ſi néceſſaires à celles qui ne brillent point par elles-mêmes, ſont inutiles pour ces exploits ſurprenans qui approchent du prodige, & qui étant crûs, parce qu'on en eſt témoin, ne laiſſent pas de nous paroître incroyables.

Quand vous direz ſeulement: Loüis le Grand à ſoûmis une Province entiére en huit jours dans la plus forte rigueur de l'hiver. En vingt-quatre heures il s'eſt rendu Maître de quatre Villes aſſiégées tout à la fois. Il a pris ſoixante Places en une ſeule Campagne. Il a réſiſté lui ſeul aux Puiſſances les plus redoutables de l'Europe liguées enſemble pour empêcher ſes Conquêtes. Il a rétabli ſes Al-

liez. Aprés avoir imposé la paix, faisant marcher la justice pour toutes armes, il s'est fait ouvrir en un même jour les portes de Strasbourg & de Casal, qui l'ont reconnu pour leur Souverain. Cela est tout simple; cela est uni; mais cela remplit l'esprit de si grandes choses, qu'il embrasse incontinent tout ce qu'on n'explique pas; & je doute que ce grand Panégyrique, qui a coûté tant de soins à Pline le Jeune, fasse autant pour la gloire de Trajan, que ce peu de mots tout dénuez qu'ils sont de ce fard qui embellit les objets, seroit capable de faire pour celle de nôtre Auguste Monarque.

Nec prius abscessit meritâ quam cæde nocentum, Se nimis ulciscens extitit ipse nocens.

UNe juste vengeance doit avoir ses bornes; & Ovide dit fort bien d'un certain Roi contre lequel les Getes avoient pris les armes, qu'en se vengeant trop par le massacre qu'il fit des coupables, il devint coupable lui-même. De Pont. Lib. 1. Ep. 8.

Sed præcipuum ipse Vitellius ostentum erat; ignarus militiæ, improvidus consilii; quis ordo agmi nis, quæ cura explorandi, alios rogitans.

TAcite dit agréablement au sujet des mauvais augures & des prodiges qui présageoient la ruïne de Vitellius, qu'il étoit lui-même un grand prodige, & le plus mauvais de tous les augures, ne sçachant point la guerre, n'ayant ni conduite ni expérience, & demandant à toute heure aux autres en quoi consistoit la Science Militaire.

Il dit aussi que dans les mauvaises affaires des Romains, si les eaux étoient basses & les rivieres à sec, le Peuple prenoit cela pour un *natura, tunc fatum & ira Dei vocabatur.* Hist. Lib. 2. *Quod in pace fors &*

prodige, comme si les fleuves mêmes, les anciens remparts de l'Empire l'eussent abandonné: ce qui dans la paix n'étoit qu'un hazard ou un effet naturel, s'appelloit alors un destin fatal & une punition divine.

LA comparaison qu'employe une personne fort spirituelle dans la Conversation de la connoissance d'autrui & de soi-même, me semble trés-juste. Parmi les objets sensibles on ne voit que confusément ceux qui sont trop éloignez, & on ne discerne pas bien ceux qui sont trop proches; de même, les autres sont trop loin de nous, & nous nous voyons de trop prés pour connoître parfaitement, ni ce que sont les autres, ni ce que nous sommes.

SAlluste aprés avoir dit que plusieurs hommes sont esclaves de leur corps, & ne pensent qu'à dormir, à manger, à jouïr de toutes les voluptez des sens, sans cultiver leur esprit de nulle honnête connoissance; ajoûte, qu'il met la vie & la mort de ces gens-là dans le même rang, parce qu'on ne parle ni de l'une ni de l'autre. Il dit en suite qu'à son gré celui là seul semble vivre, qui occupé de quelque entrepriſe, cherche à se signaler par la voye des belles actions, ou par celle des beaux arts.

Eorum ego vitam mortemq; juxta æstimo, quoniam de utraque siletur. Bel. Catil.

Is demum mihi vivere & frui animâ videtur, qui aliquâ negotio intentus præclari facinoris, aut artis bonæ famam quærit. Nemo ignaviâ immortalis factus. Bel. Jug.

Il dit ailleurs, que personne n'est devenu immortel par la lâcheté & par la molleſſe.

LEs pensées de l'Ode à Acanthe sont belles & morales; témoin celles-ci.

Dans un lieu du bruit retiré,
Où pour peu qu'on ſoit modéré,
On peut trouver que tout abonde:
Sans amour, ſans ambition,
Exempt de toute paſſion,
Je joüis d'une paix profonde;
Et pour m'aſſurer le ſeul bien
Que l'on doit eſtimer au monde,
Tout ce que je n'ai pas, je le compte pour rien.

L'Auteur dans un endroit de ſon Ode, loüe le Roi comme en paſſant, ſans avoir, ce ſemble, deſſein de le loüer.

Qui peut dire les ſoins cuiſans
Qui travaillent les Courtiſans,
Et quel noir chagrin les devore;
Il peut dire combien de pleurs
L'Aurore verſe ſur les fleurs
Quand le jour commence d'éclore.
Il peut compter les feux des Cieux,
Les ſables du rivage More,
Les vertus de Loüis & ſes faits glorieux.

Une loüange de la ſorte en vaut bien une plus marquée & plus étenduë.

Unum erat temeritatis ſolatium perpetua felicitas. L. 9.

C'Eſt un beau mot de Quinte-Curce, qu'Alexandre toûjours trop entreprenant & trop hardi ne trouvoit à ſe conſoler de ſa témérité que dans le bonheur qui l'accompagnoit par tout.

L'Auteur des *Réflexions Morales* a preſque la même penſée, en diſant que les gens heureux ne ſe corrigent guéres, & qu'ils croyent toûjours avoir raiſon, quand la Fortune ſoûtient leur mauvaiſe conduite.

IL y a dans l'éloquence une certaine simplicité qui vaut mieux que tous les ornemens; & Costar a raison de dire: plus mon discours sera simple, plus il sera vrai, plus il sera noble & magnifique: semblable à ces lieux incultes que la Nature a rendus si riches par leur seule situation, que toutes les beautez de l'Art ne peuvent y rien ajoûter.

La comparaison est heureuse & relève fort la pensée.

SUr ce que Constantin fit lier les Rebelles qui se rendirent dans le combat, un de ses Panégyristes lui dit spirituellement:

Corripi eos, vinciri que jussisti, non ad supplicium sed ad vilionem, tam, ne conscientiæ timore diffugerent, conservari que iterum non mercrentur, si servati non fuissent.

Vous leur avez pardonné à tous; vous leur avez donné la vie qu'ils n'espéroient plus. Cependant, afin qu'ils sentissent leur rebellion, vous avez commandé qu'on les prit & qu'on les liât, non pour les punir, mais pour les sauver. Il semble que vous ayez craint que si on ne les gardoit, pressez des remords de leur conscience ils ne s'enfuissent, & ne se rendissent par là indignes d'être sauvez une seconde fois.

Il jouë encore avec esprit, sur ce que l'Empereur fit ôter l'épée aux Soldats de Maxence qui furent pris.

Inc. Auct. *Eripuisti adversariis tuis gladios, ne quisincumberet dolore. Ut clementiæ & vindictæ tuæ satisfaceres; quorum sanguini pepercerat, arma fregisti.*

Vous avez ôté les épées à vos ennemis, de peur que quelqu'un d'eux, touché de regret d'avoir fait la guerre à son Prince, ne se perçât lui-même de la sienne. Mais afin de satisfaire en même temps à vôtre justice & à vôtre clémence, vous avez rompu les armes de ceux dont vous aviez épargné le sang.

Scilicet ejuſdem eſt, quamvis pugnare videtur,

IL eſt du même homme, dit un Poëte Latin, d'avoir de la douceur pour les malheureux, & de la dureté pour les coupables, quelque contrariété qu'il ſemble y avoir entre ces deux choſes.

Supplicibus facilem, ſontibus eſſe trucem. Ovid. de Pont. lib. 4. Ep. 6.

Un de nos bons Orateurs François a penſé quelque choſe de ſemblable, & peut-être de plus beau, en diſant de Saint Louïs, dans le Panégyrique de ce Saint: Il étoit le plus fier de tous les hommes avec ſes ennemis, le plus doux & le plus indulgent à l'égard de ſes Sujets. Il n'y eut jamais d'enfant de l'Egliſe plus ſoûmis ni plus reſpectueux envers elle, & il n'y eut jamais de Prince plus jaloux des droits de ſa Couronne, qui ſouffrit moins qu'on y touchât, ni qui s'oppoſât avec plus de vigueur & de fermeté aux entrepriſes qu'on vouloit faire, de quelque part qu'elles vinſſent.

SI on en croit le Chevalier de Meré dans ſes *Converſations*, on ne parle pas ſeulement pour faire entendre ſes penſées, on parle auſſi pour exprimer ſes ſentimens. Celui qui ne ſe trouve émû de rien, eſt auſſi peu propre à parler, que celui qui ne penſe rien. Le cœur a ſon langage comme l'eſprit a le ſien; & cette expreſſion du cœur fait bien ſouvent les plus grands effets. Quand le cœur n'eſt point agité, quoi qu'on ait bien de l'eſprit, on ne touche pas vivement; & quand on eſt animé, ſi l'eſprit manque, on ne fait que du bruit, & preſque toûjours ſi à contre-temps, qu'il vaudroit mieux ſe taire.

Je ne ſçai ſi cette derniére penſée eſt bien vraye: car la paſſion ſeule donne de l'eſprit,

& rend éloquentes les personnes les plus simples; mais d'une éloquence naturelle qui va droit au but, & qui est au dessus des regles de la Rhétorique d'Aristote.

Quintilien dit que les preuves dont un Avocat appuye sa cause, font que les Juges la trouvent bonne; mais que les affections & les mouvemens dont il l'anime, font qu'ils souhaitent qu'elle soit bonne. Il ajoûte, que quand aux peroraisons pathétiques les larmes coulent de leurs yeux, l'arrest est déja prononcé publiquement. *Probationes efficiunt sane ut causam nostram meliorem esse judices putent, affectus præstant ut etiam velint. An cum ille qui plerisque perorationibus petitur, fletus erumpit, non palam dicta sententia est?* Lib. 6. c. 2.

UN bel Esprit de la Province trés-délicat, & qui ne céde guéres aux Esprits de la Cour, a des pensées fort naturelles & fort vives dans une petite piéce en vers, qui a pour titre, *Placet au Roi sur la taxe des Iles.*

Aprés avoir dit que Sa Majesté l'a annobli; il poursuit de la sorte:

Mais tu me fis grand tort m'accordant cette grace,
Je n'en suis que plus malheureux:
Car être Gentilhomme, & porter la besace,
Il n'est rien de si douloureux.

Ce vain titre d'honneur que j'eus tort de poursuivre,
Ne garantit pas de la faim:
Je sçai qu'aprés la mort la gloire nous fait vivre;
Mais en ce monde il faut du pain.

Je n'avois qu'un Domaine au rivage du Rhône,
Qui m'en donnoit pour subsister;

On m'en veut dépoüiller & me mettre à l'aumône,
Si je n'ai dequoi l'acheter.

J'ai donc tout mon recours en ta bonté ſuprême;
Et ſi l'on nous met en procés,

Pourvû que ton grand cœur le décide lui-même,
J'en dois peu craindre le ſuccés.

Qu'eſt ce en effet pour toi, Grand Monarque des Gaules,
Qu'un tas de ſable & de gravier?
Que faire de mon Ile? il n'y croît que des Saules,
Et tu n'aimes que le Laurier.

Egalement puiſſant dans la paix, & la guerre,
Comblé de gloire & de bonheur,
Maitre d'un grand Etat: quelques arpens de terre,
Te rendront-ils plus grand Seigneur?

Laiſſe m'en donc joüir, la faveur n'eſt pas grande;
Ne me refuſe pas ce bien:
C'eſt tout ce qu'aujourd'hui ce Placet te demande,
Grand Roi, ne me demande rien.

ENtre les loüanges qu'Ovide donne à Auguſte, celle-ci eſt une des plus ſolides & de plus flâteuſes:

Res tamen ante dedit; ſerò quoque vera tuliſti, Nomina, jam pridem tu pater orbis, eras, &c. Faſt. L. 2.

Sacré Pere de la Patrie, le Peuple, le Sénat, & l'Ordre des Chevaliers vous ont donné ce nom; vos actions vous l'avoient donné auparavant; vous avez porté trop tard un titre ſi juſte: il y avoit long-temps que vous étiez le Pere du monde: vous avez ſur la terre le nom que Jupiter a au Ciel; il eſt le Pere des Dieux, & vous étes le Pere des hommes.

Pline le Jeune a une de ces penſées dans ſon Panégyrique, & la tourne d'une maniére

qui semble plus fine; c'est celle qu'on a rapportée dans les Dialogues d'Eudoxe & de Philanthe, & qui consiste en ce que Trajan étoit Pere de la Patrie avant que de le devenir par les suffrages communs.

Solium tibi, ut Pater patiæ esses antequam fieres.

QUelqu'un a dit que les Abeilles ont beaucoup d'inclination pour les Poëtes; & Moschus a imaginé que lors qu'elles sçûrent la mort de Bion, elles en furent touchées si sensiblement, qu'elles ne firent plus de miel, & qu'on n'en trouva plus dans leurs ruches. Moschus leur fait même dire: Aprés avoir perdu le miel qui sortoit de vôtre bouche, nous n'avons plus que faire de l'autre, & nous n'y trouvons plus aucune douceur.

C'est une de ces visions ingénieuses qui font les jolies pensées.

ON a coûtume de dire que les lieux sombres & solitaires ont quelque chose de sacré & de vénérable. Selon l'Ancien Pline, nous adorons dans les forêts le silence même qui y régne; & selon Quintilien, nous devons avoir pour le Poëte Ennius, la vénération que nous avons pour ces grands bois que leur ancienneté a consacrez, & dont les vieux chênes ne sont pas si considérables par leur beauté que par une certaine horreur religieuse qu'ils inspirent.

Lucos & in iis silentia ipsa adoramus. Hist. Nat. L. 12. c. 1.

Ennium sicut sacros vetustate lucos adoremus in quibus grandia, & antiqua robora jam non tantam habent speciem, quantam religionem. Lib. 10. c. 1.

UN des plus illustres Prélats, & des plus beaux Esprits du Royaume, qui a toute

la pénétration, toute la délicateſſe, & toute la ſolidité que peut donner un génie heureux ſoûtenu d'un profond ſçavoir & d'un grand uſage du monde, commence ainſi la Harangue qu'il fit pour le Roi en forme de Panégyrique, & qu'il preſenta à Sa Majeſté lors qu'Elle paſſa par Mets en 1673.

Il y a trois avantages qui élévent les Rois au plus haut point de la Gloire : la Naiſſance, la Vertu, la Fortune. La Naiſſance leur donne droit de commander ; la Vertu les en rend dignes ; & la Fortune, ou pour parler plus Chrêtiennement, une providence particuliére de Dieu ſur leurs perſonnes & ſur leurs Empires fait réüſſir tous leurs deſſeins.

Ces trois choſes qui relévent infiniment la grandeur des Princes, & qui ne ſe rencontrent preſque jamais en une même perſonne, paroiſſent aujourd'hui en Vôtre Majeſté avec tant d'éclat & dans un degré ſi éminent, qu'elles vous font, Sire, par leur aſſemblage merveilleux, l'amour & les délices de vos Sujets, l'eſpérance de vos Alliez, la terreur de vos ennemis, & l'admiration de tout le monde.

Toute la Harangue eſt de la même force. Comme le deſſein en eſt beau & régulier, les penſées en ſont vives, nobles, & tellement jointes enſemble, qu'il eſt difficile de les détacher les unes des autres ſans les affoiblir.

On dit dans cette Harangue au ſujet du paſſage de Tholus, que la valeur de Sa Majeſté a ſurmonté les obſtacles de la Nature : que les eaux, à la verité, ne ſe ſont pas retirées miraculeuſement, comme firent celles de la Mer Rouge en faveur des Iſraëlites contre

les Egyptiens ; mais que la générosité des François animez de la presence & du courage de leur Prince, a forcé l'Issel & le Rhin.

On y dit encore que ce bonheur qui accompagne le Roi par tout, est un rayon de la Divinité répandu sur sa Personne, aussi bien que cet air grand & majestueux, qui seul le rend digne de régner, & qui ne le distingue pas seulement des Seigneurs de sa Cour, mais de tous les Princes du Monde.

Ces pensées portent avec elles le caractére du génie sublime d'où elles partent.

L'Epitaphe que fit Malherbe pour un Gentilhomme agé de cent ans, est ingénieuse, & finit par une pensée assez bizarre, à prendre ce mot dans le sens des Italiens, quand ils disent, *questo è bizarramente pensato.*

N'atten, Passant, que de ma gloire
Je te fasse une longue histoire,
Pleine de langage indiscret.
Qui se loue irrite l'envie:
Juge de moi par le regret
Qu'eut la mort de m'ôter la vie.

Mais la pensée est plausible, quelque bizarre qu'elle soit: car il semble que la mort qui a laissé vivre un homme cent ans, ne le doive faire mourir qu'avec peine, & que parce qu'elle ne peut s'en dispenser.

En voici une qui peint parfaitement le génie de Moliére, qui a si bien sçû imiter Plaute & Terence, & qui a enterré avec lui les graces de la Comédie.

Sous ce Tombeau gisent Plaute & Terence,

Et cependant le ſeul Moliére y git,
Leurs beaux talens ne formoient qu'un eſprit,
Dont le bel art réjoüiſſoit la France;
Ils ſont partis. Et j'ai peu d'eſpérance
De les revoir malgré tous nos efforts,
Pour un long-temps ſelon toute apparence,
Terence & Plaute & Moliére ſont morts.

SEnéque le Tragique fait dire à Helene, au ſujet d'Andromaque revenuë de ſon évanouïſſement, & qui n'étoit point morte, comme on l'avoit crû à la nouvelle du Sacrifice que les Grecs vouloient faire de Polyxenë ſur le ſepulcre d'Achille: que tout abandonne les affligez, & que la mort eſt la premiére qui leur refuſe ſon aſſiſtance:

Prima mors miſeros fugit.

Boëce dit dans le même ſens que la mort eſt ſi cruelle, que lors qu'elle voit des yeux qui ne ſont ouverts qu'aux larmes, elle ne veut jamais les fermer.

Et flentes oculos claudere ſæva negat.

Selon le Taſſe, c'eſt être bien malheureux, ou plûtôt, c'eſt ne pouvoir rien, que de ne pouvoir mourir.

Mà ben può nulla, chi morir non puote,

Petrarque l'avoit dit en propres termes avant le Taſſe, & c'eſt un larcin viſible.

Che ben può nulla, chi non può morire.

LOpe de Vegue finit l'Epitaphe d'Henri VIII. Roi d'Angleterre par une penſée bien raiſonnable, & qui tourne en ridicule la nouvelle

nouvelle Egliſe Anglicane. Car aprés avoir dit qu'une paſſion honteuſe & un entêtement impie couvrent plus la gloire d'Henri que le marbre de ſon tombeau ne couvre ſes cendres, il ajoûte: Comment prétendez-vous, Prince aveugle, être le Chef de l'Egliſe aux pieds d'une femme?

Mas que deſta loſa fria
Cubriò Enrique tu valor,
De una muger el amor
Y do un error la porfia.

Como cupò en tu grandeza
Querer Enganado Ingles,
Da una muger à los pies
Ser de la Igleſia Cabeça?

CE que dit Quintilien de la robe de Céſar, qu'on montra au Peuple toute ſanglante, eſt animé & touchant. Cette robe teinte de ſang repreſenta ſi vivement l'image du crime, qu'il ſembla, non pas que Céſar eût été tué, mais qu'on le tuoit à l'heure même. *Veſtis illa ſanguine madens, ita repræſentavit imaginem ſceleris, ut non occiſus eſſe Cæſar, ſed tum maxime occidi videretur.* L. 6. c. 1.

LA réflexion d'un Poëte Latin moderne, ſur une horloge de ſable, eſt naturelle & morale.

Cette heure qui coule ſi vîte tandis que le ſable paſſe, nous avertit que nôtre dernier jour n'eſt pas loin. La vie humaine, ſi courte d'elle-même, eſt compoſée d'heures qui volent, & parce que l'homme n'eſt que pouſſiére, elle s'en va comme la pouſſiére. *Hæc nimis hora fugax dum vitro currit arena, Nos monet extremum, non procul eſſe diem. Summa brevis vitæ levibus componitur horis; Et quia pulvis homo eſt, pulveris inſtar abit.* Falcon.

Irrequiete cinis, miseros testabere amantes, More tuo nulla posse quicte frui. Jan. Vit.

Un autre Poëte a sur le même sujet une pensée aussi morale, mais un peu plus poëtique. Il feint que le sable qui mesure les heures, est la cendre d'un homme que le feu de l'amour consuma, & dit que cette cendre, qui est dans un mouvement perpétuel, fait voir que les miserables qui se livrent à une folle passion, n'ont point de repos.

Cum manum videt, comprimit sese, operitque opes gnara propter illas se peti, manumque si præveniat, acie sua abscindit, nulla justiore pœna. L. 9. Hist. Nat. c. 35.

AU rapport de Pline, les meres-perles qui sont entre-ouvertes la nuit, se ferment d'elles-mêmes dés que la lumiére du matin paroît; & si quelqu'un s'en approche tandis qu'elles sont encore ouvertes, à la vûë de la main qui se presente elles se resserrent, & cachent le trésor pour lequel elles sçavent qu'on les cherche. Elles coupent même la main, si on les touche avant qu'elles soient fermées; elles la coupent, dis-je, du tranchant de leur écaille, par la plus juste vengeance qui fut jamais.

L'Historien de la Nature donne à ces coquilles où naissent les perles, des yeux, de la connoissance, des sentimens; & c'est en cela que consiste la beauté de sa pensée.

Ego facilius crediderim naturam margaritis deesse, quam nobis avaritiam. In Vit. Agricol.

Tacite, en parlant de l'Angleterre, aprés avoir dit qu'elle porte de l'or, de l'argent, & d'autres métaux, qui sont le motif de la guerre & le prix de la victoire; ajoute, que la Mer y engendre des perles, mais pâles & ternies; qu'on ne laisse pas de rechercher, comme si elles étoient fort blanches & fort nettes. Si la Nature manque à ces perles, dit-il, l'avarice ne nous manque pas, & l'un me semble plus aisé à croire que l'autre.

UN homme d'esprit, né ou devenu tout à coup Poëte, dit au Roi, d'une maniére ingénieuse & modeste, en lui presentant un recueil de vers : Si ces Poësies étoient moins imparfaites, je dirois hardiment que c'est l'ouvrage de Vôtre Majesté plus que le mien, & je le mettrois au nombre de ses miracles ; car quand je me demande à moi-même comment j'ai pû sans art, sans étude, sans éducation, parvenir à ce degré de médiocrité tel qu'il est, & si l'on ne m'a point trompé, rencontrer quelquefois les pensées de ces Anciens que je n'ai jamais lûs : je suis contraint d'avoüer qu'il n'y a que le seul éclat de sa gloire qui ait pû me les inspirer, & qu'elles sont beaucoup moins les images que les effets de ce que Vôtre Majesté nous fait voir de grand & d'auguste.

La pensée que l'Auteur ajoûte, tient du merveilleux.

Un pareil objet transportant l'ame hors de son assiette ordinaire par l'admiration, par l'amour, & par le respect, & l'obligeant à chercher avec autant de passion que de raison, je ne sçai quoi de plus qu'humain, pour des vertus plus qu'humaines, auroit fait inventer la Poësie, si elle n'eût point été, & nous la fera voir quelque jour parfaite, si jamais tant de qualitez héroïques trouvent quelque esprit sublime qui en soit aussi vivement touché que le mien.

LA pensée de l'Auteur des *Dictamenes reales y politicos*, qu'un Prince n'est point assis sur le Trône pour se reposer mais pour tra- *Eusebio Nieremberg.*

vailler: *No se assenta en el trono para descansar, sino para trabajar*, revient à celle de l'Auteur du Lutrin, qui fait une Satyre si agréable de la fainéantise de nos anciens Rois, ou plûtôt un éloge si délicat de Louïs le Grand, en faisant dire à la Molleſſe,

Hélas, qu'eſt devenu ce temps, cet heureux temps,
Où les Rois s'honoroient du nom de fainéans!
S'endormoient sur le Trône, & me servant sans honte,
Laissoient leur Sceptre aux mains ou d'un Maire ou d'un Comte!

Malherbe avoit dit auparavant avec plus de liberté & plus d'aigreur,

Quand un Roi fainéant la vergogne des Princes,
Laissant à ses flâteurs le soin de ses Provinces,
Entre les voluptez indignement s'endort,
Quoique l'on dissimule on n'en fait point d'estime;
Et si la verité se peut dire sans crime,
C'eſt avecque plaisir qu'on survit à sa mort.

VOiture donne une idée plaisante de je ne sçai quel homme chagrin, qui apparemment étoit mal content de la Fortune, & qui vouloit prendre le parti de la retraite.

Outre qu'il s'eſt mis en fantaisie de se laisser croître la barbe qui lui vient déja jusqu'à la ceinture, il a pris un ton de voix beaucoup plus sévére que jamais. A moins que de traiter de l'immortalité de l'ame ou du souverain bien, & d'agiter quelqu'une des plus importantes questions de la morale, on ne lui sçauroit plus faire ouvrir la bouche. Si Démocrite revenoit, quelque Philoſophe qu'il fût, il ne le pourroit pas souffrir, parce qu'il aimoit

à rire. Il a entrepris de réformer la doctrine de Zenon comme trop douce, & il veut faire des Stoïques Récollets.

QUintilien donne une haute idée de Cicéron, en disant que c'est un homme que la Providence a pris plaisir de faire naître, afin que l'éloquence fit paroître en lui tout ce qu'elle pouvoit. *Dono quodam Providentiæ genitus, in quo totas vires suas eloquentia experiretur.* Lib. 10. c. 1.

Il dit encore du même Orateur: Qui a eu jamais tant d'agrément? on croiroit qu'il obtient par grace ce qu'il arrache de force; & lors que par sa véhémence il tourne, il emporte les Juges de tous côtez, il semble qu'au lieu d'être entraînez, ils ne font que suivre. D'ailleurs, dans ce qu'il dit il y a tant de sens & tant de raison, qu'on a honte de n'être pas de son avis. Cependant, les choses que chacun ne pourroit attraper sans de grands efforts, coulent toutes chez lui sans peine; & son discours qui a toute la beauté, toute l'harmonie qui peut flâter les oreilles, paroît avoir cette facilité heureuse à laquelle rien ne coûte. *Cui tanta unquam jucunditas affluit, ut ipsa illa quæ extorquet, impetrare cum credas; & cum transversum vi sua judicem ferat, tamen ille non rapi videatur sed sequi? Jam in omnibus quæ dicit, tanta auctoritas est, ut dissentire pudeat: cum interim hæc omnia quæ vix singula quisquam intentissimâ curâ consequi posset, fluunt illaborata, & illa quâ nihil pulchrius est oratio, præ se fert tamen felicissimam facilitatem.* Ibid.

JE doute que ce qu'on dit soit bien vrai, qu'en matiére de livres, le droit d'aînesse ne donne point de prérogatives; & que les cadets sont toûjours les mieux partagez.

Au jugement de je ne sçai quelle Personne fort intelligente, la beauté donne quelquefois à une cadette le droit d'aînesse dans l'inclination de sa mere.

L'un me ſemble plus vrai & plus fin que l'autre.

LA nouveauté a des charmes qui donnent du prix aux moindres choſes ; & ſi on en croit Saint Evremont, les choſes les plus eſtimables, qui ont beaucoup parû parmi nous, ne font plus leur impreſſion comme vieilles : elles apportent le dégoût comme bonnes ; celles au contraire à qui on ne dévroit aucune eſtime, ſont moins ſouvent rejettées comme mépriſables, que recherchées comme nouvelles.

Sunt novitates tanquam advenæ, & peregrini, quos admiratione plus, minus benevolentia proſequimur.

Le Chancelier Bacon dit, que les nouveautez ſont comme des Etrangers, qui attirent moins la bienveillance que l'admiration.

IL eſt des productions de l'eſprit, ſelon Coſtar, comme de ces fruits délicats qui ſont preſque toûjours trop verds ou trop meurs. & qu'il eſt mal-aiſé de cueillir & de ſervir bien à propos. Quand l'imagination eſt en ſa force, le jugement n'eſt encore qu'à demi formé ; & il n'arrive guéres à ſa derniére perfection, que les autres puiſſances de l'ame ne ſoient ſur leur déclin & ſur leur retour. A meſure que nous aquérons l'avantage de bien juger, nous perdons celui de bien inventer.

Felix ſe neſcit amari. Lib. 10.

LE mot de Lucain, que j'ai déja rapporté, me paroît fort vrai, qu'un homme heureux ne ſçait pas bien ſi on l'aime. L'Auteur des Mémoires que j'ai ſouvent citez, & que je ne ſçaurois trop citer, dit fort à propos : Ma diſgrace me fit perdre le meilleur de mes

amis, ou pour mieux dire, elle me servit à le connoître, & m'apprit que l'adversité étoit bien plus la veritable borne de l'amitié, que les autels.

Selon un bel Esprit Italien, les faux amis sont comme l'ombre du cadran, laquelle paroît si le Ciel est serain, & qui se cache s'il est nebuleux : *Gli amici falsi sono come l'ombra dell' horivolo che se il tempo è sereno appariſce, se nebuloſo s'aſconde.*

Selon une de nos Muses, qui tient rang parmi les plus beaux Esprits, & qui a fait des Réflexions fort sensées sur divers sujets, entr'autres sur les miserables & sur les pauvres : *Emanuele Tesauro.*

Au moins dans leurs malheurs ont-ils la certitude
De n'avoir que de vrais amis.

UN sçavant Homme loüe dans une Epigramme Latine le Secrétaire de l'Académie Françoise de sçavoir si bien plusieurs Langues qu'on croiroit que ses vers Latins sont de Virgile, ses vers Espagnols de Gongora, & ses vers Italiens de Petrarque, & lui dit en suite à lui-même : Sept Villes se disputérent l'honneur d'être la patrie d'Homére, & plus de cent Villes se disputent l'honneur d'être la vôtre. *Oppida certarunt ſeptem de patria Homeri De patria certant oppida mille tua.*

Il employe la même pensée au sujet du fameux Grotius dont l'on croyoit la Religion assez incertaine, & il dit agréablement, que comme Smyrne, Rhodes, Salamine, Colophon, Pyle, Argos & Athenes se disputent Homére ; Arius, Socin, Arminius, Calvin, Luther & Rome se disputent Grotius.

BAlzac se fait honneur de n'être point naturel, ou du moins s'en justifie par une pensée qui marque bien son caractére. J'avoüe, dit-il, que j'écris de la même sorte qu'on bâtit les Temples & les Palais, & que je tire quelquefois les choses de loin, comme il faut faire deux mille lieuës pour amener en Espagne les trésors de l'Amérique.

Voiture se pique d'être naturel, jusqu'à l'affecter quelquefois, & Costar dit de son ami au sujet de l'Histoire d'Alcidalis & de Zelide: Quelques rares que soient ses pensées, il n'est pas allé les chercher bien loin; il les a trouvées sur les lieux, & en des lieux où j'ai passé cent fois en ma vie, sans y remarquer rien qui ne fût commun; mais c'est que cet excellent Genie avoit le secret de découvrir dans le fonds des choses des veines de marbre, des mines d'or, des carriéres de diamans, & en un mot des trésors qu'il sembloit que les démons eussent réservé pour lui, & qu'ils les eussent enviez aux plus simples mortels. J'entens les démons des bonnes & des belles lettres dont il étoit le confident & le favori.

Balzac se vante de tirer les choses de loin, & on loüe Voiture du contraire. L'un assurément est plus estimable que l'autre.

N'En déplaise à Costar, l'Histoire d'Alcidalis & de Zelide, est un mélange de pensées naturelles & de pensées guindées; de sorte qu'on n'y reconnoît presque pas Voiture en plusieurs endroits.

Le portrait de Zelide, bien loin d'être fait

d'aprés nature, n'eſt qu'une pure affectation: en voici des traits.

Elle avoit un eſprit qui ne peut être imaginé des nôtres, & qui ſembloit être de ceux qui ne doivent point gouverner d'autres corps que ceux de là haut, & qui ont été faits pour conduire les aſtres. En un âge où à peine les autres ſçavent proférer quelques paroles, elle diſoit des choſes qui euſſent été admirées en la bouche des plus ſages.

Perſonne n'eût jamais une naiſſance ſi heureuſe que la ſienne : toutes les étoiles s'étoient accordées enſemble pour lui donner ce qu'elles avoient de meilleur; & le Ciel avoit mis tant de choſes en elle, que la moindre partie qui y fût, étoit celle qu'elle tenoit de la terre; & elle ſembloit une perſonne céleſte tombée ici bas par miracle. Ses inclinations la portoient ſi puiſſamment au bien, que pour ce qui étoit de faillir, il ſembloit qu'elle n'eût point de libre arbitre; & toutes les vertus lui étoient ſi naturelles qu'il eût falu qu'elle ſe fût fait violence pour n'en pas exercer quelqu'une. Jamais il n'y eut de combat en ſon ame; jamais elle ne fut en doute entre le bien & le mal, & elle ſuivoit toûjours la juſtice & la bien-ſéance en ſuivant toutes ſes volontez.

La deſcription d'un des principaux Fleuves de l'Eſpagne eſt toute poëtique, & ne convient pas à l'Hiſtoire. La voici.

Aprés que l'Hebre a paſſé au long des murs de Sarragoſſe, comme s'il n'y avoit plus rien digne de lui en Arragon, il prend le chemin de Catalogne, où ayant reçû en paſſant beaucoup de petits ruiſſeaux pour entrer plus ma-

gnifiquement dans la Mer, il s'y va rendre enfin à demi-lieuë de Tortoſe. Ses rives ſont extrémement ombragées & fleuries, & ſes eaux ſi claires & ſi nettes, qu'il n'y a pas un arbre ſur le rivage ni même quaſi une fleur qui ne s'y voye deux fois, & qui ne paroiſſe dans l'eau auſſi belle & auſſi diſtincte que ſur la terre.

Voiture veut avoir là trop d'eſprit, & on ne peut lui pardonner ces arbres & ces fleurs qui ſe voyent deux fois ſur le rivage. Il s'oublie auſſi en diſant, aprés avoir décrit une contrée délicieuſe: C'étoit en ce Paradis que Zelide faiſoit ſon enfer. L'on eût dit que les eaux, les fleurs & les plantes s'étoient embellies par ſa preſence: elle ſeule étoit triſte parmi tant d'objets agréables, & perdoit de jour en jour le luſtre & la beauté qu'elle ſembloit donner à toutes choſes.

Ces penſées ingénieuſes ſont de la nature de celles qu'on n'a pas approuvées dans une Relation de l'entrée de la Reine d'Eſpagne à Madrid; mais on ne peut pas dire pour juſtifier Voiture, qu'elles lui ſont échapées; car comme ſi ce n'étoit pas aſſez d'avoir dit une fois ces gentilleſſes, il les répéte un peu aprés, en faiſant parler ainſi Alcidalis à Zelide.

Quand je n'euſſe point ſçû que c'étoit ici le lieu où vous étiez, à voir ces prairies ſi vertes & ſi fleuries, & ces rives ſi belles & ſi ombragées, il étoit aiſé de deviner que Zelide n'en étoit pas loin. Il n'y avoit que vous qui pûſſiez faire naître tant de fleurs en un païs ſi deſert, & qui ſçûſſiez faire ce miracle dans les montagnes de Catalogne.

Voilà le jargon des Poëtes Italiens; mais

ce n'eſt pas le langage d'un Hiſtorien, & d'un Hiſtorien François, qui doit être plus modeſte & plus ſimple que les autres, ſelon le génie de nôtre Langue, ou du moins ſelon l'eſprit qui régne aujourd'hui parmi nous.

Voiture dans un autre endroit de la même Hiſtoire, prend le haut ton, & parle en Déclamateur.

Il ſembla à la Fortune que l'Arragon & la Catalogne étoient un trop petit théatre pour répreſenter la plus belle piéce qu'elle ait jamais joüée dans le monde : elle en voulut prendre un plus ſpacieux ; & changeant tout à coup la face de celui qui a paru, au lieu qu'elle ne nous y a fait voir juſqu'ici que Sarragoſſe & Barcelonne, des Montagnes, des prairies, des chaſſes, & des promenoirs, elle va faire paroître à nos yeux la Mer, l'Europe & l'Afrique ; des perſonnes inconnuës, des peuples, qu'à peine avons-nous oüi nommer, des Vaiſſeaux pillez & brûlez, des duels & des batailles, & ce qui eſt de plus étrange, en un même temps & en un même ſujet, des fers & des couronnes.

Je ſuis aſſuré que ſi Voiture avoit revû ce petit Ouvrage, il y auroit corrigé tous les endroits que l'on vient de rapporter ; & je ne ſuis point du ſentiment de Coſtar, qui oſe répondre que l'Hiſtoire d'Alcidalis ne ſera pas moins recherchée que s'il y avoit mis la derniére main ; & même qu'il en arrivera peut-être comme de l'Iris d'Ariſtide, des Tindarides de Nicomaque ; & de la Venus d'Apelle, qui au rapport de Pline, n'ayant que leurs premiers traits, furent plus admirées & plus eſtimées de la Gréce curieuſe, ſçavante &

polie, que toutes ces autres piéces que ces grands Peintres avoient le plus travaillées & le plus finies.

Principes pro victoria pugnant, comites pro Principe. De moribus German.

TAcite en décrivant les mœurs des Germains, aprés avoir dit qu'il eſt honteux à celui qui les gouverne de ſe laiſſer vaincre en valeur dans le combat, & à eux de ne pas égaler ſa valeur, dit que c'eſt une infamie éternelle pour un Soldat de ſurvivre à ſon Prince, & que le ſerment le plus ſolemnel de ces barbares, eſt de le défendre, au prix de leur ſang, & de rapporter à ſa gloire toutes leurs belles actions. Il ajoûte enfin deux mots, qui expriment bien leur attachement & leur zéle. Les Princes combattent pour la victoire, les Sujets pour le Prince.

Tu mihi tu regum, Rex optime, maxime regum, Numen eris Lodoïce, mihique in carmina ſacrum Ardorem, & dignos cœptis ingentibus ignes Adjicies.

LEs Poëtes ont coûtume d'invoquer les Muſes & Apollon au commencement de leurs Poëmes. Il y a de l'eſprit à rejetter quelquefois les Muſes & à prendre ſon Héros pour Apollon même, comme le fait un Poëte Moderne, en diſant à Louïs le Grand, dans un beau Poëme Latin ſur l'Expédition de Flandres: Vous-même, Grand Prince, vous ſerez mon Apollon, & vous m'inſpirerez une ardeur digne des grandes choſes que vous avez entrepriſes.

Un de nos Poëtes François dit auſſi ingénieuſement, que les mœurs corrompuës de la Ville apprennent à rimer malgré les Muſes.

Non, non, ſur ce ſujet, pour écrire avec grace,
Il ne faut point monter au ſommet du Parnaſſe;
Et ſans aller rêver dans le double Vallon,
La colére ſuffit, & vaut un Apollon.

Ce dernier vers eſt une belle imitation de celui de Juvenal,

Si natura negat, facit indignatio verſum,

que le nouveau Traducteur a exprimé heureuſement en ces termes: Aprés cela ne fût-on pas né Poëte, le dépit tient lieu de génie.

UN Poëte François que la Nature a fait toute ſeule, & qui n'a pour tout Apollon que Louïs le Grand qui l'inſpire, a des penſées fort heureuſes ſur le bonheur des Peuples que le droit des armes ſoûmet ou réünit à la France.

L'Europe de toutes parts
Voit floter nos Etendarts.
Louïs ſemble inonder les Provinces ſoûmiſes,
Mais Bellonne avec lui perd ce qu'elle a d'affreux:
Il régne par l'amour dans les Villes conquiſes,
Et ne fait des ſujets que pour les rendre heureux.

Le Poëte ajoûte:

C'eſt ainſi qu'à gros bouïllons
Le Nil couvre les ſillons,
Et fait bruire en tous lieux ſes ondes débordées:
Il s'étend, il s'épanche avec rapidité;
Mais ſon cours favorable aux plaines inondées,
Y répand l'allégreſſe & la fécondité.

Le même Poëte a des fictions agréables qui repreſentent vivement les choſes. Il dit ſur le paſſage de Tholhus:

Au bruit qui trouble ſon onde,
Le Rhin fremiſſant d'effroi,
Pour admirer ce grand Roi,
Sort de ſa grotte profonde.

Il le voit plus fier que Mars
De la voix & des regards
Rendre les cœurs intrépides,
Et nos escadrons legers
Fendre ses gouffres humides
Comme l'Aigle fend les airs.
Quel est ce nouveau spectacle,
Dit le Fleuve épouvanté,
Quel ce Héros indompté
A qui rien ne fait obstacle?
J'ai vû triompher César;
J'ai vû derriére son char
Attacher mes mains captives;
Mais en me donnant des loix,
Le Romain fit sur mes rives
Moins que n'a fait le François.

Ce qu'il fait dire à la Nymphe de Versailles à l'occasion des braves qui périrent en passant le Rhin, est imaginé noblement.

Héroïques Guerriers, François trop magnanimes,
Que ce jour triomphant demanda pour victimes,
En vain sur vos tombeaux les yeux moüillez de pleurs,
Nous troublons vos plaisirs d'inutiles douleurs.
Que demanderiez-vous quand vous pourriez renaître,
Qu'une si belle mort aux yeux d'un si grand Maître?

Mais ce qu'il feint en parlant des Eaux de Versailles & des Nayades qui y préſident, est fort agréable; qu'au moindre signe du Roi elles prennent toutes sortes de formes.

Ordonne seulement, pren soin de souhaiter;
Ces Nymphes à l'instant peuvent tout imiter.

Plus doctes que Protée à changer de figures,
Et surprendre les sens de douces impostures.

LA Harangue que la République fit à Théodose dans le Panégyrique de Pacat est bien flâteuse & bien spirituelle; en voici un endroit qui me paroît noble & délicat, sur ce que Gratien adopta Théodose.

Ne me devez-vous pas sçavoir gré de ce que je vous ai souhaité étant heureuse, & de ce qu'aprés avoir été entre les mains de Nerva ce Prince si pacifique, de Tite l'amour & les délices du genre humain, d'Antonin renommé pour sa piété; qu'aprés qu'Auguste m'a embellie de nouveaux murs, qu'Adrien m'a donné des loix, & que Trajan a étendu mes frontiéres: il me sembloit que je n'étois pas assez heureuse parce que je n'étois pas à vous? Voilà mon Maître qui vous prie de me prendre; que, dis-je? mon Maître, il vous en prie quoi qu'il soit encore le vôtre; & celui qui pourroit vous y contraindre, aime mieux vous en avoir l'obligation. Il ne vous est pas plus permis de ne vouloir point de l'Empire que l'Empereur vous presente, qu'il ne vous a pas été permis de le vouloir auparavant.

Hanc gratiam mihi refers quod te etiam felix desideravi. Parum mihi videbar beata, quia non eram tua. Imperium quod ab Imperatore defertur, tam tibi nolle non licet, quàm velle non licuit.

L'Application qu'a fait un Auteur moderne des paroles d'un Ancien à l'Aigle tenant la foudre dans ses serres sans la craindre, & se rendant par là redoutable, est spirituelle & heureuse,

Meruitque timeri
Nil metuens.

C'eſt pour exprimer en deviſe la valeur d'un Prince qui ne craignant rien fait trembler toutes les Puiſſances de la Terre.

IL y a des hommes privilégiez qui ne ſe ſentent nullement des foibleſſes de l'âge, & dont la vieilleſſe a je ne ſçai quoi de mâle & de beau.

Le Taſſe loüe la fraîcheur & la vigueur d'un de ſes Héros qui avoit les cheveux blancs,

Moſtra in freſco vigor chiome canute.

Et j'ai lû dans la Relation d'un petit voyage fait en un lieu ſolitaire, fameux par la vie pénitente qu'on y méne à l'exemple des anciens Anachoretes, que le ſaint Homme qui gouverne le Monaſtére, malgré toutes ſes auſtéritez, a un teint vif & fleuri qui rabat une douzaine d'années de ſoixante qu'il peut avoir.

On pourroit dire à ces ſortes de perſonnes ce qu'Anacréon dit à la Cigale: *La vieilleſſe ne peut rien ſur vous.* Du moins la deviſe de l'Oranger avec ce mot, *L'hyver ne m'ôte rien*, convient parfaitement à de ſi belles vieilleſſes. Et ſans doute qu'une de nos Muſes ne les avoit pas en vûë ces vieilleſſes vives, fraîches & fleuries, quand elle a dit dans ſes Réflexions diverſes.

Etres inanimez, rebut de la Nature,
Ah, que vous faites d'envieux!
Le temps loin de vous faire injure,
Ne vous rend que plus précieux.
On cherche avec ardeur une Médaille antique;
D'un buſte, d'un tableau le temps hauſſe le prix:
Le Voyageur s'arrête à voir l'affreux débris.

D'un Cirque, d'un tombeau, d'un temple magnifique,
Et pour nôtre vieilleſſe on n'a que du mépris.

UN de nos bons Ecrivains qui a fait de ſi belles *Deſcriptions de Peintures*, & de ſi beaux *Entretiens ſur les Vies & ſur les Ouvrages des plus excellens Peintres anciens & modernes*, en preſentant le Portrait du Roi au Roi même; lui dit que ce fameux Sculpteur qui s'offrit à Alexandre de tailler une montagne toute entiere pour en former ſa Statuë, ne fit pas grande impreſſion ſur l'eſprit de ce Prince par une propoſition ſi hardie; & qu'Alexandre prit bien plus de plaiſir à être peint par Apelle tenant un foudre à la main. Il dit en ſuite: Ce que les montagnes ont de plus ſolide & de plus élevé; & ce que la foudre a de plus éclatant & de plus terrible, n'exprimeroit pas aſſez ni la grandeur & la fermeté de vôtre ame, ni les lumiéres & l'activité de vôtre eſprit.

La penſée eſt priſe du ſujet & n'a rien que de naturel, quelque hardie qu'elle paroiſſe. *Le Songe de Philomathe* qui eſt du même Auteur, & où la Poëſie s'entretient avec la Peinture, brille par tout d'Idées ingénieuſes, auſſi bien que le Poëme qui a pour titre, *La Peinture*, & qui eſt d'une autre main.

POur loüer l'eſprit & la capacité d'une illuſtre Solitaire qui a compoſé en nôtre Langue, non ſeulement de trés-belles Conſtitutions ſur la Régle de Saint Benoît; mais encore une excellente Paraphraſe ſur les Livres de Salomon, ſous le titre de *la Morale*

du Sage, l'Auteur de son Epitaphe dit, qu'elle joignit à la modestie de son sexe le sçavoir du nôtre; puis il ajoûte: Au siécle de Louïs le Grand rien ne fut ni plus poli ni plus élevé que ses Ecrits: Salomon y vit, y parle, y régne encore, & Salomon est toute sa gloire.

La pensée est vraye & noble autant que l'expression est juste & magnifique.

L'Epitaphe que Bellori fit en vers pour le Poussin, & que rapporte l'*Auteur des Entretiens sur les Vies & sur les Ouvrages des Peintres*, finit par une pensée presque semblable. Il garde ici le silence parmi les morts; mais il vit, mais il parle dans ses Tableaux.

In tabulis vivit & eloquitur.

LE *Discours sur la Bienséance* est plein de maximes fort sensées, & de réflexions fort fines: on en peut juger par celles-ci.

Rien n'est plus contraire à la bienséance que de l'observer avec trop d'affectation.

Il est presque autant contre la bienséance de trop affecter de se cacher en faisant bien, que de chercher à se faire voir.

Il y a des gens à qui la vertu sied presque aussi mal que le vice.

Le vrai moyen de n'avoir l'approbation de personne, c'est de la mendier par vos paroles, ou par vos regards.

Les loüanges excessives & mal placées ne font honneur ni à ceux qui les donnent, ni à ceux à qui on les donne.

Les choses les plus médiocres, quand elles sont dites à propos, plaisent davantage que les meilleures choses du monde quand on les dit à contre-temps.

PAcat peint vivement dans le Panégyrique de Théodose un Empereur avare & cruel, en disant qu'à force de craindre l'avarice & la cruauté du Tyran, on en étoit venu à souhaiter l'indigence, & que pour ne pas tomber entre les mains d'un bourreau, on desiroit de voir mettre ses biens à l'encan.

Cum immitis Tyranni & stylus timeretur, & gladius, transierat in vota paupertas; & ut possemus effugere carnificem, optabamus subire sectorem.

LUcien dit, en parlant de Phidias & de Polycléte, que les grands Sculpteurs se font adorer dans leurs ouvrages, & qu'on les révére encore avec les Dieux qu'ils ont faits.

La pensée est noble & naturelle, mais ce n'est pas seulement dans les statuës des Dieux ou des Héros que ces excellens Ouvriers s'attirent de la vénération & une espéce de culte: on les admire & on les révére jusques dans les figures qui ne representent rien de grand: témoin Myron & sa Vache, sur laquelle les Poëtes Grecs ont des pensées si jolies & si bizarres.

Berger méne paître tes vaches un peu plus loin, de peur que tu n'emménes avec elles celle de Myron.

Cette Vache n'a point été jettée en moule; mais la vieillesse l'a changée en métal, & Myron a fait croire que c'étoit son ouvrage.

IL est difficile de peindre mieux un combat sanglant & opiniâtré, qu'en disant avec un Ancien, qu'on n'auroit jamais cessé ni de poursuivre ni de tuer, si la mort n'eût dérobé l'ennemi aux vainqueurs, & si la nuit ne leur eût dérobé le jour.

Nullus finis cædendi insequendique, nisi subtraxisset aliquando victoribus mors hostem, & nox diem. Pac. Pan.

Finis sequendi nox & satietas fuit. In vit. Agricol.

Tacite dit plus simplement sur un sujet tout semblable: La nuit & la Lassitude du Soldat soûlé de carnage firent qu'on ne poursuivit pas davantage les ennemis.

Relation de la mort de M. Descartes.

LA sçavante Niéce d'un des plus fameux Philosophes de nôtre siécle, a imaginé spirituellement une cause de la mort de son illustre Oncle; mais une cause poëtique, comme elle l'appelle elle-même. Car elle dit que ce Philosophe ayant enseigné un nouveau système de Philosophie à une Reine curieuse qui apprit par là les secrets de la Physique les plus cachez, la Nature surprise & indignée de se voir découverte, s'écria dans un transport de colére,

Téméraire mortel, esprit audacieux,
Apren qu'impunément on ne voit point les Dieux.

qu'en ce moment là elle conjura la perte du Philosophe, & pour se venger de lui, l'accabla d'un torrent d'humeurs qui le mirent au tombeau, suivant en quelque façon l'exemple de la chaste & fiére Diane, qui ayant été vûë dans le bain par un profane Chasseur, punit sur le champ d'une mort violente sa curiosité & son audace.

La même personne a eu une pensée fort naturelle & fort jolie sur la fameuse Fauvette qui revient tous les ans presque au même jour dans le petit bois d'une autre Sçavante.

Voici quel est mon compliment,
Pour la plus belle des Fauvettes,
Quand elle revient où vous êtes.
Ah, m'écriai-je alors avec étonnement,
N'en déplaise à mon Oncle, elle a du jugement.

Cela veut dire que ce n'eſt pas une pure machine, & que les bêtes ont quelque principe de ſentiment & de connoiſſance qui les diſtingue d'une montre, comme le prouve agréablement & ſolidement la Sçavante à qui le Madrigal eſt adreſſé. La plus petite Guenon du monde, dit-elle, détruit par ſon induſtrie & par ſon intelligence toutes les machines de ce grand & excellent Homme, qui ne laiſſe pas d'être trés-digne d'être admiré pour ſa vertu, pour ſon ſçavoir, pour l'étenduë de ſon eſprit, & pour avoir pû donner de l'ordre & de la vrai-ſemblance à cette eſpéce de Philoſophie qu'il appelloit quelquefois lui-même ſon Roman Philoſophique.

Converſation de l'Incertitude.

UN Panégyriſte de Conſtans lui dit, ſur ce que l'Angleterre fut toute réduite ſous ſon obéïſſance: Vantez-vous, invincible Prince, d'avoir découvert un autre Monde, vous qui en rétabliſſant la gloire & la puiſſance des Romains ſur mer, avez ajoûté à vôtre Empire un Elément plus vaſte que toute la terre.

Gloriari tu vero Princeps invicte alium te orbem terrarum reperiſſe, &c. Eumen. Panegyr. Conſtan. Cæſar.

Aprés une telle conquête, ajoûte-t-il, il ne vous en reſte point d'autre à faire; ſi ce n'eſt que vous pénétriez juſqu'aux extrêmitez de l'Ocean même, que la Nature a renduës inacceſſibles.

Nulla progrediendi cauſa ſupereſt, niſi ſi quod natura vetuit, fines ipſius quærantur Oceani. Ib.

Tacite fait dire à un généreux Barbare, en parlant de l'Angleterre où étoit encore Agricola avec ſon Armée:

Nous qui ſommes à l'extrêmité du Monde, & les derniers Peuples qui ont conſervé leur liberté, avons été juſqu'à cette heure en ſeureté par la ſituation de nôtre Païs ſi écarté

& si inconnu. Au de là de nous on ne trouve point de Nation : & il n'y a que des flots & des rochers.

Nos terrarum ac libertatis extremos recessus ipse ac finus famæ in hunc diem defendit.

L'Angleterre en ces temps-là passoit pour le bout du Monde, & c'est ce qui rend ces pensées vrayes quelque fausses qu'elles soient dans le fonds.

Nulla jam ultra gens : nihil nisi fluctus & saxa. Tacit. in Vit. Agricol.

APrés tout ce qu'on a dit sur le Roi dans ce Recueil de pensées, on peut encore rapporter l'Eloge qu'en a fait un de nos plus polis Ecrivains. Ses pensées sont tournées délicatement, & ont de quoi se faire sentir aux gens de bon goût.

Ce Monarque, dit-il, qui porte le nom de Grand, n'a rien de moins grand que son nom. Sa Personne est au dessus de son rang; & quelque éclatante que soit sa Fortune, elle n'égale pas sa vertu. Arbitre de la paix & de la guerre, il n'a point mis d'autres bornes à ses victoires que sa clémence & sa modération. N'ayant fait la guerre que pour avoir la paix, ses succés l'ont mis dans la nécessité de ne faire jamais la paix, qu'en sacrifiant au repos public tous les avantages d'une heureuse guerre.

Le même Auteur ajoûte que le Roi forçant tous les préjugez que donnent la passion & l'intéreſt contre un ennemi puissant & heureux, s'est fait estimer de ceux même à qui il a été obligé de nuire; les plus jaloux de sa grandeur ayant avoüé qu'il la meritoit: que courageux jusqu'à se combattre lui-même, aprés avoir vaincu les autres il a couronné toutes ses victoires par celles de son propre

cœur, & qu'assujettissant toutes ses passions aux maximes de sa Religion, aprés avoir été l'admiration de son Peuple, il en est devenu l'exemple.

Un autre Homme de Lettres, fort universel, & qui excelle sur tout dans la science des symboles, a fait en huit vers le portrait de nôtre incomparable Monarque.

Rétablir les Autels, réformer la Justice,
Mettre ses Ennemis au rang de ses Sujets;
Corriger les abus & châtier le vice,
Au milieu de la guerre entretenir la paix;
Au bien de l'Univers sacrifier sa gloire,
Et faire tout trembler quand tout est en repos:
C'est de Loüis le Grand la veritable histoire;
Peut-on en moins de traits peindre un si grand Héros?

Le même Ecrivain n'a pas laissé de donner une plus ample Histoire du Roi, trés-curieuse & toute composée de Médailles, d'Emblêmes, de Devises, d'Inscriptions, & d'autres Monumens publics.

CElui qui s'est déclaré si hautement pour les Modernes contre les Anciens, s'attache au goût de l'Antiquité dans la Traduction d'une Epître du Chancelier de l'Hôpital, au Cardinal de Lorraine, sur le Sacre de François II. & sur la maniére dont un Prince doit gouverner son Royaume. Car il dit lui-même que le genre Epistolaire, & sur tout, cette sorte de Poësie qu'on appelle Discours, tels que sont les Discours d'Horace, doit affecter le stile médiocre si loüé des Anciens, si facile en apparence, & si difficile en effet.

Il ajoûte dans le même endroit, que le galimatias reſſemble au ſtile pompeux & magnifique; mais qu'on ne doit pas moins regarder au bon ſens de la Poëſie, qu'à l'éclat de la diction, & que les paroles ſont aux penſées ce que l'or eſt aux pierreries, dont les bons ouvriers n'employent que le moins qu'ils peuvent, & qu'autant qu'il en faut préciſément pour le mettre en œuvre.

Sum ex iis qui mirer antiquos: non tamen ut quidam temporum noſtrorum ingenia deſpicio, neq; enim quaſi laſſa, & effœta natura, ut nihil jam laudabile pariat. Lib. 6. Ep. 21.

PLine le Jeune décide, ce me ſemble en deux mots le différend qui regarde les Anciens & les Modernes. Je ſuis, dit-il, de ceux qui admirent les Anciens; mais cela ne va pas juſqu'à mépriſer avec quelques-uns les Eſprits de nôtre temps: comme ſi la Nature laſſe & épuiſée ne pouvoit plus rien produire de bon.

Un de nos beaux Eſprits, qui s'eſt formé ſur les Anciens, ne peut ſouffrir qu'on mépriſe l'Antiquité & marque en deux vers ce qu'il penſe & ce qu'il ſent là-deſſus.

Je vois avec douleur ſes routes mépriſées,
Art & Guides, tout eſt dans les Champs Eliſées.

Il décide néanmoins preſque comme Pline:

Terence eſt dans mes mains, je m'inſtruis dans Horace;
Homére & ſon Rival ſont mes Dieux du Parnaſſe.
Je le dis aux rochers; on veut d'autres diſcours:
Ne pas louër ſon ſiécle eſt parler à des ſourds.
Je le louë, & je ſçai qu'il n'eſt pas ſans mérite;
Mais prés de ces grands noms nôtre gloire eſt petite.

FIN.

A01
14467699